This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00055908 2

LE

VOYAGEUR FRANÇOIS.

(I. c)
La porte (Joseph LE de) or.

VOYAGEUR FRANÇOIS,

OU

LA CONNOISSANCE DE L'ANCIEN ET DU NOUVEAU MONDE,

Mis au jour par M. l'Abbé DELAPORTE.

QUATRIEME ÉDITION.

TOME PREMIER.

Prix 3 liv. relié.

A PARIS,

Chez L. CELLOT, Imprimeur - Libraire, rue Dauphine.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

AVERTISSEMENT.

L'IMMENSE collection des voyages formeroit une bibliothèque nombreuse, dont la lecture occuperoit la vie d'un homme. Sur un plan donné par les Anglois, rectifié ensuite par lui-même, M. l'abbé Prévost a réduit à un moindre nombre de volumes cette quantité prodigieuse de relations, plus capables d'effrayer par leur multitude, que d'exciter la curiosité par ce qu'elles ont d'intéressant. Mais, outre les défauts du plan, & une extrême confusion dans les détails, on a encore reproché, avec raison, à l'Histoire de M. l'abbé Prévost, ses fréquentes répétitions, & son excessive prolixité. L'ouvrage, d'ailleurs, n'est point achevé, & est bien éloigné de l'être : il manque à ce recueil un grand nombre de voya-

ges de mer, & la collection de ceux de terre, c'eſt-à-dire, de toute cette partie de l'ancien monde, où ſe ſont paſſés les événemens les plus mémorables. L'état actuel de ces lieux célebres, les révolutions qu'ils ont éprouvées, les reſtes précieux des monumens qui attirent l'attention des voyageurs, manquent encore à cette vaſte compilation. Auſſi eſt-ce par-là que commencent les relations du VOYAGEUR FRANÇOIS ; & quand les deux premiers volumes, dont on donne aujourd'hui la quatrieme édition, n'auroient d'autre utilité, que de ſervir de ſupplément à l'*Hiſtoire générale des Voyages*, c'eſt un avantage dont le public pourroit lui ſavoir gré. Mais ſon projet eſt plus étendu. En portant, dans ſes voyages, le flambeau de la philoſophie & de l'obſervation, il y puiſe des connoiſſances utiles, qu'il communique à ſes concitoyens. Tous les

objets faits pour exciter l'attention d'un lecteur philoſophe, les loix, les mœurs, les uſages, la religion, le gouvernement, le commerce, les ſciences, les arts, les modes, l'habillement, les productions naturelles, en un mot, la connoiſſance de tous les pays & de toutes les nations de l'univers, en commençant par les peuples de l'Aſie, ſont la matiere de toutes ſes lettres. Il ne s'occupe que de ce qui lui paroît mériter une juſte curioſité; & comme ſon but eſt d'intéreſſer & d'inſtruire, tout ce qui ne produit point ces deux effets, ne lui ſemble pas digne de ſes remarques. Rarement il entretient ſes lecteurs de ce qui le regarde perſonnellement. Jamais ni les préparatifs du voyage, ni tous ces petits accidens qui arrivent néceſſairement, ſe devinent & ſe ſuppoſent durant une longue route, ne prennent la place d'un récit plus eſſentiel. Ce n'eſt point l'hiſ-

toire du voyageur qu'il importe de ſavoir ; c'eſt celle des pays où il voyagé.

Nous terminons cet avertiſſement par quatre vers tirés du Mercure de France de l'année 1771, premier volume de Janvier, page 139.

Vers ſur le VOYAGEUR FRANÇOIS.

J'ai lu cet ouvrage charmant,
Qui réunit la double gloire
Et d'inſtruire comme une hiſtoire,
Et d'amuſer comme un roman.

NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

2
MA
Desc
Ter
CIDENTAL
Islande
Labrador
B. Jaquet
Açor
D U
Tro
MER
la Bermude
RIO
P A C
N
les Antilles
Martinique
I. Barbados
Equateu
T.Fer me

LE VOYAGEUR FRANÇOIS.

PREMIERE LETTRE.

L'Isle de Chypre.

Nos adieux ſont faits, Madame ; & vous ignorez où je vais, quelle diſtance doit nous ſéparer, quel tems doit nous réunir. Je n'ai pas cru devoir vous l'apprendre plutôt : vous euſſiez condamné mon projet, & j'y tiens. Né, comme vous, à Marſeille ; inſtruit de bonne heure dans la connoiſſance des langues orientales, j'ai eu ſouvent occaſion de m'entretenir avec ces étrangers que le commerce attire de toutes parts dans notre ville. De-là, Madame, ce deſir extrême de connoître les différens climats qu'ils habitent, d'étudier leur eſprit,

leurs uſages, leurs loix, leurs arts, leurs mœurs, leur religion, leur commerce; ſpectacle beaucoup plus intéreſſant, que celui du port le plus fréquenté. Voilà, Madame, le plan que je me ſuis tracé & que je prétends ſuivre. Nul obſtacle ne croiſe mon projet; & tout le favoriſe: c'eſt à vous que je deſtine le fruit de mes remarques. Au lieu de quelques lettres dictées par l'ennui de la ſolitude, & qui, à coup ſûr, vous euſſent ennuyée vous-même, vous aurez des obſervations dignes d'être lues, de quelque maniere qu'elles ſoient écrites.

Un vaiſſeau, prêt à partir pour le Levant, favoriſoit mon deſſein; je m'y ſuis embarqué. Notre voyage a été heureux; & ſi je voulois vous décrire une tempête, il faudroit la puiſer dans mon imagination ou dans les romans. Je ne vous parlerai point non plus des corſaires Barbareſques; aucun ne s'eſt préſenté: en un mot, nous ſommes arrivés paiſiblement à notre premiere ſtation; c'eſt l'iſle de Chypre. Ce nom retrace des idées voluptueuſes: ce fut là que Vénus ſe refugia au ſortir de l'onde, & qu'elle tenoit ſa cour pléniere. Les noms d'Amathonte & de Paphos figureront à jamais dans les faſtes de la volupté. A cela

près, ces villes ne subsistent plus que par des ruines, & dans les poëtes.

Selon la tradition du pays, Chypre fut long-tems soumise à plusieurs princes différens. Ils furent subjugués par les Égyptiens. Ceux-ci perdirent, à leur tour, cette isle, sous le regne des Ptolomées. Les Romains s'en rendirent maîtres; & il leur en coûta peu pour faire cette conquête, qui leur valut des trésors immenses. Le partage de l'empire fit passer Chypre au pouvoir des empereurs d'orient: elle fut enlevée à Isaac Comnene, l'un d'entr'eux, par Richard I, roi d'Angleterre. Ce Prince ne vouloit d'abord que délivrer la Terre-Sainte, mais ce n'est pas la seule fois que les heros croisés n'ont soumis & ravagé que des états chrétiens.

Après la perte de Jérusalem, Gui de Lusignan, qui en étoit roi, le devint de l'isle de Chypre. Richard la lui donna: elle tomba depuis dans différentes mains, entr'autres dans celles de Charlotte, qui en jouit peu; elle lui fut enlevée par Jacques, son frere naturel. On dit que la femme de cet usurpateur l'empoisonna, lui & son fils. C'étoit une Vénitienne, de la maison de Cornaro; elle vécut ensuite, comme simple particuliere, dans les terres

de ſa république, à qui elle venoit de céder la couronne de Chypre. La bonté de ſes vins engagea le grand-ſeigneur à s'emparer de cette iſle : peut-être ſeroit-elle encore aux Vénitiens, ſi un Turc n'eût pas violé un précepte de l'alcoran. Chypre peut avoir cent ſoixantes lieues d'étendue ; elle eſt fertile quoiqu'il n'y ait point de rivieres. Ce défaut eſt réparé par quantité de ſources, pluſieurs petits ruiſſeaux, & ſur-tout par des pluies abondantes. Que les habitans ceſſent d'être pareſſeux, bientôt ils ſeront opulens ; mais ils ne ſont guere moins efféminés que leurs ancêtres : c'eſt là, en quelque ſorte, ce qui nous retrace le mieux l'idée de l'ancienne Chypre.

J'en recherchois les monumens ; & je dirigeai d'abord mes pas vers la célebre Paphos, ou plutôt vers la ville qui l'a remplacée ; elle eſt très-agréable & très-vaſte. On voit, aux environs, des colonnes briſées & diſperſées au haſard ; ce ſont des débris du temple de Vénus. Il étoit, dit-on, ſitué à l'endroit même où cette déeſſe aborda la premiere fois, quand elle ſortit des eaux de la mer. On n'offroit que du feu ſur ſes autels ; jamais ils ne furent ſouillés de ſang ; jamais ils ne furent deſſervis que par des prêtres

d'une naiſſance illuſtre & même royale, ou par des prêtreſſes d'une beauté raviſſante, ce qui eſt préférable au ſang des rois. Bientôt l'oracle de ce ſanctuaire devint célebre : il ne répondoit qu'à des queſtions relatives aux attributs de la déeſſe ; il n'en étoit que plus ſouvent conſulté.

Si l'on en croit une ancienne tradition, ce temple fut d'abord un palais conſtruit par Aphrodite, reine d'une beauté exquiſe, & non moins galante que belle. Elle attiroit à ſa cour quantité de jeunes gens, & accordoit ſes faveurs à tous. Les femmes de ſa ſuite l'imiterent ; elles-mêmes furent imitées par beaucoup d'autres ; en un mot, le regne d'Aphrodite fut celui du plaiſir & de la débauche. Rien ne prouve mieux combien ſon exemple avoit influé ſur ſes ſujets, que les honneurs qu'on lui rendit après ſa mort : elle fut regardée & adorée comme une divinité. Voilà une Aphrodite, dont on put aiſément faire une Vénus.

On attribue la fondation de la ville de Paphos à Cynire, roi d'Aſſyrie, & gendre de Pygmalion, roi de Chypre : d'autres prétendent qu'elle fut bâtie par Paphos, fils de ce même Pygmalion & de ſa fameuſe ſtatue. Sans doute que cette

ſtatue merveilleuſe ne fut autre choſe, que quelque belle innocente, un peu trop oppoſée à l'humeur de la vive & voluptueuſe Aphrodite.

L'ancienne ville d'Amathus eſt célebre par les amours de Vénus & d'Adonis : ils y eurent depuis un temple, dont il ne reſte aucun veſtige. En revanche, on y voit une égliſe où repoſe le corps d'un S. Jean, patriarche d'Egypte dans le ſeptieme ſiecle. Le tombeau qui le renferme, eſt magnifique ; & les prêtres racontent que, lorſqu'on l'y tranſporta, un evêque, dont les os l'occupoient depuis bien des années, en ſortit pour faire place & honneur à ceux du patriarche.

Vénus n'étoit pas la ſeule divinité qu'on adorât dans cette iſle. Apollon y avoit un temple : on en voit encore les débris auprès de Piſcopi, village d'une grandeur & d'une beauté remarquables. Les habitans diſent que ces ruines proviennent du palais d'un homme qui a enſeigné la muſique ; & vous ſavez qu'Apollon paſſoit pour être l'inventeur de cet art. Le bois qui lui fut conſacré, eſt actuellement une plaine arroſée par un aqueduc. Près de là ſont quelques payſages effrayans, qui retracent le ſouvenir d'un tremblement de terre. Un philo-

ſophe eût riſqué de s'y précipiter, pour les voir de près ; & moi, par une autre ſorte de philoſophie, je me contentai de les regarder de loin.

A quelque diſtance, eſt le promontoire Curium, aujourd'hui nommé *Capo di Gato* (Cap de Chat) pour faire alluſion aux chats qu'entretiennent les prêtres de ſaint Baſile contre les ſerpens répandus dans les campagnes. Ces bons prêtres furent excités à cette bonne œuvre, par le don d'un très-beau village.

Voulez-vous ſavoir, Madame, d'où dérive le mot de *ſoléciſme* ? Vous en trouverez l'origine dans une ville de cette contrée. C'eſt Soglia, autrefois Solos, bâtie ſous les auſpices de Solon. Ce légiſlateur d'Athenes vécut quelque tems à la cour de Philocyprus, roi de Chypre. La capitale de ce prince étoit ſituée ſur des montagnes arides. Solon lui conſeilla de la transférer dans une plaine fertile. Son avis fut approuvé ; & lui-même ſe vit chargé de préſider à ce changement. La nouvelle ville retint le nom de ſon fondateur. Bientôt la richeſſe & les agrémens du pays y attirerent des habitans de tous les cantons ; mais ce mêlange en occaſionna dans leur langage ; il ſe corrompit au point, qu'il a paſſé en pro-

verbe : de-là cette étymologie qu'un ſçavant appuieroit par des volumes, & que je me borne à vous indiquer.

Peut-être avez-vous ouï parler de la fameuſe fontaine d'amour ; je n'y arrivai qu'après avoir côtoyé des montagnes environnées de précipices. Cette fontaine eſt un ruiſſeau qui coule près d'Acamas. Il rend, dit-on, à ceux qui boivent de ſes eaux, la vigueur qu'ils ont perdue, ou il augmente celle qu'ils ont. Ceci reſſemble aſſez à la fontaine de Jouvence ; mais j'eus aſſez de vertu, ou peut-être d'amour-propre pour ne pas y boire.

Nicoſie eſt la capitale de cette contrée : c'eſt la demeure du gouverneur Turc ; c'étoit autrefois celle de toute la nobleſſe Vénitienne qui vivoit dans l'iſle. A en juger par ſes ruines, elle a dû être magnifique ; & ſa défenſe contres les Turcs, prouve qu'elle étoit aſſez bien fortifiée. Ces barbares s'en étant rendus maîtres, y paſſerent au fil de l'épée plus de vingt mille habitans : les femmes laides & les enfans furent brûlés ſur le même bûcher ; on réſerva les plus jolies pour le ſerrail du grand-ſeigneur ; & les principaux citoyens, pour orner le triomphe du général. Plus de vingt-cinq mille hommes furent réduits en captivité, & vendus

comme eſclaves ; mais aucune des femmes deſtinées pour le ſerrail, n'eut le bonheur d'y arriver. Une d'entr'elles ayant pris ſecrettement une mêche allumée, fit ſauter le navire qui la portoit; & le même accident fit périr le vaiſſeau où étoit le général Turc. Ce déſeſpoir a l'air de l'héroïſme ; reſte à ſavoir s'il eſt permis de noyer tant de gens pour éviter l'eſclavage. On peut croire que quelques-unes de ces belles captives euſſent préféré le ſerrail à la mort.

Aux environs de Nicoſie, on voit une petite montagne couverte d'huîtres pétrifiées. Je m'amuſai à en ouvrir trois ou quatre ; elles étoient ſi ſerrées, que ce ne fut pas ſans difficulté que j'en vins à bout; je les trouvai pleines de ſable, qu'un homme qui n'étoit pas phyſicien me dit être de l'eau d'huître pétrifiée, changée en un gravier. La chair de l'animal eſt ſi ſingulièrement conſumée, qu'elle paroît être comme gravée dans l'une & l'autre écaille.

Famagouſte, autre place forte, aſſiégée par les Turcs, ne s'étoit rendue à ſes vainqueurs, que lorſqu'il n'étoit plus reſté de ſouris dans la ville, pour nourrir les habitans : elle obtint une capitulation honorable ; mais les Turcs la fauſſerent lâchement: ils maſſacrerent la plus grande

partie des officiers de la garniſon, & firent écorcher vif le gouverneur. Sa peau ſalée, ſéchée & empaillée, fut portée dans l'arſenal de Conſtantinople : elle en fut enlevée par quelques perſonnes de la famille de ce brave commandant. On dit que cette peau glorieuſe exiſte encore aujourd'hui à Veniſe.

Famagouſte eſt aujourd'hui de très-difficile accès, par la défiance des habitans. Un étranger qui ſeroit ſurpris à regarder cette ville, même de loin, s'expoſeroit à des châtimens qu'il ne pourroit éviter qu'en ſe faiſant Turc. La ſeule circonſtance où il ſoit permis d'y entrer, eſt le tems où le conſul fait ſa viſite au gouverneur; cérémonie qui n'a lieu qu'une fois l'an. J'étois alors dans le voiſinage : le conſul, qui m'avoit reçu avec diſtinction, voulut bien me permettre d'être de ſa ſuite.

La ville n'a de remarquable que quelques édifices, & en particulier la moſquée de ſainte Sophie, qui eſt grande & magnifique. La tour pointue qui la termine, fait un aſſez bel effet. Les environs ſont agréables; le pays eſt riche, & abonde ſur-tout en vers à ſoie. Les arbres, dont il eſt orné, ſont preſque tous des mûriers blancs; mais on raconte que

les ſauterelles y ſont quelquefois d'étranges dégâts. On en a vu, dit-on, dans certaines années, une quantité ſi prodigieuſe, que le ſoleil en étoit obſcurci; on ajoute qu'elles y reſtent des ſemaines entieres; que, pendant ce tems-là, elles ravagent tout le pays. Il n'y a alors plus de récolte; les productions de la terre ſont devenues la proie de ces inſectes. Dans ces ſortes de calamités, on a recours aux ſecours des ſaints, aux proceſſions & aux prieres. Il arriva un jour, qu'un nombre infini d'oiſeaux ſemblables à des pluviers, dévorerent cette multitude innombrable de ſauterelles; on crut que le ciel appaiſé les avoit envoyés pour délivrer la terre de ce fleau. Un vent très-violent emporta le reſte. Le peuple ne douta point que ce ne fût un miracle; & depuis ce tems, les Grecs ont une ſi grande vénération pour ces oiſeaux, qu'il n'eſt plus permis de les tuer.

A peu de diſtance de Larnica, ville aſſez conſidérable, eſt une moſquée où les Turcs prétendent que repoſe l'aïeule de Mahomet: c'eſt là qu'ils viennent invoquer la grand'mere de leur prophete. Ils ne nous apprennent point comment elle fut amenée en Chypre du fond de l'Arabie; la tradition n'en dit pas le mot; mais la foi muſulmane y ſupplée.

Celle des chrétiens s'exerce, non loin de là, ſur un autre objet. On voit à Salines une égliſe grecque, dédiée au Lazare, le même que reſſuſcita Jeſus-Chriſt. Il fut, dit-on, enterré dans l'emplacement de cette égliſe : l'unique preuve qu'on en donne, eſt un grand trou qui porte ſon nom.

Le mont Crocé eſt la plus haute montagne de l'iſle de Chypre. Sainte Helene en choiſit le ſommet, pour y bâtir une égliſe ; elle y joignit des dons ſuffiſans pour entretenir trente perſonnes employées à la deſſervir. C'eſt un édifice aſſez ordinaire ; mais un morceau de la vraie croix y attire un concours de monde que la hauteur du lieu ne rebute point.

La fameuſe Madone de Chekka eſt ſituée dans un canton délicieux. L'air des environs eſt parfumé de roſes, de chevre-feuille & de quantité d'arbriſſeaux d'une odeur aromatique : le couvent eſt bien décoré ; & le *papa* qui le gouverne, le cede à peine à un évêque.

Sous le monaſtere, il y a une grotte où l'on trouve une ſource d'eau qui ſent la roſe. Les Turcs & les Grecs vont s'y baigner, en boivent, la regardent comme un remede efficace contre pluſieurs for-

tes de maladies, & prétendent en avoir éprouvé des effets ſalutaires.

L'iſle entiere n'offre aucun ſéjour préférable à celui de Morfou, ni aucun édifice qui l'emporte ſur ſon égliſe. Ce temple étoit dédié à S. Mamas, à qui l'on attribue des actions ſurprenantes, pour ne pas payer d'impôts. Il avoit, dit-on, toujours un miracle à la main, qui l'en diſpenſoit.

Le Lapitho, appellé autrefois *Amabilis*, étoit parfaitement bien nommé. C'eſt un agréable payſage, où l'on remarque des ruines magnifiques. Je vis enſuite Palécra, lieu où ſe trouvoit autrefois un temple dédié à la reine d'amour. Un cadi en fit enlever les dernieres pierres, pour conſtruire une maiſon à ſes maîtreſſes. Ce n'étoit pas en changer abſolument la deſtination: peut-être les croyoit-il des Vénus.

Citréa eſt ſans doute l'ancienne Cythere; elle en conſerve du moins tous les agrémens extérieurs. C'eſt une ſuite de jardins & de maiſons de plaiſance, arroſés de ruiſſeaux d'eau vive, diſtribuée par pluſieurs canaux; mais ces efforts de l'art le cedent encore aux beautés de la nature; elle étale dans ce canton toute ſa parure & toutes ſes graces.

Près-delà eſt un monaſtere ſous l'in-

de l'iſle. Ces derniers ont un parfum exquis, qui ſe perd en paſſant la mer; j'en ai bu ici qui avoit plus d'un ſiecle. Vous n'en ſerez pas étonnée, Madame, quand vous ſaurez qu'il eſt d'uſage qu'un pere donne à ſon fils, lorſqu'il le marie, un tonneau de ce vin de cent ans. A meſure qu'on en ôte, on en remet une même quantité; ce qui n'arrive que très-rarement; car ils ſont jaloux de conſerver ce précieux tonneau, pour le mariage de leur premier enfant.

On voit, auprès de Paphos, des pierres tranſparentes: les lieux où elles ſe trouvent, ſont appellés *mines de diamans*. Un gouverneur Turc, trompé par ce nom, voulut les faire valoir: il y dépenſa inutilement des ſommes conſidérables, & reconnut ſon erreur. Pour s'en dédommager, il afferma aux chrétiens ces tréſors imaginaires, à-peu-près auſſi cher que s'ils euſſent été réels. Ses ſucceſſeurs n'ont rien changé à cet arrangement.

Tout eſt vénal dans cette iſle; on y achete juſqu'au pardon des plus grands crimes; le meurtre y eſt abſous, moyennant un léger tribut par an; toute fortune d'ailleurs, y eſt incertaine: de-là ce découragement, cette indolence toujours ſuivie de la pauvreté. Les laboureurs ne cul-

pieds du mont eſt bâtie la ville de Leſcara, près de laquelle ſe recueille le *ladanum*. La plante qui le porte reſſemble à la ſauge; & ſes fleurs ſont de la couleur de la roſe. Les feuilles ſe couvrent d'une gomme qui n'a rien de commun avec le *ladanum*: ce dernier eſt une préparation d'*opium*, qui ſe fait de ſept ou huit façons; & cette gomme n'entre dans aucune. Il y a pluſieurs manieres de la recueillir. Les uns ſe ſervent d'une groſſe corde, faite de poil de vache, que deux hommes traînent parmi ces plantes, pour en détacher le *ladanum*. Il couvre bientôt toute la corde; mais il perd en même tems de ſa qualité, par la grande quantité de terre, de ſable & de petites pierres qui s'y mêlent. D'autres ont une eſpece de fouet, fait de deux liſieres de cuir, dont ils frappent l'arbriſſeau: la gomme qui ſort des feuilles, s'attache aux liſieres; & on les en dépouille avec un couteau, lorſqu'elles en ſont ſuffiſamment chargées. Les payſans de l'iſle de Chypre ſe ſervent encore d'un autre expédient: avant le lever du ſoleil, ils envoient leurs chevres paître parmi ces mêmes arbres. La gomme s'attache à la barbe de ces animaux; &, après un certain tems, ils coupent cette barbe, l'approchent du

feu ; & ce qui en découle, eſt le *ladanum* le plus eſtimé, le *ladanum* vierge. Les moines Grecs font cette récolte avec des eſpeces de rateaux.

Le *ladanum* ſe vend, en petits pains comme le jus de réglisſe, ou tortillé comme de la petite bougie. Le plus fin, qui eſt d'un noir luiſant quand il eſt rompu, s'amollit à la chaleur, s'enflamme aiſément, & répand une odeur douce & agréable. Cette drogue paſſe pour un excellent balſamique dans les diſſenteries & l'enrouement, réconforte l'eſtomach & les inteſtins ; & ſa fumée fortifie également le cerveau, & arrête les fluxions catarrheuſes. Les femmes du pays, Grecques & Turques, en portent de petites boules en guiſe de bouquets.

Les autres productions naturelles de l'Iſle de Chypre la diſtinguent peu des climats voiſins. Le ſol en eſt bon, l'aſpect agréable, & borné par des montagnes qui ſervent à varier le payſage. Mais les ſerpens, les aſpics, les tarentules y ſont très-communs. Les gens de pied portent des bottines, où ſont attachées de petites ſonnettes qui mettent en fuite ces reptibles venimeux. Le ſeul moyen de guérir de la morſure de l'aſpic, eſt de couper ſur le champ la

la partie qui vient d'être mordue.

Entre des rochers qui touchent à la mer, on m'avoit dit que je trouverois des os humains pétrifiés ; & j'eus la curioſité de m'y tranſporter. Je m'étois muni de marteaux & de ciſeaux ; & je parvins en effet à arracher un de ces os, celui de l'avant-bras, qui étoit comme incorporé dans le roc. J'eus d'abord quelque regret de voir qu'il s'étoit caſſé en le tirant ; mais par réflexion je m'en conſolai ; car ce petit accident me fit découvrir la moëlle bien marquée, & pétrifiée comme tout le reſte.

Je trouvai auſſi des os de différens animaux, & des dents d'une grandeur extraordinaire. C'étoient, diſent les gens du pays, les dents de certains étrangers, nommés *Alains*, qui vouloient envahir l'iſle de Chypre. Ils firent naufrage ; & leurs corps furent changés en pierres par un châtiment de la juſtice divine. Cette métamorphoſe pouvoit être plus naturelle ; mais il faudroit la rapporter à des tems plus reculés. On ajoute que ceux qui échapperent au naufrage, embraſſerent le chriſtianiſme, & vécurent paiſiblement dans cette contrée ; apparemment qu'ils ſe croyoient libres, & exempts de tous impôts. S. Mamas, qui

faiſoit des miracles pour ſe diſpenſer de les payer, étoit, dit-on, du nombre de ces Alains convertis.

Il y a ici pluſieurs lacs ſalés, dont les Vénitiens tiroient un produit conſidérable : ce revenu eſt bien diminué entre les mains des Turcs.

C'eſt auſſi dans l'iſle de Chypre que ſe trouve la pierre aminthe, dont on tiroit, dit-on, de la toile incombuſtible. On a perdu le ſecret de la filer ; & les Grecs modernes ne ſont pas aſſez induſtrieux, pour renouveller cette ſinguliere découverte. Diſons mieux, Madame, ce qu'on raconte de cette prétendue merveille, n'eſt qu'une fable ; & voici à quoi ſe réduit toute cette chimere. Ce lin, qu'on croit à l'épreuve du feu, n'eſt qu'un ſuc pierreux qui ſe filtre à travers les poroſités de l'amianthe, & ſur la ſuperficie de laquelle il eſt attaché, ſerré & entaſſé comme le foin d'un artichaut. C'eſt une eſpece de bourre filamenteuſe, ſoyeuſe & courte, qui ne peut ſouffrir aucun inſtrument ſans être réduite en très-petites parties, & même en pouſſiere ; conſéquemment on ne peut ni la filer, ni en faire aucun ouvrage. Ce lin, ou cette mouſſe, eſt, en général, d'un blanc un peu ſale, mais qui varie ſuivant la nature du

terrein. La premiere fois qu'on le jette dans un braſier ardent, il rougit, mais ſans s'enflammer ; dès qu'on l'en retire, il reprend ſa couleur, excepté qu'il devient toujours plus gris-ſale, juſqu'à ce qu'il ſoit totalement détruit ; ce qui arriveroit en peu de tems, ſi on ne le retiroit bien vîte du feu quand il eſt rouge. La pierre amianthe eſt la croûte ſuperficielle des rochers ; le lin, prétendu incombuſtible, croît ſur cette croûte dure & compacte. Il n'a ni racines, ni feuilles, ni fleurs, ni graines. Cette production, tant célébrée ſur une tradition fabuleuſe ; eſt telle que je la repréſente, comme il eſt aiſé de le voir par l'inſpection de la matiere même, que j'avois ſous les yeux. Il n'eſt donc pas vrai que les Romains en fiſſent des draps, dans leſquels ils brûloient les morts pour empêcher que leurs cendres ne ſe mêlaſſent avec celles du bûcher ; il n'eſt pas vrai qu'on en tire des meches qui durent toujours, & qu'on ne mouche jamais.

Les vins Grecs ſont eſtimés dans toute l'Europe ; mais ceux de Chypre paroiſſent avoir la préférence, ſur-tout quand ils ſe boivent dans le pays. Ils acquierent, par le tranſport, un goût de poix, qu'on ne trouve pas dans ceux qui ne ſortent point

de l'iſle. Ces derniers ont un parfum
quis, qui ſe perd en paſſant la mer;
ai bu ici qui avoit plus d'un ſiecle. V
n'en ſerez pas étonnée, Madame, qu
vous ſaurez qu'il eſt d'uſage qu'un p
donne à ſon fils, lorſqu'il le marie, un t
neau de ce vin de cent ans. A me
qu'on en ôte, on en remet une même qu
tité; ce qui n'arrive que très-rarem
car ils ſont jaloux de conſerver ce p
cieux tonneau, pour le mariage de
premier enfant.

On voit, auprès de Paphos, des pie
tranſparentes: les lieux où elles ſe tr
vent, ſont appellés *mines de diamans*.
gouverneur Turc, trompé par ce n
voulut les faire valoir: il y dépenſa
tilement des ſommes conſidérables, &
connut ſon erreur. Pour s'en dédom
ger, il afferma aux chrétiens ces tré
imaginaires, à-peu-près auſſi cher
s'ils euſſent été réels. Ses ſucceſſeurs n
rien changé à cet arrangement.

Tout eſt vénal dans cette iſle; o
achete juſqu'au pardon des plus gr
crimes; le meurtre y eſt abſous, moy
nant un léger tribut par an; toute for
d'ailleurs, y eſt incertaine: de-là ce dé
ragement, cette indolence toujours
vie de la pauvreté. Les laboureurs ne

tivent qu'un terrein ſuffiſant pour les faire ſubſiſter : ils dédaignent d'amaſſer des richeſſes dont ils ne jouiroient pas, & qu'ils ſeroient contraints d'enfouir. On voit des peres mourir ſans avoir inſtruit leurs enfans du lieu qui recele leur tréſor, parce qu'ils craignent de le déclarer trop tôt : on voit le fils d'un homme riche, réduit, par cet excès de précaution, à demander l'aumône.

L'exercice de la religion chrétienne eſt libre dans toute l'iſle de Chypre. On y compte un archevêque, deux évêques, pluſieurs couvens, & un grand nombre d'égliſes ; quelques-unes ont été changées en moſquées. A l'égard des prêtres, c'eſt le rituel grec qui les dirige. Toute leur ſcience, & même leur religion, conſiſte à obſerver les jours de fêtes, & à s'abſtenir de l'uſage de la viande : ils peuvent ſe marier autant de fois qu'ils deviennent veufs ; & ils uſent de ce privilege. Les moines ſont traités un peu plus ſévérement : ils ne peuvent être mariés qu'une ſeule fois ; mais on prétend qu'ils s'en dédommagent. Les évêques ſont ſoumis à la même diſcipline, & l'obſervent comme les moines.

Le commerce, qui eſt ici très-négligé, conſiſte, pour l'extérieur, en ſoie, laine,

garance, terre d'ombre, carrouge & vin. Ce dernier objet eſt conſidérable : c'eſt la production la plus précieuſe du pays. Une autre, dont l'uſage n'eſt guere moins répandu, eſt le vermillon. Il croît ſur-tout aux environs de Paphos ; mais je doute cependant que Vénus & ſa cour en aient fait uſage ; les graces & la beauté peuvent ſe paſſer de cette reſſource.

Preſque toutes les femmes de cette iſle ſont belles ; & toutes, juſqu'aux plus laides, ſont portées à la galanterie ; on peut même dire à la débauche. On voit cependant ici quelques maris jaloux de leurs femmes : ils ne leur permettent de ſortir, que pour aller à l'égliſe ; mais on choiſit ſouvent l'égliſe même, pour décider du ſort des maris. Il s'en trouve d'autres, & c'eſt le plus grand nombre, qui portent l'indulgence juſqu'à épouſer celle qui a le galant le plus riche, préférablement à celle qui n'a que ſa vertu. Au reſte, il en eſt bien peu qui l'aient ; & cette vertu ne tient jamais contre quiconque peut l'acheter.

Les plus jolies femmes de l'iſle de Chypre ne doivent leurs charmes ni à l'art, ni à la parure. Leur façon de ſe mettre n'eſt ni magnifique ni élégante. Elles ont ſur la tête un mouchoir de ſoie brune ou

griſe, noué ſans arrangement & ſans coquetterie. Plus curieuſes de montrer leurs jambes que leurs bras, elles portent des robes courtes, avec de longues manches. Les plus riches ſont vêtues de ſoie, les autres de laine ou de coton. Les hommes laiſſent croître leur barbe, ſe font couper les cheveux, & ont de très-grands chapeaux.

Je finis, Madame, cette lettre ſans compliment, comme je commencerai les autres ſans cérémonie.

Je ſuis, &c.

De Nicoſie, le 30 octobre 1735.

LETTRE II.

LA SYRIE.

LES lieux que je vais parcourir dans l'Aſie, n'ont pas moins eſſuyé de révolutions, que l'iſle de Chypre. Par-tout, Madame, vous y reconnoîtrez les ravages du tems, & les triſtes fruits de la domination des Turcs, plus deſtructive que le tems même.

Un court trajet nous rendit au port d'Alexandrette. L'air de cette ville eſt ſi mal-ſain, qu'il eſt impoſſible d'y réſider durant les grandes chaleurs; ce qui oblige la plupart des habitans de ſe refugier dans un village ſitué à quatre ou cinq lieues, ſur une montagne. Ils y trouvent ce que la ville ne peut leur offrir, de fort bonne eau, d'excellens fruits, & un air ſalutaire.

Je ne tardai pas à prendre la route d'Alep. C'eſt aujourd'hui la plus grande ville de toute la Syrie & de tout l'empire des Turcs, après Conſtantinople & le Caire: un pacha y commande, & a toute l'autorité dans les affaires civiles & criminelles. Quant au ſpirituel, c'eſt le mufti qui en eſt comme le patriarche. Cette ville eſt

conſtruite ſur huit petites éminences, & environnée d'un foſſé large & profond, mais qu'on a métamorphoſé en jardin : la muraille eſt vieille & menace ruine. Il n'en eſt pas de même des édifices qu'elle renferme : quelques-uns ſont magnifiques ; les autres ſont du moins ſolidement conſtruits. Chaque maiſon, outre le rez-de-chauſſée, offre un étage d'ordre attique, avec une galerie : le faîte en eſt plat, pavé de pierres, ou enduit de plâtre. La plupart des habitans font apporter leur lit ſur ces plates-formes, & y couchent, pour éviter la chaleur des appartemens. On a pratiqué de petites ouvertures aux galeries qui les environnent, afin de pouvoir paſſer d'un bâtiment à l'autre, pour ſe rendre viſite par-deſſus les maiſons. C'eſt l'uſage de placer, ſur les portes & les fenêtres, des paſſages tirés de l'alcoran ou de quelque poëte fameux chez les Turcs : ces portes, ces fenêtres, les plafonds & les panneaux ſont proprement peints, & quelquefois dorés. Il y a communément, dans la cour de chaque maiſon, une petite fontaine environnée d'un peu de verdure ; mais chez les gens d'une certaine conſidération, cette fontaine ſe trouve au milieu d'une ſale du rez-de-chauſſée, pour y entretenir la fraîcheur.

A côté, ſont d'autres pieces groſſiérement pavées, qui ſervent d'écurie pour les chevaux.

Le mur qui environne chaque maiſon, rend le coup d'œil des rues peu agréable; elles ſont d'ailleurs étroites, mais propres & bien pavées. Les gens dont la profeſſion nuiroit à cette propreté, ſont logés dans les fauxbourgs. Des deux côtés de chaque rue, eſt un parapet d'environ vingt pouces de haut, pour la commodité des gens de pied. Les baſards ou marchés ſont bordés de boutiques qui ne peuvent contenir que les marchandiſes, le marchand & un garçon: les acheteurs reſtent en dehors. Il eſt à remarquer que les portes de ces boutiques ſont encadrées de fer, & que les ſerrures ne ſont que de bois.

Au reſte, cette ville fait un très-grand commerce, parce qu'on y amene de l'Europe & de l'Aſie, par mer & par terre, toutes ſortes de marchandiſes, & que d'ici on en envoie auſſi par tout le monde.

Les principaux édifices d'Alep ſont les moſquées; & il s'en trouve de magnifiques. Une d'entr'elles renferme un tombeau, que les Turcs diſent être celui du prophete Zacharie. Ce tombeau étoit caché par un vieux mur: il en fut retiré par les ſoins du grand-viſir Churly, qui y fit

mettre cette inſcription : « Le tombeau de » cet honorable perſonnage, le prophete » de Dieu, Zacharie (la paix de Dieu » ſoit avec lui), après avoir reſté long- » tems caché & inconnu, fut réparé par « le commandement du grand-viſir, ſous » le regne de notre ſeigneur le victorieux » ſultan Achmet-Chan, fils de Mahomet- » Chan, l'an 1120 de l'égire ».

C'eſt auſſi une tradition reçue chez les Turcs, que le château d'Alep fut bâti du tems d'Abraham, & que ce même Zacharie y fit ſa réſidence ; mais ayant voulu empêcher le ſouverain du pays de répudier ſa femme, pour en épouſer une autre, le tyran lui fit couper la tête. Cependant il eut ſoin de la faire embaumer, & mettre dans une urne de pierre avec cette inſcription : « Cette urne renferme la tête du » grand prophete Zacharie ». Ayant été ouverte, pour la premiere fois, il y a près de cinquante ans, on trouva qu'elle ne contenoit qu'une aſſez grande quantité de parfums.

On appelle ici *kans* certains lieux deſtinés à recevoir les voyageurs, qui ont la commodité d'y loger, & d'y reſter tant que leurs affaires les y retiennent ; ce ſont les ſeules hôtelleries du pays.

Une aqueduc fournit de l'eau à la ville ;

& il n'y a qu'une riviere un peu conſidérable, qui eſt l'Oronte, dans toute la Syrie. L'air d'Alep eſt extrêmement ſubtil, & donne aux étrangers une eſpece de gale qu'on appelle le *mal d'Alep*. Elle commence par une petite puſtule qui cauſe des démangeaiſons, & au bout d'un certain tems, devient groſſe comme le bout du doigt. Elle reſte ainſi pendant un an, en ſuppurant continuellement. Cette incommodité a cela d'avantageux, que ceux qui en ſont atteints, n'ont aucune autre maladie à craindre. La nature ſe décharge de toutes ſes humeurs, par cette ſuppuration. Ce mal attaque indifféremment toutes les parties du corps, & principalement les mains; j'ai vu des gens qui l'avoient au nez, d'autres à la levre, quelques-uns au menton; & quoiqu'on quitte le pays, le mal perſévere juſqu'à l'année révolue.

On trouve, aux environs d'Alep, de vaſtes plaines preſque déſertes, & qui n'exigent aucune deſcription. Il n'en eſt pas de même de la vallée de ſel: ſon étendue eſt immenſe; & l'on y trouve une quantité prodigieuſe de cette denrée: cependant cette vallée n'a aucune communication avec la mer. La maniere dont on y travaille le ſel, eſt fort ſimple: les enfans le caſſent avec de petites battes armées

de groſſes têtes de clous : les hommes le mettent dans des tonneaux ; & ſans aucune autre préparation, ils le portent à Alep, pour le vendre.

Il y a, autour de cette ville, une grande quantité de gibier ; & les Turcs ſont fort avides de la chaſſe, ſur-tout de celle du faucon. Un d'eux lâcha l'oiſeau ſur un canard, qui ſe plongea dans la riviere, pour éviter ſon ennemi. Le faucon le ſuivoit toujours, en friſant l'eau, & battant des ailes dans l'endroit où il l'avoit perdu de vue. Le canard, qui ne pouvoit pas toujours être ſous l'eau, revenoit au-deſſus, mais en ſe replongeant auſſi-tôt. Un autre Turc, croyant qu'un ſeul faucon ne ſuffiſoit pas, lâcha le ſien pour prêter du ſecours au premier ; mais celui-ci voyant avec peine qu'un ſecond vînt lui ravir ſa proie, quitta le canard, & ſe jetta ſur le faucon avec tant de furie, qu'ils ſe ſeroient déchirés l'un & l'autre, ſi on ne ſe fût hâté de les ſéparer.

A meſure qu'en s'éloignant d'Alep, on avance du côté de l'Euphrate, le coup d'œil devient plus ſatisfaiſant. Arrêtons-nous un inſtant auprès du monaſtere de ſaint Siméon : la ſituation en eſt majeſtueuſe ; & l'édifice répond à la ſituation. C'eſt le lieu où cet inimitable Stilite vécut

d'une maniere extraordinaire. D'abord il paſſa dix ans à ſe mortifier dans une méchante cellule : il monta enſuite ſur une colonne, où il reſta dix autres années, ayant une chaîne à ſon cou; enfin il fit conſtruire une eſpece de nid, ſur une colonne de quarante coudées de haut, & y demeura encore trente ans. Ce nid n'avoit pas plus de quatre pieds de circonférence. C'étoit là que le ſaint paſſoit les nuits à prier; le jour, il prêchoit ou faiſoit des génuflexions ; & en faiſoit, dit-on, en ſi grand nombre, que quelqu'un en compta, ſans interruption, juſqu'à deux mille, & ſe laſſa même de les compter, ſans que le ſaint ſe laſſât d'en faire.

Il faut paſſer l'Aphréen, pour arriver à Corus, ville autrefois très-grande & bien bâtie. On prendroit pour du marbre la pierre qui ſervoit à conſtruire ſes maiſons. Parmi pluſieurs monumens, on remarque les ruines d'un ſuperbe théatre. Cette ville, qui tire ſon nom de Cyrus, compte entre ſes évêques le fameux Théodoret. Le payſage des environs eſt extrêmement gracieux : chaque village eſt digne d'arrêter les regards ; mais par-de là, c'eſt un déſert : il faut le traverſer, pour arriver à Bambouch, ou plutôt au près de ſes ruines, qui atteſtent ſon ancienne magnifi-

cence. On y diſtingue, entr'autres choſes, les fondemens & une partie des murailles d'un temple qu'on croit avoir été celui de l'*Abomination*. D'anciens auteurs nous apprennent que cette divinité, imaginée par les Sidoniens, avoit un culte à Bambouch. Il faut croire que les ſpectacles des Grecs n'y étoient pas non plus ignorés : car à côté de ces ruines, on trouve celles d'un théatre.

Vous avez ouï parler du vieux de la montagne, autrement nommé *le prince des aſſaſſins* : il n'eſt plus queſtion de cette ſouveraineté ; mais les reſtes de cette abominable eſpece ſubſiſtent encore, dit-on, ſous le nom de *Gourdins*.

Antioche fut autrefois la capitale de toute la Syrie ; elle étoit célebre par ſa magnificence & ne l'eſt plus que par ſes débris ; elle fut le ſéjour de pluſieurs empereurs, & le premier aſyle du chriſtianiſme. Cette ville fut priſe ſur les Grecs, en 638, par un des lieutenans du calife Omar ; repriſe par Godefroi de Bouillon, en 1097, & conquiſe de nouveau par le ſultan Bundocdari, en 1269. Selim I l'arracha aux ſultans d'Egypte ; & les Turcs l'ont toujours conſervée depuis. On n'y retrouve aujourd'hui, ni les traces du palais de Séleucus, ſon fondateur, ni celles du temple de la Fortune, tous

deux célebres, & tous deux anéantis.

Séleucie fut autrefois une ville preſqu'auſſi conſidérable qu'Antioche ; elle eſt encore plus ruinée aujourd'hui. Le tems n'y a reſpecté aucun monument à l'exception d'un tombeau de pierre, ſur lequel eſt placée une figure de gladiateur, qui, avec le bras gauche, ſouleve un bouclier, & ſemble, de la main droite, porter un coup de javeline.

C'eſt une tradition populaire, que Job a été enterré ſur une montagne qui porte ſon nom ; elle eſt en forme de pain de ſucre, & ſituée au milieu d'une plaine peu éloignée de Magara. Nous vîmes, parmi les ruines de cette ville, un grand monument taillé dans un rocher de marbre : il a différens appartemens, & étoit autrefois orné & ſoutenu par des colonnes que le tems ou les barbares ont ruinées. Je paſſerai ſous ſilence quelqu'autres tombeaux, & pluſieurs débris anciens qui ont frappé mes regards, en parcourant les environs d'Alep ; mais je ne dois point oublier les vertus de certaine pierre qui ſe trouve dans une des rues de cette ville : elle rend, dit-on, à une homme épuiſé toute ſa vigueur, & à une femme enceinte qui ſouffre, toute ſa tranquillité. Je ſuis loin d'affirmer ces deux prodiges.

La Syrie eſt un climat fort chaud, ſur-

tout durant quatre ou cinq mois de l'année, pendant leſquels il ne tombe jamais de pluie ; & l'on y dort, comme je vous l'ai dit, ſur le toît des maiſons : l'hiver même eſt mêlé de chaleur au milieu du jour : les fleurs qu'on y voit éclorre dans cette ſaiſon, la confondent avec le printems. Ce pays fournit beaucoup de fruits, mais d'une qualité médiocre : celle du vin lui eſt encore inférieure ; il excite le ſommeil, & provoque plutôt la ſtupidité que la joie.

Il y a peu de bétail dans toute la Syrie. Nous y remarquâmes une eſpece de chevre, dont les oreilles avoient un pied de long, & une largeur proportionnée ; mais ce n'eſt rien en comparaiſon de la queue des moutons Syriens : elle eſt ſi prodigieuſement longue, qu'il la leur faut attacher ſur des planches minces, portées par de petites roues. Il eſt de ces queues qui peſent juſqu'à cinquante livres.

La gazelle & le lievre ſont ici le gibier le plus commun, & le chameau l'animal le plus utile. La race des chevaux a fort dégénéré. On trouve encore dans les montagnes, & parmi les rochers, quelques hyenes : on dit que cet animal ſait parfaitement imiter la voix humaine ; & que cet artifice a ſouvent coûté la vie à

des voyageurs qui n'étoient pas ſur leurs gardes. Cependant il n'attaque jamais l'homme, ſans y être forcé par la faim; il n'a pas la même réſerve pour les cadavres & pour les troupeaux.

Il eſt ſans exemple de voir dans ces contrées un chien attaqué de la rage; & cependant rien de plus commun que d'y voir des loups enragés. Quiconque en eſt mordu, meurt néceſſairement de cette maladie. La morſure des ſerpens, au contraire, n'eſt point dangereuſe; tous fuient devant l'homme, ou ne peuvent lui faire de mal. Ceux même qui ont été piqués par la ſcolopedre & par le ſcorpion, en ſont quittes pour un inſtant de douleur.

Je viens, Madame, à la partie qui m'occupera toujours le plus, à celle des mœurs & des uſages. Il faut d'abord vous donner une idée perſonnelle des Syriens: leur taille eſt aſſez réguliere, mais moyenne, & leur embonpoint médiocre: ils ont communément la peau blanche, les yeux & les cheveux noirs. Les deux ſexes ne ſont beaux que dans la jeuneſſe. A peine ont-ils atteints l'âge mûr, que la barbe défigure les hommes; & les femmes paroiſſent vieilles: auſſi marie-t-on les filles dès l'âge de quatorze ans, & même plutôt.

Une taille fine eſt regardée chez les

femmes comme une difformité ; elle n'épargnent rien pour devenir épaiſſes & graſſes : leurs ceintures ſont légeres, étroites & attachées négligemment ; celle des hommes, au contraire, eſt fortement ſerrée par le milieu du corps : ils paſſent pour n'être ni robuſtes ni actifs ; ils n'en ſont pas moins querelleurs, ſur-tout parmi le peuple ; mais rarement ils en viennent aux mains. On voit une infinité de diſputes ſe renouveller en un jour, & pas un coup porté dans toute une année.

L'amour ne préſide point aux mariages. Le jour de la cérémonie eſt la premiere entrevue des époux. C'eſt ordinairement la mere du marié, qui négocie cette alliance. Lorſqu'elle a trouvé une fille qu'elle croit devoir convenir à ſon fils, la demande en eſt bientôt faite, le prix fixé, la permiſſion du cadi ſollicitée & obtenue. Il s'agit alors de nommer des parreins de part & d'autre : leur fonction eſt d'acheter & de vendre la future. Le maïm, ou prêtre, demande à l'un s'il veut l'acquérir pour telle ſomme d'argent ; à l'autre, s'il eſt content de cette ſomme ; & ſur l'affirmative, il joint les mains ; l'argent eſt payé, le marché conclu, & la cérémonie terminée par une priere de l'alcoran.

Dès ce moment il eſt libre au jeune homme d'emmener chez lui ſa prétendue; mais il a toujours ſoin d'en donner avis à la famille. Alors elle eſt conduite par ſes parentes dans l'appartement qui lui eſt deſtiné. Il en eſt de ſéparés, où chaque ſexe ſe divertit juſqu'au ſoir: ce moment venu, les hommes habillent le marié, & en avertiſſent les femmes. On le fait entrer dans la cour; & il eſt reçu par ſes parentes, qui danſent & chantent devant lui ſous la fenêtre de ſon épouſe. Elle fait la moitié du chemin pour le recevoir; mais elle n'eſt pas encore entiérement viſible pour lui. Une piece de gaze rouge la couvre du haut en bas; & ſouvent une feuille d'or, découpée en différentes formes, lui cache le front & les joues: elle eſt ramenée dans ſa chambre, par ſon époux qui reſte ſeul avec elle.

La loi des Turcs permet juſqu'à quatre femmes & autant de concubines; mais, comme les premieres s'achetent, il eſt rare qu'on en prenne plus de deux. Il n'en eſt pas de même des autres; leur nombre eſt ſouvent dix fois plus grand que la loi du prophete ne le permet. Le mari peut répudier ſon épouſe, quand il lui plaît, ſans en dire la cauſe; il peut auſſi vendre celles de ſes eſclaves, qui ſont ſtériles;

& , en général , le ſort de toutes les femmes, chez les Turcs, eſt un véritable eſclavage.

Une cérémonie eſſentielle à la mort d'un Turc , ſont les hurlemens des femmes; ils ne ceſſent que quand le corps eſt enterré. C'eſt une autre uſage , dès qu'il eſt enſeveli, d'attacher, ſur le milieu du drap, un morceau de la couverture qui ſervit à Mahomet. Le moment du convoi étant arrivé , quelques officiers & les amis du défunt précedent ſon cercueil ; des hommes le portent ſur leurs épaules : viennent enſuite ſes plus proches parens mâles , & après eux les femmes. Les hommes chantent quelques prieres priſes de l'alcoran ; les femmes jettent des cris lamentables.

Les ſépulches revêtus de pierre , ſont tournés d'orient en occident : le corps eſt placé ſur le côté droit , de maniere qu'il ne ſoit ni couché ni aſſis : il faut ſur-tout qu'il ait la face tournée vers la Mecque ; & pour empêcher la terre de pénétrer dans le tombeau , on le recouvre avec de longues pierres en travers. L'iman, qui préſide à la cérémonie , jette la premiere poignée de terre , prie pour l'ame du défunt , & rappelle aux aſſiſtans leur propre fin. Le plus proche parent du mort

retourne enſuite faire ſa priere ſur la tombe, le troiſieme, le ſeptieme, le quarantieme jour, & celui de l'anniverſaire. Les femmes vont y jetter des fleurs les lundis & les mardis, en demandant au défunt, pourquoi il eſt mort, tandis qu'elles n'épargnoient rien pour lui plaire.

Leur deuil conſiſte à porter des habillemens lugubres, à quitter leurs bijoux, leurs pierreries, &, dans le cas du décès d'un mari, à ne les reprendre qu'un an après. Le deuil d'un pere n'eſt que de ſix mois. Une veuve ne peut ſe remarier, qu'après être reſtée quarante jours dans la maiſon ſans ſortir, & preſque ſans parler; elle doit ſur-tout marquer beaucoup d'affliction vraie ou fauſſe.

On compte, dans cette contrée, quatre ſortes de chrétiens, des Grecs, des Arméniens, des Syriens, & des Maronites ou Catholiques Romains. Chaque ſecte y a un évêque, & le libre exercice de ſa religion. Les Arméniens ſont ſi exacts à obſerver le jeûne, qu'ils ne le romproient pas même pour ſauver leur vie; ils ſont moins rigides ſur d'autres articles.

L'uſage du voile eſt commun à toutes les femmes turques ou chrétiennes: il n'y a que quelque différence dans la maniere

de le porter. On permet à celles-ci d'aller au bain, à l'égliſe, chez quelque parent, & chez leur médecin.

Le mariage des chrétiens eſt arrêté dès leur enfance; & ils n'ont aucune part dans le choix qu'on fait pour eux. Lorſque le tems de le célébrer arrive, les parens du jeune homme ſont invités à un feſtin chez le pere de la fille : on y fixe le jour de la cérémonie. La même compagnie ſe trouve la veille à ſouper chez la future. Le garçon n'a point paru juſqu'alors, quoiqu'on ait fait ſemblant de le chercher beaucoup : il eſt obligé, ſuivant l'uſage, de ſe cacher; mais à la fin, on l'amene couvert de ſes plus méchans habits; &, après quelques pratiques auſſi bizarres, il prend ſa parure de noces. Vers le milieu de la nuit, ſes parens, munis chacun d'un flambeau, & précédés d'une troupe de muſiciens, retournent au logis de la future. On leur en refuſe la porte, pour la forme; & il ſe fait une eſpece de combat, où ils remportent une victoire qui n'étoit pas douteuſe. Alors la fille eſt conduite à la maiſon de ſon mari, par ſes parens; elle n'y doit pas ouvrir la bouche, quelque choſe qu'on lui diſe, ni lever les yeux, qui que ce ſoit qui entre. Cependant elle ſalue tous les aſſiſtans;

une femme aſſiſe auprès d'elle, l'inſtruit de leur arrivée & de leur qualité.

L'évêque préſide quelquefois à cette cérémonie, qui, quant au fonds, differe peu des mariages d'Europe. Le prélat dîne enſuite; & lorſqu'il s'eſt retiré, les divertiſſemens commencent, pour ne finir que le lendemain; mais le ſilence de la nouvelle mariée doit durer encore un mois. Pendant tout ce tems, elle ne parle à perſonne, excepté à ſon mari, & dans de certains momens; encore quelques matrones lui en font-elles un ſcrupule.

Les maronites permettent à leurs femmes de manger avec eux, & même de paroître devant les étrangers; mais les autres chrétiens ſont moins indulgens, & traitent les leurs comme des domeſtiques. Elles ſervent à table, n'y prennent jamais place, & ne peuvent recevoir aucun homme chez elles; j'en excepte leurs parens, les médecins & les prêtres.

On compte dans Alep environ cinq mille juifs, qui ſont, comme par-tout ailleurs, mal-propres & mal logés. Leurs mariages ont beaucoup de rapport avec ceux des Turcs, excepté que l'on colle les paupieres de la mariée avec de la

la gomme ; & le mari ſeul a droit de les décoller au tems marqué par l'uſage.

Leurs jeûnes ſont pénibles, mais peu fréquens. Il n'eſt preſque point de juif qui n'entreprenne, une fois dans ſa vie, de jeûner depuis le ſamedi après le coucher du ſoleil, juſqu'au vendredi ſuivant à la même heure. Peu y parviennent ; le plus grand nombre y renonce ; & pluſieurs périſſent dans cette pieuſe & extravagante entrepriſe.

Je reviens à quelques uſages des Turcs d'Alep. Leurs repas, j'entends ceux des gens aiſés, ſont ordinairement ſplendides, mais peu délicats. Du mouton rôti, ou cuit avec des herbes, des pigeons bouillis, de la volaille farcie de riz & d'épices, un agneau entier, garni intérieurement de riz, d'amandes, de piſtaches & de raiſins ; tels ſont les principaux mets qui entrent dans leurs feſtins. Ceux qui obſervent leur loi, ne boivent que de l'eau ; mais tous ſont gros mangeurs ; &, leur repas fini, ils en accepteroient un autre, s'il leur étoit offert.

Ils font grand uſage du café ; mais ils le prennent ſans lait & ſans ſucre. Tous les hommes, & même beaucoup de femmes fument du tabac. Les plus diſtin-

gués ont des pipes, dont les tuyaux garnis d'argent, ont cinq ou ſix pieds de longueur. Un autre objet de débauche, c'eſt l'opium : il bannit la triſteſſe, & réjouit les eſprits ; mais au bout d'un certain nombre d'années, il détruit la mémoire, l'imagination & la vigueur : il donne à un homme encore jeune toute la décrépitude d'un vieillard.

Les cafés ſont abandonnés à la populace. L'amuſement de ceux qui ne peuvent décemment les fréquenter, conſiſte dans le jeu des échecs : ils y excellent pour l'ordinaire ; mais ils ne riſquent leur argent à aucun jeu ; & l'exemple des chrétiens n'a pu les ſéduire.

Ils ont des lutteurs dans leurs fêtes, à la maniere des anciens. Ces athletes ſe frottent d'huile, & combattent ſans autre habillement, qu'une paire de caleçons ; ils ne manquent pas de force, mais ils manquent abſolument de grace.

En général, les Turcs ont une ſorte d'averſion pour tout exercice un peu violent. Il s'en faut de beaucoup qu'ils le regardent comme ſalutaire : j'en excepte les grands, qui s'exercent à lancer le javelot. A l'égard du peuple, ſon caractere eſt une indolence réelle & une gravité affectée.

Il n'eſt point ici queſtion de carroſſes. Les dames les plus qualifiées marchent à pied, ſoit dans la ville, ſoit à la promenade. Si le voyage eſt long, elles ſont portées par des mules dans une litiere. Les hommes les plus diſtingués vont à cheval dans la ville comme à la campagne; ils ſont précédés d'un certain nombre de domeſtiques; & cet uſage a peut-être quelque choſe de plus noble, que de s'enfermer volontairement dans une boîte roulante.

On dit que les Syriens ont figuré autrefois dans la littérature; mais rien n'en rappelle le ſouvenir. On voit ici des négocians, des financiers & des pachas, qui ne ſavent ni lire ni écrire. Il y a cependant à Alep un fort grand nombre de colléges; mais dans quelques-uns, on n'enſeigne abſolument rien, & dans les autres fort peu de choſe.

Les femmes d'Alep ſe coëffent ſingulierement. Elles ont ſur le derriere de la tête un grand bonnet de cuivre, auquel eſt attaché un mouchoir de toile, qui pend négligemment ſur l'épaule gauche. Leurs robes de ſoie ont des manches auſſi amples que celles des cordeliers, qui leur tombent juſqu'à mi-jambes, un des côtés de leur juppon eſt retrouſſé près

au genou ; mais elles ont des caleçons qui deſcendent juſqu'aux ſouliers, qui ſont de bois, & imitent les ſandales de nos capucins.

Encore un mot des femmes. Les vieilles font teindre leurs cheveux en rouge avec l'henna ; & toutes ſe noirciſſent les ſourcils avec une compoſition qu'on appelle *harrat*. L'henna leur ſert encore à peindre leurs pieds & leurs mains, & à y tracer différentes figures. Sa couleur devient jaune & déſagréable : cependant l'uſage en eſt univerſel. On voit auſſi des vieillards qui ſe noirciſſent la barbe, pour paroître plus jeunes ; & ces uſages ſont ſuivis par tous les habitans de cette contrée. La différence de religion ne les empêche point de s'accorder ſur ces bagatelles ; & ils ne s'accordent pas moins ſur l'attachement aux cérémonies du culte extérieur ; mais les uns & les autres en négligent le fond ; & on peut leur appliquer à tous, ce que certain mufti diſoit des Turcs, que pour en faire un portrait véritable, il faut les peindre différens de ce qu'ils paroiſſent.

Je ſuis, &c.

D'Alep, le 28 novembre 1735.

LETTRE III.

SUITE DE LA SYRIE.

JE ne quitte point encore la Syrie, Madame : il me reſte même à vous entretenir de ce qu'elle a de plus curieux & de plus célebre. Je commence par Damas, capitale de tout le pays. Après l'avoir été long-tems d'un royaume de ſon nom, elle fut ſoumiſe par Omar, ſucceſſeur de Mahomet, & priſe ſur les Mamelucs en 1516 par le ſultan Selim I. Depuis ce tems, elle eſt reſtée aux Turcs. Damas paroît n'avoir pas plus de deux milles de longueur : ſes rues ſont étroites & ſes maiſons bâties de briques cuites au ſoleil ; c'eſt moins la pierre qui manque dans ce canton, que l'activité à ſes habitans. Du reſte, chaque maiſon renferme une ou pluſieurs fontaines garnies de marbre, des appartemens ſomptueux, dont les plafonds & les panneaux ſont richement peints ou dorés, &, pour l'ordinaire, une cour quarrée & fort grande, qu'environne une galerie plus ou moins ornée, mais qui l'eſt toujours beau-

coup chez les citoyens opulens. La richeſſe de ces ornemens & la pauvreté de l'édifice offrent le contraſte le plus frappant & le plus bizarre.

Les Turcs ont fait une moſquée de l'égliſe de S. Jean-Baptiſte. C'eſt un bâtiment conſidérable ; mais nul chrétien n'y entre : il ne leur eſt pas même permis d'y porter la vue. On y conſerve la tête du ſaint, & quelques autres reliques enfermées dans un lieu particulier. Ce lieu eſt en ſi grande vénération, qu'un Turc laïque qui oſeroit y pénétrer, ſeroit puni de mort. Il regne, à ce ſujet, chez les muſulmans, une tradition aſſez ſinguliere : c'eſt que Jeſus-Chriſt doit, au jour du jugement, deſcendre dans cette moſquée, & Mahomet dans celle de Jéruſalem.

Je vous parlerai peu du château de Damas ; c'eſt un édifice vaſte, mais ruſtique, qui contribue plus à fortifier la ville, qu'à l'embellir.

Rien de plus délicieux que les environs de cette capitale. Mahomet les ayant apperçus du haut d'une montagne, refuſa d'y deſcendre, & s'éloigna, en diſant : il n'y a qu'un ſeul paradis deſtiné pour l'homme ; le mien ne ſera pas de ce monde. On viſite ſur-tout, avec une ſorte de reſpect, le champ de Damas. C'eſt une bell

& vaſte plaine, où l'on prétend que le premier homme fut créé. Vous ne doutez pas, Madame, que je n'aie voulu la parcourir à mon tour. Je comparois le nouvel Eden, avec l'idée qu'on nous a laiſſée de l'ancien. Je donnois libre carriere à mon imagination. Peut-être, diſois-je, eſt-ce là que le ſerpent fit ſa harangue; peut-être eſt-ce ici qu'Adam fut ſéduit par Eve. J'aurois voulu appercevoir quelques rejettons de l'arbre, dont le fruit a cauſé tant de maux: je cherchois de l'œil ces berceaux où le premier homme & la premiere femme parloient d'amour ſi tendrement, ſi on en croit Milton: enfin, je voyois mal ce qui ſe trouvoit réellement ſous mes yeux, pour m'occuper de ce qui n'y étoit pas.

Non loin du champ de Damas, on trouve un grand hôpital, accompagné d'une moſquée magnifique, & quelques autres bâtimens dignes d'arrêter les regards. La maiſon d'Ananie, dont il eſt fait mention dans les actes des Apôtres, exiſte encore. On y voit un autel pour les chrétiens, & un lieu de priere pour les Turcs; c'eſt ce quelle offre de plus remarquable. L'endroit où S. Paul ſe repoſa quelque tems après ſa viſion, eſt indiqué par un petit édifice de bois, ou, pour mieux dire,

par l'autel que cet édifice renferme.

La ville de Damas eſt entourée de jardins très-vaſtes, mais plantés ſans ordre & ſans art. Un autre point les diſtingue des nôtres, c'eſt qu'on y trouve des fruits. C'eſt auſſi aux environs de cette ville, que ſe voit la montagne ſur laquelle on prétend qu'Abel fut maſſacré par Caïn. Chaque pas que l'on fait dans cette contrée, rappelle à l'eſprit quelque paſſage de l'écriture; auſſi m'étois-je muni d'une bible, à l'exemple de ce voyageur qui viſitoit la Troade, l'illiade à la main.

Je fis connoiſſance avec un médecin François, qui voyageoit par curioſité. Il avoit rendu au pacha de Damas un ſervice important; cela nous valut la protection de cet officier. Le médecin, que je nommerai déſormais *le docteur*, n'avoit point encore vu le Liban, & vouloit viſiter Balbec. Je fus charmé de profiter d'une telle occaſion. Nous partîmes, après avoir pris les précautions qu'exige cette tournée, & nous ſéjournâmes à Sidonia, ville bâtie par Juſtinien. Elle eſt ſituée ſur le ſommet d'un rocher, & n'offre d'ailleurs rien de remarquable. Il faut en excepter ſes vins, de même qu'un couvent habité par vingt moines Grecs, & en-

viron le double de religieuſes. Un ſeul mur les enferme, & aucune clôture ne les ſépare.

Il eſt peu de montagnes plus célebres que celles du Liban : il n'en eſt aucune dont l'écriture faſſe ſi ſouvent mention. C'eſt aujourd'hui la demeure du plus grand nombre de chrétiens maronites, c'eſt-à-dire, de ceux qui ſuivent le rit latin. On y voit une multitude de chapelles & une multitude de monaſteres. Je ne m'arrêterai qu'à celui de Canubin, fameux par ſon ancienneté ; c'eſt le ſiege & la demeure ordinaire du patriarche des maronites. Le bâtiment eſt vaſte, mais peu régulier ; il eſt en partie pris dans le rocher, & l'égliſe y eſt entiérement pratiquée : elle n'a environ que vingt-cinq pas de long ſur dix ou douze de large ; peut-être eſt-ce le ſeul endroit dans tout le levant, où l'uſage des cloches ſoit permis. Les Turcs n'en peuvent ſupporter le ſon ; & ils ne laiſſent ſubſiſter les cloches de Canubin, que parce qu'ils ne ſont point à portée de les entendre.

Les moines de ce couvent ſont au nombre d'environ quarante : ils ſe diſent de l'inſtitut de ſaint Antoine ; mais ils ſuivent la regle de S. Baſile. Leur maniere de vivre eſt très-auſtere ; jamais ils

ne mangent de viande ; & les étrangers qui les viſitent, ſont obligés d'imiter leur abſtinence. J'appris que la pauvreté n'entroit pour rien dans cette réforme. Le domaine du patriarche & du monaſtere eſt conſidérable & bien employé : ce qui excede les beſoins des religieux, ſert à pratiquer l'aumône & l'hoſpitalité : ce n'eſt pas même l'unique point qui faſſe ſouvenir que ces bons ſolitaires habitent le berceau de l'égliſe.

On nous conduiſit à la grotte de ſainte Marine, vierge qui a long-tems vécu parmi les religieux de Canubin. Vous préſumez facilement que ſon ſexe étoit ignoré : en voici une preuve. Certaine fille de mauvaiſe vie accoucha d'un garçon, & jugea à propos d'accuſer le frere Marin d'en être le pere. Le ſilence du prétendu religieux parut aux autres un aveu de ſon crime : il fut chaſſé de la maiſon, & condamné à nourrir cet enfant, qui lui étoit ſi gratuitement attribué. La ſainte obéit ; & ce ne fut qu'après ſa mort, qu'on reconnut, à la vue de ſon ſexe, ſon innocence & l'excès de ſa charité.

Nous viſitâmes pluſieurs hermitages, & nous en omîmes une plus grande quantité. Le maronite qui nous guidoit, nous

aſſura que le nombre des grottes autrefois habitées, alloit à plus de huit cens. Toutes aujourd'hui ſont inutiles ; & je doute qu'elles redeviennent jamais néceſſaires. Chaque ſiecle a ſes uſages & ſes modes, même en matiere de zele & de piété. On eſt aujourd'hui perſuadé qu'il n'y a pas moins de mérite à ſe rendre utile aux hommes, qu'à les fuir.

Nous parvînmes enfin à la forêt des Cedres. Vous ſavez, Madame, combien ces arbres ſont fameux dans l'écriture : ils ont fourni de fréquentes alluſions aux prophetes & aux autres écrivains Hébreux.

Les cedres fleuriſſent dans la neige, & occupent une partie très-élevée de la montagne du Liban. La groſſeur des plus anciens eſt prodigieuſe ; mais leur tronc principal a peu de hauteur. A cinq ou ſix pieds de terre, il ſe diviſe en cinq ou ſix autres trocs qui, pris à part, formeroient chacun un gros & grand arbre : leur feuillage reſſemble à celui du genievre, qui eſt, dit-on, le cedre de France : il a donc bien dégénéré dans nos climats. Les plus gros cedres du mont Liban ſont au nombre de vingt. Nous en vîmes une plus grande quantité de moindre, & encore plus de fort petits. La cime de ces

derniers s'éleve en pyramide, comme le cyprès. Au contraire, celle des grands cedres s'élargit & forme un rond parfait. Ils ſont les ſeuls qui produiſent du fruit; & ce fruit reſſemble à la pomme de pin, excepté que la forme en eſt plus groſſe, & la couleur plus rembrunie. Ces pommes de cedre contiennent une eſpece de baume épais & tranſparent, qui, dans un certain tems de l'année, tombe goutte à goutte : il ſort auſſi du cedre même, une réſine odoriférante. Je ne dois pas oublier un fait qui m'a été certifié : c'eſt que les rameaux des plus grands de ces arbres, qui, dans la belle ſaiſon, forment une eſpece de roue ou de paraſol, ſe reſſerrent à la chûte des neiges, dreſſent leur pointe vers le ciel, & prennent enſemble la figure d'une pyramide : on ajoute que la nature leur inſpire ce mouvement, pour les mettre à portée de réſiſter au poids de la neige, qui autrement les accableroit. Je ne vous garantis point cette eſpece de prodige, mais on ne paroît pas en douter ſur les lieux.

Nous achevâmes de traverſer la montagne du Liban; & après en avoir franchi une autre, qui fait partie de l'Anti-Liban, nous nous trouvâmes dans la plaine de Bocat. C'eſt à l'une de ſes extrêmités,

qu'eſt ſituée la ville de Balbec, que nous allions viſiter. Elle eſt gouvernée par un aga, à qui nous remîmes des lettres du pacha de Damas. Ces deux officiers vivoient depuis quelque tems en bonne intelligence; & nos lettres nous valurent une réception favorable. Nous choisîmes pour logement, la demeure d'un curé maronite; car on trouve dans cette ville, des chrétiens maronites, des chrétiens grecs, & même des juifs. Le nombre des habitans, en général, eſt d'environ cinq mille; mais il fut beaucoup plus conſidérable autrefois: auſſi la meilleur partie de ſon terrein eſt-elle entiérement négligée. J'en excepte une foible portion, qu'on a convertie en jardins.

Les amateurs d'antiquités trouvent ici de quoi ſe ſatisfaire: il eſt peu de villes qui offrent des reſtes ſi magnifiques. Ce qui fixa d'abord notre attention, fut un bâtiment vaſte & à demi ruiné, qu'on appelle *le château de Balbec*. Sa forme extérieure eſt celle d'un quarré long: il a pour premiere entrée, un portique, dont l'eſcalier eſt entiérement détruit. Ce portique étoit garni d'une colonnade dont il ne reſte que les piédeſtaux: il contient trois portes, qui toutes conduiſent à une cour hexagone; & de cette cour, on paſ-

ſoit à une autre, quarrée. Les bâtimens qui entouroient l'une & l'autre, avoient environ quarante-cinq pieds de hauteur, ſur cent dix de large & quatre-vingt-cinq de long; mais les édifices de la derniere ſurpaſſoient les autres en magnificence. Nous remarquâmes ſur-tout les ruines d'un troiſieme bâtiment, qui a dû faire le principal corps de ce palais; il étoit environné de colonnes dont la groſſeur & la hauteur ſurpaſſoient toutes les dimenſions ordinaires: leur fuſt étoit compoſé de trois pieces étroitement unies, mais ſans qu'on ait eu recours au ciment: il n'a même été employé dans aucun des édifices dont j'ai à vous parler: on y ſuppléoit par des barres de fer, pour leſquelles on avoit creuſé des trous dans chaque pierre. Ces barres avoient communément un pied de long; elles contribuoient à la ſolidité du bâtiment; & l'on a vu des colonnes briſées dans leur fuſt, ſans que leurs jointures aient pu être ſéparées.

Il regne, ſous ce vaſte monument, des voûtes qui en rempliſſent toute l'étendue. Nous eûmes l'audace d'en parcourir la meilleure partie. Figurez-vous me voir, Madame, un flambeau à la main, marcher, en chancelant, ſur des décombres;

m'arrêter où le docteur s'arrêtoit ; écouter ſes obſervations ; lui faire les miennes, & ne ſortir enfin de ce tombeau, qu'après avoir riſqué mille fois d'y demeurer. Ces voûtes communiquent les unes aux autres, & ſont compoſées de grandes pierres brutes dans un goût ruſtique.

A quelque diſtance du palais, eſt ſitué un temple moins vaſte, mais auſſi magnifique & mieux conſervé : ſa forme eſt celle d'un quarré long. Il regne dans tout le pourtour de ſes murailles, un périſtile compoſé de quarante colonnes ; ſavoir, douze ſur chaque côté, huit ſur le derriere, & autant ſur le devant du portail. Ce portail offre lui-même deux rangs de colonnes, & trente pieds de profondeur. La hauteur de chaque colonne eſt de cinquante-deux pieds, & le diametre de ſix : l'eſcalier qui conduiſoit au veſtibule du temple, eſt entiérement ruiné. Cet édifice a deux autres eſcaliers à ſon entrée : il a cent pieds de profondeur en dedans, & la même largeur que ſon veſtibule, c'eſt-à-dire, celle de ſoixante-quinze pieds.

Vous êtes ſurpriſe de me voir entrer dans tous ces détails, mais le docteur ne nous fit pas grace d'un pouce. Il faut

l'avouer, le temple de Balbec eſt bien digne de cet excès d'attention : ſa magnificence intérieure répondoit à celle du dehors : un double rang de colonnes cannelées, d'ordre corinthien, ſoutient la nef qui eſt accompagnée d'une eſpece de chœur & de deux bas côtés. Ces colonnes ſont iſolées, & au nombre de douze ; c'eſt-à-dire, [redacted] s'en trouve ſix de part & d'autre : d'autres colonnes engagées d'un tiers dans le vif du bâtiment, ſont oppoſées à celles de la nef, & offrent les mêmes proportions & les même ornemens. Le reſte du mur eſt occupé par des niches deſtinées, ſans doute, à placer les ſtatues des dieux ou des héros de l'antiquité. A l'égard du chœur, ſes ornemens répondent à ceux de la nef ; mais il eſt plus élevé, & l'on y monte par treize degrés de marbre : tout enfin, dans cet édifice, annonce, & la magnificence de ſon fondateur, & le bon goût du ſiecle où il fut conſtruit.

Un autre point digne de remarque, c'eſt la groſſeur des pierres qui ont ſervi à bâtir les monumens dont je viens de vous parler. On a obſervé que trois pierres ſeules formoient, à l'un des murs du palais, une longueur de plus de cent quatre-vingt pieds ; c'eſt-à-dire, que celle

de chaque pierre eſt d'environ dix toiſes. On voit encore, dans une carriere de marbre, pluſieurs blocs qu'on y avoit taillés, ſans les employer : quelques-uns portent juſqu'à douze toiſes de longueur, ſur une largeur & une épaiſſeur d'environ quatorze pieds. Je ſuis toujours ſurpris, je vous l'avoue, que la force ou l'induſtrie humaine ait pu tranſporter au loin de pareilles maſſes.

Il me reſte, Madame, à vous parler d'un ſecond temple, bien moins conſidérable que le précédent : ſa forme eſt circulaire, & ſon diametre d'environ trente-deux pieds. C'eſt une eſpece de dôme partagé en deux étages dans ſa hauteur : il eſt d'ordre corinthien en dehors ; mais, dans l'intérieur, cet ordre ſe trouve mêlé avec l'ionique. Par-tout, le fuſt de ſes colonnes eſt d'une ſeule piece ; & il regne une colonnade autour de toute ſa circonférence. La partie inférieure de cet édifice eſt aujourd'hui une égliſe à l'uſage des chrétiens grecs : leurs prêtres l'ont dédiée à ſainte Barbe ; ils diſent que ce bâtiment eſt la tour où cette ſainte fut enfermée. Ils ont auſſi, je ne ſais pourquoi, gâté toute l'architecture & la ſculpture du dedans ; elle étoit de marbre, & ils l'ont couverte de plâtre ; ce qui prouve que leur

goût n'eſt guere moins déréglé que leur imagination.

Telles ſont les principales antiquités qu'on trouve encore à Balbec. Il eſt ſurprenant que leur date ne ſoit pas mieux connue. L'ordre dorique & corinthien qui regnent dans ces bâtimens, prouvent qu'ils furent conſtruits ſous la domination des Grecs, ou même ſous celle des Romains. Le docteur balança ces deux opinions, ſe détermina pour la derniere, & prouva très-bien qu'Antonin le Pieux étoit le vrai fondateur du principal temple & du palais de Balbec: mais un rabbin, que nous viſitâmes, nous aſſura que Balbec avoit été fondée par Salomon; que le palais qui exiſte encore en partie, eſt le même que ce prince fit bâtir pour la fille du Roi d'Egypte, qu'il avoit épouſée. Ce palais, ajoutoit-il, n'eſt autre choſe que la maiſon ou la tour du Liban, qui regardoit Damas, & dont il eſt fait mention dans pluſieurs endroits de l'écriture.

Pour les Grecs, ils ſoutiennent que Balbec eſt l'ancienne Nicomédie; ils en apportent pour preuve cette prétendue tour de ſainte Barbe, dont je viens de parler. Il eſt vrai que la ſainte fut martyriſée à Nicomédie; mais cette ville

ſubſiſte encore aujourd'hui aſſez proche de Conſtantinople ; & la tour où ſainte Barbe fut enfermée, n'a certainement pas été tranſportée à Balbec.

On diſoit autrefois, que Vénus avoit établi ſa cour dans cette Ville ; qu'elle y diſtribuoit les graces & la beauté. Les femmes de Balbec paſſoient, en effet, pour les plus belles de toute l'Aſie ; elles étoient en même tems les plus galantes. Ce n'eſt pas la même choſe aujourd'hui : leur vertu ſemble s'être accrue aux dépens de leurs charmes. On n'y retrouve pas non plus ce grand nombre d'excellens muſiciens dont on vantoit les talens ; ces talens ont diſparu avec la beauté des femmes.

Nous quittâmes cette ville, comblés des politeſſes de l'aga : il nous donna même une eſcorte & des guides, qui nous conduiſirent par une route oppoſée à celle que nous avions d'abord ſuivie. Elle offrit de nouveaux objets à notre curioſité ; & nous les cherchions, lorſqu'ils ne ſe préſentoient pas. Je ne vous citerai point tous les lieux que nous viſitâmes. En voici un qui mérite toute la vénération d'un antiquaire ; c'eſt le bourg de Ban. Le docteur m'apprit qu'on le croyoit bâti ſur les ruines de la premiere ville du monde. Il eſt

ſitué dans la région Giobbet, à l'orient de Tripoli. Tout ce pays eſt bien arroſé, bien cultivé, & poſſédé par les ſeuls maronites. Quantité d'habitans, hommes & femmes, y parlent encore le ſyriaque ou le chaldéen. Cette langue n'eſt cependant guere en uſage que dans le ſervice divin : l'idiome vulgaire de tout le Liban, eſt l'arabe. On trouve dans cette même contrée, les reſtes de la ville de Hadet, célebre par la valeur de ſes habitans, & le ſiege qu'elle ſoutint pendant ſept ans contre les Sarrazins.

Non loin de là, ſe trouve un canton délicieux, orné de jardins, & entre-coupé de ruiſſeaux. La douceur de l'air qu'on y reſpire, y fait régner un printems continuel. C'eſt là qu'eſt ſitué le bourg d'Eden, où les orientaux croient que fut autrefois le paradis terreſtre. Si leur opinion eſt vraie, mes recherches auprès de Damas ont été doublement chimériques.

Les peuples du Liban étoient ſoumis autrefois à un prince chrétien de eur nation : ſa maiſon étant éteinte, c'eſt le pacha de Tripoli, qui diſpoſe aujourd'hui de ce gouvernement ; mais il a toujours ſoin d'y nommer un ſeigneur maronite. J'appuierai peu ſur les mœurs de ces chrétiens iſolés : ils ſont, pour l'or-

dinaire, pauvres & ignorans; mais ils exercent l'hoſpitalité avec zele & envers tout le monde; vertu qui leur eſt commune avec tous les peuples d'orient. Leur pauvreté n'eſt pas même univerſelle. Ceux qui habitent certains cantons du Liban, jouiſſent des richeſſes que produit l'abondance. Ces lieux ſont fertiles en bleds, en fruits, en pâturages, en oliviers, en vin, en mûriers, &c. Les mûriers, les oliviers, les vignes même offrent par-tout un plan exact, un coup-d'œil régulier: la groſſeur des raiſins eſt extraordinaire, & leur qualité admirable. Voici quelque choſe de plus rare encore; c'eſt que dans cette contrée, on ne connoît, ni la mauvaiſe foi, ni le larcin, ni les procès, ni les peines afflictives, ni ſur-tout les délits qui méritent ces châtimens. J'ai cherché la raiſon de ce phénomene, & je crois l'avoir trouvée. Les maronites ſont des chrétiens iſolés, qui ont pour voiſins & pour ennemis les Turcs & les Arabes. Rien n'entretient mieux la concorde & l'équité chez une nation, que des ennemis injuſtes & puiſſans. Si les maronites habitoient certains cantons de l'Europe, ils feroient, ſans doute, comme les chrétiens qui ne craignent ni les Arabes, ni les Turcs.

J'oublios de vous dire que les prêtres maronites ſont mariés : il en faut excepter les moines. J'ai dîné avec un curé & toute ſa famille qui étoit nombreuſe. Ils ſuivent cependant le rit latin ; mais ils ont retranché le célibat des prêtres. Ils n'en ſont que plus actifs à remplir leurs autres devoirs.

C'eſt de Palmyre, Madame, que je vous écris : nous y ſommes arrivés depuis quelques jours. Cette ville mérite une relation particuliere ; auſſi fera-t-elle le ſujet d'une autre lettre que je joindrai à celle-ci.

Je ſuis, &c.

De Palmyre, ce 17 février 1736.

LETTRE IV.

SUITE DE LA SYRIE.

JE continue, Madame, à vous promener parmi des ruines. Daignez cependant ne point vous rebuter. Ces débris ſont à-peu près les ſeules richeſſes de ces contrées; mais les poſſeſſeurs de ces tréſors n'en ſont ni moins miſérables, ni moins étonnés du prix que nous y attachons. A peine ont-ils jamais bien enviſagé ces précieux reſtes qui nous attirent de ſi loin, qui nous expoſent, pour les voir, à tant de fatigues & de périls.

Le docteur me prévint ſur ceux qui nous attendoient, avant que d'arriver à Palmyre. Un vaſte déſert nous ſéparoit de cette ville fameuſe; nous riſquions d'être pillés par des partis Arabes. Il eſt vrai que l'eſcorte que nous donna le gouverneur de Balbec, nous raſſura. Je vous épargnerai le détail de certains préparatifs indiſpenſables; ils ſe ſuppoſent d'eux-mêmes, lorſqu'il s'agit d'une route pareille à celle que nous allions ſuivre.

Après avoir traverſé les gorges ſtériles

de l'Anti-Liban, nous nous arrêtâmes à Cara, village aſſez conſidérable, & moins ruiné que quelques autres qui l'avoiſinent. Il n'eſt point rare de trouver dans ces contrées, des villages ſans habitans, & des habitans qui manquent d'aſyle. Chacun d'eux ne ſeme qu'à proportion de ce qu'il lui faut pour vivre; & quand la récolte manque, il eſt contraint d'aller vivre ailleurs, où de périr de miſere. Le mauvais gouvernement des Turcs eſt la ſource de tous ces abus: il anéantit la population, que leur prophete avoit, dit-on, ſi fort à cœur.

Il faut avoir une vocation bien décidée, pour ſupporter l'ennui du déſert qui mene juſqu'à Palmyre. C'eſt une vaſte plaine, ou l'on n'apperçoit que du ſable, ſans y trouver une goutte d'eau. Heureuſement nous en avions fait proviſion, tant pour nous que pour nos chevaux & bêtes de ſomme. Au bout de cette plaine eſt un aqueduc ruiné, qui anciennement conduiſoit l'eau à Palmyre. Pluſieurs tours quarrées, qu'on apperçoit enſuite, attirerent mes regards. Le docteur m'apprit que c'étoit la ſépulture des anciens habitans de cette ville. Ces monumens ſuffiroient ſeuls pour nous donner une très-haute idée de ſon antique opulence; mais que

ſont-ils

ſont-ils en comparaiſon de ce que nous vîmes plus loin, c'eſt-à-dire, des ruines de Palmyre même? Quel magnifique amas de baſes, de colonnes, de chapitaux, les uns renverſés & accumulés, les autres debout! Tous ces riches débris ſont de marbre blanc, & les colonnes, d'ordre corinthien; elles forment le coup-d'œil le plus impoſant, le plus extraordinaire qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Les miſérables cabanes qui ſervent d'aſyle aux modernes habitans de Palmyre, achevent de relever la magnificence de ces ruines anciennes; jamais il n'y eut de contraſte plus frappant & plus bizarre. Pour vous en former une idée, rappellez-vous les chétives maſures qui maſquent honteuſement à Paris le ſuperbe périſtile du Louvre *.

Ce fut toutefois dans ces cabanes, qu'il nous fallut habiter. Quelques jours de repos nous euſſent été fort ſalutaires;

* Dans le tems où écrivoit notre voyageur, on n'avoit pas encore dégagé cette magnifique colonnade, des voiles honteux qui la déroboient à la vue. C'eſt à M. le marquis de Marigny que le public doit le plaiſir de contempler, ſans obſtacle, les beautés de cet admirable édifice.

mais le docteur étoit encore plus curieux que fatigué. Il commença ſes recherches dès le lendemain de notre arrivée ; & je l'accompagnai, pour profiter de ſes remarques. Ne ſoyez donc point ſurpriſe, ſi je parſeme cette lettre de quelques détails ſcientifiques : c'eſt à lui ſeul que vous en ſerez redevable. Je commence par ce qui regarde l'ancien état de Palmyre.

Son origine, nous dit le docteur, eſt très-incertaine : on croit cependant pouvoir l'attribuer à Salomon. Il la fit, dit-on, bâtir ſur les lieux même, où ſon pere tua le géant Goliath : c'étoit, ſans doute, pour éterniſer le ſouvenir de cette victoire. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'on trouve dans le premier livre des Rois, que Salomon bâtit une ville dans le déſert, & la nomma *Tedmor*. On lit, de plus, dans Joſephe, que, quelques ſiecles après, les Grecs & les Romains avoient donné à cette ville le nom de *Palmyre*, mais que les Syriens lui conſervoient toujours ſon premier nom. Les habitans actuels nous montrerent, entr'autres particularités, le ſerrail de Salomon, le tombeau de ſa concubine favorite, &c, & nous dirent : « Toutes ces choſes ont été faites par » Salomon, fils de David, avec le ſecours » des eſprits ».

Cette ville paroît avoir été connue fort tard des Romains & des Grecs ; mais c'eſt à eux ſeuls, ſans doute, qu'il faut attribuer la meilleure partie de ſes plus beaux édifices. L'ordre corinthien, qui s'y fait par-tout remarquer, en eſt une preuve ; cet ordre étoit ignoré de Salomon & de ſes architectes.

La ville de Palmyre eſt, ou, pour mieux dire, fut très-avantageuſement ſituée : ſon ſol eſt fertile, quoiqu'un déſert vaſte & ſablonneux l'environne de toutes parts. Il la ſépare, en quelque ſorte, du reſte du monde ; ce qui fit qu'elle conſerva très-long-tems ſa liberté. Les Romains & les Parthes briguoient même ſon alliance, lorſqu'ils vouloient ſe faire la guerre ; mais elle ne fut jamais plus illuſtrée, que ſous la fameuſe reine Zenobie. Cette époque fait trop d'honneur à votre ſexe, Madame, pour n'en pas rappeller ici quelques circonſtances.

Zenobie ſe diſoit iſſue du ſang royal d'Egypte, & comptoit Cléopatre au nombre de ſes ancêtres ; mais elle n'hérita point des foibleſſes de cette reine. Jamais femme, au contraire, ne montra un courage plus mâle, ni plus d'antipathie pour la molleſſe & le repos : elle faiſoit ſouvent pluſieurs lieues à pied, à la tête de ſes

ſoldats ; elle ſuivit Odenat, ſon mari, dans toutes les batailles qu'il livra aux Perſans, aux Goths & aux autres ennemis des Romains, dont il avoit embraſſé l'alliance. Les ſervices qu'il leur rendit, le firent aſſocier à l'empire avec Gallien. Cet Odenat étoit né à Palmyre; mais on ignore ſon rang & ſa famille. Il mourut aſſaſſiné; & quelques ennemis de Zenobie firent courir le bruit qu'elle avoit conſenti à cette mort, ainſi qu'au meurtre d'un fils qu'Odenat avoit eu d'un premier mariage. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Zénobie, ayant pris les rênes du gouvernement ſous le nom des enfans qu'elle-même avoit eus d'Odenat, ſon premier ſoin fut de rompre avec les Romains. Elle attaqua & défit les troupes qu'ils envoyoient contre les Perſans ; & cette victoire la mit en poſſeſſion de la Syrie & de la Méſopotamie. Elle fit plus ; elle s'empara de l'Egypte, qu'elle regardoit comme ſon patrimoine. Elle y joignit la meilleure partie de l'Aſie mineure ; mais elle ſuccomba ſous la fortune & les efforts d'Aurelien. Cet empereur l'ayant vaincue dans deux batailles, vint l'aſſiéger juſques dans Palmyre, ſa capitale. Aurelien lui fit faire quelques propoſitions d'accommodement: elle les rejetta avec hauteur, avec mé-

pris, mais ayant été faite priſonniere, toute ſa fierté ſe démentit, elle porta même la foibleſſe juſqu'à trahir ſes plus zélés partiſans, & entr'autres, le célebre Login, auteur du traité du ſublime; dont Boileau nous a donné la traduction. Elle l'accuſa de lui avoir dicté la lettre qui avoit ſi fort irrité l'empereur. Ce prince le fit mourir; mais on doit ajouter que le rhéteur mourut en héros, tandis que l'héroïne ſe détermina à vivre en eſclave. Zenobie conſentit à ſervir d'ornement au triomphe d'Aurelien: elle ſe maria enſuite aux environs de Rome, & eut des enfans qui vécurent dans l'oubli, comme elle-même vivoit dans l'obſcurité. Ainſi cette reine, qui ſe vantoit d'être iſſue du ſang de Cléopatre, ne la prit pour modele, ni durant ſa vie, ni à ſa mort.

Palmyre eſt, d'un côté, commandée par une file de montagnes; de l'autre, elle commande à une vaſte plaine. On voit, ſur ces montagnes, quelques reſtes de monumens funebres, qui donnent une idée magnifique de ce qu'ils furent autrefois. Un des plus grands avantages de cette ville eſt l'abondance de ſes eaux; elles fertiliſent ſon terroir, tandis que tout ce qui l'environne, eſt inculte & aride.

Je le répete, on ne peut enviſager les

ſuperbes ruines de Palmyre, ſans être ému, ſans éprouver un ſubit enthouſiaſme, un mêlange d'étonnement & d'admiration. C'eſt particuliérement ce que je reſſentis à l'aſpect d'un temple du ſoleil, dont, à quelques ruines près, l'enſemble ſubſiſte encore. Quelques perſonnes prétendent que la diſpoſition des colonnes de cet édifice, jointe aux entablemens qu'on y ſuppoſe avoir été & qui n'y ſont plus, fut la ſource où Perrault puiſa l'idée de ſon périſtile. Je n'en ſais rien, non plus que ceux qui ont haſardé ce fait. Il paroît même n'y avoir nul rapport direct entre aucun monument de Palmyre & cette façade admirable. Les anciens n'ont jamais employé la double colonne, qui produit un ſi bel effet au Louvre : peut-être même n'ont-ils jamais connu les voûtes plates, dont la forme eſt ſi agréable, & la conſtruction ſi ingénieuſe.

Quoi qu'il en ſoit, la magnificence du temple du ſoleil prouve que les Palmyréniens avoient une grande vénération pour cet aſtre. On dit que cet édifice ayant été fort endommagé par les ſoldats Romains, dans le tems qu'Aurelien prit la ville, cet empereur aſſigna, pour le réparer, trois cent livres peſant d'or, tirées des tréſors de Zenobie, & dix-huit cent livres pe-

ſant d'argent, qui devoient être levés ſur le peuple, ſans compter les bijoux de la couronne : mais les Turcs, moins dévoués au ſoleil qu'à la lune, moins partiſans des arts que des armes, ont depuis fait de ce temple une place forte : ils l'environnerent en partie d'un foſſé, & ſubſtituerent une tour quarrée à ſon principal portique.

Un autre monument, digne d'être comparé au premier, eſt un mauſolée qui a maintenant plus de 1750 ans d'antiquité. Une inſcription que le docteur m'expliqua, porte qu'il fut bâti par Jamblique, fils de Mocimus, pour lui ſervir de ſépulture. C'eſt donner une haute idée de l'opulence de ce particulier. Il paroît d'ailleurs, que le principal ſoin des habitans de Palmyre étoit d'orner & d'embellir leur ville. Ce qui étonne, c'eſt de n'y rencontrer aucuns reſtes, ſoit d'un théatre, ſoit d'un cirque, ou de quelqu'autre endroit deſtiné aux jeux publics. On ſait quel étoit le goût des Grecs & des Romains pour ces ſortes de ſpectacles : on ne peut guere douter qu'ils n'aient eu lieu à Palmyre. Pourquoi donc ne reſte-t-il aucune trace des monumens qui leur furent conſacrés ? Sans doute qu'il en étoit de cette ville comme de notre capi-

tale. Suppoſez-la, pour quelques inſtans, réduite au même état que Palmyre ; on y verroit des ruines qui immortaliſeroient & notre architecture & la magnificence de nos rois ; mais quels veſtiges pourroient faire ſouvenir qu'on eût jamais repréſenté à Paris Cinna, Armide, le Miſantrope ? Ne croiroit-on pas plutôt que cette ville qui entretient réguliérement trois grands ſpectacles, n'auroit jamais eu que des jeux de paume ?

Je demandai au docteur quelle avoit pû être la ſource des richeſſes de Palmyre, ſituée, comme elle étoit, au milieu d'un déſert ? Il m'apprit que cette ſituation avoit été la cauſe même de ſon opulence. On ne peut douter, ajouta-t-il, que ce ne fût la grande route pour aller aux Indes, avant que les Portugais euſſent découvert le cap de Bonne Eſpérance : c'étoit donc néceſſairement un ſéjour très-fréquenté. Joſephe dit quelque part, que l'abondance d'eau qui ſe trouvoit dans ce lieu, tandis que les environs en étoient dépourvus, fut ce qui détermina Salomon à faire bâtir ſur ce terrein, préférablement à tout autre ; en un mot, le déſert étoit pour Palmyre une ſource de richeſſes, & un gage de ſûreté.

C'eſt auſſi par cette raiſon, qu'il ſub-

ſiſte encore à Palmyre un ſi grand nombre de ruines: il n'y a, dans les environs, aucune ville où l'on ait pu les employer à d'autres uſages. Ces ruines occupent un eſpace d'environ trois milles: je doute que ce terrein ait renfermé toute la ville dans ſon état le plus floriſſant: il y a apparence qu'elle couvroit un canton d'environ dix milles de circuit. Les Arabes nous apprirent qu'on ne peut y creuſer, ſans y trouver des fondemens & des débris. On apperçoit, ſur le ſommet d'une des plus hautes montagnes du voiſinage, un vieux château, peu digne, en apparence, d'exciter la curioſité; mais celle du docteur s'excite encore à moins. Il oſa franchir un chemin difficile & eſcarpé: j'imitai ſon exemple; & nous arrivâmes aux pieds de cet édifice, qui n'a rien que de très-ordinaire. Ce château n'eſt qu'une eſpece de fort, qu'on nous dit avoir été bâti par un fils de l'émir Facardin, tandis que ſon pere étoit en Europe. Le foſſé eſt à ſec, de même qu'un puits qu'on avoit creuſé dans le roc.

Après avoir examiné ce trou (car il falloit bien examiner quelque choſe), le docteur me mena à la ſource du principal ruiſſeau qui arroſſe ce canton. Elle ſort du par des montagnes, & fournit un canal

d'eau vive ; mais au bout d'un petit eſpace, il ſe perd dans le ſable ; ce qui n'arrivoit pas au tems de la ſplendeur de Palmyre. On voit même, par une ancienne inſcription gravée ſur un autel de Jupiter, que le ſoin de ce ruiſſeau étoit confié à certains officiers qu'on éliſoit par les ſuffrages du peuple. La ville étoit encore fournie d'eau, par un aqueduc aujourd'hui ruiné. On prétend qu'il remontoit juſqu'aux montagnes de Damas, c'eſt-à-dire, à plus de quarante lieues. Il offre quelques inſcriptions, que le docteur ne put lire, à cauſe de leur vétuſté. Au ſurplus, les inſcriptions ne ſont point rares à Palmyre ; on les trouve même, pour l'ordinaire, accompagnées d'une traduction grecque, qui en facilite l'explication ; car il ne reſte ici aucune tradition du langage Palmyrénien. Les habitans actuels ne connoiſſent que l'Arabe. Il ſeroit donc à ſouhaiter que quelque ſavant parvînt à découvrir au moins les premiers principes de cette langue, aujourd'hui entiérement oubliée*.

Il me reſte à vous parler de la fameuſe

* M. l'abbé Barthelemy n avoit pas encore publié cette découverte célebre, qui lui a acquis l'eſtime des ſavans.

vallée de ſel, qui fournit de cette denrée Damas, Alep, & les villes voiſines. La nature en fait ſeule tous les frais ; le terrein en eſt impregné à une profondeur conſidérable ; & il ſuffit de le creuſer d'environ un pied, pour que l'eau de pluie qui s'y loge, forme un ſel très-blanc & très-pur. Cette vallée eſt ſituée à trois ou quatre mille au ſud-eſt de Palmyre : c'eſt, dit-on, dans cet endroit que David vainquit les Syriens.

Tel eſt, à peu-près, le réſultat de mes recherches dans ce canton ſi célebre & ſi peu fréquenté. Nul ſéjour n'eſt plus propre à donner une véritable idée du goût & de la magnificence des anciens ; mais en même tems, quel contraſte entre ces reſtes ſurprenans de grandeur, & les miſérables cabanes qui les environnent ; entre les ſujets de Zenobie & les modernes habitans de ces ruines ! Les premiers copioient de grands modeles, ſoit dans leurs vertus, ſoit dans leurs vices : ils imitoient les Egyptiens dans la magnificence de leurs bâtimens & dans la méthode d'embaumer les corps ; ils portoient le luxe auſſi loin que les Perſans, leurs voiſins ; ils devoient aux Grecs la connoiſſance des lettres & des arts. Le traité de Longin ſur le ſublime, ouvrage né parmi eux,

prouve quels progrès ils avoient faits en littérature. On ſait d'ailleurs que Zenobie étoit très-ſavante : elle poſſédoit pluſieurs langues, telles que la grecque, l'égyptienne, la latine, &c. Elle traduiſoit même le latin en grec, & a compoſé un abrégé de l'hiſtoire d'Alexandrie & du Levant. Elle étoit, en un mot, digne élève de Longin, qui eſt lui-même digne d'avoir des diſciples dans tous les ſiecles.

Quant aux Arabes qui habitent aujourd'hui les reſtes de Palmyre, leur grand avantage eſt de vivre dans un climat fort ſain, d'y reſpirer un air très-pur : auſſi les deux ſexes y jouiſſent-ils d'une ſanté robuſte ; on n'y connoît preſque point les maladies. La nourriture des moins pauvres conſiſte en chair de mouton & de chevre : ce fut auſſi la ſeule dont nous fîmes uſage, & la meilleure qu'on put nous offrir. J'ai dit que les anciens habitans de Palmyre imitoient le luxe des Perſans ; leurs triſtes ſucceſſeurs ont auſſi une ſorte de luxe : ils pendent à leur nez & à leurs oreilles des anneaux d'or ou de cuivre, ſelon leurs facultés ; ils ſe peignent les levres en bleu, les yeux & les ſourcils en noir, le bout des doigts en rouge. Les hommes & les femmes y ſont d'une taille avantageuſe & bien priſe ; ils ont le teint

baſané, mais les traits réguliers & agréables. Les femmes y ſont voilées, comme dans tout le Levant ; elles n'y ſont cependant pas abſolument ſcrupuleuſes. Rien n'eſt moins difficile que d'écarter leur voile : c'eſt une épreuve qu'elles m'ont laiſſé faire plus d'une fois.

Le voiſinage de Jéruſalem nous invitoit à ne pas différer le voyage de la Paleſtine, & augmentoit le deſir extrême que j'ai toujours eu de viſiter ce pays à jamais mémorable par les prodiges de la Toute-puiſſance ; mais une occaſion favorable de voir l'Egypte avec deux Anglois qui nous preſſerent de les ſuivre au grand Caire, nous fit remettre à un autre tems le voyage de cette capitale de la Judée. Ces Anglois étoient deux ſavans de Cambridge, que la curioſité avoit attirés dans ces contrées. Ils avoient avec eux un artiſte habile, qui deſſinoit tous les monumens que ces pays offrent à la recherche des voyageurs. Nous fûmes auſſi charmés de profiter de leurs lumieres, qu'ils parurent ſatisfaits de notre ſociété.

Je ſuis, &c.

De Palmyre, ce 13 mars 1736.

LETTRE V.

L'EGYPTE.

ENFIN, Madame, nous voici en Egypte, dans ce pays ſi fameux autrefois, ſi fertile en petites idoles & en grands édifices, en prétendus ſages & en ſoi-diſans magiciens. J'avois lu toutes les merveilles que M. Boſſuet, M. Rollin, M. de Maillet, & tant d'autres ont publiées ſur cette contrée & ſes anciens habitans. J'eſpérois vérifier une partie de ces éloges; mais quel changement! quelle étrange métamorphoſe! En parcourant les bords du Nil, on eſt ſans ceſſe prêt à demander: où ſont les Egyptiens? où eſt l'Egypte?

Ce fut au Caire que nous nous arrêtâmes d'abord. Le docteur avoit des lettres pour le conſul de France; & j'en avois pour un banquier, chez lequel nous vînmes loger; car il n'y a point d'auberges dans cette grande ville, ni même dans toute l'Egypte. On trouve, il eſt vrai, des *kans*, comme dans preſque tout le Levant; mais ce ſont des lieux où le

rageur doit apporter, & ſon lit, & uſtenſiles de cuiſine, & les mets dont eut faire uſage. Le Caire eſt un com- é de trois villes éloignées l'une de tre d'environ un mille: c'eſt ce qu'on ıme *le vieux Caire; le Caire proprement* ; & *le port* appellé *Bulac*. On dit que ieux Caire eſt ſitué à la place de l'an- ıne ville de Babylone ſur le Nil ; elle it été fondée par quelques captifs , s'étant échappés de Babylone ſur phrate, ſe refugierent en Egypte, & nrent du gouvernement la permiſſion 'y établir. Ils bâtirent cette ville, à ıelle ils donnerent le nom de celle ls avoient quittée.

e Caire, autrefois renommé pour ſa nificence, fut long-tems le ſéjour des es. C'eſt à préſent celui d'un pacha oyé par le grand-ſeigneur. Cette ville : accrue ſucceſſivement ; & voici ıme on raconte l'origine du nom lle porte aujourd'hui. Il y a quelques es que l'Egypte étoit gouvernée par princeſſe de la plus grande beauté. Le e qui régnoit en Afrique, en devint ureux : il la demanda en mariage ; & ouvant l'obtenir, il prit le parti de quérir ſes états. Elle & ſa capitale nt obligées de ſe ſoumettre ; mais

comme le calife avoit beaucoup d'averſion pour le ſéjour des villes, ce prince fit environner de murs la vaſte plaine où campoit ſon armée : on y bâtit en peu de tems de magnifiques palais, un grand nombre de maiſons, & pluſieurs moſquées. Tout cela réuni avec ce qui exiſtoit déja de l'ancienne ville, fut nommé *El-Cahera*, terme arabe qui, dit-on, ſignifie *la Victorieuſe*. Depuis on a traduit *El-Cahera* par le Caire, & même le grand Caire, à cauſe du nombre de ſes habitans. Vous voyez, Madame, que ſi l'amour a cauſé la ruine de certaines villes, d'autres, en revanche, lui doivent leur exiſtence. Le grand Caire vaut bien l'ancienne Troye.

Ses maiſons ſont preſque toutes bâties ſur le même plan, & ont fort peu d'apparence à l'extérieur. Toutes, en général, du moins celles des grands, ont deux ſalons, l'un pour ſervir à l'ordinaire, l'autre pour les jours de cérémonie. Les femmes ont auſſi chacune un ſalon ; mais leurs appartemens ne communiquent point avec le reſte de la maiſon : l'entrée en eſt toujours fermée ; la clef toujours entre les mains du maître. Quand les femmes veulent donner ou recevoir quelque choſe, elles font uſage d'une eſpece de tour, tel qu'il y en a dans nos couvens de reli-

gieuſes ; par ce moyen, elles ne peuvent ni voir, ni être vues. Les maris ne ſont pas moins jaloux en Egypthe qu'en Aſie, ni les femmes moins eſclaves.

Une des choſes qui me frappent le plus dans cette ville, ſont les portes placées à l'extrêmité de preſque toutes les rues ; elles ſe ferment, dès que la nuit approche. C'eſt un frein pour les vagabonds & les gens mal-intentionnés. Il y a, de plus, un corps de janiſſaires, qui fait ici les mêmes fonctions que le guet à Paris, & s'en acquitte encore mieux.

La véritable magnificence du Caire conſiſte dans ſes moſquées. Parmi celles que nous viſitâmes, j'en remarquai une appartenant au corps des Arabes : la ſculpture, les dorures & juſqu'aux peintures méritent d'être vues : les murs ſont garnis d'inſcriptions arabes, écrites en caracteres d'or : ils ſont en même tems revêtus, juſqu'à la hauteur de huit pieds, du plus beau porphyre verd & rouge. On dit que cet édifice fut bâti par un viſir, uniquement pour offrir au ſultan qui régnoit alors, le ſorbet, à ſon retour de la Mecque.

Il y a une autre moſquée à une demi-lieue du Caire, qui eſt en grande vénération chez les mahométans : ils diſent qu'Omar, leur premier calife, en arrivant dans

l'endroit où ce temple a été conſtruit en ſon honneur, y laiſſa l'empreinte de ſon pied ſur le marbre : le bâtiment n'offre rien, d'ailleurs, que de très-ordinaire. On eſt cependant étonné d'y voir un corridor de colonnes antiques, ſi mal arrangées, que, dans beaucoup d'endroits, les chapiteaux ſervent de piédeſtaux, & les piédeſtaux de chapitaux.

Les chrétiens ont auſſi leurs égliſes au vieux-Caire : on y fait voir une grotte où la Vierge ſe repoſa, dit-on, de ſes travaux, lorſqu'elle ſe retira en Egypte. Cette opinion eſt ſi bien établie, que les religieux de la Terre-ſainte paient une certaine ſomme, pour avoir le privilege de dire la meſſe dans cette grotte.

Le château du Caire, bâti par Saladin, offre quelques reſtes de grandeur, dans le plus triſte délabrement : on y voit d'aſſez beaux morceaux en moſaïque, peints en des tems où l'on ne connoiſſoit la peinture ni en France ni en Italie.

Le nom ſeul des greniers de Joſeph excita ma curioſité. Je voulus voir ces monumens, que je croyois très-antiques, & qui ne ſont que l'ouvrage d'un pacha qui portoit le nom du patriarche miniſtre. Ce ſont pluſieurs cours quarrées, entiérement découvertes. Le bleb n'y a

d'autre abri que des paillaſſons : il eſt vrai qu'il pleut rarement en Egypte. Le puits de Joſeph, bâti par le même pacha, mérite peut-être un peu plus d'attention que ſes greniers : il a été creuſé dans le roc. Il eſt vrai que la pierre en eſt ſi molle, que cette opération n'a pas dû être bien difficile : on y a même pratiqué un eſcalier aſſez large, pour y faire deſcendre des bœufs ; &, en effet, ils y deſcendent, quoique ſa profondeur totale ſoit d'environ deux cent ſoixante-ſeize pieds. Je tiens ce calcul du docteur, qui eut le courage de le vérifier. Pour moi, je n'eus celui de le ſuivre, que juſqu'au milieu de cette eſpece de précipice, c'eſt-à-dire, à cent quarante-ſix pieds de profondeur : on y voit un baſſin, où l'eau eſt amenée du fond, au moyen d'une machine à roues.

Je vous fais grace de beaucoup de menus détails. Si jamais le docteur fait imprimer ſes mémoires, il en uſera, ſans doute, moins ſobrement. Je penſe ſurtout qu'il n'oubliera pas de vous parler de la multitude infinie d'aveugles que l'on rencontre au grand Caire ; c'eſt, pour ainſi dire, la maladie épidémique de cette ville ; c'eſt celle du moins qui y regne le plus univerſellement. Elle vient, à ce

qu'on prétend, de la chaux dont les maiſons ſont bâties. Les vents violens qui regnent dans ce pays, en détachent les parties les plus ſubtiles ; & la vue en eſt ſenſiblement affectée : pluſieurs la perdent entiérement ; d'autres en reçoivent des atteintes moins dangereuſes, mais qui le deviendroient inconteſtablement, ſi l'on ne prenoit la précaution de s'en garantir. Le docteur, plus attentif que moi, a ſu ſe préſerver de ce péril, que je n'aurois pas évité, s'il ne m'en avoit averti.

La curioſité qui nous avoit conduits en Egypte, n'avoit pas le Caire pour unique objet. Nous réſolûmes de viſiter l'ancienne Memphis, ou, pour mieux dire, les lieux où l'on prétend qu'elle fut ſituée ; car il n'en reſte, pour ainſi dire, nuls veſtiges. C'eſt actuellement un ſimple village, placé ſur la rive occidentale du Nil, vis-à-vis du Caire. Entre l'un & l'autre eſt l'iſle de Rhodda : on y voit un édifice qui, au moyen d'une colonne graduée, ſert à marquer tous les jours les progrès de l'accroiſſement du fleuve. Des crieurs publics l'annoncent au peuple à différentes heures. On prétend que ce fut dans cette iſle, que Moïſe expoſé par ſa mere, fut ſauvé par la fille de Pharaon.

Le village qui a ſuccédé à Memphis, ſe nomme *Gize* ou *Giſeh*, & n'a rien qui puiſſe faire ſouvenir de ſon ancienne ſplendeur. Ce qui le diſtingue le plus, eſt le voiſinage des pyramides. A ce nom ſeul, Madame, je crois voir redoubler votre attention. Les pyramides ſont réellement la principale merveille de l'Egypte; & ce n'eſt qu'en Egypte qu'on trouve de ces ſortes de merveilles. Les plus conſidérables ſont ſituées à deux ou trois lieues du village de Gize. Leur diſtance de l'une à l'autre eſt d'environ quatre cent pas; & le docteur me fit obſerver avec enthouſiaſme, que leurs quatre faces répondoient exactement aux quatre points cardinaux, au nord, au ſud, à l'orient & à l'occident.

Toutes ces pyramides n'ont aucuns fondemens artificiels; c'eſt la nature ſeule qui en a fait tous les frais. La plaine où elles ſont ſituées, eſt un roc applani avec le ciſeau; & cette plaine a une lieue de circonférence. Elle eſt à l'abri des inondations du Nil; ce qui ne vous ſurprendra point, quand vous ſaurez qu'elle eſt élevée de quatre-vingt pieds au-deſſus des terres que ce fleuve arroſe; mais ce qui étonne, c'eſt d'y voir quantité d'huîtres & de coquillages pétrifiés: on en trouve

juſques ſur les pyramides. Je demandai au docteur, quelle pouvoit en être la cauſe. Il parut embarraſſé de la queſtion, & ſe rejetta ſur le déluge. Mais, repris-je auſſi-tôt, les pyramides ſont donc plus anciennes que le déluge! Elles ont donc pu réſiſter à ſa force? Autres queſtions auxquelles le docteur ne répondit pas.

Vous avez, ſans doute, lu, Madame, quelques deſcriptions de ces maſſes énormes: c'eſt une raiſon qui me diſpenſe de trop appuyer ſur certains détails. Je vous dirai en gros, que les deux plus élevées ont cinq cent pieds de hauteur perpendiculaire: l'étendue de leur baſe eſt proportionnée à cette élévation; je dis proportionnée, eu égard à la forme des pyramides; ce qui ſuppoſe cette étendue très-conſidérable.

Nous nous étions fait accompagner par quelques Arabes, qui nous ſervoient de guides: ils nous enſeignerent les moyens de monter & de deſcendre dans ces tombeaux giganteſques (car les pyramides ne ſont autre choſe que des tombeaux). Il falloit, pour cela, & du courage & de l'agilité. Le docteur avoit eu d'ailleurs la précaution de ſe munir de deux échelles de corde, une pour lui, l'autre pour moi; elles nous furent d'un très-grand ſecours.

Vous en jugerez par le détail qui va ſuivre.

Nous entrâmes par une ouverture qui étoit reſtée fermée durant bien des ſiecles: c'eſt un paſſage d'environ cent pieds de profondeur, garni du plus beau marbre blanc: il a perdu une partie de ſon éclat, par la fumée des bougies & des flambeaux dont les curieux ſont obligés de s'éclairer, pour pénétrer dans l'intérieur de l'édifice. Nous eûmes la précaution de tirer quelques coups de piſtolet, pour obliger les chauves-ſouris à déguerpir; elles y ſont en ſi grand nombre, qu'il ſemble que ces ſuperbes monumens n'aient été élevés que pour elles. Il en ſortit une quantité prodigieuſe, qui nous volerent au viſage, & manquerent d'éteindre nos flambeaux. Nous vîmes pluſieurs nids que le bruit des piſtolets & notre approche leur avoient fait abandonner.

Cette unique entrée nous mena à cinq autres conduits qui aboutiſſent tous au même point, c'eſt-à-dire, à deux chambres, l'une placée au milieu de l'édifice, l'autre deſſous. Ils ſont également revêtus de marbre, & ont environ trois pieds & demi en quarré. Le marbre en eſt ſi uni, qu'il a fallu y pratiquer de petits trous, pour y fixer les pieds, autrement

il ſeroit impoſſible de s'y ſoutenir.

Ces difficultés ſont cependant peu de choſe, en comparaiſon de celles qui s'offrent enſuite : il faut encore paſſer, ou plutôt grimper trois autres canaux plus droits & plus gliſſans que les premiers, pour arriver à la chambre de deſſus ; elle eſt entiérement revêtue de marbre granite. Du côté gauche, eſt un tombeau de même matiere, d'environ huit pieds de long ſur quatre & demi de profondeur. Il paroît avoir été couvert autrefois : on en peut juger par la forme de ſes bords ; mais le couvercle ne ſubſiſte plus, & le tombeau eſt abſolument vuide. C'eſt une piece de marbre très-bien creuſée, mais ſans aucun ornement ; elle ſonne comme une cloche, quand on frappe deſſus avec une clef. Nous vîmes auſſi, au nord & au ſud de la chambre, deux petits conduits, dont nous ne pûmes meſurer la profondeur perpendiculaire ; elle étoit bouchée par des pierres que des curieux y ont ſans doute jettées, pour ſonder juſqu'où cette profondeur pouvoit s'étendre. Le docteur me fit part de ſes conjectures ſur l'uſage de ces deux trous. Selon lui (& il parloit d'après quelques autres) les pyramides étoient non-ſeulement deſtinées à receler, après ſa mort, le

le corps du prince qui les avoit fait conſtruire ; elles devoient encore ſervir de tombeau à pluſieurs ſujets zélés, qui vouloient bien s'y enterrer tous vivans avec lui. Il faut ſuppoſer que chacun d'eux, en entrant, s'étoit pourvu d'un cercueil pour lui-même. Quant à leur maniere de ſubſiſter, la voici. L'un de ces deux conduits étoit deſtiné à leur faire paſſer leurs alimens, par le moyen d'une corde, à laquelle étoit attachée une caiſſe, ou peut-être un panier. L'autre avoit un uſage tout-à-fait contraire.

Il s'agiſſoit de nous rendre dans la chambre baſſe ; ce qui ne pouvoit ſe faire que par une eſpece de puits ſans degrés. L'uſage eſt d'y deſcendre & d'y monter, comme font les Savoyards dans nos cheminées. Jugez combien une telle opération devenoit embarraſſante pour le docteur & pour moi. Ce fut là ſur-tout, que nos échelles de corde nous ſervirent; mais que trouvâmes-nous dans cette piece inférieure ? Des pierres, des décombres, & au bout d'une iſſue fort étroite, une niche ſans ſtatue. Tandis que le docteur en meſuroit les dimenſions, je m'occupois de toute autre choſe : j'admirois la ſingularité du goût qui me faiſoit venir de ſi loin m'enſevelir, pour quelques mo-

mens, dans cette vaſte ſépulture ; & parodiant la réflexion d'un certain doge de Genes à Verſailles, ce qui m'étonnoit le plus dans ces pyramides, c'étoit de m'y voir. Nous ſortîmes de là, avec autant de peine que nous en avions eu à y entrer.

Le docteur, que les difficultés ne rebutoient pas, voulut voir les dehors de l'édifice ; & nous y montâmes par des eſpeces de degrés qu'on a pratiqués en le bâtiſſant. Nous parvînmes juſqu'à la moitié de la hauteur, où nous trouvâmes une petite chambre, qui ſemble n'avoir été faite que pour ſervir à ſe délaſſer. Nous arrivâmes enfin ſur la plate-forme qui termine tout le bâtiment : de-là nous découvrîmes le Caire, le Nil & une grande étendue de pays. Quand il fallut deſcendre, nous trouvâmes les marches ſi étroites, que je frémis encore du riſque que nous courûmes. Cette deſcente ſe fit à reculons, n'oſant regarder ni d'un côté ni d'un autre ; & enfin, après bien des craintes & des inquiétudes, je me trouvai en bas, très-content, très-aiſe d'en être quitte pour la peur. Le docteur, qui s'étoit muni d'une ficelle, meſura la largeur de la pyramide d'un coin à l'autre de l'édifice, & trouva que la diſtance étoit de ſept cens quatre pieds, & par conſéquent de trois

cens cinquante-deux du centre aux extrémités. Il n'eſt donc pas vrai, comme l'ont dit pluſieurs voyageurs, qu'une flêche tirée horizontalement depuis la plateforme, ne paſſeroit pas la derniere marche d'en-bas. Sans qu'on ſoit un très-bon tireur, l'arc porte ordinairement à plus de cinq cens pas; il y en a qui vont juſqu'à mille. Quant à la hauteur du bâtiment, nous l'avions meſurée d'en-haut, en laiſſant tomber la ficelle, qui fut reçue par un de nos guides; cette hauteur n'eſt que de ſix cens pieds.

Nous ne fûmes point tentés de viſiter les autres pyramides: leur conſtruction intérieure doit être à-peu-près la même: & d'ailleurs toutes ne ſont pas ouvertes. Les quatre principales ſont ſituées ſur la même ligne: la troiſieme a cent pieds d'élévation de moins que les deux premieres, & cent de plus que la quatrieme; elles ſont entourées de quantité d'autres bien moins conſidérables, & en partie ruinées.

J'avoue que ces monumens donnent une très-grande idée de la puiſſance des Egyptiens; mais ils prouvent encore mieux l'ancien eſclavage de ce peuple. Les rois d'Egypte, avec des oignons & du pain, parvinrent à

deux villes ſont ſituées à environ douze lieues l'une de l'autre : chacune d'elles eſt capitale d'un royaume, & ſoumiſe au même ſouverain. Fez eſt diſtinguée en vieille & en nouvelle ville ; c'eſt le vieux Fez qui mérite le plus d'attention : il a neuf milles de circonférence. La forme des maiſons eſt à-peu-près la même qu'à Alger. Chez les plus riches habitans, les cours ſont ornées de fontaines, de grands baſſins de marbre, entourés d'orangers & de citronniers qui, d'un bout de l'année à l'autre, fourniſſent du fruit. La riviere ſe diviſe en ſix branches, donne de l'eau à toutes les maiſons de la ville, à trois cens ſoixante-ſix bains, fait tourner un pareil nombre de moulins à la fois, tandis qu'un égal nombre de fours eſt journellement occupé à cuire du pain. J'admirai la ſtructure de la grande moſquée ; elle eſt très-noble & très-majeſtueuſe : on en doit dire autant de celle du college ; & ce qu'il eſt ſur-tout eſſentiel de ne pas oublier, c'eſt que ce college barbare poſſede une très-grande & très-précieuſe bibliotheque.

La ville de Salé, ſituée ſur la côte occidentale de l'Afrique, eſt une des plus conſidérables du royaume de Fez. La

riviere de Guerou la diviſe en deux parties, & forme entre elles un port pour les bâtimens marchands ; mais l'entrée en eſt difficile, étant traverſée par une barre qui regne le long de la côte. Il y a dans la partie de Salé, qu'on appelle Rabath, deux rues principales, aſſez larges & très-commerçantes. Dans l'une ſe tient le marché ; c'eſt là que les gens de la campagne viennent vendre leurs fruits & leurs légumes. Cette rue eſt bordée de boutiques de marchands & d'artiſans. L'autre eſt affectée aux cordonniers, ou faiſeurs de babouches, qui ſont l'unique chauſſure des Maures. Cette ſeconde rue eſt couverte, dans toute ſa largeur, d'une plate-forme de clayes ou de branches d'arbres, qui ſervent à garantir les ouvriers des rayons du ſoleil. La quantité & la qualité de l'huile qu'on fabrique à Salé, jointe à la malpropreté des maiſons & des habitans, répand dans toute la ville une puanteur inſupportable. Le tout en général a un air très-miſérable. Cette place eſt environnée d'une longue file de murs percés de différentes entrées, gardées par des ſentinelles qui n'ont d'autres marques de diſtinction, qu'un bâton à la main. Ces murs, pour être très-élevés, n'en ſont pas plus ſolides. D'eſpace

très-fréquentes dans ce pays. Pour jouir encore mieux de cette fraîcheur délicieuſe, les rois d'Egypte avoient fait conſtruire un palais au milieu du lac même. Pluſieurs grands de leur cour, & même quelques particuliers, avoient également obtenu la permiſſion d'y bâtir: on y avoit, de plus, élevé des temples, des obéliſques & d'autres monumens ; c'étoit, en un mot, une ſeconde Memphis, peut-être moins vaſte, mais auſſi magnifique & plus agréable que la premiere : on en découvre encore les ruines dans les tems de ſéchereſſe, c'eſt-à-dire, lorſque l'accroiſſement du Nil a été peu conſidérable. La ſurface des eaux du lac ne ſauroit baiſſer de cinq à ſix coudées, ſans laiſſer voir une eſpece de ville qui cauſe l'étonnement & l'admiration des ſpectateurs. Il ſeroit à ſouhaiter que ce lac pût être, comme autrefois, deſſéché & nettoyé ; que d'antiquités curieuſes & inſtructives n'y découvriroit-on pas! Mais le canal, qui ſervoit à vuider ſes eaux & à les conduire juſqu'à la mer, n'exiſte plus, ou ne peut plus être d'aucun uſage. C'étoit, dit-on, vers le mois de février, que ſe faiſoit anciennement l'ouverture des écluſes. Dès que les eaux étoient baiſſées d'une toiſe, on publioit une permiſſion générale de pêcher au filet.

Cette pêche duroit un mois entier ; elle étoit ſi abondante, qu'elle ſuffiſoit à la nourriture du peuple de la plus grande partie de l'Egypte, attiré dans cette ſaiſon à Memphis, par la curioſité & les plaiſirs.

De retour au Caire, nous prîmes, deux jours après, la route d'Alexandrie. Chemin faiſant, nous examinâmes une partie du Delta. C'eſt une iſle que forment, en ſe ſéparant, les deux bras du fleuve, depuis le Caire juſqu'à la Méditerranée : on l'appelle *le Delta*, parce qu'elle a la figure d'une lettre grecque qui porte ce nom. A l'égard d'Alexandrie, on la diſtingue par deux villes, l'ancienne & la nouvelle : ni l'une ni l'autre ne répondent à la célébrité qu'elle eut autrefois. Elle fut fondée par Alexandre le Grand ; c'eſt ce que ſon nom indique encore aujourd'hui ; & c'eſt preſque là tout ce qui lui reſte de ſon ancienne magnificence. Des bâtimens à la Turque ont ſuccédé à ſes chef-d'œuvres d'architecture grecque & romaine.

Vous avez entendu parler de la fameuſe tour du Phare : c'eſt actuellement un lourd château, ſurmonté d'une lanterne, dont l'emploi devroit être d'éclairer les vaiſſeaux durant la nuit : il ne lui manque, pour le faire, que d'être entretenue & allumée.

Vis-à-vis de ce château, eſt un bâtiment à-peu-près de même eſpece : il eſt nommé *le petit Pharillo*, pour le diſtinguer de l'autre, qui porte le nom de *grand*. Tous deux ſont à l'entrée du port, & lui ſervent de défenſe. Le dernier a très-mal remplacé un ſuperbe édifice conſtruit par Ptolomée : c'étoit le même qui renfermoit cette fameuſe bibliotheque, ſi nombreuſe dans un tems où les livres étoient ſi rares. Les Turcs, qui croient que l'alcoran peut ſuppléer à tous les livres, ont fait de la bibliotheque de Ptolomée une eſpece de citadelle.

Ce qu'Alexandrie offre aujourd'hui de plus remarquable, eſt l'obéliſque de Cléopatre, la colonne de Pompée, & les citernes. Ces dernieres, bâties ſous les maiſons, ſont ſoutenues par deux ou trois voûtes portées ſur des colonnes. Elles reçoivent l'eau du Nil par un canal pratiqué à cet effet : on tire enſuite cette eau, à l'aide de quelques machines ; on la charge ſur des chameaux, pour l'emporter où elle devient néceſſaire. Le nombre des citernes ſuffiſoit à peine autrefois pour l'uſage des habitans ; aujourd'hui la plupart deviennent ſuperflues. Alexandrie n'eſt plus, à tous égards, que l'ombre de ce qu'elle a été.

L'obéliſque de Cléopatre eſt encore debout & entier : le nom qu'il porte, & les magnifiques ruines qui l'environnent, font préſumer que le palais de cette reine, connu auſſi ſous le nom de *palais de Céſar*, en étoit peu éloigné. Vous ſavez, ſans doute, ce qu'on entend par un obéliſque; c'eſt une grande piece de marbre à quatre faces, qui ſe termine en pointe ; il y en a de plus ou de moins élevés : celui de Cléopatre eſt un des plus grands qui ſe trouvent en Egypte. Il y avoit des hiéroglyphes gravés ſur toutes ſes faces ; le tems en a détruit la meilleure partie : l'autre s'eſt toujours bien conſervée ; mais elle ne ſert qu'à perpétuer les regrets de nos ſavans. Les hiéroglyphes ſont pour eux des énigmes impénétrables ; & je doute que jamais aucun Œdipe réuſſiſſe à en percer l'obſcurité.

Un monument plus conſidérable & peut-être encore plus digne de l'attention des curieux, eſt la fameuſe colonne de Pompée ; elle porte ce nom, ſans qu'on ſache bien ſi elle a été élevée en l'honneur de ce Romain célebre, ou à celui de Titus ou d'Adrien, qui, l'un & l'autre, voyagerent en Egypte. Selon le calcul du docteur (& on peut s'en fier à lui), toute la hauteur de la colonne eſt de cent

quatorze pieds ; le fuſt ſeul en a près de quatre-vingt neuf de haut, & neuf de diamettre : il eſt de marbre granite rouge, & d'une ſeule piece : le chapiteau eſt d'un autre morceau de marbre, & le piédeſtal d'une pierre griſe, qui reſſemble aſſez au caillou pour la dureté & le grain. Il y a dans les fondations un vuide occaſionné par la hardie tentative d'un Arabe. Cet homme étoit perſuadé que la colonne couvroit un tréſor immenſe : il réſolut de la faire ſauter ; mais le baril de poudre qu'il emp'oya à cet uſage, ne déplaça que quelques pierres : le ſurplus qui forme environ les trois quarts de la fondation, n'en fut point ébranlé. Telle eſt, Madame, la deſtinée des plus belles choſes ; elle dépend, pour l'ordinaire, des moindres incidens. Si cet Arabe eût été auſſi bon ingénieur, qu'il étoit avide de richeſſes, un des plus beaux monumens de l'antiquité n'exiſteroit plus actuellement.

Les murs, qui formoient l'enceinte de l'ancienne Alexandrie, ne ſont détruits qu'en partie, & ont, pour l'ordinaire, vingt pieds d'épaiſſeur ſur trente à quarante de haut : ils ſont flanqués de tours qui different ſouvent entr'elles, ſoit pour la forme, ſoit pour les dimenſions. Les Turcs ont placé dans les embraſures,

différens morceaux de colonnes, qui de loin paroiſſent autant de canons tout pointés. On peut dire que, dans l'état où ſont les choſes, une telle artillerie eſt analogue à la forteresſe.

Nous viſitâmes auſſi deux égliſes, celle de S. Marc & celle de ſainte Catherine. Rien de plus obſcur & de plus ſale que ces édifices. On montre, dans le dernier, avec beaucoup de vénération, un morceau de colonne, ſur lequel on prétend que ſainte Catherine eut la tête tranchée. Ce n'eſt pas tout; on voit ſur ce fragment quelques taches rouges, que les dévots du canton aſſurent être des taches de ſon ſang: il a miraculeuſement conſervé ſa couleur depuis tant de ſiecles. Non loin de là eſt la cabane de la ſainte; mais cette cabane ne paroît avoir aucune iſſue, & n'a l'air que d'une éminence formée par les ruines de la ville; on en cite encore une autre de même étendue. L'égliſe de Saint-Marc a également ſes pieux tréſors; on y fait voir une vieille chaire de bois, qui a, dit-on, ſervi à cet évangéliſte, premier évêque d'Alexandrie; mais le culte qu'on lui rend à Veniſe, l'emporte infiniment, pour la magnificence, ſur celui qu'il reçoit dans ſa ville épiſcopale.

Vous préſumez bien que le d
voulut voir juſqu'aux grottes ſépu
elles commencent où les ruines d
cienne ville finiſſent, & s'étenden
grande diſtance le long de la me
ſont très-nombreuſes, & toutes c
dans le roc : leur grandeur, en g
ſuffit pour contenir deux corps p
côté l'un de l'autre : leur hauteur
de la nature du rocher ; elles n'
d'ailleurs aucune ſorte d'orne
toutes ont été ouvertes, & tout
vuides : c'eſt le fruit de l'avidité d
bes, qui eſpéroient y trouver des ri
cachées.

Quelques voyageurs parlent d'u
ple ſouterrein, ſitué à trente ou qu
pas de la côte, vis-à-vis de la pre
qui forme le port. Nous réſolûme
viſiter ; mais, après l'avoir parcour
jugeâmes que c'étoit un tombeau,
un temple. Il faut, pour le bien v
munir de flambeaux : on y entre p
petite ouverture, faite ſur le pe
d'une colline ; on marche, en deſce
l'eſpace de vingt pas ; enſuite on a
un ſallon quarré, aſſez grand, dont
fond & les quatre côtés ſont abſol
unis. Le pavé eſt couvert de ſable &
dure ; mais ce n'eſt point là le te

une autre allée y conduit. Nous arrivâmes enfin dans un édifice rond, dont le haut eſt taillé en forme de voûte : il a quatre portes oppoſées les unes aux autres ; mais une ſeule ſert d'entrée : chacune des trois autres forme une eſpece de niche, qui deſcend plus bas que ce temple ſouterrein. Ces niches ſont creuſées dans le rocher même, & aſſez grandes pour contenir un corps mort. On peut donc regarder ce prétendu temple, comme le lieu de la ſépulture de quelque perſonnage d'importance, peut-être même de la famille royale. Une allée, qui paroît devoir conduire à d'autres ouvrages de cette nature, ne tient pas ce qu'elle promet : les paſſages ont été bouchés par la longueur des tems ; ils ſont devenus inacceſſibles, comme le deviendra, ſans doute, le lieu que nous venons de viſiter, comme le deviendront tant d'autres bâtimens du même genre.

Mais c'eſt aſſez vous parler d'objets funebres. Venez parcourir avec nous quelques grottes plus agréables ; ce ſont des eſpeces de bains, que la nature a pratiqués dans de petits enfoncemens du rivage. L'art paroît auſſi avoir ſecondé la nature ; on a formé, dans quelques-unes, des retraites charmantes, & d'où, ſans être ap-

perçu, on voit tout ce qui ſe paſſe dans le port : quelques-unes offrent même encore des appartemens & des bancs ménagés dans le roc, où l'on eſt à ſec ; en un mot, à l'aide du ciſeau, on a fait des lieux de plaiſance de ces grottes naturelles.

Je terminerai cette lettre par ce qui concerne la nouvelle Alexandrie : j'en dirai peu de choſe ; & cependant je dirai tout. Cette ville, autrefois ſi célebre par l'étendue de ſon commerce, n'eſt plus aujourd'hui qu'un ſimple lieu de débarquement. Ses habitans, autrefois ſi riches & ſi nombreux, ne forment à préſent qu'une troupe de miſérables, condamnés à vivre dans une dépendance ſordide & ſervile ; ſes plus ſuperbes temples ont été convertis en moſquées peu conſidérables, ſes palais traveſtis en groſſieres maſures ; la réſidence de ſes anciens ſouverains eſt devenue la priſon des eſclaves. C'eſt donc avec juſtice qu'on a comparé la moderne Alexandrie à une orpheline, qui n'a d'autre héritage que le nom reſpectable de ſon pere.

Je ſuis, &c.

D'Alexandrie, ce 9 avril 1736.

Faute à corriger.

Page 23, ligne 7, liſez *laudanum*.

LETTRE VI.

SUITE DE L'EGYPTE.

. faut, Madame, plus d'une lettre, &
me plus d'une longue lettre, pour dé-
ler ce qui regarde l'Egypte. Ce pays,
le répete, n'offre guere que des
ies; mais ces ruines ſont nombreuſes,
lignes de l'attention des curieux; ce
t des diamans enfouis ſous des mon-
ux de pouſſiere: il eſt difficle de paſſer
rès, ſans être tenté d'y fouiller.
lotre ſéjour à Alexandrie finit avec nos
ierches ſur l'état actuel de cette ville.
us reprîmes la route du Caire, & ne
eprîmes point ſeuls. Deux François,
nous avions vu débarquer quelques
rs auparavant, ſe joignirent à nous.
i n'avoit guere que vingt ans; l'autre
voit en avoir cinquante. Je croyois
i-ci le pere du jeune homme; je me
npois; il n'en étoit que le mentor. Le
quis de C.... voyageoit avec ſon
verneur: ils avoient une ſuite aſſez
ibreuſe; précaution utile, quand on
age, ſoit en Aſie, ſoit en Afrique:

ainſi nous regardâmes cette rencontre, comme un ſurcroît d'agrément & de ſûreté.

La connoiſſance eſt bientôt faite entre perſonnes du même pays, qui ſe retrouvent à huit cent lieues de leur patrie. Nous avions, de plus, le même objet, les mêmes goûts; nouvelle raiſon pour ne point nous ſéparer.

Le marquis réunit à l'extérieur le plus intéreſſant, un eſprit vif & agréable, un caractere liant & fait pour la ſociété : il eſt plus inſtruit qu'on ne ſemble pouvoir l'être à ſon âge, & auſſi modeſte que s'il ne ſavoit rien. On voit qu'il ſait s'accommoder aux tems & aux circonſtances : peut-être à Paris ſeroit-il ce qu'on appelle *un élégant, un agréable*; ſur les bords du Nil, c'eſt un obſervateur, un philoſophe. M. de S..... ſon mentor, paroît un homme ſavant, mais grand diſputeur. Je prévois que le docteur & lui ſeront ſouvent aux priſes; & je m'en réjouis d'avance. Ou ces ſortes de diſcuſſions inſtruiſent ceux qui en ſont témoins, ou elles les amuſent.

Le marquis ne voyageoit point *incognito*. Le conſul de France le préſenta au pacha du Caire, qui le reçut avec tous les égards dus à ſa naiſſance. Nous profi-

tâmes de l'occaſion, le docteur & moi, pour être préſentés nous-mêmes à cet officier Turc; & nous eûmes notre bonne part dans ces politeſſes orientales. Il nous donna une eſcorte pour faire tous enſemble le voyage de la haute Egypte, c'eſt-à-dire, pour remonter le Nil juſqu'à ſes cataractes, dont tant d'hiſtoriens & de voyageurs parlent avec admiration. Je vous dirai bientôt en quoi conſiſtent ces prétendues merveilles.

Nous nous diſpoſâmes à notre départ. Le pacha nous avoit donné ſix janiſſaires; nous y joignîmes un homme qui avoit déja accompagné quelques curieux dans un pareil voyage : il connoiſſoit parfaitement les lieux que nous allions parcourir : il étoit d'ailleurs en état de nous ſervir d'interprete. A l'égard d'une barque, il nous fut aiſé d'en trouver une. On accorda au reis, ou patron, tout ce qu'il demandoit; moyen ſûr d'être bientôt d'accord, même avec un Arabe.

Notre premiere poſe fut à Sakkara, petite ville où ſe fait le commerce des momies. Le lieu d'où on les tire eſt une plaine, ou, pour mieux dire, un rocher très-plat, d'environ trois ou quatre lieues de diametre : il renferme des eſpeces d'appartemens, où ces momies ſont, pour

l'ordinaire, placées debout, dans des caiſſes de ſycomore, bois qui a, dit-on, la vertu de ne jamais ſe corrompre; mais les Arabes mettent en pieces toutes les caiſſes qui tombent ſous leur main: leur but n'eſt cependant pas d'enlever les cadavres qu'elles renferment; ils n'en veulent qu'à certaines petites idoles en or, qu'on enſeveliſſoit autrefois avec les morts de diſtinction.

C'eſt auſſi dans ces environs, que ſe trouve une ſépulture encore plus curieuſe: on la nomme *le labyrinthe des oiſeaux*, parce que ce lieu forme en effet un labyrinthe, & qu'on y enterroit autrefois certains oiſeaux que les Egyptiens regardoient comme ſacrés: ils les embaumoient comme des corps humains. On deſcend dans ce labyrinthe par une ſeule ouverture; mais bientôt on rencontre de longues allées, qui communiquent les unes aux autres, & s'étendent de tous côtés; elles ſont garnies, de part & d'autre, de quantité de petites niches avec des pots de terre, qui renferment ces oiſeaux embaumés. Le plumage de quelques-uns a conſervé toute la variété & la vivacité de ſes couleurs; mais ils ſe réduiſent en pouſſiere, dès qu'on y porte la main. Il a fallu bien des efforts & du

tems, pour achever ce labyrinthe : il eſt entiérement creuſé dans le roc, & ſi vaſte, qu'on riſque de s'y égarer : auſſi avions-nous eu la précaution de nous munir d'une ficelle, comme le fit autrefois Théſée, pour deſcendre au labyrinthe de Crète.

On trouve, dans le voiſinage de Sakkara, pluſieurs pyramides auſſi élevées que les plus grandes de Memphis. Nous apprîmes qu'il ſeroit difficile de les viſiter, leurs canaux étant engorgés de ſable ; d'ailleurs, ce n'eût été qu'une répétition de ce que nous avions déja vu. J'en dirai autant de celles de Dacjour, que nous apperçûmes le ſecond jour de notre embarquement. La plus méridionale eſt d'une très-belle apparence ; elle n'eſt cependant bâtie que de briques cuites au ſoleil.

Je ne vous parlerai d'Eſchmend-ell-Arab, village ſitué ſur les bords du Nil, qu'à cauſe de la conſtruction particuliere de ſes maiſons. Le faîte de chacune eſt terminé par un colombier ; ce qui forme, à une certaine diſtance, un coup-d'œil agréable. Depuis ce village juſqu'à la premiere cataracte, c'eſt-à-dire, pendant l'eſpace de cent quarante deux lieues, on obſerve exactement cette façon de

bâtir ; elle eſt preſcrite à certains cantons, par une loi expreſſe ; & quiconque prétend s'y ſouſtraire, ne peut ni ſe marier ni tenir ménage. Voici la raiſon d'une loi qui doit vous paroître ſinguliere. La fiente des pigeons eſt le ſeul engrais des terres : on garde ſoigneuſement celle des autres animaux, pour la brûler ; c'eſt avec la ſuie qui en provient, que ſe fait le ſel ammoniac.

Nous fîmes une ſeconde poſe à Schechabald, anciennement Arſinoé : c'eſt la capitale de la baſſe Thébaïde ; elle offre un grand nombre de ruines magnifiques, placées aux pieds des montagnes & ſur le bord du Nil. Ce qui m'a le plus frappé, ſont trois grandes portes, dont l'une eſt ornée de colonnes d'ordre corinthien, cannelées : on n'y remarque point de ces maſſes énormes, que les Egyptiens employoient dans leurs bâtimens. Ce ſont des pierres d'une grandeur moyenne, telles qu'on en trouve dans la conſtruction de nos monumens François. A l'égard des maiſons, elles paroiſſent avoir été conſtruites de briques, qui ſont encore aujourd'hui auſſi rouges que ſi on ne faiſoit que de les fabriquer. Ce canton eſt un des plus délicieux de toute l'Egypte ; il produit de lui-même des

oliviers, dont la culture ne ſe fait, dans les jardins d'Alexandrie, qu'à force d'artifice.

Faïume eſt une ville aſſez conſidérable, & peu éloignée des reſtes d'Arſinoé. Ses habitans ſont encore renommés pour leur adreſſe à diſtiller l'eau-roſe, à faire de belles nattes pour les chambres, bien d'autres ouvrages, &, en particulier, des ſacs de cuir, pour porter de l'eau. On y voit un petit couvent de cordeliers, dont les religieux paſſent pour médecins, & ſont fort conſidérés, à la faveur de ce titre. Non loin de là on trouve le village de Neſle, qui n'eſt connu que par l'infame métier de ſes habitans; il conſiſte à faire des eunuques.

Notre guide nous apprit qu'à quelque diſtance de là, on apperçoit les reſtes du fameux labyrinthe. Vous aurez lu quelque part qu'il fut bâti dans le tems que l'Egypte étoit diviſée en douze gouvernemens, & ſoumiſe à pareil nombre de rois. Ce lieu contenoit douze grands palais, où s'aſſembloient ces princes, pour régler toutes les affaires de l'état. On dit qu'il renfermoit trois mille chambres; que tout l'édifice étoit taillé dans la pierre, ſans qu'on eût employé aucun bois à ſa conſtruction; qu'un étranger, une fois entré, ne pou-

voit en ſortir ſans le ſecours d'un guide, & que le célebre labyrinthe de Crète n'en étoit qu'un diminutif. Il y avoit, au ſurplus, deux ſortes d'appartemens, ceux d'en-haut & ceux d'en-bas : c'eſt dans ces derniers, qu'étoient dépoſés les corps des ſouverains qui avoient fondé ce palais. Ce qu'il y a de particulier, c'eſt que les crocodiles jouiſſoient du même avantage après leur mort. Voici, dit-on, le motif de cette ſingularité. Un des anciens rois du pays s'étant trouvé pourſuivi par ſes propres chiens, couroit riſque d'en être dévoré & mis en pieces : il prit le parti de ſe plonger dans le fameux lac Moëris, qui eſt peu éloigné du labyrinthe. Un crocodile, qui ſe trouva là fort à propos, prêta ſon dos au monarque, & le porta ſur le rivage oppoſé. Le roi, par reconnoiſſance, ordonna qu'on lui rendît les honneurs divins. Il donna à la ville d'Arſioné, qu'il faiſoit bâtir alors, le nom de *ville des crocodiles* : il fit plus ; il voulut que ces animaux trouvaſſent, comme lui-même, une ſépulture dans le labyrinthe. Il ne nous fut pas poſſible de pénétrer dans cet ancien édifice, ruiné par le tems.

En continuant à remonter le Nil, nous apperçûmes les montagnes d'Abuſſolde ;

ce ſont des rochers hauts & eſcarpés. Il y a, en pluſieurs endroits de ces rochers, des échos ſi diſtinéts, qu'ils répetent juſqu'à la moindre ſyllabe. On voit auſſi, ſur le bord de la riviere, un nombre de grottes qui ont ſervi de retraites à de pieux hermites; elles en ſervent aujourd'hui à une troupe de brigands.

Je vous épargnerai les menus détails; mais je dois vous parler d'un village nommé *Scheh-Hardi*; c'eſt le nom d'un prétendu ſaint mahométan, qui y a ſon tombeau. Les Arabes aſſurent qu'après ſa mort, Dieu, par une grace particuliere, le métamorphoſa en un ſerpent qui ne doit plus mourir. Ce n'eſt pas tout; ce ſerpent guérit les malades, & donne ſes ſoins à tous ceux qui implorent ſon ſecours par des ſacrifices convenables. Il ſait diſtinguer ſon monde; & ce ſont toujours les riches qui ont la préférence. Si l'un d'eux tombe malade, le ſerpent lui offre poliment de ſe faire tranſporter chez lui: il ſe montre plus difficile, quand il s'agit de quelques particuliers indigens. Outre une promeſſe ſolemnelle de le récompenſer de ſes peines, il faut lui envoyer, pour ambaſſadrice, une fille vierge. On prétend qu'il ſe connoît à la vertu des femmes, & que ſi

celle de la ſolliciteuſe qu'on lui envoie ; avoit reçu le moindre échec, le reptile irrité deviendroit inexorable. Si, au contraire, elle eſt telle qu'il l'exige, il s'élance à ſon cou, & ſe repoſe voluptueuſement ſur ſon ſein. Dans cet état, il eſt porté en triomphe, & au bruit des acclamations, dans la maiſon du malade crédule & dévot. Les Arabes aſſurent que la guériſon ſuit toujours la premiere viſite de ce merveilleux médecin. Ils ajoutent que, quand ce ſerpent ſeroit coupé par morceaux, il ſe réuniroit à l'inſtant, parce qu'il doit jouir d'une vie éternelle. Les chrétiens n'en croient rien ; mais ils ſont perſuadés que ce prétendu ſaint eſt le diable. Une tradition qui ſubſiſte parmi eux, acheve de les confirmer dans cette opinion ; elle porte que ce fut dans ce lieu, que l'ange Raphaël bannit le démon Aſmodée.

Après pluſieurs jours de navigation, nous arrivâmes à Luxor, qui a remplacé l'ancienne Thebes. Les ruines de cette cité fameuſe occupent un eſpace de plus de trois lieues quarrées ; elles s'étendent juſqu'à Carnac, qui n'eſt maintenant qu'un pauvre village, mais entouré de ſuperbes débris. Il eſt ſitué à la gauche du Nil, & Luxor à la droite : on voit par-là,

par-là, que ce fleuve traverſoit la ville de Thebes.

Cette cité égyptienne avoit cent portes; & quelques auteurs diſent qu'en un beſoin, elle pouvoit faire ſortir dix mille combattans par chacune. On lit, dans M. Rollin, la deſcription d'un palais ſuperbe, qui fit autrefois partie de cette ville. Quatre allées à perte de vue, bornées de part & d'autre par des ſphinx d'une matiere auſſi rare, que leur grandeur étoit remarquable, ſervoient d'avenues à quatre portiques, dont la hauteur étonnoit les yeux. Une ſale, qui apparemment faiſoit le milieu de cet immenſe palais, étoit ſoutenue par ſix-vingt colonnes, ayant chacune ſix braſſes de groſſeur, hautes à proportion, & entremêlées d'obéliſques que tant de ſiecles n'avoient pu abattre. La peinture y avoit étalé toutes les richeſſes de ſon art; &, ce qui ne doit pas moins étonner, c'eſt que les couleurs ſe ſoutenoient encore parmi les ruines de ce ſuperbe édifice, & n'avoient rien perdu de leur vivacité. Le même hiſtorien ajoute qu'il y a grande apparence que ce ſomptueux bâtiment étoit le temple de Memnon, & que c'eſt là, ſans doute, qu'étoit placée la ſtatue de ce héros tué par Achille au ſiége de Troie. Ne ſoyez point ſurpriſe, Madame, de

m'entendre citer M. Rollin & d'autres auteurs ; nous ſommes munis de leurs ouvrages. Pour bien ſaiſir l'état actuel d'un pays, il faut le comparer avec ce qu'il fut autrefois.

Ce que nous vîmes par nous-mêmes des reſtes de Thebes, ne dément point les anciennes deſcriptions qu'on en a faites. Je fus ſur-tout frappé de la majeſté d'un temple, le même, ſans doute, qui vient d'être décrit plus haut : il ſuffiroit ſeul pour donner la plus magnifique idée de l'architecture Egyptienne. Une muraille ſert de clôture à deux des côtés de ce temple ; les deux autres ne ſont fermés que par des colonnades : il devoit y avoir vingt-une colonnes de chaque côté ; il n'en reſte en tout que trente-deux : toutes ſont couvertes d'hiéroglyphes, dans leſquels on a incruſté les plus vives couleurs, parfaitement bien conſervées juſqu'à ce jour. Le portique de ce grand édifice eſt ce qu'on peut imaginer de plus impoſant : la cour elle-même paroît avoir été autrefois entourée d'une galerie ; on en voit encore les reſtes. Je ne m'arrête point à parler du grand nombre de pilaſtres qui ſont encore debout : quelques-uns ſont ſurmontés de blocs de pierres, & ornés d'hiéroglyphes ; mais j'apperçus deux

autres pilaſtres iſolés, & trop éloignés l'un de l'autre, pour avoir été couverts. Nos deux érudits jugerent que c'étoit le lieu où avoit pu être élevée la ſtatue vocale de Memnon. Elle devoit, diſoient-ils, avoir été découverte & en plein air: cette ſituation lui devenoit néceſſaire pour recevoir les premiers rayons du ſoleil. Vous ſavez que, quand cette ſtatue en étoit frappée, elle rendoit un ſon harmonieux & articulé. Si le fait eſt réel, comme toute l'antiquité l'aſſure, notre illuſtre Vaucanſon eût trouvé un digne rival dans l'inventeur de cette ſtatue.

Quoi qu'il en ſoit, on voit, aux environs de ces deux pilaſtres, un fragment de coloſſe renverſé & à demi enterré: on n'en peut pas découvrir aſſez, pour juger quelle a dû être ſa véritable attitude: la partie ſupérieure manque, & ſemble en avoir été ſéparée par violence, ſon piédeſtal eſt entier, & chargé d'hiéroglyphes inexplicables pour nous. Quant au coloſſe, il ſemble avoir été d'un ſeul morceau de marbre granit noir. On croit que c'étoit là cette ſtatue ſi célebre; mais pour avoir pu rendre un ſon, quand les rayons du ſoleil frappoient deſſus, il falloit néceſſairement qu'elle fût creuſe; & celle-ci nous parut être maſſive.

Je vis dans ce temple trois grandes figures avec des emblêmes qu'aucun de nous ne put expliquer : entr'elles eſt placé un arbre verd ; un homme eſt aſſis au côté droit, & tient dans ſa main un inſtrument, avec lequel il ſemble ſe défendre contre une petite figure ovale, couverte de caracteres hiéroglyphiques. Cette figure lui eſt offerte par une femme debout, au côté gauche de l'arbre. Le même homme accepte le préſent. Derriere lui eſt une ſtatue qui a ſur la tête une mitre, & qui lui tend la main. Le gouverneur du marquis prétendit pieuſement, que ces repréſentations faiſoient alluſion à la chûte d'Adam & d'Eve.

Je ne dois point paſſer ſous ſilence deux monſtrueux coloſſes ſitués à peu de diſtance du temple de Memnon. L'un repréſente un homme, l'autre, une femme : du reſte, leurs dimenſions ſont égales. Chacune de ces ſtatues peut avoir cinquante pieds, depuis la baſe de ſon piédeſtal, juſqu'au ſommet de la tête; elles ſont aſſiſes ſur des pierres de quinze pieds de haut, & qui ont à-peu-près le même diametre. A chaque côté des deux pierres, eſt placée une figure qui fait ornement. Ces deux ſtatues coloſſales ſont compoſées de pluſieurs blocs d'une ſorte

de pierre graveleuſe & griſâtre : elles ont la poitrine & les jambes couvertes d'inſcriptions grecques & latines ; on en voit d'hiéroglyphiques ſur les piédeſtaux. On prétend qu'elles avoient été gravées pour rendre témoignage que la voix de Memnon s'étoit fait entendre. Tous ces ornemens ſont ſitués aux environs de Carnac, ſur la gauche du Nil ; ils ſont encore plus nombreux de l'autre côté. L'œil eſt étonné de la quantité prodigieuſe de périſtiles, de portails & autres édifices qu'il apperçoit confuſément épars le long des deux rivages du Nil, & dans une étendue immenſe de terrein.

De Luxor juſqu'à la premiere cataracte, on rencontre quelques villes aſſez conſidérables, mais dont l'ancien nom eſt plus célebre, que celui qu'elles portent aujourd'hui. Telle eſt, entr'autres, Suaen, autrefois Sienne. Nous viſitâmes, dans les environs, une petite iſle, que les anciens nommoient *Eléphantine*. Un vaſte monument s'y fait remarquer : l'enceinte de cet édifice forme une eſpece de cloître ſoutenu par des colonnes ; il a, dans ſes quatre coins, des murailles ſolides, & n'eſt porté, dans toute ſa largeur, que par une ſeule colonne placée au milieu. L'intérieur de ce bâtiment a quatre-vingt

pieds de long ſur vingt de large : on l'appelle *le temple du ſerpent Knuphis.*

Je ne parle pas des ruines de Sienne ; elles ſont magnifiques, ainſi que beaucoup d'autres que je paſſe ſous ſilence ; mais j'ai promis d'appuyer un peu plus ſur les cataractes du Nil. Nous ne parvînmes à les viſiter, qu'après beaucoup de fatigues, & même de dangers. Il fallut plus d'une fois courir aux armes ; cependant nous n'en vînmes jamais à un combat effectif ; & j'avoue que l'objet en eſt par lui-même aſſez peu digne. Tout le merveilleux des cataractes conſiſte en des rochers de granit, qui traverſent le Nil en deux endroits, & ſur leſquels ſes eaux ſont contraintes de paſſer. La chûte de la premiere cataracte eſt d'environ trois pieds de haut ; celle de la ſeconde eſt un peu plus baſſe. Les anciens racontent qu'elles faiſoient, en tombant, un bruit ſi horrible, que ceux qui habitoient aux environs, en devenoient ſourds. Cela nous a paru exagéré.

Un peu au-deſſus de la grande cataracte, on voit l'iſle de Giéſiret-ell-Heiſt ; c'eſt la Phile des anciens. Parmi une foule d'antiquités admirables, on diſtingue le temple d'Iſis, monument des plus ſuperbes ; il eſt preſque entiérement ſur pied ;

on y en voit auſſi un autre qui, quoique plus petit, n'eſt pas moins digne d'attention. Nos deux ſavans nous apprirent que c'étoit le temple de l'Epervier.

Nous fîmes quelque ſéjour à Deïr ou Deri, ville de Nubie, ſituée à deux cens vingt lieues du Caire, entre la premiere & la ſeconde cataracte. On ne ſubſiſte, dans ces contrées, qu'à grands frais; & l'on n'en ſort qu'après avoir été vivement rançonné. Toute cette partie de l'Egypte s'eſt ſouſtraite à la domination des Turcs; & d'ailleurs les Turcs eux-mêmes ne ſont pas plus ſcrupuleux que les Arabes.

Enfin notre petite ſociété prit de nouveaux arrangemens pour retourner au grand Caire. Nous fîmes, en revenant, quelques obſervations qui nous étoient d'abord échappées. Nous viſitâmes, entre autres lieux, le célebre couvent de ſaint Antoine, premier inſtituteur de la vie cénobitique. On n'entre dans cette maiſon, qu'en eſcaladant les murs, c'eſt-à-dire, en ſe faiſant monter avec le ſecours d'une corde; & voici comment cela ſe pratique. Il ſort de l'ouverture d'une guérite fort élevée, une corde dont un bout pend juſqu'à terre; & l'autre, paſſé dans une poulie, eſt attaché, dans l'inté-

rieur de la clôture, à une grande roue. Quelques religieux ſe placent dans cette roue, pour la faire tourner; & à meſure qu'elle tourne, la corde extérieur monte avec le pélerin qui s'y trouve attaché. Nous fûmes tous introduits de cette maniere, l'un après l'autre. Les moines ſont obligés de recourir à cette précaution, pour éviter l'irruption des Arabes. L'enceinte de ce couvent peut avoir cinq cens pas de circonférence, qui renferme tout à la fois les bâtimens & les jardins. Il ne ſubſiſte plus qu'environ quarante cellules; les autres ſont tombées en ruine. On dit que, du tems de ſaint Antoine, elles étoient au nombre de trois cens, & toutes habitées.

Entre le Nil & la mer rouge, on voit régner une chaine de montagnes depuis la Nubie juſqu'au Caire. Le côté qu'elle préſente au fleuve, eſt ſi eſcarpé, ſi uni, qu'on le prendroit pour un mur élevé de main d'homme. Elle n'offre qu'un ſeul paſſage; encore n'eſt-il compoſé que de quelques ſentiers très-rudes, & fort étroits. C'étoit dans ces montagnes, que ſe trouvoient autrefois ces émeraudes ſi vantées, qui paſſoient pour les plus belles du monde, & étoient auſſi les plus dures. Cette mine s'eſt perdue, dit-on; &

l'hiſtoire qu'on débite ici à ce ſujet, m'a paru aſſez ſinguliere.

Cette mine précieuſe étoit au pouvoir d'un émir, dont le petit état ſe trouvoit ſitué dans ces montagnes. L'émir étoit en même tems poſſeſſeur de la plus belle femme de tout le pays. Un ſeul de ces objets eût ſuffi pour exciter la cupidité d'un Turc. Le pacha du Caire voulut s'emparer de l'un & de l'autre : il noircit l'émir auprès de la Porte, & marcha contre lui avec toutes les troupes que le grand-ſeigneur entretient en Egypte. L'émir ſe défendit ; mais, près d'être écraſé, il réſolut d'enterrer avec lui le ſecret de la mine qui cauſoit en partie ſon malheur ; ce ſecret étoit connu de peu de perſonnes: il les détermina toutes à mourir ; ce qui fut effectué. La princeſſe elle-même voulant être du nombre, s'empoiſonna ; & l'émir périt les armes à la main, après avoir terraſſé & immolé ſon perſécuteur.

Je ſens, Madame, qu'il eſt tems, pour vous comme pour moi, que j'arrive au Caire. J'ai parcouru, dans cette lettre, un trajet de plus de cinq cens lieues, en comptant nos courſes particulieres ſur les bords du Nil : je n'ai cependant pas tout dit : car il y avoit trop à dire ; mais ce que j'ai cité, ſuffira pour vous donner

quelques notions de ce que fut autrefois l'Egypte, quant au local, & de ce qu'elle eſt encore aujourd'hui. Je réſerve, pour une troiſieme lettre, ce qui concerne ſon gouvernement, ſes productions, les mœurs de ſes habitans, leur caractere, leurs uſages, &c; tous ces objets méritent, ſans doute, autant d'attention que des palais en ruines & des coloſſes mutilés, ſur leſquels vous trouverez peut-être que je me ſuis trop étendu; mais comment parler de l'Egypte, ſans rappeller toutes ces choſes?

Je ſuis, &c.

Du grand Caire, le 30 juin 1736.

LETTRE VII.

SUITE DE L'EGYPTE.

Les Egyptiens ont eu les mêmes prétentions que les Chinois, & tant d'autres peuples, ſur l'ancienneté de leur monarchie : ils en faiſoient remonter l'origine à plus de cent mille ans. C'eſt trop, ſans doute ; mais il paroît certain que, de tous les pays, l'Egypte eſt celui qui s'eſt le plutôt policé, celui qui a eu le premier une forme d'adminiſtration réglée & politique, celui enfin où le gouvernement monarchique ſemble avoir d'abord pris naiſſance. *Fils des anciens rois*, étoit le nom qu'on donnoit aux rois d'Egypte ; mais le regne d'une grande partie de ces ſouverains eſt pour nous couvert de ténebres impénétrables. De même qu'aucune famille ſur la terre ne connoît ſon premier auteur, aucune nation ne peut ſavoir ſa premiere origine. Menès paſſe pour le plus ancien de ces princes : il fut en même tems légiſlateur, & avoit, dit-on, rédigé ſes loix par écrit : peut-être ont-elles ſubſiſté auſſi long-tems que la monarchie qu'il avoit fondée.

Rien de plus conſtant que les Egyptiens dans la forme de leurs uſages, de leurs loix, de leur gouvernement ; ce qui ne veut pas dire que, depuis Menès, aucun autre légiſlateur n'ait étendu & perfectionné les loix que le premier avoit établies. L'inſtitution d'un culte religieux étoit très ancienne dans ce pays, & le pouvoir des prêtres fort étendu : ils formoient le premier ordre de l'état, reſtoient attachés à la perſonne du ſouverain, l'aidoient de leurs conſeils, avoient l'inſpection de la monnoie, des poids, des meſures, & qui plus eſt, préſidoient à la levée des impôts : leurs richeſſes étoient immenſes ; & Moyſe nous apprend qu'ils tenoient tout de la libéralité de leurs ſouverains. Iſis, ſœur & veuve d'Oſiris, leur donna en propre environ le tiers de l'Egypte. Iſis en fut récompenſée par la vénération que les prêtres inſpirerent pour elle à ſes peuples, même après ſa mort. Son exemple fit loi dans tous les points ; elle avoit épouſé ſon frere : il fut permis aux Egyptiens de l'imiter. Les peuples marquerent depuis beaucoup plus d'obéiſſance aux reines qu'aux rois ; & même, parmi les particuliers, les hommes, en ſe mariant, promettoient d'être en tout ſoumis à

leurs épouſes. Au ſurplus, les loix du mariage étoient d'une très-ancienne date: on les attribue à Menès. La polygamie n'étoit point permiſe alors; & l'on puniſſoit très-ſévérement l'adultere: cette punition conſiſtoit à donner à l'homme mille coups de verges, & à couper le nez à la femme.

J'ignore ſi on plaidoit beaucoup dans ce royaume; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il en coûtoit peu pour plaider. Le roi fourniſſoit à l'entretien des juges; & il n'y avoit point d'avocats. L'Egypte étoit diviſée en quatre claſſes, en prêtres, en ſoldats, en laboureurs, en artiſans. Par cette même raiſon, les terres, dans chaque province, étoient partagées en quatre parties égales, affectées aux quatre différens états qui diſtinguoient les habitans. Les loix pénales, c'eſt à-dire, les loix contre les criminels, étoient très-ſéveres. L'homicide volontaire étoit puni de mort: on décernoit le même ſupplice contre quiconque, pouvant ſauver un homme qu'on vouloit tuer, ne l'avoit pas fait. On avoit même encore pris d'autres précautions pour la ſûreté des citoyens & des étrangers. Quand un de ceux-ci, ou des premiers, périſſoit, ou par aſſaſſinat, ou par quelqu'autre acci-

dent, la ville la plus prochaine du lieu où ſon corps avoit été trouvé, étoit obligée de lui faire de ſomptueuſes funérailles. Mais ce qui a le plus diſtingué les anciens Egyptiens des autres nations, c'eſt l'habitude où ils étoient de juger les rois après leur mort. Quand un de ces princes avoit mal gouverné, on le privoit de la ſépulture; punition terrible chez ce peuple, qui n'admettoit l'immortalité de l'ame, qu'autant que le corps ſeroit conſervé en ſon entier, & en état de la recevoir une ſeconde fois: de-là cet uſage d'embaumer les morts & de les inhumer dans des lieux cachés; de-là auſſi la conſtruction des pyramides. J'ai déja dit qu'elles n'étoient que des tombeaux, également propres à réſiſter aux efforts du tems & aux entrepriſes des hommes. Preſque toutes ſubſiſtent dans leur entier; & la plus grande partie n'ont pas encore été ouvertes.

Les uſages des anciens habitans de l'Egypte avoient quelque choſe de ſingulier, ſouvent même de contradictoire. Par exemple, dans certaines provinces, on n'oſoit tuer les moutons, & l'on mangeoit les chevres; ailleurs on révéroit les chevres, & l'on mangeoit les

moutons. Arſinoé adoroit le crocodile, & Héracléopolis l'ichneumon, ennemi déclaré de cet amphibie. Dans tout le pays, on regardoit les porcs comme des animaux immondes; & l'on pouvoit cependant les immoler à Bacchus & à la Lune: alors il étoit permis d'en manger, mais pour ce jour là ſeulement. Enfin, un Egyptien n'oſoit ni ſe ſervir d'aucun meuble qui eût appartenu aux étrangers, ni manger avec eux; & il ne faiſoit nulle difficulté de manger avec les animaux. On terminoit les feſtins par une pratique bien ſinguliere. Un homme apportoit dans la ſalle un cercueil qui renfermoit une figure de bois, longue d'environ trois pieds, repréſentant un cadavre; il la montroit à chacun des conviés, en leur diſant: « Buvez & donnez-vous du » plaiſir; car c'eſt ainſi que vous ſerez » après votre mort ». Plus d'un poëte s'eſt attaché à paraphraſer cette idée, & plus d'un prédicateur à la combattre.

L'habillement des Egyptiens étoit fort ſimple: celui des hommes conſiſtoit en une tunique de lin, bordée d'une frange qui leur venoit juſqu'aux genoux; ils avoient par-deſſus, une eſpece de manteau fait de laine blanche: tout ce qu'ils portoient ſur leur corps, étoit lavé à

chaque fois qu'ils s'en ſervoient. Les femmes faiſoient un grand uſage de bijoux, d'étoffes précieuſes & de parfums. L'entretien des reines étoit des plus diſpendieux : on leur avoit donné, uniquement pour leurs parfums & leurs habits, le revenu de la pêche du lac Moëris ; ce qui faiſoit par jour environ mille écus de notre monnoie. Les Egyptiennes avoient beaucoup d'empire ſur l'eſprit de leurs maris ; avantage qu'elles devoient à leurs agrémens, plutôt qu'à la décence de leur conduite. Les hommes étoient d'une humeur douce & civile ; mais ils avoient dès-lors, comme aujourd'hui, la réputation d'être intéreſſés & peu ſûrs dans le commerce. Leurs plaiſirs conſiſtoient en fêtes, en cérémonies religieuſes, & ſur-tout en proceſſions. C'étoit à Bubaſte, que ſe célébroit la fête de Diane. Les hommes & les femmes s'embarquoient ſur un même bateau. Ceux-là jouoient de la flûte, celles-ci, des caſtagnettes. Elles faiſoient ſouvent arrêter le bateau, appelloient les habitans de chaque lieu qui bordoit le rivage, leur diſoient des injures, des obſcénités, & commettoient mille autres indécences. Arrivé à Bubaſte, on ſe livroit à des excès d'un autre genre,

plus dignes de Venus que de la chaſte Diane.

Soumiſe d'abord par quatre ou cinq conquérans de l'Aſie, enſuite par Alexandre, depuis par les Romains, l'Egypte devint enfin le partage des empereurs d'Orient. Elle leur fut arrachée par les ſucceſſeurs de Mahomet, paſſa encore dans d'autres mains, & fut de nouveau ſubjuguée par Selim I, empereur des Turcs, le même qui eut la cruauté de faire pendre Tomumbay, le dernier ſoudan. Depuis cette époque, ce royaume n'a plus changé de maître. Il eſt gouverné par un pacha qui fait ſa réſidence au Grand-Caire, & qui a dans ſon diſtrict vingt-quatre beys, ou gouverneurs, qui ſont eux-mêmes très-puiſſans. Celui de Girge, capitale de la haute Egypte, entretient, pour l'ordinaire, trente mille chevaux, & poſſede de très-grandes richeſſes. Il eſt cependant rare que ces beys, ſi puiſſans, n'aient pas d'abord été de ſimples eſclaves de leurs prédéceſſeurs. Cette dignité n'eſt pas héréditaire; c'eſt le pacha qui y nomme: être fils du bey eſt une raiſon pour ne jamais lui ſuccéder. Quand un de ces officiers déplaît au gouvernement, on promet en ſecret ſa place à quiconque

voudra ſe défaire de lui. C'eſt à ceux qui l'approchent que l'on a recours ; & on leur tient exactement parole : auſſi n'a-t-on pas de peine à les déterminer. Voici cependant un exemple qui mérite d'être cité. Il prouve que la bonté dans un ſupérieur influe quelquefois ſur l'ame de ceux qui l'environnent

La tête de certain bey de Girge avoit été miſe à prix ; mais il s'étoit fait aimer de ſes peuples, au point qu'ils l'euſſent défendu contre le grand-ſeigneur lui-même. Il portoit la confiance juſqu'à rendre de fréquentes viſites au pacha du Caire. Il eſt vrai que ſon eſcorte étoit nombreuſe, & que cette confiance avoit l'air d'une inſulte ; cependant il mourut âgé, & de mort naturelle.

La milice du pays eſt diviſée en pluſieurs claſſes : la plus diſtinguée eſt celle des janiſſaires. Selim, qui avoit inſtitué cette milice, ne jugea pas à propos d'entretenir une armée navale en Egypte ; on n'y avoit ni marins ni vaiſſeaux de guerre. Il y a, dans chaque ville un peu conſidérable, un cadi qui juge les procès : il y a de plus au Caire un grand maître de la police, appellé *Hualí* ; ſon inſpection s'étend ſur les marchés publics, les poids & les meſures.

droit de faire punir ſur le champ ceux
l trouve en contravention : il ſe pro-
e ſouvent par la ville, même durant
uit, & ſe fait toujours accompagner
cinquante exécuteurs. Cette maniere
narcher à quelque rapport avec celle
grands prévôts de nos armées.
our ce qui eſt des matieres de reli-
ı, c'eſt le muphti & les docteurs de
ıi, qui en décident. Ils jugent toutes
cauſes ſpirituelles ; ils ont même,
me ailleurs, quelque part dans le
vernement ſéculier ; ils prennent,
me ailleurs, facilement parti dans
ctions qui s'élevent, s'attachent tou-
s à celle qui eſt la plus forte, & l'a-
lonnent auſſi-tôt qu'elle a perdu ſa
riorité.
dois dire un mot des Arabes qui
ıpent une partie de la haute Egypte.
s princes ſont reſtés en poſſeſſion,
ouverains de leur pays, depuis la
uête de Selim. Il en eſt d'autres qui
tributaires du grand-ſeigneur ; mais
ibut ne ſe paie qu'une fois. Quand
ere meurt, le fils qui lui ſuccede
bligé de payer une certaine ſomme
acha : cela s'appelle acheter les ter-
lu pere décédé. Les Arabes des en-
ns du Caire ſont entiérement ſoumis

aux Turcs. Chaque tribu a ſon chef, & vit ſous des tentes. Ont-ils envie d'habiter certains cantons (ce qui ne ſe fait guere que pour un an), ils obtiennent la liberté de cultiver, durant ce tems, certaine portion de terre qu'on leur aſſigne : de là, ils vont occuper un autre canton, pour l'abandonner bientôt après.

Outre les Egyptiens proprement dits, les Arabes & les Turcs, l'Egypte eſt encore habitée par des chrétiens & par des juifs ; mais les juifs ſont obligés de porter un turban bleu & un habit violet, pour les diſtinguer : cette nation n'eſt pas plus libre dans ce pays que dans le nôtre.

Les Egyptiens actuels different preſqu'en tous points de leurs premiers ancêtres. Ceux-ci étoient laborieux, actifs, induſtrieux, éclairés, formant & effectuant les plus grandes entrepriſes. Ceux de nos jours n'ont hérité que de leur fourberie & de leur ſuperſtition. Rien de plus crédule que ce peuple ; il ajoute foi aux taliſmans, aux charmes, à toutes les puérilités qu'on appelle *magie*. Si on loue un enfant en préſence de ſon pere, & qu'on oublie de le bénir, le pere ne manque pas de ſoupçonner auſſi-tôt quelques mauvaiſes intentions ; & pour em-

pêcher les effets du charme, il a recours à des cérémonies ſuperſtitieuſes, telle, entre autres, que de jetter du ſel dans le feu. C'eſt d'Egypte que nous viennent la plupart de ces aſtrologues ambulans, réduits, pour vivre, à tromper la populace : leurs prédéceſſeurs tromperent & firent même trembler nos ſouverains & leurs miniſtres.

L'habillement des Egyptiens n'a preſque point changé ; il eſt à peu près, quant à la forme, ce qu'il étoit du tems de Seſoſtris. C'eſt une robe, ou plutôt une eſpece de chemiſe à manches larges, attachée autour de la ceinture : l'étoffe en eſt, pour l'ordinaire, de drap bleu : le petit peuple porte par deſſus une robe d'étoffe de laine brune. Les gens les plus diſtingués ont une longue ſimare de drap de la même couleur que la robe ; mais leur habit de cérémonie eſt une chemiſe blanche, aſſez ſemblable aux ſurplis de nos eccléſiaſtiques.

L'habit des femmes differe peu de celui des hommes, excepté qu'il eſt plus court, & que les vêtemens de deſſous ſont de ſoie ; leurs manches ſont longues & pendantes ; elles ont une chemiſe de gaze, qui traîne juſqu'à terre ; leurs cheveux ſont relevés en rond ſous

un bonnet court de laine blanche : elles mettent par-deſſus un mouchoir brodé. On regarde comme une grande indécence dans une femme, de laiſſer voir tout ſon viſage ; il faut pour le moins qu'elle ſe couvre la bouche & un œil, & ſe rende ridicule pour être honnête. Cette maxime eſt de tous les tems, & imitée dans bien des lieux.

Pour les femmes publiques (& il y en a ici un grand nombre), elles marchent à viſage découvert, & portent à leurs nez des anneaux, auxquels ſont attachés des grains de verre ; c'eſt pour elles une parure qui d'ailleurs les diſtingue. Ce qui ſur-tout les fait reconnoître, c'eſt l'uſage où elles ſont d'aller dans les rues danſant, chantant & jouant quelquefois de certains inſtrumens de muſique. Le plus ſouvent elles vont ſe placer & s'aſſeoir ſur le bord du grand chemin. Il faut que cet uſage ſoit bien ancien dans plus d'un pays. Vous avez lu dans l'écriture, que Thamar voulant habiter avec ſon beau-pere Juda, parvint à ſon but, en l'attendant au bout du grand chemin, ſous l'extérieur d'une courtiſane : mais il paroît qu'alors ces ſortes de femmes ſe voiloient auſſi le viſage ; autrement la mépriſe de Juda eût été bien volontaire.

ıa plaiſir alors, en de changer a na-
ment, & de ſe traveſtir de diffé-
es manieres. La plus grande marque
tention qu'une dame puiſſe donner à
e qui la viſite, c'eſt de lui préſenter
grand nombre d'habits, pour mettre
de variété dans ſes déguiſemens.
es Egyptiennes ont leurs bains par-
liers; elles peuvent s'y raſſembler à
aines heures: quelquefois ces bains
aident à tromper leurs ſurveillans.
s y entrent avec leurs habits ordi-
es, en ſortent avec d'autres qu'elles
ont porter ſecrettement, & rentrent
ouveau, ſans avoir été reconnues.
s peuvent auſſi, lorſqu'il y a des ré-
ſſances publiques, ſortir de chez elles
ntrer où bon leur ſemble, ſoit le
. ſoit la nuit. Elles ſavent d'ailleurs.

paille, &c ; la maniere de nouer le mouchoir, & chacune des choſes qu'il renferme, ont leur ſignification particuliere; c'eſt pour l'amant un langage très-intelligible, & toujours entendu. J'ai même eſſuyé quelques-unes de ces invitations ; je n'y comprenois rien d'abord. J'appris enſuite à démêler le myſtere ; mais un étranger doit toujours faire ſemblant de n'y rien comprendre. Au reſte, les filles ſont ici beaucoup plus réſervées que les femmes, & peut-être plus qu'en aucun lieu du monde. Il eſt vrai que de fortes raiſons les y obligent. En ceſſant d'être ſages, elles riſquent de n'être jamais mariées, ou même de perdre la vie, ſi le jour de leur mariage elles ne donnent des preuves non équivoques de leur ſageſſe.

Il n'y a aucunes voitures couvertes en Egypte. Les femmes de diſtinction voyagent ou ſe promenent à cheval ; elles ont toujours à leur ſuite pluſieurs filles eſclaves, aſſiſes ſur des ânes : c'eſt même la ſeule monture dont les femmes qualifiées & autres puiſſent ſe ſervir au Caire. Une prédiction ancienne porte que cette ville ſera priſe un jour par une femme à cheval ; & par cette raiſon, il eſt défendu au ſexe de s'en ſervir : précaution

caution puérile, & qui prouve que les Turcs ne ſont guere moins ſuperſtitieux que les Egyptiens. Ceux-ci ſont envieux & malins à l'excès, auſſi méfians envers leurs compatriotes, qu'envers les étrangers. Ils ont le plus grand reſpect pour leurs ſupérieurs : chez eux, un fils n'oſe pas s'aſſeoir devant ſon pere, ſur-tout en public, ſans en avoir été prié pluſieurs fois ; & c'eſt un uſage où les François s'éloignent le plus des Egyptiens. Une autre vertu, & preſque la ſeule que pratiquent ces derniers, c'eſt l'hoſpitalité ; encore en doivent-ils la reconnoiſſance aux Arabes, qui eux-mêmes n'en connoiſſent & n'en pratiquent aucune autre ; mais j'aurai occaſion de vous entretenir plus particuliérement de cette nation.

Les Turcs ont, en Egypte, des derviches de pluſieurs eſpeces : les uns vivent en communauté, & y menent une vie retirée & auſtere ; d'autres, en prenant le nom de *derviches*, reſtent dans le ſein de leur famille & exercent la profeſſion de leurs peres, à peu près comme on voit en France certains particuliers affiliés à certains ordres. Ceux de la troiſieme claſſe voyagent & errent par le pays : ils demandent, ou plutôt ils exigent qu'on leur faſſe l'aumône ; &

dès qu'ils ont ſonné de leurs cors, il n'eſt plus permis de la leur refuſer. Nos religieux mendians n'uſent point encore univerſellement de cette méthode impérieuſe ; ils ont recours à la perſuaſion qui, pour l'ordinaire, leur réuſſit également.

Enfin, Madame, les Turcs d'Egypte ont une vénération toute particuliere pour les inſenſés & pour les idiots ; ils les regardent comme des ſaints. J'ai vu de ces miſérables ſe promener tout nuds dans les rues, ou ſe placer, dans cet état, à la porte d'une moſquée ; &, ce qui n'eſt pas moins ſurprenant, j'ai vu des femmes leur baiſer les mains par dévotion, & traiter avec le même reſpect d'autres parties que la décence ne permet pas de nommer.

Les juifs ont pluſieurs ſynagogues en Egypte, & ſur-tout au Caire : on en compte juſqu'à trente-ſept dans cette ville, une, entre autres, qui a, dit-on, plus de ſeize cens ans d'antiquité : on y conſerve deux anciens manuſcrits des loix, & un de la bible. Les juifs prétendent que celui-ci a été écrit de la main d'Eſdras, qui, n'ayant oſé, par reſpect, y placer le nom de Dieu, trouva le lendemain toutes les lacunes remplies, ce ſaint nom

y ayant été tracé par une main invisible. On conserve ce manuscrit dans une niche couverte d'un rideau, & placée à dix pieds de hauteur. Un grand nombre de lampes brûlent continuellement devant elle ; & il n'est pas plus permis de toucher à cette niche, qu'il ne le fut autrefois de porter la main à l'arche d'alliance. Quant aux usages des juifs, ils sont à peu près les mêmes que par-tout ailleurs.

Il y a de deux sortes de chrétiens en Egypte, les grecs & les cophtes. Ceux-ci sont les plus nombreux & les plus puissans. Je vous ai dit que S. Marc est regardé comme le premier évêque d'Alexandrie. Les proselytes qu'il avoit faits se retirerent à Coptus & dans les lieux circonvoisins. On croit que c'est de là qu'ils ont retenu le nom de *Cophtes*. Ils ont un patriarche demeurant à Alexandrie, où réside aussi celui des grecs. Ces deux partis font schisme avec l'église romaine, sans pour cela être plus d'accord entre eux. Quant à leurs cérémonies, elles sont à peu près semblables. On prétend que le langage cophte est l'ancien égyptien fort corrompu. C'est dans cette langue, que les liturgies des cophtes sont écrites : il n'y a que quelques-uns de leurs prêtres qui sachent les expliquer ;

la plupart des autres ne ſavent pas m
les lire. Ils apprennent leurs longs ofi
par cœur. à force de les entendre r
ter. L'épître & l'évangile ſe liſent en d
langues, en cophte & en arabe.
jours de grandes fêtes, on récite des
çons en chaire; & tous les ans le patr
che fait une courte exhortation. A
gard des prêtres, leur ignorance les
penſe de prêcher.

Quoique l'égliſe d'Alexandrie ſoit
parée de celle de Rome, elle s'acco
avec elle dans les principaux points
la religion. Elle admet les mêmes ſac
mens, & en même nombre que no
elle croit la tranſſubſtantiation, l'invc
tion des ſaints, le culte des images;
reconnoit la primauté du pape, &c. M
elle a des coutumes qui lui ſont pa
culieres, & qu'elle fonde ordinairem
ſur quelques raiſons ou de l'écritu
ou de l'évangile, ou de la tradition
leur apprend que S. Marc en a uſé
même. Ils ne font le ſigne de la cro
qu'avec un doigt ſeulement. Ils ôt
leurs ſouliers en entrant dans l'égliſe;
n'ont que l'uſage des cloches de b
Parmi leurs différens carêmes & les j
nes qu'ils ont en grand nombre, ce
qu'ils appellent *le jeûne d'Heraclius*, a

ſingulièrement inſtitué. Pour engager cet empereur, qui avoit promis une ſauvegarde aux juifs de la Paleſtine, à rétracter ſa parole, parce qu'ils s'étoient joints aux Perſans pour faire mourir les chrétiens, ils s'obligerent, pour eux & pour toute leur poſtérité, de jeûner pour lui une ſemaine entiere juſqu'à la fin du monde: ce que le prince ayant accepté, il fit maſſacrer tous les juifs de la Paleſtine. Ce jeûne ridicule s'obſerve encore actuellement.

Les chrétiens d'Alexandrie ont retenu, pour les filles, l'uſage de la circonciſion; mais ils n'ont plus celui du calice de ſuſpicion pour les femmes. Les maris, qui les ſoupçonnoient d'adultere, leur faiſoient avaler de l'eau ſoufrée, dans laquelle ils mettoient de la pouſſiere & de l'huile de la lampe de l'égliſe: ils prétendoient que ſi l'épouſe étoit coupable, elle ſouffroit des douleurs inconcevables dans les entrailles, & que par-là on connoiſſoit la vérité. Cet uſage peut avoir donné lieu à la comédie de la *Coupe enchantée*.

La coutume de n'adminiſtrer le baptême que le vendredi ſaint, eſt encore abolie dans cette égliſe, depuis qu'un enfant que ſa mere apportoit en cette ville pour ce ſujet, étant tombé malade

en chemin, fut baptiſé avec du lait & du ſang de cette femme, qui craignoit de le voir mourir ſans baptême. Aujourd'hui on baptiſe indifféremment en tout tems.

Peu de chrétiens ont moins de reſpect pour les égliſes, & y reſtent plus long-tems que ceux d'Egypte : ils y paſſent les nuits qui précedent les grandes fêtes, & les jours à ſe tranquilliſer ou à ſe divertir. Ils ſont ennemis mortels des chrétiens grecs, & ne traitent pas mieux les chrétiens d'Europe. Si l'on adminiſtre l'extrême-onction à un cophte, le prêtre oint en même tems toutes les perſonnes qui ſont préſentes, afin que le malin eſprit n'en puiſſe pas prendre poſſeſſion. Ils s'abſtiennent, comme les juifs, de manger du ſang, & des animaux étouffés. Leur confeſſion eſt générale, comme dans la primitive égliſe. Ils ont l'habitude de ſe faire ſouvent des croix ſur les bras avec de la poudre. Quand on leur demande s'ils ſont chrétiens, ils montrent ces croix. C'eſt, en effet, la ſeule preuve qu'ils puiſſent donner de leur doctrine. Ils ſont perſuadés que l'ame va au ciel au bout de quarante jours ; cependant ils prient pour les morts long-tems après ce délai. Ils n'ont point d'images gravées,

ſi ce n'eſt un crucifix ; mais ils ont des tableaux, devant leſquels ils ſe proſternent. Ils baptiſent, confirment & communient les enfans, quarante jours après la naiſſance ſi c'eſt un garçon, & vingt-quatre ſi c'eſt une fille. Pour les communier, le prêtre leur met le bout de ſon doigt dans la bouche, après l'avoir trempé dans le calice rempli de vin conſacré. On marie les jeunes gens à ſept ou huit ans ; mais ils n'habitent enſemble qu'à douze. La circonciſion eſt en uſage parmi ces chrétiens, comme parmi les Turcs & les Juifs.

Le dimanche eſt obſervé avec une attention rigoureuſe : il en eſt de même des jours de jeûne. Ils ne mangent ni œufs, ni lait, ni beurre, pas même d'huile. Le jour du vendredi ſaint, ils s'abſtiennent de toute nourriture pendant vingt-cinq heures.

Pour obtenir de manger des œufs en carême, ils élevent leur patriarche dans une chaire, & le prient de leur accorder cette permiſſion. Le prélat la refuſe d'abord ; & on lui demande, s'il veut qu'on le jette par terre ? Cette queſtion ſe répete juſqu'à trois ou quatre fois. Enfin le pontife accorde la permiſſion, comme s'il craignoit que la menace ne fût effectuée.

Les Cophtes obtiennent plus facilement la liberté de répudier leurs femmes & de ſe remarier : on prétend même qu'en cas de refus du patriarche, un ſimple prêtre peut l'accorder. Si celui-ci la refuſe, ils ont recours au cadi. Cette coutume eſt pratiquée par les chrétiens dans toute la Turquie : auſſi le divorce public n'eſt-il nulle part plus commun qu'en Egypte. Je dis public, parce qu'en France, où ce divorce n'eſt pas connu, il en exiſte un autre non moins réel, & encore plus ſouvent uſité.

On vient de m'interrompre, pour me faire voir la ſuite d'une gageure qui me rappelle les paris des Anglois pour la courſe des chevaux. Celui dont je vais vous parler, eſt ici fort commun parmi les crocheteurs. Deux d'entre eux ont parié, il y a quelques jours, à qui porteroit plus long-tems une outre remplie d'eau & de ſable, du poids de cent trente livres, ſans ſe repoſer, ſans quitter un moment ſon fardeau, ſans s'appuyer dans aucun endroit, ſans même pouvoir mettre la main contre un mur ou contre la terre. La gageure étoit de dix piſtoles. Le premier a porté ſon outre ſoixante-cinq heures de ſuite ; on l'a vu pendant tout ce tems là marcher nuit & jour par la ville, précédé d'un tambour

& ſuivi de la populace. Il mangeoit en marchant ; &, pour s'empêcher de dormir, il prenoit beaucoup de café. Comme pluſieurs de ceux qui le ſuivent ont parié, les uns pour lui, les autres pour ſon adverſaire, ils obſervoient attentivement s'ils ne manquoient point à quelqu'une des conditions. Son antagoniſte eſt entré dans la lice huit jours après, & a porté le même fardeau pendant ſoixante-ſept heures, parce que la gageure étoit pour ſoixante & douze ; mais l'outre a crevé avant les trois jours expirés. Cependant on l'a déclaré victorieux ; & le prix lui eſt adjugé. Ses camarades, & ceux qui ont parié pour lui, le promenent par toute la ville, revêtu d'un caftan de la garde-robe du pacha ; & il n'y a point de perſonnes diſtinguées par leur rang ou par leurs richeſſes, qui ne lui faſſent quelque préſent. Ces ſortes de gageures ont du moins cela d'avantageux pour ceux qui les font, que, ſoit qu'ils gagnent ou qu'ils perdent, ils donnent une grande idée de leur force ; & les marchands les emploient plus volontiers que d'autres, quand il s'agit de porter loin des fardeaux fort peſans ; au lieu que les Anglois ne retirent de leur victoire, que le prix de la gageure.

On voit ici la plupart de nos animaux domeſtiques, tels que les chevaux, les ânes, les mulets : on y voit auſſi des gazelles, des chameaux & des tigres. Mais l'animal qui fait le plus de ravage, eſt l'hippopotame ; il prend naiſſance dans l'Ethiopie, & deſcend, le long des bords du Nil, dans la haute Egypte : il déſole les campagnes, mange ou détruit les moiſſons ; mais ſur-tout il fait la guerre aux hommes, les foule aux pieds, les étouffe avec ſes jambes qui ſont fort groſſes & fort courtes, & boit ſeulement leur ſang. Un homme debout dans le ventre de cet animal, ne pourroit, dit-on, lui toucher le dos avec ſa main.

Le Nil produit à peu près les mêmes eſpeces de poiſſons, qui ſe rencontrent dans d'autres rivieres ; mais ce qui le diſtingue principalement, eſt la multitude des crocodiles. Pour les prendre, on contrefait les cris de quelque animal, à certaine diſtance : le crocodile ne manque pas d'accourir au bruit ; alors on lui enfonce dans le corps un crampon, auquel eſt attachée une corde : on le laiſſe ſe replonger dans le fleuve, où il perd tout ſon ſang ; enſuite on le tire ſur le rivage ; on lui met une perche dans la gueule, & on lie enſemble ſes deux mâchoires,

dans la crainte qu'il ne ſoit encore vivant. Il ne paroît pas que le crocodile puiſſe être détruit par le rat de Pharaon. C'eſt le nom d'un petit animal à peu près de la taille d'un furet, qui, à ce que certaines gens croient, entre dans le corps du crocodile, & lui ronge les entrailles; mais il y a plus d'apparence qu'il ne s'attache qu'à détruire ſes œufs aprés les avoir déterrés. Il eſt rare que ces animaux deſcendent juſqu'au Caire; ce que les religieux d'un couvent placé au-deſſus, ne manquent point d'attribuer à la protection de S. Antoine & à leurs prieres.

Il y a une autre eſpece de crocodile. Celui-ci eſt entiérement terreſtre; il vit & ſe cache dans les grottes & les cavernes des montagnes voiſines du Nil. On le nomme *Worale*. Sa longueur eſt de quatre pieds, ſur huit pouces de largeur; ſa langue eſt fourchue, & il la darde comme les ſerpens; mais il n'eſt point dangereux. Il manque de dents; ne vit que de mouches & de petits lézards, & dort auſſi long-tems que dure l'hiver.

Les médecins, dit-on, font grand cas des viperes de cette contrée. Il y en a de deux ſortes: l'une aſſez ſemblable aux utres vipere s, l'autre qui a des cornes aareilles à celles du limaçon, avec cette

différence, qu'elles ſont d'une nature de corne. Les deux eſpeces ſont jaunâtres, & de la couleur du ſable, dans lequel vivent ces reptiles : au ſurplus, leur morſure, ni celle du ſerpent, ni même celle du ſcorpion, ne ſont pas ici fort dangereuſes. Les Arabes les touchent avec aſſurance, les careſſent & les portent dans leur ſein : il ſe trouve même des gens qui dévorent le ſerpent tout crud, & le croient meilleur en hiver qu'en été. Selon eux, ſa chair échauffe trop dans cette derniere ſaiſon ; c'eſt le ſeul défaut qu'ils y trouvent. A l'égard de la ſalamandre, autre reptile très-commun dans la haute Egypte, ſa piquure eſt abſolument mortelle. Les chauves-ſouris, ſurtout celles qui habitent les vieux bâtimens, ſont extrêmement grandes : quelques-unes ont deux pieds de long, depuis le bout d'une aile juſqu'à l'extrémité de l'autre.

Ce pays ne produit point de faiſans ; mais on y voit un grand nombre de perdrix différentes des nôtres pour la couleur. On y tue auſſi beaucoup de cailles, de bécaſſes, de bécaſſines & de becfigues. Les étangs ſont remplis de canards & d'oies ſauvages. Ces dernieres ne reſſemblent point à celles d'Europe. Pour attra-

per les canards, un homme ſe couvre la tête avec une citrouille vuidée, marche dans l'eau, & arrive juſqu'à ces oiſeaux aquatiques. Ceux-ci ne s'effarouchent point à la vue de la citrouille; ils l'attendent, & laiſſent ainſi au chaſſeur la facilité de les ſaiſir par les pattes. L'autruche eſt également très-commune en Egypte. Les Arabes en tirent une huile qu'ils regardent comme un remede contre la paralyſie, les rhumatiſmes & les humeurs froides. Tantôt on l'applique comme un onguent; tantôt on la fait prendre comme une médecine.

Il n'y a nulle part autant de poulets qu'au grand Caire: comme on y fait couver les œufs ſans poules, on y voit éclorre ſept ou huit mille pouſſins à la fois. On ſe ſert pour cela de fours échauffés à un degré convenable. On y met, ſur des nattes, autant d'œufs qu'on veut de poulets; mais il ne doit y avoir que deux rangs, les uns ſur les autres, ou quelquefois trois dans l'endroit le plus chaud. Le vingtieme jour, ou le vingt-deuxieme au plus tard, les poulets ſont éclos: ils ne mangent rien le premier jour; mais le ſecond, ils commencent à prendre de la nourriture; & avec beaucoup de ſoins, ils ne manquent jamais de réuſſir.

Les Egyptiens adoroient plusieurs sortes d'oiseaux. Celui pour qui ils ont eu plus de vénération, est l'ibis, appellé aujourd'hui *belsory*. C'est un très-bel animal ; il est de plus très-utile : on dit qu'il délivre le pays d'un grand nombre de serpens, que la terre produit quand les eaux se sont retirées. Il y a aussi une espece de grand faucon brun, qui n'est ni sauvage ni oiseau de proie : on le voit très-souvent confondu parmi les pigeons & vivre paisiblement avec eux. Les peuples adoroient en lui le Soleil, ou Osiris, dont l'éclat & le brillant de ses yeux leur sembloit être l'emblême. Ils lui avoient bâti plusieurs temples magnifiques. On dit que les Turcs eux-mêmes ne tuent jamais ces sortes d'oiseaux. Ils ont aussi une espece de vénération pour les chats, animaux qui eurent également leur part dans l'ancien culte des Egyptiens. On portoit le zele si loin à cet égard, qu'un soldat revenant de faire la guerre dans un pays étranger, se chargeoit de chats & de vautours, quoiqu'il manquât souvent du nécessaire. En un mot, si un pere de famille eût vu sa maison en feu, il l'eût laissé brûler, il eût même oublié ses propres enfans, pour s'attacher à sauver son chat. On voit encore

aujourd'hui plus d'un hôpital fondé en faveur de ces animaux ; & , par un contraſte auſſi injuſte que biſarre , le chien , cet animal ſi fidele , ſi rempli d'attachement pour ſon maître , n'éprouve que de mauvais traitemens. On en trouve un grand nombre dans les rues ; mais jamais ils n'entrent dans les maiſons. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'ils ſont en quelque ſorte diviſés par peuplades qui ne ſe mêlent point : chacun reſte dans le canton où il eſt né ; & ſi quelqu'un oſe tranſgreſſer cette loi , & paſſer d'une république à l'autre , il eſt reçu de maniere à lui ôter l'envie de revenir.

Il ſeroit inutile de rappeller que l'Egypte fut autrefois extrêmement fertile en grains : elle l'eſt beaucoup moins aujourd'hui , faute de culture. Une des choſes qu'on y priſe le plus , c'eſt l'eau du Nil ; & en effet elle m'a paru délicieuſe , quoique peut-être un peu douce. Pour en boire plus ſouvent & avec plus de plaiſir , les Turcs provoquent la ſoif , en mangeant du ſel ; ils diſent que , ſi Mahomet eût goûté de cette eau , il eût demandé à Dieu la grace de ne point mourir, afin d'en pouvoir toujours boire. Un Egyptien éloigné de ſa patrie , & qui doit y retourner , ne parle que du

plaiſir qu'il aura de ſavourer l'eau du
Quand un étranger revient en Egy
après avoir été long-tems abſent, o
applique ces paroles paſſées en
verbe : quiconque a bu une fois de
du Nil, doit en boire une ſeconde.
eaux ſont d'ailleurs la ſource des
grandes richeſſes du pays : c'eſt leur
bordement qui le fertiliſe. Les habi
aſſurent qu'elles commencent à s'él
tous les ans le même jour, qui eſt l
ou le 19 de Juin. Le grand-ſeigneu
peut exiger aucun tribut, que l'eau ne
montée juſqu'à une certaine hauteur,
diquée par le Mekkas dont j'ai pa
c'eſt alors un préſage d'abondance.
peuple ſe livre à la joie. On fait
figure de terre de la grandeur d'un h
me ; & on la précipite dans l'eau. O
jettoit autrefois une jeune fille ; &
mort étoit un tribut de reconnoiſſa
qu'on payoit à ce fleuve. L'uſage
derne eſt moins barbare, quoique p
être auſſi ridicule. En voici un autre
n'eſt que ſingulier ; c'eſt celui que
Egyptiens emploient pour traverſe
Nil. Deux hommes ſont aſſis ſur
botte de paille, tandis qu'une vache
précede à la nage. L'un d'eux tient d
main la queue de la vache ; de l'aut

dirige une corde attachée aux cornes de l'animal : en même tems l'autre homme, placé derriere le premier, gouverne avec une petite rame. Il eſt encore d'autres moyens de traverſer ce fleuve : mais, dit un de nos grands poëtes,

Le ſecret d'ennuyer eſt celui de tout dire.

M. de Voltaire, tout grand qu'il eſt, n'eſpéroit pas, ſans doute, de voir citer ſes ouvrages au bord du Nil. Ce pays, qui n'a peut-être jamais produit aucun poëte, ne me paroît pas devoir jamais être à portée de goûter les nôtres. Nous nous diſpoſons à le quitter inceſſamment, pour aller en Barbarie. Ainſi, Madame, je vais me rapprocher de vous ; mais ce ſera pour m'en éloigner encore ; car, des côtés d'Afrique, nous comptons nous embarquer pour les iſles de l'Archipel. Ce ſont toujours les occaſions qui nous déterminent ; & nous en trouvons une qui nous conduit à Tripoli. Quand on voyage par curioſité, on eſt indifférent ſur la route qu'on doit ſuivre, pourvu qu'on arrive à ſon but.

Je ſuis, &c.

Du grand Caire, le 10 juillet 1736.

ne un lieu de paſſage pour arriver à
s. Tripoli, capitale du royaume de
m, eſt ſituée ſur la côte de la Mé-
anée ; elle ſe diviſe en vieille & en
elle ville. Celle-ci eſt très-peuplée,
que d'une grandeur médiocre. Les
qui l'environnent ſont flanqués de
pyramidales, & munis de gros ca-
La vieille ville eſt preſque entié-
nt ruinée : cependant elle conſerve
e certaines marques de ſon an-
e ſplendeur. J'admirai ſur-tout un
n arc de triomphe, dont malheu-
ment près de la moitié eſt enterrée
le ſable. Tout l'édifice eſt de marbre
: le ciment ni la chaux ne ſont en-
our rien dans ſa conſtruction. Les
es qui le compoſent, ſont aſſis ſur
atines de plomb, & liés avec des
ons de fer ; ils ont environ cinq à
eds d'épaiſſeur en quarré. Il y a
e un autre motif pour préſumer
e bâtiment ne ſera pas ſi-tôt dé-
, c'eſt la ſuperſtition des habitans.
ſent qu'un prince ayant voulu en
quelques pierres, il ſe fit un trem-
nt de terre épouvantable, & qu'il
nt enſuite une pluie de ſable qui en-
t les ouvriers. C'eſt à peu près ce
raconte de ceux qui ont voulu re-
le temple de Jéruſalem.

Les religieux Franciſcains ont à Tr
poli une très-belle égliſe ; & ils en joui
ſent paiſiblement : leur maiſon renfer
auſſi un hôpital pour les eſclaves chr
tiens, lorſqu'ils ſont malades. Un hôpit
eſt d'un grand ſecours à Tripoli, la pe
y étant plus fréquente qu'ailleurs, &
faiſant, pour l'ordinaire, de grands r
vages.

Tout cet état eſt gouverné par un de
ſous la protection du grand-ſeigneu
auquel il paie un tribut annuel. C'eſt e
partie par le commerce d'étoffes de ſoi
& par celui du ſafran, que ſubſiſte cet
république. Le ſafran ſe tire de la mo
tagne de Garion, ſituée au midi de
ville : c'eſt là qu'il croît plus beau
meilleur qu'en aucun autre lieu connu
mais la principale richeſſe des habita
vient de leurs pirateries. En 1681, M
du Queſne eut ordre de châtier ces co
ſaires. Le grand-ſeigneur ménagea, e
faveur de cette nation, un traité qu'el
rompit bientôt après : elle en fut puni
par le maréchal d'Eſtrées, qui bombard
& déſola la ville.

Les principales villes du royaume d
Tripoli ſont Capez, Elhama & Ougel
La premiere eſt grande & bien fortifiée
mais preſque déſerte : elle fit grand

figure du tems des Romains ; ſon nom étoit alors Tacape, & celui du fleuve qui la traverſe, Triton. Il prend ſa ſource dans un déſert ſabloneux, & ſe jette dans la Méditerranée. Ses eaux ſont ſi chaudes, que, pour les boire, il faut les laiſſer repoſer pendant une heure. Celle dont s'abreuvent les habitans d'Elhama, l'eſt encore plus. Il faut l'expoſer vingt-quatre heures à l'air, pour la rendre potable.

Aux environs d'Ougela, eſt un pays déſert, mais renommé par une pétrification totale d'arbres, de plantes, de fruits, d'animaux, & même d'hommes. C'eſt de là que furent apportées en France, à M. de Pontchartrain, pluſieurs branches de palmier & d'olivier, avec leurs feuilles & leurs fruits ; le tout parfaitement pétrifié, & ſans avoir changé de couleur. On lui préſenta avec des rameaux de mêmes arbres, non pétrifiés ; l'on ne pouvoit, dit-on, les diſtinguer des autres, que par le toucher & la peſanteur. C'eſt encore dans le royaume de Tripoli, qu'a été trouvée la belle ſtatue de marbre d'une Veſtale, qui eſt aujourd'hui dans la galerie de Verſailles.

Toute la marine de ce petit royaume conſiſte en un vaiſſeau & cinq ou ſix pe-

Jemme juſqu'à dix à douze lie
avant, on ne voit que ruines m
ques : tel eſt, en particulier, un
de triomphe d'ordre corinthien,
compoſé d'une grande arcade, & d
autres plus petites à côté. Pour y
ver, on paſſe ſous un vaſte portic
même ordre, auprès duquel ſe tr
trois temples ruinés, mais qui l
encore appercevoir des reſtes de
Médéa, petit port de mer, en of
très-grand nombre. Je ne vous er
toutefois, que parce qu'il y avo
environs, la tour ou maiſon de can
d'où Annibal s'embarqua, après
ſauvé de Carthage. Avant que d'a
à Tunis, nous viſitâmes auſſi plu
lieux, qui tous méritent l'attentic
antiquaires, mais dont le détail po
fatiguer la vôtre.

Nous voici donc à Tunis, qui dom
nom à un royaume. Cette ville eſt au
ne, & fut tour à tour poſſédée par les
thaginois, les Romains & les Van
Ces derniers la ſaccagerent ; les A
l'inonderent enſuite, & après eu
Maures chaſſés d'Eſpagne par Ferd
& Iſabelle. Un des princes de cette
détrôné par l'audacieux Barberouſſi
rétabli par Charles-Quint. Dès-lor

état devint tributaire des Eſpagnols, ſur qui Selim II l'enleva. Depuis ce tems, il eſt reſté ſous la protection du grand-ſeigneur & le gouvernement d'un Dey. Ce royaume a quatre-vingt-dix lieues de long, ſur environ ſoixante-dix de large : il eſt diviſé en huit provinces, qui toutes enſemble forment deux diſtricts, celui d'été & celui d'hiver. On les nomme ainſi, parce que le Dey aſſigne chacune de ces ſaiſons, pour faire ſa viſite dans le diſtrict qui en porte le nom. C'eſt le circuit d'hiver que nous avions à peu près parcouru, en allant à Tunis. Nous nous propoſâmes de viſiter également celui d'été ; mais auparavant nous voulûmes connoître la capitale.

Tunis eſt ſituée dans une belle plaine, & forme un quarré-long d'environ une lieue de tour : elle a trois fauxbourgs qui, avec la ville, comprennent, dit-on, plus de vingt mille maiſons habitées. On voit, au milieu de cette capitale, une grande place environnée de boutiques : celles des parfumeurs reſtent ouvertes juſqu'à minuit. Il eſt rare que les maiſons aient plus d'un étage, & plus rare encore qu'elles ſoient bien meublées : on n'y voit ni chaiſes ni tapiſſeries ; on y remarque ſeulement quelques peintures à

la moſaïque, & certains chiffres arabes. Quant à la forme extérieure des maiſons, tous les toits ſont plats & en terraſſe, ſelon la coutume des Orientaux ; coutume bien préférable à celle que le climat ou une vieille routine nous fait encore ſuivre en France.

Les murailles de Tunis ont ſoixante pieds de hauteur, & ſont flanquées de pluſieurs tourelles. Un des principaux ornemens de cette ville eſt une ſuperbe moſquée, avec une tour fort élevée & d'une belle architecture. La citadelle eſt très-vaſte, & bâtie ſur une éminence, à l'oueſt de la ville. C'eſt un ouvrage de Charles-Quint, &, après lui, de don Juan d'Autriche, ſon fils naturel ; mais cet édifice menace ruine. On voit encore une place qui a conſervé le nom de cet empereur ; c'eſt celle où campa ce monarque, lorſqu'il ſe rendit maître de Tunis.

Cette ville a pluſieurs petites écoles, & même pluſieurs grands colleges. L'alcoran y tient lieu de tous les livres ; & la religion muſulmane, de toutes les ſciences. La plupart des moſquées y jouiſſent de revenus conſidérables ; elles renferment des dignités qui répondent à celles de nos chapitres, avec la différence qu'il eſt raiſonnable d'y mettre. Il

n'y a, ni à Tunis, ni dans les environs, aucun moulin, ſoit à vent, ſoit à eau; point de fontaines, point de puits, point de ruiſſeaux: on n'y boit que de l'eau de citerne. En récompenſe, les jardins y ſont grands, beaux, bien cultivés, & peuplés d'arbres à fruits, de citronniers, d'orangers, &c. On chauffe les fours & les bains avec du maſtic, du myrte, du romarin, & d'autres plantes aromatiques; ce qui parfume l'air & corrige l'influence des vapeurs qui s'élevent des marais voiſins. Le lac ou golfe, ſur lequel la ville eſt bâtie, a trois lieues de longueur ſur deux de large: il communique à celui de la Goulette, mais par un canal ſi étroit, qu'une galere ne peut y paſſer. Le palais du Dey eſt ſitué à quatre milles de Tunis. On prétend qu'avec les bains & tous les logemens qui en dépendent, ce palais ſeul a une lieue de tour. Nous n'en viſitâmes qu'une foible partie; encore fallut-il attendre un jour d'audience publique. Les ſouverains Orientaux ne laiſſent pas pénétrer dans leurs palais avec la même facilité que ceux d'Europe.

Après quelques jours de repos, nous reprîmes nos obſervations: nous allâmes, à quelque diſtance de cette capitale, viſiter le ſanctuaire de Seydydoule; c'eſt le

tombeau d'un ſaint très-révéré des Maures. On y remarque trois morceaux contigus d'un pavé de moſaïque, travaillé avec beaucoup de ſymmétrie & de proportion : il offre des figures de chevaux, d'arbres, d'oiſeaux & de poiſſons. Le fond en eſt beau, les couleurs en ſont bien ménagées. Le cheval y eſt repréſenté dans une attitude noble & fiere : les oiſeaux ſont des faucons & des perdrix ; les poiſſons repréſentent le mulet & la dorade ; les arbres, des palmiers & des oliviers : tous ces objets ſont imités avec beaucoup de naturel. Eſt-ce l'ouvrage des Sarrazins, comme l'aſſuroit le docteur ? Eſt-ce un prétoire Romain, comme le ſoutenoit M. de S.....? C'eſt ce que j'ignore, & ce dont nos ſavans ne purent convenir entre eux ; mais deux ſavans peuvent-ils convenir de rien ?

A quelques lieues plus loin, eſt l'ancienne Aquilaria. On voit, dans ſes environs, une montagne creuſée avec beaucoup de ſoin. Depuis le niveau de la mer juſqu'à la hauteur de trente pieds, elle eſt ſoutenue par des piliers & des arcades qu'on a laiſſé ſubſiſter à deſſein. Dans certains endroits, elle eſt percée de maniere que l'air y paſſe librement ; ce ſont

les carrieres qui avoient ſervi à bâtir l'ancienne Carthage, & preſque les ſeules marques viſibles que Carthage ait exiſté.

En effet, Madame, à peine apperçoit-on quelques traces de cette ancienne rivale de Rome. Il ne ſubſiſte ni arc de triomphe, ni morceaux curieux d'architecture, qui puiſſent en rappeller le ſouvenir : il faut même avoir préſentes les anciennes deſcriptions qu'on en a faites, pour ſe rappeller ſa ſituation. Carthage étoit bâtie ſur trois montagnes aſſez élevées ; elle s'étendoit juſqu'à Sal-Karah, où l'on voit encore quelques canaux ſi ingénieuſement pratiqués, que l'eau s'y introduit par filtration. Ces aqueducs la conduiſoient dans les réſervoirs de Carthage, à travers d'une ſuite de montagnes & de vallées, & dans une étendue de plus de ſoixante milles. Tous ces réſervoirs étoient contigus, & communiquoient de l'un à l'autre : leur grandeur étoit d'ailleurs égale ; ils avoient chacun cent pieds de long, vingt de large & trente de profondeur. Ce ſont là les ſeuls monumens échappés à la deſtruction générale ; c'eſt tout ce qu'on peut dire aujourd'hui ſur cette ville, qui a exercé la plume de tant d'écrivains, & mis Rome à deux doigts de ſa perte.

Nous recherchâmes auſſi les reſtes d'une autre ville moins conſidérable que Carthage, mais célebre par le ſuicide de Caton. Vous devinez bien que je veux parler de l'ancienne Utique ; mais ce ne fut que par conjectures, que nous nous arrêtâmes à Biſerte. Les veſtiges d'une foule de bâtimens ſuperbes, de quelques citernes magnifiques, & d'un grand aqueduc, nous firent préſumer que Biſerte étoit autrefois Utique. Au ſurplus, nous fûmes enchantés des environs de cette ville : ils forment une ſuite de plantations d'oliviers, & des boſquets les plus rians.

Nous viſitâmes quelques autres places dont je vous épargnerai la deſcription ; elles font partie du diſtrict d'été, qui en contient un plus grand nombre que celui d'hiver. Le ſol y eſt d'ailleurs plus abondant, le peuple plus affable & plus gai. On prétend que ce ſont, de tous les Africains, ceux dont le commerce eſt le plus doux & le plus facile. Il en faut dire autant des habitans de Tunis. On peut attribuer cette douceur de caractere à celle du climat. L'air qu'on y reſpire eſt très-pur & très-ſain : rarement la peſte y fait-elle ſes ravages, tandis qu'elle déſole ſi ſouvent les autres états de Barbarie. Le terroir y eſt auſſi très-

fertile ; mais les Maures ſont pareſſeux, & ſur-tout découragés par la tyrannie des Turcs. Ces derniers ne leur permettent point de cultiver au-delà d'une certaine quantité de terres, c'eſt-à-dire, autant qu'il en faut pour les faire ſubſiſter. Les Maures entendent fort peu l'agriculture ; à peine marquent-ils les ſillons avec la charrue : ils ſe ſervent indifféremment de bœufs, de mulets ou de chameaux pour la conduire. Ils prennent très-peu de ſoin de leurs beſtiaux, les nourriſſent mal, & ne les mettent jamais à couvert, même dans le tems le plus rude. Il eſt vrai qu'ils regardent comme un crime énorme, de ſurcharger un chameau : à cela près, ils l'emploient à une infinité d'uſages, & en retirent les plus grands ſervices. Rien de plus docile & de plus doux que ces animaux. Un enfant peut les charger & les conduire en toute ſûreté : ils portent le double de la plus forte mule, & ſont de très-petite dépenſe ; un chameau peut même ſupporter la faim & la ſoif durant pluſieurs jours.

Les chevaux de Barbarie ſont connus dans toute l'Europe : ils ſont petits, mais vigoureux, & conſervent leur force durant vingt-cinq à trente ans. Ils ſurpaſ-

ſent, à cet égard, les chevaux Eſpagnols; mais ils n'en ont ni le port ni la viteſſe. Les beſtiaux, la volaille & le gibier propres pour la table, ne ſont point rares dans ce pays; mais ils n'ont pas la même qualité que les nôtres. A Tunis, le bœuf n'eſt bon que ſix mois de l'année; le mouton a l'odeur forte; à l'égard du veau, les Maures n'en font aucun uſage: ils trouvent même étonnant que les chrétiens tuent cet animal avant ſon parfait accroiſſement; tems, diſent-ils, où il fournit une quantité de viande bien plus conſidérable. Ce raiſonnement n'eſt pas d'un convive délicat: je ne le crois cependant pas d'un Barbare.

Le pain qu'on fait à Tunis, eſt blanc & de fleur de farine. Il eſt pour les gens aiſés une ſorte de mets dont ils font ſouvent uſage; c'eſt une confection d'herbes fort chere, mais ſi propre à réjouir l'imagination, que quiconque en a mangé une ſeule once, eſt gai le reſte du jour, & ne redoute aucun péril. Quant au peuple, il uſe de farine d'orge, pétrie & cuite dans de l'eau & du ſel, qu'il détrempe enſuite dans de l'eau & du beurre. Les plus pauvres vivent encore plus mal; leur nourriture eſt un mêlange de farine d'orge crue, d'eau & d'huile, dans lequel

on met du jus de citron : c'eſt un manger ſain & rafraîchiſſant, mais peu agréable. J'en parle d'après l'expérience ; j'ai voulu goûter de tous ces différens mets.

Les Maures penſent autrement que nous à l'égard des jardins : les leurs ne ſont que des enclos d'arbres, ſans allées ni compartimens. Ils diſent que la peine de planter eſt aſſez grande, ſans y joindre encore celle qu'exige cette ſymmétrie. Il y a près de Tunis & de Biſerte, quelques vignes qui produiſent de bon raiſin. Les Turcs le vendent aux eſclaves chrétiens ; ceux-ci en font du vin, & enſuite le revendent fort cher aux Turcs & aux Maures, à qui leur loi défend d'en boire.

Les Tuniſiens commercent avec pluſieurs nations de l'Europe, & ſur-tout avec la France ; ils en tirent des draps, du vermillon, du ſucre, du poivre, du girofle, du vin, de l'eau-de-vie, du papier, du fer, de l'acier, des quincailleries, &c. Ils donnent, en échange, du bled, de l'huile, des fèves, des lentilles, de la cire, de la laine, des cuirs & du marroquin. Tout vaiſſeau marchand qui entre dans la rade de Tunis, ſalue de trois coups de canon le château de la Goulette ; ſi c'eſt un vaiſſeau de guerre, la Goulette commence par le ſaluer, &

ſur le champ on a ſoin de renfermer tous les eſclaves de la ville. La raiſon, c'eſt que ſi l'un d'eux trouvoit le moyen de ſe ſauver ſur ce bâtiment, on ne ſeroit point en droit de le réclamer.

Deux des principales branches du commerce des Tuniſiens ſont les caravanes de Salé & de Gadèmes. Cette derniere ville n'a que deux rues, mais d'une longueur prodigieuſe. La maniere dont ſes habitans commercent avec les Negres leurs voiſins, eſt ſinguliere. Les uns & les autres ſe rendent à une montagne de la Nigritie, & reſtent chacun de leur côté. Les Gadémois s'avancent juſqu'au milieu de la montagne, y étalent leur marchandiſe, & ſe retirent. Les Negres arrivent à leur tour, examinent ce qu'on leur apporte, placent ſous chaque choſe la quantité de poudre d'or qu'ils veulent en donner, & s'en retournent à leur poſte. Ceux de Gadèmes reviennent une ſeconde fois; & ſi la poudre d'or, laiſſée par les Negres, leur paroît équivalente au prix qu'ils ont marqué ſur leurs marchandiſes, ils prennent la poudre, & laiſſent ces dernieres. Si au contraire cette poudre leur paroît inſuffiſante, ils n'y touchent point, & s'en retournent de nouveau. Les Negres ne

manquent pas d'y faire l'addition convenable, & n'emportent les marchandiſes que quand la poudre a été elle-même enlevée. Que penſez-vous de cette maniere de négocier entre deux nations qu'il nous plaît d'appeller Barbares ?

Le royaume de Tunis eſt peuplé de Turcs, de Maures, de Juifs & de Chrétiens. Les Turcs forment, en quelque ſorte, le plus petit nombre, & ne ſont même que le rebut de leur nation : cependant ils tiennent, pour ainſi dire, celle des Maures dans la ſervitude. Ceux-ci habitent les villes, ou vivent ſous des tentes. Les Juifs occupent dans Tunis un quartier ſéparé : on fait monter leur nombre à neuf ou dix mille. Il eſt une autre eſpece d'habitans, qui jouiſſent des mêmes privileges que les Turcs, ce ſont les renégats chrétiens. Leur talens les élevent aux premiers emplois, & juſqu'à la dignité de Bey. A l'égard des chrétiens, ceux qui ne ſont pas eſclaves, habitent un fauxbourg ſitué à quelque diſtance de la ville ; aucun d'eux ne paroît dans les rues, après cinq heures en hiver, & huit heures en été. S'ils ſe montroient plus tard, ils s'expoſeroient aux inſultes de la canaille. Cette loi parut très-dure au marquis : il réſolut de l'enfreindre, &

Elle devoit être bien floriſſante, puiſqu'elle contenoit trente-ſix villes, qui ſont à préſent converties en autant de villages.

La capitale eſt grande & bien conſtruite ; ſes édifices ſont réguliérement bâtis, & à pluſieurs étages comme les nôtres : ſon port eſt ſûr, & ſon château bien fortifié : il commande la ville & toute la côte. La grande égliſe eſt d'une architecture gothique fort agréable ; mais le dedans eſt orné de peintures à la Grecque, ſi mauvaiſes & ſi ridicules, qu'il n'y a pas de barbouilleur en France, qui n'en fît de plus belles. Ce ſont des figures de ſaints, comme je l'ai remarqué par les noms qui ſont écrits au bas ; car il n'eſt pas poſſible d'en juger autrement. Nous ne vîmes d'antiquités remarquables dans toute l'iſle, que les ruines d'un ancien bâtiment ſitué dans un vallon obſcur, à vingt milles de la capitale. Neptune avoit été amoureux d'une nymphe de Scio ; & ce lieu favorable, plus qu'aucun autre, à ſes amours, peut bien avoir été choiſi dans la ſuite, pour lui élever un temple. Je vis preſque à une ſource, dont on dit que l'eau rend nerveux ceux qui en boivent. Le docteur oſa tenter l'expérience ; & je ne remarquai en lui aucun changement.

encore plus grave. Quelques Turcs accoururent, en nous menaçant par de grands cris. Nous étions réſolus de ne pas les ménager plus que les Maures. J'étois en même tems très-inquiet du péril où le marquis s'alloit jetter : je n'étois pas non plus ſans inquiétude pour moi-même. Il y avoit déja quelque tems que cette ſcene étoit commencée, lorſqu'un tumulte encore plus grand me fit juger que la cataſtrophe approchoit : je frémis, je l'avoue. Quant au marquis, il menaçoit de caſſer la tête à quiconque s'oppoſeroit à ſon paſſage : il tenoit un piſtolet d'une main & ſon épée de l'autre. Je fis ce que je lui voyois faire. Au même inſtant, une troupe de Turcs bien armés s'avance en ordre, avec un Aga à la tête. Le peuple ſe diſſipe ; & nous nous trouvons délivrés par ceux que nous avions cru voir venir fondre ſur nous. C'étoient M. de S..... & le docteur qui, nous voyant abſens, & inſtruits des périls où nous allions nous expoſer, étoient allés ſolliciter ce ſecours : ils l'avoient obtenu à la recommandation du conſul de France. Le marquis récompenſa les ſoldats, & même l'officier ; car un Turc, de quelque qualité qu'il ſoit, ne refuſe jamais un préſent ; ſouvent même il l'exige.

Ce qu'on appelle ici *les honnêtes gens*, ſont doux & polis. Les femmes ſont belles & bien parées ; elles ſe couvrent le viſage quand elles ſortent. Ces peuples, comme je l'ai dit plus haut des Egyptiens, tiennent pour ſaints les foux qui courent les rues. Si parmi eux il ſe trouve quelque original qui ait, ou qui affecte dans ſa conduite quelque choſe de ridicule ou de ſingulier, il eſt auſſi-tôt réputé ſaint. On ſe proſterne devant lui ; on demande ſa protection ; on recherche ſon amitié ; on craint ſa colere ; ſon ennemi devient celui du peuple, & ſouvent la triſte victime d'une aveugle ſuperſtition ; car il ne tient qu'à ces inſenſés de faire lapider quiconque a le malheur de leur déplaire. On ſe laiſſe arracher tout ce dont ils témoignent avoir envie ; & l'affront le plus ſanglant pour un mari, devient une gloire, un mérite, un honneur, quand il lui arrive de la part du ſaint. On m'a aſſuré que le jour d'une noce, un de ces foux voyant paſſer la mariée, & la trouvant à ſon gré, la demanda, pour un moment, au mari qui la lui accorda, & les couvrit de ſon manteau. Tout le monde envioit le bonheur de l'époux, & lui faiſoit des complimens. J'ai eu occaſion de voir un de ces ſaints,

enfin de leur propre poids. On a ſoin de tenir le terrein propre, afin que cette gomme précieuſe ne contracte aucune ſaleté. On en fait, à la mi-août, une premiere récolte qui dure huit jours; & après de nouvelles inciſions, on commence la ſeconde à la fin de ſeptembre. Le maſtic continue encore de couler pendant ſix ſemaines, après lequel tems la récolte n'eſt plus permiſe. Le plus beau, celui que les marchands appellent le maſtic mâle, doit être en petits grains clairs, tranſparens, d'un blanc tirant ſur le citron; & d'une odeur aromatique. Il ſe caſſe net ſous la dent, s'amollit à la chaleur comme la cire, & s'enflamme ſur la braiſe. On déſigne, ſous le nom de maſtic femelle, celui qui eſt d'une qualité inférieure. On emploie l'un & l'autre intérieurement, pour fortifier l'eſtomac, arrêter les vomiſſemens & les diarrhées; & on le fait entrer dans la compoſition de pluſieurs vernis. On s'en ſert dans l'Orient pour pétrir du pain qui acquiert, avec le goût de cette gomme, une blancheur agréable à la vue.

Tout le maſtic de la premiere récolte appartient au grand-ſeigneur, & doit être livré à l'officier chargé de le recueillir. Si quelqu'un étoit convaincu d'en

LETTRE IX.

SUITE DES ETATS BARBARESQUES.

L'ÉTAT d'Alger touche à celui de Tunis; & nous ne ſortîmes de l'un, que pour entrer dans l'autre. Je perſiſte dans la méthode que je me ſuis preſcrite, de n'offrir à vos yeux, Madame, que ce qui peut fixer votre attention.

Je vais donc vous conduire d'une ſeule traite juſqu'à Bonne, ſituée à plus de vingt lieues de Tunis. C'eſt, dit-on, l'ancienne Hyppone: on voit du moins, dans ſes environs, les ruines d'un édifice qu'on dit être celles de la cathédrale de ſaint Auguſtin, avec une fontaine & des figures qui portent ſon nom. Il faut y joindre encore une ſtatue de marbre mutilée, devant laquelle les matelots François & Italiens ne manquent jamais de ſe proſterner, en invoquant le ſaint évêque: ce ſont là les ſeules preuves que Bonne ſoit ſa ville natale & épiſcopale.

De-là nous paſſâmes à Conſtantine, qui donnoit autrefois ſon nom à toute une province. C'étoit la réſidence des

ois Arabes : ſes magnifiques reſtes nous nnent une haute idée de ſon ancien ſtre. On prétend qu'elle en dut la plus ande partie à une fille de l'Empereur onſtantin, qui la fit rétablir & embel- ; de-là auſſi le nom qu'elle porte, & i a ſurvécu à ſes monumens. Le diſtrict Conſtantine eſt très-étendu, & peu- par un grand nombre de tribus Ara- , parmi leſquelles il y en a une, dont le mmerce, dit-on, conſiſte à proſtituer femmes & ſes filles au premier venu. Après bien des fatigues, nous arrivâ- s à Alger. Cette ville donne ſon nom out le royaume qui en dépend ; mais ignore d'où ce nom lui vient à elle- me. Cet état fut poſſédé ſucceſſi- ment par les Romains, qui le garde- nt environ quatre cens ans, par les ndales, qui en chaſſerent les Romains, qui, à leur tour, en furent chaſſés les Grecs. Ceux-ci conſerverent te conquête un peu plus d'un ſiecle, ſe virent contraints de l'abandonner Arabes, qui la garderent encore moins tems. Les Africains ſecouerent le joug, obéirent enſuite ſucceſſivement à dif- entes familles nées parmi eux ; mais ils ent de nouveau ſoumis par les deſ- dans de ces mêmes princes Arabes,

à qui ils l'avoient été autrefois. Ce
niers, pour empêcher que l'Afri
ſortît déſormais des mains de leur
partagerent ce pays en pluſieurs r
mes, ſubdiviſés en provinces, ſ
gouvernement de différens chefs
tat d'Alger fut diviſé en quatre
ties, & ſoumis à un pareil nomb
princes. Ils ſe ſoutinrent tant qu'
curent en paix; & ce qui doit voi
prendre, c'eſt qu'ils y vécurent
pluſieurs ſiecles: ils s'en laſſerent à
s'attaquerent, s'entre-détruiſirent.
ques-uns ſe virent contraints d'app
leur ſecours les Eſpagnols, qui, d
libérateurs, ſe firent bientôt leur
tres: ils le devinrent également d'
Cette ville eut recours au fameu
ſaire Barberouſſe, qui la délivra d
Eſpagnol, mais pour lui en impo
plus tyrannique, plus ſanguinai
fut lui qui, à force de perfidies
meurtres, après s'être fait roi d'
établit la forme de gouverneme
ſubſiſte encore. La maniere don
cet uſurpateur, mérite d'être rapp

Pourſuivi par les troupes que Cl
Quint avoit envoyées en Afrique,
pouvoir arrêter les Eſpagnols, l
ſtratagême digne d'un corſaire o

joncha le chemin d'or, d'argent, de
oux & de vaiſſelle précieuſe : il eſpé-
it gagner aſſez de tems, pour mettre
riviere d'Huexda entre lui & ceux qui
pourſuivoient. Des Africains & des
ırcs n'euſſent pas réſiſté à cette amorce;
e ne put ralentir la courſe des Eſpa-
ols : ils foulerent aux pieds ces tréſors,
eignirent l'arriere-garde de l'ennemi,
la taillerent en pieces. Barberouſſe,
i étoit déja de l'autre côté de la ri-
ıre, la repaſſe avec ce qu'il a de trou-
ı, combat en déſeſpéré, & eſt tué
ec tous ſes ſoldats.
Sa mort ne délivra point Alger de la
rannie des Turcs : ils élurent Cheredin,
re de Barberouſſe. Celui-ci s'apperçut
ntôt que ſon gouvernement étoit
ieux aux Algériens : il mit ſes états
ıs la protection de Selim I, empereur
Conſtantinople. Ce prince ne laiſſa à
eredin, que la dignité de vice-roi,
lui envoya deux mille janiſſaires bien
ıés. Une foule de malfaiteurs, ou
utres Turcs ſans reſſource, paſſerent
Levant à Alger, & formerent un corps
z nombreux, pour ſubjuguer les Mau-
& les Arabes.
Les Turcs ſeuls & les renégats chré-
ıs peuvent être admis dans l'armée.

On appelle de ce nom un corps d'env
douze mille hommes, en quoi conſiſt
force, le ſoutien & la défenſe d
royaume. Le Dey, ou ſouverain
Beys, ou gouverneurs des provin
les commandemens des armées, les ſe
taires d'état, les capitaines de vaiſſe
en un mot, tous les officiers, tant c
que militaires, ſont compris dan
nombre. Le Dey n'eſt plus, comm
premiers ſucceſſeurs de Barberouſſe
ſimple vice-roi; c'eſt un ſouverain
abſolu, qui diſtribue les récompenſ
les châtimens, ordonne les armeme
les expéditions de guerre, nomme à
tes les charges, régit toutes les affair
l'état, ſe fait rendre compte, &
rend à perſonne. Il doit être élu p
voix unanime de l'armée; & le moi
ſoldat peut aſpirer à cette dignité. L
pereur Turc eſt cependant toujour
puté le protecteur des Algériens; m
ſe mêle fort peu de leurs affaires; à-
près comme le roi de France prote
république de Geneve, & la laiſſe ſe
verner ſelon ſes uſages.

Il n'y a aucune auberge, ni dans la
d'Alger, ni dans tout le royaume. N
logeâmes chez le conſul, qui nous
digua ſes offres de ſervice. Il nou

très-utile à bien des égards, nous accompagna dans toutes nos recherches, & nous épargna plus d'une insulte, dans un pays où tout ce qui n'est pas Turc, est exposé aux mépris & aux outrages d'une soldatesque effrénée.

Alger est bâtie sur la pente d'une montagne, & s'étend vers le port, en forme d'amphithéatre : ses murailles construites, en partie, de pierres de taille, & en partie, de briques, sont environnées d'un fossé large & profond : ses rues vont presque toutes en penchant, suivant l'assiete de la ville ; elles sont si étroites, qu'à peine deux hommes peuvent y passer de front : c'est, dit-on, pour garantir les habitans de l'extrême ardeur du soleil. Au surplus, les maisons, bâties de briques & de pierres, sont d'une forme en général quarrée ; presque toutes ont une grande cour, autour de laquelle regnent quatre galeries soutenues de colonnes. Sur ces galeries est une terrasse qui sert à différens usages, même à former un petit jardin : on peut s'y promener, &, qui plus est, parcourir, de terrasse en terrasse, toute la ville, sans être obligé de mettre une seule fois pied à terre. Les cheminées sont construites de maniere, qu'elles ressemblent à de petits

dômes placés à chaque angle des terraſſes; elles ſont ornement, tandis que chez nous, elles dégradent l'extérieur des plus beaux édifices. Celui qui l'emporte ſur tous les autres, eſt le palais du Pacha : il eſt ſitué au milieu de la ville, & entouré de deux belles galeries placées l'une ſur l'autre, & ſoutenues par deux rangs de colonnes de marbre. Après ce palais, eſt celui du Dey : on peut citer auſſi les bâtimens qui ſervent de caſernes aux ſoldats Turcs non mariés ; car ceux qui le ſont, ne peuvent y loger. Les premiers ſont ſervis avec grand ſoin, par des eſclaves, aux dépens du gouvernement. Ces Captifs ont auſſi leur caſernes ; c'eſt ce qu'on nomme *bagnes* : ce ſont de grands bâtimens, ſous la direction d'un gouverneur & de pluſieurs officiers ſubalternes, qui ont chacun leurs fonctions particulieres. Ils ſont obligés de rendre au Dey un compte fréquent du nombre des eſclaves & des dépenſes faites pour leur entretien.

J'aurois déja dû vous parler des moſquées : on en compte dix grandes, & environ cinquante petites ; les unes & les autres offrent peu de magnificence : Il y a de plus, à Alger, un très-grand nombre d'écoles publiques pour les en-

s, & trois colleges pour les jeunes
s qui veulent s'inſtruire dans les ſcien-
qu'on peut enſeigner en Barbarie. Je
pu vérifier ni la nature des leçons,
es progrès des éleves.
a ville n'eſt pourvue d'aucune ſource
au fraîche ; & la ſéchereſſe rend très-
vent les citernes inutiles ; mais on y a
pléé par le moyen d'un aqueduc qui
à remplir un vaſte réſervoir, & four-
en même tems de l'eau à plus de cent
aux, à chacun deſquels eſt attachée
grande cuilliere pour l'uſage public.
ſt permis à tout particulier, libre ou
lave, d'y boire : il regne même alors,
re les uns & les autres, une ſorte d'é-
ité : chacun eſt obligé d'attendre ſon
ır, ſans donner aucune marque d'im-
ience. Il faut en excepter les Turcs :
ux-ci boivent dès l'inſtant de leur ar-
ée. Il faut auſſi en excepter les Juifs,
is dans le ſens oppoſé : un Juif ne
ıt boire, ni en préſence d'un Maure, ni
préſence d'un eſclave Chrétien.
Les tombeaux des Deys & des Pachas
ıt en dehors, & proche d'une des
rtes de la ville : ils ont dix à onze pieds
haut, & s'élevent en forme de dôme.
: d'entre eux ſe touchent circulaire-
nt : ce ſont les ſépulcres d'autant de

Deys qui furent tous ſucceſſivement
& maſſacrés le même jour.

J'oubliois de dire auſſi un mot des l
chauds qui ſe trouvent à Alger ; ils y
en grand nombre, & à un prix très-
dique : cependant rien de plus propr
de mieux entretenu ; j'ajouterois mê
de mieux orné que ces ſortes d'endr
rien auſſi de plus ſouvent fréquenté
loi des Turcs les oblige à des ablut
réitérées ; & la nature du climat im
la même néceſſité à ceux qui ne
point mahométans. Les Algériens ſ
en général, très-économes & amis
tempérance ; le roi en donne lui-m
l'exemple. Une des principales fonct
de ce prince, eſt de rendre la juſti
ſes ſujets ; cela ſe fait ſans écritures,
frais & ſans appel. On ne voit ici ni a
cats, ni procureurs, ni même auc
eſpece de ſolliciteurs ; il n'y a non
aucuns dépens à rembourſer ou à pa
Si le plaignant eſt convaincu d'a
porté une accuſation fauſſe, ou fait
demande illégitime, il eſt puni de c
cens coups de bâton ; moyen plus
que les dommages & intérêts, pour
venir d'injuſtes chicanes.

Les loix criminelles ne ſont pas mo
expéditives que les loix civiles. Un
le

leur, ou un meurtrier pris ſur le fait, eſt conduit devant le Dey, & ſur le champ livré au ſupplice. Les banqueroutes frauduleuſes ſont punies de mort; ce qui ſe pratique rarement chez les nations policées. C'eſt auſſi l'uſage, à Alger, d'empriſonner les débiteurs après l'expiration du terme qui leur a été accordé; mais en même tems le Dey exhorte les créanciers à uſer d'indulgence. Il leur rappelle pluſieurs paſſages de l'alcoran, qui portent que, lorſqu'un débiteur eſt pauvre & inſolvable, la dette doit être remiſe; qu'il faut même le ſoulager par des aumônes. Avouez-le, Madame; de telles pratiques font honneur à cette nation barbare, & en feroient à ceux qui la qualifient de ce nom.

Ce n'eſt pas non plus l'uſage de quitter ſes opérations, & de louer des places pour voir donner la mort à un de ſes ſemblables. Un criminel qui a reçu ſa ſentence, marche ſans fers & ſans menottes, vers le lieu de l'exécution. Il eſt ſuivi d'un ſeul officier, & à peine remarqué par le peuple. Il y a auſſi quelque différence entre le guet d'Alger & celui de nos villes. Cette garde eſt ici reſponſable des vols qui ſe commettent, & paie ſur le champ; ceux-même qui ont leur

maiſon devant cele qui a été vollée ; ſont mis à mort. En un mot, les Algériens ont l'avantage, aſſez rare par-tout ailleurs, d'être bien gardés chez eux, & promptement ſecourus, s'ils ſont attaqués au-dehors.

Les marabouts, ou prêtres de cette contrée, y ſont très-reſpectés : ils n'ont cependant aucune juriſdiction eccléſiaſtique ; ils influent encore moins ſur les affaires d'état. Les Turcs Algériens les obſervent de près, parce qu'autrefois ils uſurperent la ſouveraineté, & la rendirent héréditaire dans leur corps. Au ſurplus, ce royaume eſt habité par différentes nations, par les naturels du pays, par les Maures, par les Arabes, par des Juifs, par des Turcs, & enfin par des Chrétiens.

Les Maures de la campagne ont quelque rapport avec les Arabes : comme eux, ils errent en familles, & forment des tribus ſéparées. Ils ſont ſi experts à découvrir la nature d'un terroir, qu'ils choiſiſſent toujours les plus propres aux productions de chaque ſaiſon : une ſeule tente renferme ſouvent deux ou trois branches de la même famille. Un moulin portatif, compoſé de deux pierres, quelques vaiſſeaux de terre, forment une

partie des ameublemens de ces cabanes. Une autre tente, & quelquefois la même, renferme tout à la fois les chevaux, les ânes, les vaches, les chevres, les chiens, les chats & la volaille. Tout l'habillement des hommes conſiſte dans une piece de drap blanc fort groſſier ; elle eſt d'environ quatre à cinq aunes, & ſert à les envelopper depuis la tête juſqu'aux talons : quelques-uns plus aiſés, portent un manteau : ils le conſervent pour l'ordinaire toute leur vie. Ils ont pour méthode, quand la pluie les ſurprend, de le plier avec ſoin, de le poſer ſur une pierre, & de s'aſſeoir nuds par-deſſus ; de ſorte que c'eſt le corps qui garantit le manteau de la pluie, au lieu d'en être lui-même garanti par le manteau.

Les Maures marient leurs enfans ſi jeunes, qu'il n'eſt pas rare d'y voir des filles devenir meres avant l'âge d'onze ans, & quelquefois beaucoup plutôt. Celui qui recherche une fille en mariage, doit, en quelque ſorte, l'acheter ; auſſi eſt-il d'uſage de lui demander : Combien vous coûte la mariée ? A quoi il répond : » » Une femme ſage & vertueuſe n'a point » de prix ». Arrivée devant ſa tente, les compagnes de la jeune future lui préſentent un bâton ; elle le prend, & l'en-

fonce dans la terre auſſi avant qu'elle peut, en diſant : « que comme ce bâton » ne pourra être arraché que par force, » rien auſſi que la force, ne pourra la ſé- » parer de ſon époux ».

Les Arabes qui habitent le mont Atlas & les plaines voiſines, vivent, dit-on, avec plus d'élégance que les Maures. Ils ſont redevables de cette eſpece d'opulence, à leur commerce avec les villes de Tunis & de Fez. Pluſieurs d'entr'eux s'occupent auſſi de l'agriculture & de la chaſſe des bêtes fauves ; d'autres cultivent l'aſtronomie & la poéſie, chantent leurs amours, leurs chaſſes & leurs combats. Un poëte célebre eſt aſſuré d'une récompenſe honorable de la part du Cheque. On nomme ainſi le chef de chaque tribu. Les Cheques s'appliquent eux-mêmes à compoſer des vers, & à garder leurs troupeaux : ils comparent leur maniere de vivre à celles des anciens patriarches. Leurs meilleurs poéſies ſont raſſemblées en un corps ; on les fait apprendre par cœur aux enfans ; & c'eſt une des parties eſſentielles de leur éducation.

A l'égard des Juifs, ils ſont très-nombreux, & ſur-tout extrémement mépriſés dans ce royaume ; il ne leur eſt pas

permis d'habiter parmi les Mahométans, quoiqu'on accorde ce privilege à toutes les autres nations. Leurs femmes ſont obligées d'aller à viſage découvert, pour les diſtinguer des Mahométanes, qui ne ſortent jamais que voilées.

Les Turcs ſont tous ſoldats, & regardés comme nobles : ils ſuccedent, ſelon leur rang, aux emplois & aux dignités. Les renégats chrétiens jouiſſent des mêmes privileges : dès l'inſtant qu'ils profeſſent ouvertement le mahométiſme, ils entrent en paie, & peuvent aſpirer aux plus hauts emplois, même à la place de Dey. Pour ce qui eſt des eſclaves, ils ne ſont ici que trop nombreux ; ceux qui en ont le plus, les louent, ſoit aux Turcs pour aller en mer, ſoit aux étrangers qui viennent s'établir dans les villes. On a tort de croire en Europe, que les Algériens aient recours aux promeſſes, aux menaces, aux mauvais traitemens, pour déterminer leurs eſclaves à embraſſer le mahométiſme. Ils redoutent, au contraire, leur apoſtaſie ; elle mettroit ces captifs hors d'état d'être délivrés par les peres de la Mercie, ou leur ôteroit l'envie de ſe racheter eux-mêmes. Au reſte, toutes les religions ſont tolérées : tous les

étrangers, tant eſclaves que libres, ont leurs prêtres & leurs égliſes ; quant aux femmes Turques, très-peu d'entre elles ont quelque idée de religion. On regarde comme une choſe indifférente, qu'elles prient ou ne prient pas ; qu'elles aillent à la moſquée, ou qu'elles reſtent chez elles. On leur perſuade qu'elles ne ſont faites que pour contribuer aux plaiſirs des hommes ; & elles ſe le perſuadent très-facilement d'elles-mêmes.

Les Algériens n'ont ni concerts, ni aſſemblées, ni aucun ſpectacle public ou particulier : ils ne connoiſſent point les jeux de hazard ; il ne leur eſt pas même permis de jouer de l'argent à ceux de ſociété, tels que les échecs & les dames, &c. Ils n'ont que peu ou point de vaiſſelle d'argent. Leurs cuillieres ſont de bois, & ils ne ſe ſervent point de fourchettes ; ils ne ſe ſervent pas même de table. Les mets ſont placés ſur une natte qui s'enleve après le repas : les autres ameublemens ſont très-ſimples, même parmi les gens les plus riches. La plus belle chambre n'eſt ornée que d'un tapis, ſouvent même que de nattes de jonc ou de feuilles de palmier. Les tapiſſeries, les chaiſes, les glaces, les bureaux, les buffets,

les tableaux, toutes ces inventions du luxe en ſont proſcrites. Les femmes ne ſe peignent point le viſage, comme nos dames Françoiſes ; mais elles ſe noirciſſent les cheveux & les ſourcils, & ſe teignent le bout des doigts d'un aſſez beau bleu. Tout cela eſt affaire de fantaiſie ; & peut-être ne gagnerions-nous pas à comparer les nôtres avec celles de ces Africains.

Nous fîmes (c'eſt-à-dire toute notre ſociété) différens voyages dans quelques villes qui dépendent d'Alger. Cet état eſt diviſé en trois gouvernemens, que les Turcs nomment celui du Levant, celui de l'Oueſt, celui du Midi. Chaque gouvernement eſt ſoumis à un Bey, qui l'eſt lui-même au Dey d'Alger. Il y a peu de villes murées, & d'édifices d'une certaine importance dans tout le royaume. Les nombreuſes tribus de la campagne menent une vie errante : on les diſtingue par *adouars* ou campemens. On nomme ainſi un certain nombre de familles qui ſe réuniſſent & logent ſous des tentes. Ces adouars changent de lieu & de ſituation, ſuivant les ſaiſons & la commodité de l'agriculture & du pâturage.

Je vais vous parler tout de ſuite de notre voyage de Fez & de Maroc. Ces

deux villes ſont ſituées à environ douze lieues l'une de l'autre : chacune d'elles eſt capitale d'un royaume, & ſoumiſe au même ſouverain. Fez eſt diſtinguée en vieille & en nouvelle ville ; c'eſt le vieux Fez qui mérite le plus d'attention : il a neuf milles de circonférence. La forme des maiſons eſt à-peu-près la même qu'à Alger. Chez les plus riches habitans, les cours ſont ornées de fontaines, de grands baſſins de marbre, entourés d'orangers & de citronniers qui, d'un bout de l'année à l'autre, fourniſſent du fruit. La riviere ſe diviſe en ſix branches, donne de l'eau à toutes les maiſons de la ville, à trois cens ſoixante-ſix bains, fait tourner un pareil nombre de moulins à la fois, tandis qu'un égal nombre de fours eſt journellement occupé à cuire du pain. J'admirai la ſtructure de la grande moſquée ; elle eſt très-noble & très-magnifique : on en doit dire autant de celle du college ; & ce qu'il eſt ſur-tout eſſentiel de ne pas oublier, c'eſt que ce college barbare poſſede une très-grande & très-précieuſe bibliotheque.

La ville de Salé, ſituée ſur la côte occidentale de l'Afrique, eſt une des plus conſidérables du royaume de Fez. La

rivière de Guerou la diviſe en deux parties, & forme entre elles un port pour les bâtimens marchands ; mais l'entrée en eſt difficile, étant traverſée par une barre qui regne le long de la côte. Il y a dans la partie de Salé, qu'on appelle Rabath, deux rues principales, aſſez larges & très-commerçantes. Dans l'une ſe tient le marché ; c'eſt là que les gens de la campagne viennent vendre leurs fruits & leurs légumes. Cette rue eſt bordée de boutiques de marchands & d'artiſans. L'autre eſt affectée aux cordonniers, ou faiſeurs de babouches, qui ſont l'unique chauſſure des Maures. Cette ſeconde rue eſt couverte, dans toute ſa largeur, d'une plate-forme de clayes ou de branches d'arbres, qui ſervent à garantir les ouvriers des rayons du ſoleil. La quantité & la qualité de l'huile qu'on fabrique à Salé, jointe à la malpropreté des maiſons & des habitans, répand dans toute la ville une puanteur inſupportable. Le tout en général a un air très-miſérable. Cette place eſt environnée d'une longue file de murs percés de différentes entrées, gardées par des ſentinelles qui n'ont d'autres marques de diſtinction, qu'un bâton à la main. Ces murs, pour être très-élevés, n'en ſont pas plus ſolides. D'eſpace

en eſpace, ils ſont appuyés par de petites tours quarrées & ſaillantes. De toute cette enceinte, une partie menace ruine; l'autre réſiſteroit à peine à une volée de canons. Entre les murs & la ville ſont renfermés les cimetieres, qui occupent un terrein d'autant plus conſidérable, que les Maures n'enterrent jamais deux corps dans la même foſſe. Ils craignent de troubler les cendres de leurs peres; & pour éviter une indiſcrétion ſi criminelle, ils marquent chaque tombeau par une borne, qui avertit que dans cet endroit il faut bien ſe garder de fouiller la terre. Auſſi voit-on des eſpaces immenſes jonchés de pierres, qu'on prend de loin pour des cannes de ſucre; & les campagnes qui nourriſſent les vivans, paroiſſent plus nues, que ce vaſte emplacement ſemé de morts. Mais ce qui attire le plus la curioſité, ce ſont les mauſolées que la piété ou l'aveuglement ont érigés à la mémoire des fous.

A un mille de cette ville, eſt une vieille tour quarrée, haute de cent pieds, qu'on croit avoir été bâtie par les Portugais. On arrive au haut de ce bâtiment par une rampe ſi douce, qu'on y monteroit facilement à cheval. Les voûtes qui ſoutiennent cette rampe, ſont

de brique, & commencent à céder aux injures du tems. Les murs, qui ſont d'une très-belle pierre de taille, ont environ ſept pieds d'épaiſſeur. J'aurois pris cet édifice pour une priſon, ſi dans l'intérieur je n'avois remarqué des reſtes de peinture à freſque, imitant des moulures. Au reſte, les Maures ne font aucun uſage de cette tour, & ne ſavent à quoi elle ſervoit anciennement. Ce n'eſt pas la ſeule antiquité qu'on remarque dans ces environs ; mais tous ces monumens ne préſentent plus que des ruines.

Hors des enceintes de la ville, ſont les jardins des particuliers. Chacun prend autant de terrein qu'il croit pouvoir en cultiver ; & s'il s'en dégoûte, il l'abandonne, & va ſemer dans le champ voiſin, à moins qu'un autre ne s'en ſoit emparé. En général, il n'y a point de propriété abſolue : tout appartient à l'empereur ; mais dans ce dénuement univerſel, chacun croit avoir le droit de s'approprier le bien du monarque, tant qu'il plaît à ce prince de ne pas le revendiquer. Toute la richeſſe de ces jardins ne conſiſte preſque que dans les citronniers & les orangers. Ces arbres ſont plantés en pepinieres, & forment, ſans art, des boſ-

quets agréables, où l'on reſpire un air frais & parfumé.

Le royaume de Fez eſt un des plus fertiles cantons de l'Afrique ; cependant la moitié de cette contrée eſt en friche. La bonne volonté & l'induſtrie manquent aux Maures ; de-là cette apparence de ſtérilité qui regne dans le pays. A une lieue au-delà de cette ville, la campagne eſt preſque un déſert. Ce ſont des plaines immenſes & nues, qu'aucune plantation n'embellit. On ne trouve pas un ſeul arbre ſur les grands chemins qui communiquent d'un lieu à l'autre. Les voyageurs ſont obligés de porter avec eux des tentes pour ſe mettre à l'abri du ſoleil, & paſſer les nuits à couvert des injures de l'air. On parcourt ſouvent des pays immenſes, ſans rencontrer un ſeul homme.

Le royaume de Maroc eſt preſque deux fois auſſi étendu que celui de Fez ; mais il eſt plus vaſte que peuplé : ſon château, qui eſt en même tems le ſerrail du ſouverain, a, dit-on, une lieue d tour : il paſſe pour être le plus beau de toute l'Afrique ; on a pratiqué, dans quelques-unes de ſes chambres, de grands viviers, & au-deſſus, des pla-

fonds couverts de glaces ; de ſorte qu'on croit voir nager dans ces glaces, les poiſſons qui nagent en effet dans le vivier : mais des ouvrages plus étonnans ſont les aqueducs qui conduiſent l'eau à Maroc, durant l'eſpace de plus de quarante milles.

Je conſultai nos ſavans ſur l'ancienne hiſtoire de Fez & de Maroc. Ils m'apprirent que ces deux royaumes étoient compris dans l'ancienne Mauritanie, qui tenoit ce nom des Maures, ſes premiers habitans. Ce pays fut preſque toujours ſoumis à un deſpotiſme abſolu. Cela étoit dès le tems que les Romains y porterent leurs armes ; cela eſt encore plus poſitif de nos jours. On nourrit ces peuples dans l'opinion que tous ceux qui meurent, ou par ordre, ou par la propre main du monarque, peuvent compter ſur une place diſtinguée dans le paradis. Au ſurplus, cette partie de l'Afrique éprouva à-peu-près les mêmes révolutions que les autres, c'eſt-à-dire, qu'elle fut ſubjuguée ſucceſſivement par les Romains, les Goths, les Sarrazins, les Arabes, &c. La race des princes qui la gouvernent encore de nos jours, offre les plus grands exemples de tyrannie & de cruauté. Abdala, un d'entr'eux, immola dix de ſes

freres à ſes ſoupçons & à ſes craintes. Muley Iſmaël, un de ſes ſucceſſeurs, ſe piquoit de rendre juſtice ; mais il le faiſoit d'une maniere auſſi cruelle que bizarre. Ses negres ayant volé à un fermier une paire de bœufs qui faiſoient toute ſa fortune, celui-ci s'en plaignit au ſouverain. Iſmaël fit paſſer ſes gens devant le fermier, & tua ſur le champ tous ceux que ce dernier reconnut & accuſa; mais enſuite il le tua lui-même, pour le punir de la perte qu'il venoit de lui cauſer. Un autre Abdala, non moins cruel que le premier, avoit formé le projet de faire punir le général des Negres. Celui-ci, abandonné des ſiens, ſe refugie dans une moſquée, y prend les habits du prétendu ſaint qu'on y révere, &, ſous cette enveloppe, ſe laiſſe tranquillement conduire devant Abdala. Ce prince baiſe reſpectueuſement l'habit qui le couvre; enſuite il ordonne qu'on l'en dépouille, lui plonge ſa lance dans le ſein, & demande une coupe, pour boire de ſon ſang ; mais ſon premier miniſtre, bien digne d'un tel maître, s'y oppoſe, lui repréſente combien cette action eſt au-deſſous de ſa dignité ; & en même tems il le prie de lui laiſſer avaler ce ſang, qui ne déshonoreroit pas un

ſujet. Atrée ne fut certainement pas plus cruel qu'Abdala, & n'auroit pas trouvé, pour le ſeconder, de pareils miniſtres.

L'empire de Maroc eſt très-étendu; le pays eſt agréablement mêlé de plaines & de montagnes; ſa fertilité eſt extrême: il donne trois récoltes tous les ans, & peut, dit-on, produire cent fois plus que les habitans ne peuvent conſommer; mais la meilleure partie des terres reſte ſans culture. On ne permet point l'exportation du bled au-dehors; & l'on en conſerve ſous terre, de quoi nourrir tout le pays durant cinq ans. Ce climat eſt d'ailleurs fertile en vin, en miel, en cire, en ſoie, laine, coton, gingembre, ſucre, indigo, &c. Les vallées produiſent d'excellens fruits; & les montagnes abondent en mines de cuivre: c'eſt une des principales branches du commerce de Maroc avec les Européens.

Les juifs ſont les facteurs de ce commerce. Le profit qu'ils y font, eſt immenſe. Vous n'en douterez point, quand vous ſaurez qu'ils ſont auſſi induſtrieux & encore plus fripons, qu'en tout autre lieu de la terre. Il eſt vrai qu'ils ont beaucoup de précautions à prendre; car on eſt toujours très-diſpoſé à leur faire expier les moindres fautes ſous le bâton. Un

Juif ſe trouve-t-il ſur le paſſage d'u Maure ? celui-ci lui donne un coup d poing ou un ſoufflet, pour le faire ran ger ; & le Juif n'a pas droit d'en tire vengeance ; car s'il oſoit lever la main il auroit le poing coupé ſans autre form de procès. Sil a à ſe plaindre, il peu aller au gouverneur ; mais il court ſou vent riſque d'avoir tort à ce tribunal. Le Juifs de Fez & de Maroc deſcendent d ceux qui furent obligés de ſortir d'Eſ pagne & de portugal. Ils retiennent en core la langue de ces deux royaumes.

Les autres habitans ſont les Berebere ou Barbares, les Arabes, les Maures, le Negres, les Renégats. On regarde les Be reberes comme les anciens habitans d pays. Ils vivent dans des huttes ſur le montagnes, & n'ont jamais été entiére rement ſubjugués : ils n'ont varié, ni dan leurs uſages, ni dans leur langue. On d que cette langue eſt celle des ancien Carthaginois.

Les Arabes ont également conſervé leu langage & leurs anciennes coutumes du rant l'eſpace de près de deux mille an Ils tirent leur origine des conquéran de l'Eſpagne, les mêmes qui la ſoumi rent en trois ans, & la garderent duran ſept ſiecles. Ces Arabes vivent ſous de

tentes, & errent d'un canton à l'autre. Ils ſont diviſés par races ou par adouars, dont l'ancien eſt ordinairement le chef; & ils compoſent enſemble cinq ou ſix mille hommes, ſous un commandant qui les mene à la guerre, ſelon les ordres qu'il en reçoit de l'empereur. C'eſt la meilleure cavalerie du pays.

Les Maures deſcendent, comme les Arabes & les Juifs, de ceux qui furent chaſſés d'Eſpagne : ils habitent les côtes maritimes. Les Negres ſont une très-grande figure dans cette contrée, depuis le regne de Muley Iſmaël, qui les a toujours favoriſés. Quant aux renégats, ils ſont en petit nombre, mais peut-être les plus ſcélérats de tous : leur apoſtaſie les fait mépriſer des Maures, qui regardent le changement de religion comme une tache, même dans quiconque renonce à la ſienne pour prendre la leur. Je demandois à un Saletin qui avoit été long-tems priſonnier ſur les galeres de France, comment il n'avoit pas eu envie de ſe faire chrétien ? « Un bon maure, me » répondit-il, ne peut jamais devenir un » bon chrétien ; & un bon chrétien, ajou- » ta-t-il, en montrant, avec un air de mé- » pris, un de ces apoſtats, ne peut ja- » mais être un bon maure » La plupart

» voilà une victime que je vas vous im-
» moler; je vous ſupplie que ce ſoit pour
» votre plus grande gloire que nous la
» mangions », il lui coupe la gorge.

Cette nation a quelques proverbes qui décelent aſſez bien ſon caractere : tel eſt, en particulier, celui-ci, qui exprime l'avarice des Maures : » Vinaigre donné eſt
» meilleur que miel acheté. » Ils diſent, « un
» cheval, une femme, un livre, » pour exprimer les objets qui leur paroiſſent les plus néceſſaires.

La police des villes, dans l'empire de Maroc, eſt confiée aux ſoins d'un gouverneur, qui eſt en même tems juge, & quelquefois exécuteur. Il ſe tranſporte le matin au marché, où un Maure qui vient de tuer ſon bœuf, en coupe un morceau, & le lui préſente. Le gouverneur, ſur la bonté apparente de cette viande, en fixe le prix; & le reſte du jour, il ſe promene par la ville, monté ſur une mule, & ſuivi d'un valet armé d'un bâton. S'il rencontre quelqu'un en contravention, il lui fait donner un certain nombre de coups, à moins qu'il n'aime mieux les donner lui-même. Le patient n'a point d'appel à une juſtice ſuperieure; ce qu'il reçoit, eſt toujours cenſé bien mérité : il n'y a que les grands crimes qui ſoient réſervés à la

: de l'empereur. Le coupable eſt par l'amputation du membre qui a : mal ; il eſt amené devant le mo- .e ; on expoſe le crime ; le jugement ırté ; & l'exécuteur eſt celui qui ſe 'e avoir un couteau prêt. Il fait l'o- ion comme il l'entend ; & vous ju- es ſouffrances du criminel, entre les : d'un pareil bourreau.

ilà, Madame, tout ce que j'ai à dire de ces différentes contrées. : caravane s'occupe à délibérer ſur ıte que nous devons ſuivre : peu porte, pourvu qu'elle me mette à :e de voir & de vous apprendre des :s nouvelles. Il y en a une qui vous eſſera peu ſans doute, mais qui nous ıe vivement le docteur & moi. Nous s nous ſéparer du marquis & de M. .... Ce dernier n'eſt point en état de :nir une plus longue route : ſa ſanté, 'affoiblit chaque jour, l'oblige à pren- avec ſon éleve, le chemin de Mar-

ſuis, &c.

A Maroc, ce 28 août, 1736.

» voilà une victime que je vas vous im-
» moler; je vous ſupplie que ce ſoit pour
» votre plus grande gloire que nous la
» mangions », il lui coupe la gorge.

Cette nation a quelques proverbes qui décelent aſſez bien ſon caractere : tel eſt, en particulier, celui-ci, qui exprime l'avarice des Maures : » Vinaigre donné eſt
» meilleur que miel acheté. » Ils diſent, « un
» cheval, une femme, un livre, » pour exprimer les objets qui leur paroiſſent les plus néceſſaires.

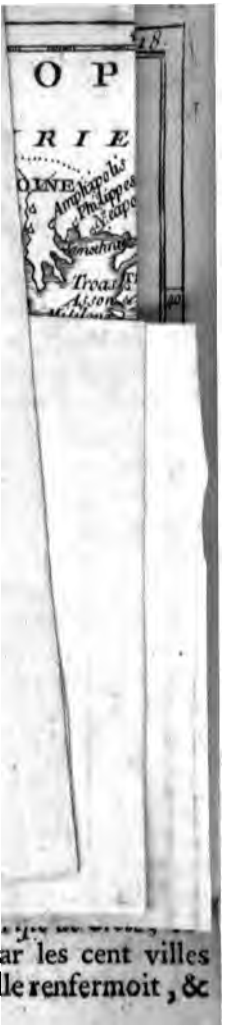
La police des villes, dans l'empire de Maroc, eſt confiée aux ſoins d'un gouverneur, qui eſt en même tems juge, & quelquefois exécuteur. Il ſe tranſporte le matin au marché, où un Maure qui vient de tuer ſon bœuf, en coupe un morceau, & le lui préſente. Le gouverneur, ſur la bonté apparente de cette viande, en fixe le prix; & le reſte du jour, il ſe promene par la ville, monté ſur une mule, & ſuivi d'un valet armé d'un bâton. S'il rencontre quelqu'un en contravention, il lui fait donner un certain nombre de coups, à moins qu'il n'aime mieux les donner lui-même. Le patient n'a point d'appel à une juſtice ſupérieure; ce qu'il reçoit, eſt toujours cenſé bien mérité : il n'y a que les grands crimes qui ſoient réſervés à la

ce de l'empereur. Le coupable eſt
par l'amputation du membre qui a
le mal ; il eſt amené devant le mo-
que ; on expoſe le crime ; le jugement
orté ; & l'exécuteur eſt celui qui ſe
ve avoir un couteau prêt. Il fait l'o-
tion comme il l'entend ; & vous ju-
des ſouffrances du criminel, entre les
ns d'un pareil bourreau.

'oilà, Madame, tout ce que j'ai à
s dire de ces différentes contrées.
re caravane s'occupe à délibérer ſur
oute que nous devons ſuivre : peu
nporte, pourvu qu'elle me mette à
tée de voir & de vous apprendre des
ſes nouvelles. Il y en a une qui vous
reſſera peu ſans doute, mais qui nous
che vivement le docteur & moi. Nous
ns nous ſéparer du marquis & de M.
....Ce dernier n'eſt point en état de
tenir une plus longue route : ſa ſanté,
s'affoiblit chaque jour, l'oblige à pren-
, avec ſon éleve, le chemin de Mar-
e.

e ſuis, &c.

A Maroc, ce 28 août, 1736.



lebre dans l'hiſtoire par les cent villes ſuperbes qu'on dit qu'elle renfermoit, &

dans la fable, par la naiſſance de Jupiter. Nous voguâmes, avec aſſez de bonheur, dans la mer de Sapience ; mais quand nous fûmes à la hauteur de Corfou, à quelque diſtance du golfe de Veniſe, il s'éleva un vent de Nord-Eſt, qui nous retint pluſieurs jours à l'ancre : il ne commença à s'appaiſer que vers la fin du quatrieme jour ; & nous arrivâmes heureuſement à Dulcegno. Cette ville, appellée autrefois *Ulcinium*, eſt petite, mais riche & commerçante : les vaiſſeaux Italiens viennent y charger quantité de grains, de bois & de cuir. A quelques milles de là, eſt le golfe de Drin, plus connu ſous le nom de *golfe d'Apollonie*, où cette ville, fondée par les Corinthiens en l'honneur d'Appollon, étoit ſituée. C'eſt là que Ceſar & Pompée débarquerent ; le premier, pour opprimer ſa patrie, & l'autre, pour la défendre. J'allai à Durazzo, ou Dyrrachium, qui n'eſt aujourd'hui qu'un village ruiné & couvert de marécages : il doit ſa célébrité à Ciceron, qui s'y retira pendant ſon exil.

Nos vaiſſeaux mirent bientôt à la voile ; & nous mouillâmes à Sazeno, d'où l'on découvre les monts Acrocerauniens, appellés *de la Chimere*. Ces montagnes, ſi ſouvent frappées de la foudre, dans les

écrits des poëtes, ſont habitées par des deſcendans des anciens Macédoniens, qui, quoique environnés de la puiſſance Ottomane, ont toujours ſu ſe maintenir dans l'indépendance. Il y a ſi peu d'hommes libres ſur la terre, que le plus petit état qui jouit de ce privilege, mérite d'être remarqué. Ces mêmes montagnes, qui diviſent la mer Adriatique de la mer Ionique, ſont ſituées dans l'Epire, ce royaume fameux, d'où ſortit le plus vaillant des Grecs. Pyrrhus, fils & ſucceſſeur d'Achille, y donna auſſi des loix; & ſa couronne paſſa à Helenus, fils de Priam, à qui il avoit fait épouſer la veuve d'Hector. Ce pays fut, dans la ſuite, gouverné par un autre Pyrrhus qui porta la guerre en Italie, & fit craindre aux Romains le ſort des Troyens, leurs ancêtres.

Nous débarquâmes dans l'iſle de Corfou, appellée par les anciens *Corcyre* & *Phæacie*. C'eſt ici, diſois-je, en y abordant, qu'Ulyſſe fut jetté par la tempête que Neptune excita pour plaire à Calypſo, dont ce roi d'Ithaque avoit mépriſé les faveurs, & qu'il fut ſi bien reçu par Arſinoüs. La ville de Corfou eſt la capitale de l'iſle qui, des Romains & des Grecs, paſſa ſous la domination des Vénitiens

Vitiens : elle eſt aſſez grande & bien fortifiée. Le quartier appellé *la vieille ville*, eſt couvert de ruines de marbre, qui atteſtent la magnificence de l'ancienne Corcyre. Près de là eſt une petite plaine riante & fertile, entre-coupée de pluſieurs ruiſſeaux. Un Caloyer, ou moine Grec, avec qui je m'entretenois de l'antiquité de cette ville, & qui, contre la coutume de ces ſortes de gens, étoit paſſablement inſtruit, me dit que les fameux jardins d'Arſinoüs, ſi vantés dans Homere, étoient dans ce même lieu, & me rappella l'aventure de Nauſicaa, fille de ce prince, qui, en allant laver ſon linge à la riviere, rencontra l'infortuné roi d'Ithaque, nouvellement échappé du naufrage.

L'iſle de Corfou a environ cent vingt milles de circuit ; ſon terroir eſt montueux vers le midi : il y vient peu de grains, mais des oranges, des citrons & du vin en abondance ; le miel & l'huile y ſont ſur-tout eſtimés ; & les habitans en font un grand débit. Les Venitiens envoient à Corfou des gouverneurs & des magiſtrats qu'ils changent tous les ans. La ville a un archevêque, qui eſt toujours un noble de la république. Les Grecs n'y

ont point d'évêque, mais ſeulement un archiprêtre, qui préſide à leur égliſe.

Nous laiſſâmes de côté l'iſle de Sainte-Maure, autrefois Leucade, où l'on trouve une forteresſe & pluſieurs villages. Elle a été célebre par un temple dédié à Apollon, auprès duquel étoit un rocher, où les Leucadiens avoient coutume de précipiter tous les ans un criminel, pour détourner les malheurs dont ils pouvoient être menacés. C'eſt de ce même rocher, que les amans déſeſpérés ſe précipitoient dans la mer; ce qui fit nommer ce précipice *le ſaut des amoureux*.

J'obſervai, en paſſant, les promontoires d'Actium & de Nicopolis, où ſe donna, entre Auguſte & Marc-Antoine, cette bataille navale, qui décida de l'empire du monde. Je me figurois la malheureuſe Cléopatre, ſaiſie d'épouvante à la vue des vaiſſeaux Romains, fuir à forces de rames, vers les rivages du Nil, ſuivie de ſon foible amant qui l'adoroit encore. Ce fut Auguſte qui, en ſigne de ſa victoire, fit bâtir, auprès de la ville d'Actium, celle de Nicopolis, dont il ne reſte plus aujourd'hui, que des ruines, non plus que de la ville d'Actium. Il voulut auſſi qu'on célébrât, avec plus de magnificence qu'auparavant, les jeux Actiati-

ques, institués en l'honneur d'Apollon.

L'isle, ou plutôt le rocher appellé *Val-du-compere*, entre Sainte-Maure & Céphalonie, étoit cette célebre Ithaque, où régna le sage Ulysse. Il ne falloit rien moins que les ressources d'un prince aussi adroit, pour faire subsister des hommes dans un lieu à peine aujourd'hui capable de nourrir les chevres qui l'habitent.

Nos marchands chargerent quantité de raisins de Corinthe à Céphalonie, puis à Zanthe, qui n'en est pas éloignée. Céphalonie est une isle deux fois plus grande que celle de Corfou, mais bien moins peuplee & plus stérile : il y a quelques villages & une forteresse, dont les habitans font un commerce considérable de ces raisins si vantés, qui ne venoient autrefois que dans les environs de Corinthe : on en recueille bien plus à Zanthe qu'à Céphalonie, eu égard à la grandeur de l'isle.

Zanthe, autrement dite Zacinthe, peut contenir quarante à cinquante villages, habités par les Grecs & par les Turcs ; ceux-ci sont les maîtres d'une citadelle bien fortifiée, qui commande à tout le pays. Ce n'est plus cette Zacinthe couverte de forêts, comme parle Homere : avec le tems, on a défriché tout ce ter-

rein ; & le bois eſt preſque la ſeule choſe dont manquent aujourd'hui les inſulaires. Outre les raiſins de Corinthe, Zanthe produit encore quantité de melons, de pêches, de figues, d'olives, en un mot, toutes ſortes d'excellens fruits.

Non loin de là eſt la petite iſle de Dulichium, différente d'Ithaque, dont elle n'eſt diſtante que de huit milles ; elle étoit du domaine d'Uliſſe, ainſi que Céphalonie & Sainte-Maure. Ce prince y avoit un palais, dont ont montre encore quelques reſtes.

Nous continuâmes notre route le long des iſles Strophades, où les harpies, pourſuivies par Zétès & Calaïs, fils de Borée, ſe refugierent. J'interrogeai quelques Turcs qui avoient été dans ces iſles, pour ſavoir ce qu'on diſoit de ces animaux ; mais je n'en pus tirer aucun éclairciſſement : l'un d'eux me dit que, ſans doute, je voulois parler des moines Grecs, qui en ſont les ſeuls habitans. Je ſouris de ſa bonne foi, & ne pris point la peine de viſiter ces petites iſles.

Le lendemain, nous laiſſâmes à gauche Sphactérie, où les Athéniens remporterent une victoire ſur les Spartiates, puis le Cap de Sapience, dont nous n'oſâmes approcher, de crainte des corſaires ; &

n le promontoire de Ténare, aujour-
ri le cap Matapan, où ſont pluſieurs
ffres que les poëtes prenoient pour
portes de l'enfer ; c'eſt par-là qu'ils
nt deſcendre Hercule pour en tirer
hien Cerbere. On y débite encore
fable preſque ſemblable ; mais on a
ſtitué le diable à Cerbere, & S. Mi-
l à Hercule.
a vue de Cérigo, ou l'iſle de Cythere,
agréable pays de Vénus, diſſipa les
s ſombres que nous avoit données le
are. Hélene, cette beauté qui mit en
une partie de l'Aſie, naquit auſſi dans
e iſle. Vous vous attendez ſans doute,
lame, de voir ici quelque riante deſ-
ption d'un pays que vous vous figurez
lus beau de la terre. J'ai cru, comme
s, que la nature l'avoit enrichi de ſes
s les plus rares : mais Cythere ne nous
nt de loin, qu'un amas de montagnes
iles & déſertes. Cependant un homme
avoit pénétré dans l'intérieur de l'iſle,
ra qu'elle contenoit des vallées déli-
ſes, fertiles en vignes & en oliviers.
a deux ports, qui ſont d'une grande
ource pour les vaiſſeaux marchands,
tre les corſaires qui infeſtent ſouvent
ners du midi de la Grece.
Depuis Zanthe, nous avions eu plu-

ſieurs fois occaſion de faire une deſcente dans la Morée, qui, comme je vous l'ai dit, eſt l'ancien Péloponneſe. Je me déterminai enfin à y pénétrer avec le docteur; & le capitaine du vaiſſeau nous fit débarquer à l'extrêmité du golfe Laconique, autrement dit de la Colochine, à l'endroit le plus proche de Miſitra. Nous avions pris un Grec à Durazzo, pour nous ſervir de guide. Nous marchâmes la premiere journée par une plaine fertile & bien cultivée. Nous avions à notre droite l'Eurotas, ce fleuve fameux, ſur les bords duquel les anciens Spatiates s'endurciſſoient aux travaux.

Le docteur m'apprit que Lacédémone, où eſt aujourd'hui la ville de Miſitra, fut fondée par Lacédémon, fils de Jupiter & de Taigete. Vous ſavez que Lycurgue, un de ſes rois, ſe rendit recommandable par la ſageſſe des loix qu'il y établit: il vivoit à peu près dans le tems que Romulus fondoit l'empire de Rome. Sparte fut redevable de ſa grandeur à ce légiſlateur habile: elle devint bientôt la rivale d'Athenes, & commanda long-tems à toute la Grece.

Miſitra contient près de quinze mille ames, dont il n'y a que très-peu de Turcs: elle eſt défendue par un château bâti ſur

le haut du rocher où étoit la citadelle de Sparte. Le peu de veſtiges qui reſtent des monumens qui décoroient cette ancienne ville, ſont des colonnes briſées, des corniches, des chapiteaux épars dans la campagne : on reconnoît cependant encore la forme du théatre & du Dromos. Le premier avoit deux cens cinquante pas dans ſa plus grande ouverture ; les murs étoient de belles pierres de taille, & les gradins de marbre. En face du théatre, ſont pluſieurs débris de colonnes & de murailles de briques, qu'on nous dit être les reſtes du tombeau de Pauſanias. Là étoit auſſi la colonne fameuſe, où l'on avoit gravé les noms des trois cens Spartiates qui perdirent la vie à la défenſes des Thermopiles : on nous fit voir cette même colonne dans une égliſe de la ville, où elle a été tranſportée. Le dromos étoit un cirque, où la jeuneſſe s'exerçoit à la courſe & à manier les chevaux ; c'étoit peut-être là auſſi, que les jeunes filles danſoient nues, & s'exerçoient à la lutte avec de jeunes garçons en préſence des vieillards.

Cette province eſt beaucoup plus policée aujourd'hui, qu'elle ne l'étoit du tems des Vénitiens, qui l'ont perdue en 1715 ; & l'on y voyage avec autant de ſûreté qu'en France ou en Angleterre.

Elle eſt gouvernée par un Pacha qui réſide à Tripoliſſa. J'ai appris de ce Pacha même, qu'elle contient environ ſept cent mille habitans ſoumis au grand-ſeigneur, & cinquante ou ſoixante mille Mainotes, ainſi appellés du petit port de Maina, qu'ils poſſedent au midi du pays de Lacédémone, dans le golfe de la Colochine. Ces peuples ſont les deſcendans des anciens Spartiates; ils habitent les montagnes de la Laconie, & ont ſu, à l'abri de ces monts eſcarpés, ſe maintenir dans une entiere indépendance des Turcs, qui n'ont jamais pu les ſoumettre. A la fin du ſiecle paſſé, ces derniers s'étant emparés de leur port, qu'ils ont perdu depuis, un grand nombre de familles Mainotes ſe retirerent dans l'iſle de Corſe, où elles ſe ſont confondues avec les naturels du pays. La Corſe étoit bien digne de ſervir d'aſyle aux deſcendans des Spartiates.

Les François font le commerce le plus conſidérable en Morée. Ils y ont onze ou douze maiſons répandues en différens endroits, un conſul général à Coron, & deux vice-conſuls, un à Patras, & l'autre à Naples de Romanie.

Nous partîmes de Miſitra pour aller à Napoli, ou l'ancienne Nauplium. La ville

d'Argos, qui porte encore aujourd'hui le nom qu'elle avoit dans l'antiquité, eſt ſituée de l'autre côté du golfe. Je vis, chemin faiſant, la petite plaine où combattirent les trois cens Spartiates commandés par Léonidas. En arrivant à Napoli, par la route de Sparte, on apperçoit une élévation couverte de ruines : ce ſont, à ce qu'on dit, des reſtes du palais d'Agamennon.

Nous continuâmes notre route vers Mycènes, qui eut pour ſon fondateur Perſée, le libérateur d'Andromede : on l'appelle aujourd'hui *Agios - Adrianos*. Entre Mycenes & Argos, étoit la ville & la forêt de Némée, où Hercule tua un lion furieux. Les Argiens y alloient, tous les ans, célébrer des jeux & des combats appellés *Néméens*, à l'honneur de ce héros. Ils paſſoient pour le peuple de la Grece le plus paſſionné pour la muſique. Ce goût s'eſt conſervé parmi eux : dès que le travail eſt fini, on voit tous les habitans à la porte des maiſons, ou ſur le bord de la mer, qui accompagnent leur chant du ſon d'une lyre ſemblable à celle des anciens. Mycènes a paſſé ſous la domination des rois d'Argos, & enſuite ſous celle des Lacédémoniens. La nouvelle ville, qui la remplace, n'a rien qui ſoit capable d'at-

tirer les curieux : je ne fus guere plus ſatisfait de Corinthe.

Cette ville, autrefois l'ornement de la Grece, & la capitale de l'Achaïe, n'eſt plus qu'un gros village, ſitué entre la mer Ionique & la mer Egée. L'ancienne Corinthe avoit environ onze milles de circuit : on croit qu'elle fut fondée par le brigand Syſiphe, fils d'Eole : ayant été ruinée depuis, elle fut rebâtie par un certain Corinthius, fils de Pélops. Les Romains la ſaccagerent & la réduiſirent en cendres : grand nombre de ſtatues d'or, d'argent, d'airain, furent fondues dans l'embraſement ; ces différens métaux mêlés enſemble, formerent une eſpece de cuivre très-précieux, qu'on appella depuis *métal de Corinthe.*

Des tas de maiſons conſtruites ſans proportions & ſans ordre, ont pris la place des édifices ſomptueux qui embelliſſoient cette ville ſuperbe. Les habitans, au nombre de quatorze à quinze cens, ont preſque tous de grands jardins plantés d'orangers & de citronniers. Leur territoire produit de l'orge, du froment, des olives & du vin, dont ils tirent un très-gros revenu. Nous vîmes, ſur une éminence, une douzaine de colonnes qu'on nous dit être les ruines d'un ancien temple. La

citadelle eſt à une petite lieue de la ville, ſituée ſur un rocher élevé, d'où l'on découvre le mont Cythéron, où fut expoſé le malheureux Œdipe. On apperçoit auſſi du même lieu, les ſommets du Parnaſſe & de l'Hélicon. Ces montagnes ſont des tréſors pour la botanique, comme elles le furent pour la poéſie. Il y a deux petits forts à droite & à gauche de la citadelle; chacun a ſa garniſon & ſon Aga, ou commandant particulier. La fontaine de Pyrene eſt vers l'endroit le plus haut du rocher; ſes eaux ſont claires & abondantes: on dit que le cheval Pégaſe ſe rafraîchiſſoit ſur ſes bords, lorſqu'il fut pris par Bellérophon, qui s'en ſervit pour combattre la chimere. Vous ſavez qu'on avoit entrepris de percer l'iſthme de Corinthe, qui n'a que deux lieues de largeur d'une mer à l'autre. J'ai vu, du côté du golfe de Lépante, la foſſe qu'on avoit commencé à creuſer à ce deſſein, & dont il reſte encore des veſtiges conſidérables.

Nous paſſâmes, en allant à Mégare, par un chemin étroit qui a, d'un côté, les monts Scyroniens; de l'autre, un précipice profond, que la mer couvre de ſes eaux. C'eſt le lieu où ſe tenoit le fameux brigand Scyron, qui fut tué par Théſée. Si la ville de Mégare, qui ſe vante d'avoir

eu pour fondateur un fils d'Apollon; nommé *Mégarée*, n'eſt pas en meilleur état que Corinthe, elle a du moins cet avantage, qu'elle n'a pas changé de nom, comme la plupart des autres villes. Le célebre Euclide, qui y prit naiſſance, ſuffiroit ſeul pour l'immortaliſer. Je ne vis rien dans ſes ruines qui piquât ma curioſité, quoiqu'elle fût autrefois une des plus floriſſantes de la Grece.

On compte quatorze milles de Mégare à Lepſina, autrefois Eleuſis, du nom d'un de ſes rois, nommé *Eleuſine*. Le docteur, qui ne laiſſoit échapper aucune occaſion de citer des traits de la fable, me dit que c'eſt dans cette ville qu'aborda la déeſſe Cérès, lorſqu'elle cherchoit ſa fille Proſerpine, que Pluton lui avoit enlevée. Le prince lui fit un accueil favorable; la déeſſe, par reconnoiſſance, facilita les couches de ſa femme, & ſervit elle-même de nourrice à l'enfant, nommé *Triptoleme*. Elle lui apprit, dans la ſuite, l'art d'enſemencer les terres, & l'aida à perfectionner le labourage.

Les Eleuſiens éleverent un temple magnifique à Cérès, & inſtituerent en ſon honneur, des fêtes appellées *Theſmophores*, où de jeunes vierges portoient ſur leurs têtes des corbeilles pleines d'épis.

Il n'y a plus d'habitans à Lepſina ; la crainte des corſaires les a fait déſerter : cela ne m'empêcha pas d'aller voir les belles ruines de marbre, dont la campagne eſt couverte, ſur-tout dans l'endroit où étoit placé le temple de Cérès. Les friſes, les corniches, les chapitaux ſont entaſſés les uns ſur les autres : l'ordre dorique eſt confondu avec l'ionique ; des bras, des jambes de ſtatues ſont mêlés avec des fûts & des baſes de colonnes. Je remarquai un buſte de marbre blanc, qui faiſoit probablement partie de la ſtatue de la déeſſe ; elle portoit ſur la tête un panier, autour duquel ſont gravés pluſieurs épis de bled. Le viſage eſt entiérement défiguré : une longue chevelure attachée avec un ruban, couvre l'épaule gauche. On diſtingue ſur la poitrine une tête de Meduſe entre deux rubans. Le tout eſt parfaitement bien travaillé, & digne du fameux artiſte Praxitele, qu'on croit en être l'auteur.

Nous nous hâtâmes d'avancer vers Athenes, qui piquoit le plus notre curioſité, & étoit, à proprement parler, l'objet eſſentiel de mon voyage. Aucune ville dans l'univers ne s'eſt acquis plus de réputation par la gloire des armes, par la ſageſſe de ſes loix, par ſon goût pour les

arts, par le nombre preſque infini de grands hommes en tous genres, qu'elle a produits. C'eſt là que le docteur eut occaſion d'étaler toute ſon érudition. L'antiquité de la ville d'Athenes eſt des plus authentiques. La fable en attribue l'origine à Pallas : l'hiſtoire lui donne pour fondateur Cécrops. Théſée & Codrus, ſes ſucceſſeurs, la rendirent une des villes les plus floriſſantes de la Grece. Elle fut gouvernée enſuite par des Archontes, auquels ſuccéda le gouvernement populaire. Cette république conſerva long-tems, ſur toutes les autres, une ſupériorité marquée ; & l'on vit ſortir de ſon ſein preſque autant de héros que de ſavans. Depuis les conquêtes des Romains, ſes habitans dégénérerent peu à peu des vertus de leurs ancêtres : la perte de la liberté entraîna celle des arts & des ſciences ; & ſon ſort a ſuivi celui de tant de grandes villes, que la fureur des Turcs a entiérement détruites. On trouve néanmoins encore quelques veſtiges de ce qu'elle fut autrefois ; & le peu de ruines qui en reſtent, ſont autant de marques de ſa gloire & de la barbarie de ſes vainqueurs.

La nouvelle Athenes eſt dans la même ſituation que l'ancienne ; mais elle occupe

un bien moindre eſpace. La citadelle eſt bâtie ſur un roc eſcarpé, au haut d'une colline qui peut avoir douze cens pas de circonférence : on y montoit, il y a quelques années, par trois ſuperbes portiques, ſur leſquels on remarquoit pluſieurs grouppes de figures en bas-reliefs. Je ne doute point que ce ne fuſſent ces beaux propilées ou veſtibules, dont la conſtruction coûta plus de vingt mille talens. En montant quelques pas, on trouvoit un temple de la Victoire, à droite du chemin qui mene à celui de Minerve ; il ſervoit d'arſenal aux Turcs, auſſi-bien qu'un autre grand édifice qui étoit vis-à-vis : les colonnes de l'un & de l'autre, qui ſubſiſtent encore, ſont d'ordre ionique, cannelées, & ornées de bas-reliefs fort délicats.

Nous arrivâmes au temple de Minerve, qui avoit été conſervé par les Turcs ; ils en avoient fait leur principale moſquée : mais il fut ruiné par une bombe en 1687 ; & nous n'eûmes pas la ſatisfaction de le voir en ſon entier, comme pluſieurs voyageurs avant nous. La bombe fit ſauter l'intérieur de l'édifice, & un côté des colonnes. Trois autres rangs ſubſiſtent encore ; & c'eſt un des plus beaux monumens d'antiquité, qu'il y ait dans

l'univers. Ce temple étoit de marbre blanc, assez semblable à un parallélogramme ; sa longueur, d'orient en occident, étoit de deux cens vingt pieds, sur près de cent de largeur ; quarante-huit colonnes doriques, hautes de quarante-deux pieds, formoient tout autour une galerie superbe : le fronton du portail étoit orné de belles figures, qui représentoient l'entrée de Minerve dans Athenes. On y remarquoit le char de la déesse, traîné par des chevaux d'une beauté & d'une délicatesse dignes des Praxiteles & des Myrons. L'intérieur de l'édifice présentoit un double rang de colonnes de marbre, qui formoient une espece de galerie : les murailles étoient construites de même matiere, & enrichies de peintures & de mosaïque. On avoit gravé sur la frise le fameux combat contre les Centaures, des sacrifices, des processions, des pompes triomphales. Le dais de l'autel, qui servoit aux chrétiens, étoit soutenu sur quatre colonnes de porphyre bien travaillées. Ce temple étoit fort obscur ; mais il devoit l'être bien davantage, avant que les Grecs eussent pratiqué dans le chœur une ouverture, par où la lumiere entroit dans le corps du bâtiment. J'ai observé la même chose

dans tous les temples des paiens, que le tems nous a conſervés : ſans doute que cette obſcurité étoit requiſe pour la célébration de leurs myſteres.

Mon empreſſement & ma curioſité étant, pour ainſi dire, en balance parmi tant d'objets qui me reſtoient à parcourir, je demandai à voir ces lieux célebres, où avoient paru jadis, avec tant d'éclat, les Périclès, les Alcibiades, les Socrates, les Platons, &c. Nous deſcendîmes à travers quantité de ruines précieuſes & de colonnes de marbre, au milieu deſquelles les Turcs ont conſtruit des baraques & des corps-de-gardes. Le théatre de Bacchus joint les murailles de la citadelle, & eſt appuyé ſur la pente de la colline. La nature & l'art avoient fait de ce lieu une ſcene brillante & majeſtueuſe, large de deux cens cinquante pieds ; le lieu de l'orcheſtre en a plus de cent ; les gradins occupoient le reſte. On ne voit plus que le trait de l'enceinte de ce ſuperbe théatre, le plus ancien de l'univers. C'étoit là que ſe repréſentoient les pieces d'Eſchyles, de Sophocle, d'Euripide, d'Ariſtophane. Les Romains imiterent les Grecs dans ce genre de magnificence ; & les Italiens modernes ont au moins marché de loin ſur les traces

des Romains. De toutes les nations qui ont cultivé avec ſuccès l'art dramatique, les François ſeuls paroiſſent avoir négligé la beauté des théatres & des ſalles de ſpectacles, eux qui ont ſurpaſſé toutes les autres nations par les chef-d'œuvres de leur ſcene.

Un autre monument plus entier que le théatre de Bacchus, eſt celui que l'on appelle *la lanterne de Démoſthene*. C'eſt une petite tour de marbre, où l'on dit que ce grand orateur s'exerçoit à l'étude de l'éloquence; elle n'a guere que ſeize pieds & demi de circuit, & eſt couverte d'un dôme taillé en écailles. Six colonnes cannelées, de dix pieds & demi de haut, avec leurs chapiteaux, ſoutiennent cette eſpece de guérite : les figures, qui ſont ſur la friſe, m'ont paru avoir quelque rapport avec les travaux d'Hercule. Ce précieux monument, dont le travail eſt d'une délicateſſe admirable, a le malheur d'être renfermé dans un hoſpice de capucins, dont l'ignorance & la barbarie, plus deſtructives que le tems & la guerre, l'ont extrêmement endommagé. Ils en ont caché la moitié entre des murailles dans l'intérieur du couvent; & ils avoient fait couvrir de plâtre tous les bas-reliefs. Un ſeigneur

Anglois a eu la patience d'ôter le plâtre lui-même, & de les nettoyer de ſa main, de peur qu'un ouvrier mal-adroit ne les endommageât.

Il eſt une autre tour auſſi de marbre, de figure octogone, où ſont gravés les huit vents principaux, un ſur chaque face, préciſément du côté qu'il ſouffle. Schiron, ou le Nord-Oueſt, eſt repréſenté couvert d'un manteau, avec des bottines aux jambes : il tient à la main une urne renverſée. Zéphyre a la figure d'un jeune homme, les jambes & l'eſtomac nuds, & porte des fleurs dans le devant de ſa robe. Borée a les traits d'un vieillard farouche ; il ſe cache le viſage d'un pan de ſon manteau : ces vents & les cinq autres ſont de grandeur naturelle ; & quand leurs noms ne ſeroient point écrits ſur la friſe, il ſeroit aiſé de les reconnoître, aux attributs différens que leur a donnés la main de l'artiſte. L'intérieur de la tour eſt ſombre & miſérable. Une douzaine de religieux Grecs vont y célébrer leur office d'une maniere plaiſante : ils ſe rangent autour de leur ſupérieur, & ſe mettent à tourner chacun ſur leurs pieds, à une égale diſtance du centre, qui tourne pareillement. Ils diſent que cette cérémonie leur vient

des anciens Athéniens, qui vouloient repréſenter par-là le ſyſtême du monde. La couverture de la tour eſt compoſée de vingt-quatre morceaux de marbre égaux, qui ſe réuniſſent en pointe. Ne ſeroit-ce point pour indiquer les vingt-quatre vents ? Au reſte cet ouvrage étoit digne d'un peuple auſſi éclairé que les Athéniens ; & il eût ſuffi ſeul pour tranſmettre à la poſtérité la gloire de la premiere ville de la Grece. L'architecture m'a paru, en général, aſſez groſſiere ; mais les bas-reliefs ſont de toute beauté, & les têtes ſur-tout, admirables.

Du côté de la porte d'Eleuſis, ſont les reſtes d'un veſtibule ſuperbe, qui faiſoit partie d'un portique. Il avoit cent vingt-cinq pas de long, c'eſt-à-dire, environ une ſtade ; ſon circuit étoit de plus de cinq cens pieds. La plus apparente de ces ruines eſt un pan de murailles, orné par-devant de colonnes de marbre.

Non loin de là, hors des enceintes de la ville moderne, étoit le temple que les Athéniens éleverent en l'honneur de Théſée, après qu'il eut défait le taureau de Marathon ; c'eſt maintenant une égliſe de S. George, où les Grecs vont quelquefois dire l'office. Autour de l'édifice regne un beau portique, ſoutenu ſur des

colonnes de marbre d'ordre doriqne. La voûte eſt faite auſſi de grandes pieces de marbre, en forme de poutres, ornées de ſculpture. Des deux côtés de la façade du veſtibule, en dedans & en dehors, ſont repréſentés les principaux exploits de Théſée. Ici ce héros précipite dans la mer le brigand Scyron; là il courbe avec effort un arbre auquel il attache Scynnis, autre brigand fameux, qui faiſoit ſouffrir ce ſupplice aux paſſans: on le voit, d'un autre côté, victorieux des Amazones, enlevant leur reine Hyppolite; & à quelque diſtance il paroît accompagné des filles de Minos: il donne la main à Ariadne, & jette ſur ſa ſœur de tendres regards. Le combat des Centaures & des Lapithes, l'expédition des Argonautes, ſon voyage aux enfers avec Pirithoüs ne ſont point oubliés. Ces ſculptures ſont toutes de main de maître; & le tems ne leur a preſque rien fait perdre de leur beauté & de leur fineſſe.

Les ſavans ont ici beaucoup de choſes à regretter. L'Académie, le Muſée, l'Odéum, ces auguſtes ſanctuaires des Muſes, ne ſont plus que des amas de ruines, dont la vue imprime encore une ſorte de vénération. Nous viſitâmes le Stadium, où ſe célébroient les jeux de toute

l'Attique : on ne voit plus que la place de ce cirque, qui a cent vingt-cinq pas de long ſur vingt-ſix de large. Le mont Hymette eſt encore renommé pour ſes abeilles ; le miel qu'elles compoſent, eſt d'un goût délicieux ; ſa couleur eſt jaune comme l'or.

Nous ne voulûmes point quitter Athenes, ſans avoir vu le Pirée : le chemin, qui y conduit, conſerve encore quelques fondemens de la muraille qui joignoit le port à la ville. Le baſſin pourroit bien contenir cinquante de nos vaiſſeaux, s'il n'étoit en partie comblé de décombres : il s'appelle à préſent *Porto-Lione* ; nom que les mariniers Italiens lui ont donné, à cauſe d'un beau lion de marbre, qu'on apperçoit de loin, au fond du port.

On compte à Athenes près de quinze mille habitans, preſque tous Grecs. Ces peuples, jadis, célebres par les ſciences qu'ils cultiverent, les beaux arts qu'ils illuſtrerent, & même par leur ingénieuſe frivolité, ſont encore, de nos jours, tels qu'ils furent autrefois. Leur ſituation a changé ; mais leur génie eſt le même ; & l'on retrouve dans Athenes, les graces d'Alcibiade, l'éloquence de Démoſthene, & les vertus de Socrate. Opprimés par les Turcs, ils luttent avec

courage contre les fers du deſpotiſme, & ont une ſagacité merveilleuſe à trouver des moyens pour éviter l'augmentation des impôts, dont les autres peuples de la Grece ſont ſurchargés. Il y a préſentement dans cette ville plus d'orateurs qu'il n'y en eut du tems des courſes de Philippe dans le Péloponneſe ; mais malheureuſement il n'y a point, comme autrefois, d'aſſemblée du peuple, où ils puiſſent défendre & ſoutenir les droits de leur patrie. Ils ne peuvent ſe livrer à leur véhémence, que dans les cafés, où ils parlent avec autant de liberté que de chaleur. Ces cafés ſont placés où étoit jadis le portique, ſi fameux par les grands hommes qui alloient s'y inſtruire. Les prêtres d'Athenes ſont preſque tous ſavans ; & il y a parmi eux d'excellens prédicateurs.

Au peu de goût que les Athéniens modernes ont pour la peinture, on ne diroit pas que leur ville fut autrefois la patrie d'Apelle & de Zeuxis. La muſique eſt, de tous les arts, celui qu'ils cultivent avec le plus de ſuccès. Ils jouent preſque tous d'un inſtrument, qui eſt une eſpece de guittare. Les femmes ſont ici très-ſéduiſantes, & les hommes très-galans. Le peuple y eſt plus poli que dans les

autres parties de la Grece : on y trouve même, dans les gens de la campagne, une affabilité, une douceur, une honnêteté inconnues dans nos villages de France. A l'égard de la fineſſe & de l'habileté, les Athéniens ont peu dégénéré de leurs ancêtres. Les Juifs qui tiennent preſque tout le commerce des autres villes, ne font pas fortune dans celle-ci, où ils trouvent des chrétiens plus juifs qu'eux.

Le gouverneur eſt changé tous les ans au mois de mars. Outre cet officier, il y a encore un Cadi, dont les fonctions ſont de rendre la juſtice, de terminer les conteſtations, & de condamner les coupables. Un autre préſide à toutes les affaires qui concernent la religion mahométane, & inſtruit ceux qui ſe deſtinent au ſervice des moſquées. L'archevêque jouit d'une très-grande autorité ſur les chrétiens, & la conſerve par ſa bonne intelligence avec les officiers & les magiſtrats Turcs. Il tient une eſpece de tribunal ; mais les Grecs aiment mieux être jugés par le Cadi.

L'habillement des Athéniens differe peu de celui des Turcs : ils ne portent, pour la plupart, ſur la tête, qu'une calotte rouge. Leurs veſtes ſont courtes & étroites,

ites ; & ils n'ont point d'autre chauſ-
que des bottines, ordinairement de
leur brune ou noire : les femmes ſont
ides & ont la peau fort blanche, ſor-
rarement en public : & quand on en
ontre quelqu'une, la décence oblige
ui laiſſer libre le côté de la rue où elle
& de lui tourner le dos. Le principal
merce de cette ville ſe fait en huile,
s, ſavon, poix-réſine, & ſur-tout en
cui eſt ici fort eſtimé.
fallut enfin nous reſoudre à quitter
ays qu'avoient habité autrefois tant
erſonnages fameux, qui, ſoit par
s exploits mémorables, ſoit par leurs
rages immortels, ont mérité l'eſtime
vénération de toute la terre. Nous
nes d'abord à Salamine, patrie de
n ; & nous primes la droite du che-
d'Eleuſis, par une plaine couverte
iviers. Après deux heures & demie de
che, nous arrivâmes au canal qui ſé-
Salamine du terroir de d'Athenes.
e iſle fut long-tems un ſujet de con-
tion entre les Atheniens & ceux de
are, qui s'en diſputoient à l'envi
poſſeſſion. Mais enfin ces derniers fu-
contraints de céder, & de ſonger à
défenſe de leur propre ville.
approchant de Salamine, nous vîmes,

à droite, le fameux rocher de Kéras, ſur lequel Xerxès fit placer un trône d'argent, pour faire la revue de ſon armée navale. Ce prince ſe flattoit d'emmener captifs tous les peuples de la Grece; mais Thémiſtocle confondit ſon orgueil; & le combat de Salamine apprit aux Perſes ce qu'ils avoient à craindre d'une nation victorieuſe des forces réunies de l'Aſie. Le principal village de l'iſle, & l'iſle entiere s'appellent actuellement *Coulouri*: des mazures, des hameaux, des bourgades ſont les reſtes de ce fameux royaume de Télamon, pere d'Ajax & de Teucer.

Non loin de Salamine, eſt l'iſle d'*Ægine*, ainſi appellée du nom d'*Ægina*, maîtreſſe de Jupiter, qui en eut Æaque, roi de cette iſle, & depuis l'un des juges des enfers. Le golfe où ſont ſituées ces deux iſles, & quelques autres plus petites, s'appelle golfe *d'Ægine*. Sur l'un des deux promontoires qui forment ſon embouchure, on voit dix-neuf colonnes fort élevées, qui ſont les débris d'un temple de Minerve: c'eſt de là qu'eſt venu le nom de *cap-Colonne*, qu'on donne à ce promontoire; l'autre, qui eſt du côté de la Morée, s'appelle le *cap-Schilli*. Il y a dans cette iſle une ſi grande quantité de

perdrix rouges, que, tous les ans au printems, les habitans ſont obligés, par ordre des magiſtrats, d'aller à la campagne pour chercher leurs œufs, & les caſſer avant qu'ils ſoient éclos, de peur que la trop grande multitude de ces oiſeaux ne dévore tout le bled, & ne mette la famine dans le pays. Ægine a produit beaucoup de grands hommes; car on prétend qu'Achille, Patrocle, Ajax & Néoptoleme y ont pris naiſſance : mais dans la ſuite on n'y vit plus que des ſujets médiocres; & c'eſt ce qui donna lieu à ce proverbe connu dans l'ancienne Grece : *Ægine a mis au monde ſes meilleurs enfans les premiers.* On l'appliquoit à ceux qui, faiſant paroître de beaux commencemens, dégénéroient inſenſiblement, & finiſſoient par s'abâtardir.

Nous retournâmes ſur nos pas, & nous avançâmes vers la capitale de la Béotie, qui n'eſt qu'à une journée & demie d'Athenes. Thebes eut pour fondateur Cadmus, fils d'Agenor, roi des Phéniciens : elle fut agrandie par Amphion, qui, ſelon les poëtes, en bâtit les murs aux ſons de ſa lyre. Alexandre le Grand la détruiſit de fond en comble; & excepté les deſcendans du poëte Pindare qui étoit né dans cette ville, & dont ce

prince eſtimoit les ouvrages, tous les Thébains furent paſſés au fil de l'épée. Thebes fut auſſi la patrie d'Hercule, de Bacchus, & de deux fameux capitaines Pélipodas & Epaminondas. La ville eſt aujourd'hui réduite à l'ancienne forteresſe appellée *Cadmeïa*, où nous vîmes encore de vieilles tours & quelques reſtes de murailles, une, entr'autres, que les gens du cap nous dirent avoir été laiſſée par Alexandre, lorſqu'il fit démolir toutes les autres. Thebes, jadis ſi grande, ne contient plus que trois ou quatre mille ames, & n'a de remarquable qu'une belle fontaine, qui pouvoit être la Dirce des anciens, célébrée dans les odes de Pindare.

Nous arrivâmes le lendemain à Livadia, petite ville qui fait un commerce conſidérable de riz, de bled, & d'étoffes de laine. Le jour ſuivant, nous laiſſâmes ſur la gauche l'Hélicon; & à quelques milles de là, nous nous trouvâmes au pied du Parnaſſe, où j'eus la curioſité de monter pour la premiere fois de ma vie. Le chemin en eſt raboteux & eſcarpé. Je parvins cependant juſqu'au ſommet des deux croupes; & quoique le terrein ſoit par-tout aſſez ſec, on y trouve de petites plaines plantées de pins, qui ren-

dent ce ſéjour agréable & ſolitaire. La célebre fontaine de Caſtalie eſt dans l'enfoncement que forment les deux monts : l'eau en eſt fraîche & délicieuſe. Je me répoſai quelque tems ſur ſes bords, réfléchiſſant ſur cette foule de malheureux poëtes qui profanent ces lieux auguſtes qu'ont habités les Homere, les Virgile, les Taſſe, les Camouëns, les Corneille, les Milton, les Racine, les Boileau, les la Fontaine.

Je continuai ma marche juſqu'au village de Caſtri, où étoit ſituée la fameuſe Delphes, fondée, dit-on, par un fils de Neptune, nommé *Delphus*. Les Grecs l'appelloient *le nombril de la terre ;* & Pindare dit que Jupiter ayant lâché en même tems deux aigles de même vîteſſe, l'un à l'orient, & l'autre à l'occident, ces oiſeaux ſe rencontrerent tous deux à Delphes, après avoir fait le tour du monde. Les oracles qu'y rendoit Apollon, par la bouche d'une prophéteſſe, en firent une des villes les plus riches de l'univers. On y accouroit de tous les pays ; & ceux qui conſultoient la prêtreſſe, ne manquoient pas de faire au temple de riches préſens. Parmi les ruines qui ſont en petit nombre autour de Caſtri, je vis quelques tas de marbre, qui

ne purent me donner aucune idée des édifices érigés autrefois dans ce même lieu.

Nous nous rendîmes de là à Salona, & enſuite à Lépanthe. Cette derniere ville, anciennement appellée *Naupactus*, étoit une des plus fortes places de l'Ætolie. Sa ſituation eſt fort avantageuſe, étant bâtie autour d'une petite montagne, au ſommet de laquelle eſt la fortereſſe. On voit à Lépanthe de magnifiques jardins de citronniers, d'orangers & de cedres. Hors de la ville, eſt une fontaine délicieuſe, qui ne le cede point à la ſource de Caſtalie; il ne lui manque que d'avoir été célébrée par quelque poëte. Le commerce du pays ſe fait en bled, en riz, en huile & en tabac, qui en ſont les principales denrées. Le jour même de notre départ de cette ville, nous arrivâmes à Patras, après avoir paſſé le golfe de Lépanthe dans une barque.

Patras ou Aroë, place conſidérable avant les conquêtes des Mahométans, étoit embellie de pluſieurs temples fameux, tels que ceux de Minerve, de Cybele, de Vénus, de Diane & de Bacchus Calydonien. Je n'y trouvai de curieux que ſes jardins, où croiſſent les plus beaux citrons du monde, quantité

de grenadiers, d'orangers & de cedres

Le village de Catala, à quelques lieues de Patras, étoit cette Calydon des anciens, près de laquelle on raconte que Méléagre tua le ſanglier furieux qui déſoloit le pays, & dont il donna la hure à la belle Athalante. Cette préférence, comme vous ſavez, irrita tellement les oncles de Méléagre, qu'ils enleverent cette hure à ſa maîtreſſe. Le jeune vainqueur punit cet affront par la mort de ſes oncles; mais ils furent vengés par leur ſœur, mere de Méléagre, qui jetta au feu le tiſon auquel étoit attachée la vie de ſon fils.

La même barque, qui nous avoit menés de Lépanthe à Patras, nous conduiſit à Zanthe, où nous nous repoſons depuis quelques jours, & d'où nous ne tarderons pas à partir pour viſiter d'autres lieux.

Je ſuis, &c.

A Zanthe, ce 5 octobre 1736.

LETTRE XI.

SUITE DE LA GRECE.

DEPUIS notre départ de Zanthe, j'ai déja parcouru tant de pays, Madame, qu'il n'eſt pas poſſible d'en voir un plus grand nombre en ſi peu de tems. Je ſuis actuellement à Négrepont, capitale de l'Eubée; & j'en partirai bientôt, pour voir encore d'autres iſles de la Grece. Sans vous ennuyer par un détail circonſtancié de ce qui s'eſt paſſé chaque jour de mon voyage, je vais vous expoſer, en peu de mots, ce que j'ai trouvé de plus remarquable.

L'iſles de Rhodes fut la premiere où nous débarquâmes; elle eſt à vingt milles de la terre ferme d'Aſie, & peut avoir cent quarante milles de circuit. Elle changea pluſieurs fois de nom & de maîtres; elle fut d'abord appellée par les Grecs *Ophiuſe*, pour exprimer la quantité prodigieuſe de ſerpens dont elle étoit infeſtée: on la nomma enſuite *Aſterie*, *Corimbie*, *Macarie* & *Rhodes*. On dit même que ce fameux coloſſe, qui paſſoit pour

une des ſept merveilles du monde, lui fit donner le nom de *Coloſſa*. Vous ſavez ce que c'étoit que cette ſtatue énorme : elle avoit ſoixante & dix coudées de haut, & étoit ſi prodigieuſe, qu'un homme eût eu de la peine à embraſſer un de ſes pouces. Charès, excellent ſculpteur, employa douze années à la faire ; & elle coûta des ſommes immenſes : elle étoit poſée ſur la mer, ayant les jambes ſur chacun des côtés du port ; enſorte qu'un navire pouvoit paſſer deſſous à voiles déployées ; mais elle ne dura que cinquante-ſix ans debout : un tremblement de terre la renverſa & la fracaſſa. Vers le milieu du ſeptieme ſiecle, un ſoudan d'Egypte ayant vaincu les Rhodiens, fit emporter ce qu'il trouva des débris de ce coloſſe, & en chargea neuf cens chameaux : nous ne vîmes donc plus que la place qu'il occupoit.

La ville de Rhodes eſt la capitale de l'iſle. Phoronée, roi d'Argos, en fut le fondateur plus de ſept cens ans avant Jeſus-Chriſt. Les Saraſins la poſſédoient, lorſque les chevaliers de S. Jean de Jéruſalem s'y établirent au quatorzieme ſiecle, & prirent le nom de *chevaliers de Rhodes*. L'hiſtoire eſt pleine des exploits de ces religieux militaires ; & vous

n'ignorez pas les sieges fameux qu'ils soutinrent contre les Turcs : ils repousserent Ottoman, qui vint les assieger avec cent mille hommes ; mais ils ne purent résister à la fortune de Soliman II, qui, les ayant attaqués avec une fois plus de monde & quatre cens vaisseaux, les força enfin, après six mois du siege le plus opiniâtre & le plus mémorable dont l'histoire fasse mention.

Rhodes est située sur un côteau près du rivage de la mer, & environnée d'une double enceinte de murailles défendues par plusieurs tours & bastions qui la rendent presque imprenable. Les Turcs n'ont rien changé aux fortifications ; ils n'ont fait que convertir les principales églises en mosquées. On voit l'ancien palais du grand-maître, qui sert comme de château à la ville haute, sur laquelle il domine. C'est un grand édifice bâti de belles pierres de taille. Il semble encore être en son entier ; & les dehors paroissent en bon état ; mais en dedans il est tout délabré, par la négligence des Turcs qui laissent tout dépérir. Ce palais ne sert plus aujourd'hui que de prison pour les gens de qualité, dont la conduite a déplu à la cour Ottomane.

Il y a une porte du côté de la mer,

pour entrer dans la ville, appellée *la porte S. George*, où ſont, en pluſieurs endroits, des inſcriptions gravées ſur la pierre. Il y en a une, entre autres, qui apprend que cette porte & les tours qui l'accompagnent, ont été bâties par le grand-maître Pierre d'Aubuſſon. On voit à côté la tête d'un dragon, attachée à une chaîne. Elle eſt de la groſſeur & de la figure de celle d'un bœuf, a des cornes à peu près de même; mais ſon muſeau eſt plus court & plus pointu. C'eſt, dit-on, l'image de ce monſtre fameux, qui fut tué par un chevalier François dont l'hiſtoire eſt connue, & qui fut depuis grand-maître de l'ordre.

Nous ne vîmes rien d'ailleurs dans la ville de Rhodes & dans les environs, qui méritât une attention particuliere. On nous montra ſeulement une bourgarde, qu'on nous dit être l'ancienne ville de Lindes, patrie d'Ariſtophane. Mon goût pour ce poëte comique me fit trouver du plaiſir à conſidérer les lieux où je me perſuadois qu'il avoit pris naiſſance. C'eſt un ſentiment que j'éprouvois fréquemment dans les iſles de la Grece. En me voyant ſous le même ciel, je croyois reſpirer le même air, & me ſentois preſque inſpiré du même génie

que ceux dont j'avois admiré les écrits.

Le terroir de Rhodes eſt fertile, & abondant en pâturages : il produit quantité d'orangers, d'oliviers, & autres arbres toujours verds ; l'air y eſt tempéré, & n'eſt ſujet à aucun nuage : c'eſt ce qui faiſoit croire aux anciens, que cette iſle étoit conſacrée au ſoleil.

En paſſant de Rhodes à Candie, nous vîmes l'iſle de Scarpanto, appellée anciennement *Carpatus*, d'où eſt venu le nom de *Carpathienne* à cette partie de la Méditerranée, qui tire vers l'Egypte. Cette terre contenoit autrefois quatre villes, qui ne ſont plus que des villages. On y voit encore des carrieres de marbre ; & le pays eſt aſſez fertile. Si on en croit la fable, Japet, fils du ciel & de la terre, engendra dans cette iſle quatre fils qu'il eut de la nymphe Aſie ſa femme ; ſavoir, *Heſpenes*, *Atlas*, *Epimethée* & *Prométhée*. D'autres veulent que Protée ait régné dans le même lieu, & que c'eſt à cela que Virgile fait alluſion dans ces vers du quatrieme livre des Georgiques, où il parle de ce dieu marin.

Scarpanto n'eſt habitée que par des Grecs ; on n'y voit point de Turcs, à la réſerve du Cadi qui la gouverne ; encore n'y fait-il pas ſon ſéjour ordinaire, ſe

contentant d'y venir tous les trois mois une fois, pour connoître les différends qui naiſſent entre les inſulaires, exercer la juſtice, & punir les coupables. Il s'en retourne enſuite à l'iſle de Rhodes, lieu de ſa réſidence. Quoiqu'il ſoit un des moindres officiers de l'empire, il ne laiſſe pas d'exercer une cruelle tyrannie ſur ces pauvres habitans. Quand il arrrive que des galeres de Malthe abordent dans leur iſle, ils en témoignent les plus grandes inquiétudes pour cacher & défendre leur gouverneur; car ils ſont obligés de répondre de ſa perſonne au grand-ſeigneur, ſous peine de la vie ou de la perte de leur bien & de leur liberté.

L'iſle de Candie, qui fut autrefois un des plus floriſſans royaume de la Grece, ſous le nom de l'*iſle de Crete*, eſt peu de choſe aujourd'hui. C'eſt là que regna d'abord le vieux Saturne, pere de Jupiter, & enſuite Jupiter lui-même, dont la fable a fait un dieu. Vous ſavez ce que les poëtes, pour embellir cette hiſtoire, ont raconté ſur la naiſſance & l'éducation de ce jeune prince. Les habitans de Crete étoient encore groſſiers & ſauvages; mais Rhadamante & Minos, fils & ſucceſſeurs de Jupiter, furent les civiliſer, & mériterent, par la ſageſſe de leurs loix, de

préſider, après leur mort, au tribunal des enfers. Ce furent ces mêmes loix qu'emprunterent des Crétois, Sparte & les autres villes de la Grece. Les Romains les prirent des Grecs, & les autres peuples des Romains; ainſi la Crete peut ſe glorifier d'avoir donné des loix à toute la terre. Métellus fut le premier qui la ſoumit à la puiſſance Romaine : elle paſſa depuis ſous la domination des empereurs de Conſtantinople, qui la donnerent au marquis de Montferrat; celui-ci la vendit aux Vénitiens, ſur qui les Turcs s'en ſont emparés. Des cent villes qu'il y avoit jadis dans cette iſle fameuſe, à peine en trouve-t-on trois aujourd'hui; encore ſont-elles dans un état pitoyable. Rhétimo & Damaſta paſſent, après la capitale, pour les moins délabrées.

Candie fut bâtie ſur les ruines d'une ancienne ville, appellée *Héraclée*. Son port étoit de quelque importance avant l'invaſion des Turcs; mais à préſent il eſt comblé à un point, que les petits bâtimens ont peine à y entrer. L'intérieur de la ville eſt un objet de deuil & de triſteſſe : on ne voit par-tout que des édifices ruinés, des murailles nues & prêtes à s'écrouler. Il ſemble que les Turcs ſe plaiſent à voir les ravages qu'ils

ont cauſés eux-mêmes, pendant pluſieurs années d'un ſiege ſanglant & opiniâtre : ils n'ont réparé que les breches des fortifications, ſans s'embarraſſer ſi le reſte tombe en ruine. Les campagnes d'alentour ſont fécondes & riantes ; leurs richeſſes principales conſiſtent en froment, en oliviers, & en vins excellens.

Rhétimo eſt plus petite que Candie, mais plus agréable. Sa ſituation eſt fort avantageuſe, étant bâtie ſur une bordure de rochers, qui s'avance fort loin dans la mer. Elle eſt entourée de murs ; mais ſa principale fortification eſt le ſol même ſur lequel elle eſt placée. Une ſeule ſource fournit abondamment de l'eau à toute la ville. Le pays où eſt ſituée Rhétimo, eſt en partie couvert de rochers, en partie planté de jardins délicieux où croiſſent, ſans ordre, des orangers, des limoniers, des ceriſiers, & des cannes de ſucre. Les vignobles y étoient autrefois en grande réputation ; ils ont dégénéré depuis que les Turcs en ſont les maîtres.

Damaſta n'a rien de plus remarquable que Rhétimo : elle eſt de même environnée, d'un côté, de plantations qui produiſent beaucoup d'huile & de ſucre ; de l'autre, de rochers arides & ſtériles.

N'ayant encore rien vu dans l'iſle de

Crete, dont j'euſſe lieu d'être ſatisfait, je voulus viſiter ce fameux mont Ida, dont les poëtes ont tant parlé. Nous marchâmes long-tems par un chemin difficile & montueux, tantôt ſur des collines eſcarpées, tantôt dans des creux & des précipices, où nous courions, à chaque pas, riſque de perdre la vie. Nous n'étions pas encore à moitié de nos fatigues : un vallon ſpacieux s'offrit à notre vue ; mais quelque agréable que fût le coup d'œil des côteaux voiſins, qui forment un amphithéatre naturel, quand on m'apprit que nous étions encore trés-éloignés du terme, je faillis à laiſſer là mon entrepriſe. L'ardente curioſité du docteur me fit reprendre courage ; & après avoir traverſé la vallée, nous grimpâmes à travers les rochers & les neiges, à l'exemple des chevres ſauvages dont ces montagnes ſont remplies. Je les voyois ſuſpendues au-deſſus de nos têtes ; & j'avois peine à croire qu'elles puſſent non-ſeulement ſe ſoutenir, mais courir même avec une agilité ſurprenante. Nous nous repoſâmes quelque tems dans un couvent, dont la ſtructure gothique eſt aſſez réguliere. Les caloyers, ou moines qui l'habitent, ſont gras & des mieux nourris. Nous marchâmes encore une journée entiere ; &

nous nous trouvâmes enfin au pied du mont Ida.

Tout ce que nous avions vu juſqu'alors de precipices, étoit peu de choſe, en comparaiſon de ceux que nous avions ſous les yeux. Il nous reſtoit près de trois lieues de marche, pendant leſquelles ils nous falloit gravir le plus ſouvent ſur des ſables & des rochers nuds. Je ne ſais trop comment je pus venir à bout de ſurmonter tant d'obſtacles. Je fus moi-même ſurpris de me trouver au ſommet; & pour ce qu'il y a de plus curieux dans le monde, je n'euſſe pas voulu recommencer. Jugez ſi j'eus lieu de regretter mes peines, quand, après avoir porté par-tout mes pas & mes regards, je ne vis ni grotte, ni fontaine, ni rien de ce qui peut récréer l'imagination. De quelque côté que je me tournaſſe, je n'appercevois que des neiges, des ſables, des rochers, & des chevres d'une maigreur extraordinaire. « C'eſt donc là, di-» ſois-je, cette fameuſe montagne où Ju-» piter demeura ſi long-tems caché. Une » pareille retraite étoit digne du maître » des dieux; & je ne penſe pas qu'aucun » mortel eût entrepris de le découvrir ».

Nous oubliâmes bientôt ce que nous avions ſouffert, lorſque nous fûmes près de deſcendre. Cette effrayante route nous

eût abſolument rebutés, ſans la néceſſité où nous nous trouvions de la faire. Nos conducteurs nous montrerent de loin, comme pour nous encourager, les ruines de l'ancienne Gortyne, à quelques milles du mont Ida; c'en fut aſſez pour nous faire ſurmonter les difficultés d'un voyage ſi pénible. Nous arrivâmes dans la plaine où étoit ſituée cette ancienne ville, la plus riche & la plus grande de l'iſle. On en attribue la fondation à Taurus, qui, ſous le nom de Jupiter, enleva Europe, fille d'Agenor, roi de Phénicie. Je croirois plus volontiers qu'elle fut fondée par Gortyne, fils de Rhadamante, roi de Crete. Quoi qu'il en ſoit, elle étoit ſi bien fortifiée, qu'Annibal, après la défaite d'Anthiocus, la choiſit pour aſyle. Les ruines de cette ville ſont les plus belles que j'aie encore vues; ce ne ſont pas ſeulement des corniches, des baſes, des chapiteaux de colonnes de marbre; on voit encore quantité de morceaux de jaſpe, de porphyre & d'autre matiere précieuſe, revêtus d'ornemens & de reliefs d'un goût exquis. Je remarquai, entre autres fragmens, deux colonnes de marbre granit, longues de plus de dix-huit pieds, & taillées chacune d'une ſeule pierre. Près de là eſt le reſte d'une arcade

qu'on juge, à ſa beauté, avoir été l'entrée de quelque ſomptueux édifice : il n'eſt pas poſſible de dire la quantité de morceaux de ſtatues & de colonnes dont cette plaine eſt couverte. Tous ces ouvrages étoient parfaitement travaillés ; & ce qui en reſte, ſuffit pour faire connoître la délicateſſe & le génie des artiſtes qui s'y ſont employés.

Après avoir admiré long-tems ces auguſtes débris, j'allai voir le labyrinthe. Ne croyez pas que je veuille parler de ce fameux ouvrage que Dédale conſtruiſit avec tant d'habileté, qu'il eut peine lui-même à en ſortir, & où, ſans l'invention admirable, par laquelle il ſe fraya un chemin dans les airs, il eût été la premiere victime de ſon art. La plupart des hiſtoriens qui ont parlé du labyrinthe de Crete, nous le repréſentent comme un édifice merveilleux, bâti ſur le modele de celui d'Egypte, où l'art ſeul de l'ouvrier ſe faiſoit admirer. Le tems l'a entiérement détruit ; & il y a déja pluſieurs ſiecles, au rapport des habitans, qu'il n'en reſte aucune trace. Le labyrinthe qu'on voit aujourd'hui à Candie, n'eſt donc pas celui où Théſée, conduit par le fils d'Ariadne, tua le fruit monſtrueux des amours de Paſiphaë. Vous en ju-

gerez d'après ce que je vais vous dire.

Nous deſcendîmes avec des flambeaux dans le creux d'une montagne remplie d'une infinité de ſouterreins obſcurs & étroits. L'ouverture eſt baſſe & raboteuſe ; c'eſt l'ouvrage de la nature ; & l'art ne paroît pas y avoir contribué. Ce pouvoit être anciennement une ſimple grotte, qui parut propre à y creuſer pluſieurs routes ; à moins que vous n'aimiez mieux croire, comme moi, que ce ſont les anciennes carrieres, d'où l'on tira les pierres pour bâtir la ville de Gortyne qui n'en eſt pas éloignée.

En avançant quelques pas, on arrive dans une eſpece de ſalon, dont les murailles, taillées dans le roc, préſentent une agréable variété de pierres & de marbres de diverſes couleurs. Le plafond eſt garni d'une grande quantité de petits glaçons pétrifiés, qui font un effet merveilleux. Ce ſalon, qui eſt fort étendu, conduit par une pente aiſée, dans une multitude d'allées & de rues, qui s'entre-coupent les unes les autres. Si je n'avois pas eu avec moi des guides ſûrs, j'avoue que je n'aurois jamais ſçu quelle route je devois prendre : elles ſe croiſent en tant de manieres, & forment un ſi grand nombre de tours & de détours, qu'après avoir fait beau-

coup de chemin, on eſt ſurpris de ſe retrouver au même lieu d'où l'on eſt parti. Je ne pouvois me laſſer d'admirer les différentes couches ou veines de terre, qui ſemblent avoir été poſées en certains endroits pour le plaiſir de la vue. Dans les allées où le ſol étoit apparemment trop tendre, on a fait des murailles avec les pierres qu'on avoit tirées des parties les plus dures & les plus ſolides de la montagne.

Nous parvînmes, à l'extrêmité du labyrinthe, dans deux grandes ſalles où nous nous repoſâmes. Je vis, ſur les murs, quantité de noms écrits avec la pointe d'un couteau. Je n'en fus cependant certain, qu'en les examinant de près; car pluſieurs de ces noms excédoient le rocher, & paroiſſoient avoir été relevés en boſſe; mais j'en vis quelques-uns qui étoient creux; & c'étoient ceux dont la date étoit plus récente; les autres étoient remplis, & plus ou moins ſaillans, à proportion de leur ancienneté. Je compris alors que cet effet étoit produit par une eſpece de minéral que nous nommons *ſpar*. Cette matiere pénetre avec l'eau, s'en ſépare enſuite imperceptiblement, & s'attache aux murailles & aux voûtes, où elles forment, avec le tems, une croûte, dont les inciſions

faites ſur le rocher facilitent l'accroiſſement.

Tout ce chemin ſouterrein eſt d'environ deux mille pas. On y découvre, de côté & d'autre, à la lueur des flambeaux, une infinité de nids de chauves ſouris, qui pendent aux voûtes en forme de pyramides renverſées. Ils ont la plupart plus de cinq pied de long, & ſont diviſés en pluſieurs cellules, où ces oiſeaux nocturnes viennent ſe nicher. La fiente, qui tombe deſſous, s'éleve comme une autre pyramide, touche en pluſieurs endroits aux nids qui ſont ſuſpendus aux voûtes, & occupe avec eux une partie du chemin; mais le paſſage reſte libre & ouvert des deux côtés. Les chauves-ſouris ne font aucune peine à ceux qui paſſent, pourvu qu'on ne touche point à leurs nids; car alors elles ſortent en foule, éteignent les flambeaux avec leurs ailes, rempliſſent la caverne de cris; & volant de côté & d'autre avec impétuoſité, elles font trembler les plus intrépides. Le ſeul parti qu'il y ait à prendre alors, c'eſt de ſe coucher ventre à terre, & d'y demeurer ſans mouvement, juſqu'à ce que ces animaux ſoient rentrés dans leurs nids.

Pour revenir à l'ancien labyrinthe dont

l'hiſtoire fait ſi ſouvent mention, il eſt certain qu'il devoit être bien différent de cette multiplicité de caveaux ténébreux, où l'art paroît n'avoir eu preſqu'aucune part. J'aime mieux croire que les Crétois, ayant trouvé dans ces ſouterreins quelque reſſemblance avec un monument qui avoit fait autrefois l'honneur de leur pays, ont un peu aidé à la nature, pour conſerver le nom & l'image du fameux labyrinthe.

L'iſle de Crete eſt arroſée d'une infinité de fontaines & de rivieres qui la rendent d'un grand rapport, ſur-tout en vins excellens, que les gens du lieu appellent *malvoiſie*. On n'y voit aucune eſpece d'animaux nuiſibles ni venimeux; les femmes ſeules y ſont à craindre: on prétend que ſi elles bleſſent un homme avec les dents, la plaie eſt ſans remede. Cette propriété, jointe à quelques autres traits de ce genre, me perſuade que les armes du ſexe dans ce pays, ne ſont ni les prieres, ni les larmes.

Nous partîmes de l'iſle de Candie, ſur un petit bâtiment que nous avions loué à deſſein, pour avoir la commodité de débarquer où bon nous ſembleroit, & faire le tour des Cyclades. On leur a donné ce nom, qui ſignifie *circulaires*,

parce qu'elles ſont, pour ainſi dire, rangées autour d'un centre, qui eſt Délos. Les iſles placées hors de cette eſpece de cercle, du côté de Candie, ſont compriſes ſous ce même nom, quoique les anciens les aient appellées *Sproades*, qui veut dire *éparſes*.

Je m'arrêtai d'abord à Santarini ou Santorin qui, au rapport d'Hérodote, étoit autrefois un pays délicieux, & ſe nommoit *Calliſte*, à cauſe de ſon extrême beauté. Il eſt étrangement déchu de cet état : au lieu d'un terrein gras & fertile, on n'y trouve plus qu'un vaſte rocher, qui produit à peine de quoi nourrir ſes habitans. Aux riantes prairies, aux payſages agréables ont ſuccédé des ſables arides, & d'affreux précipices. L'entrée de cette iſle a la forme d'un croiſſant, & ſeroit le plus grand & le plus beau port du monde, ſi les vaiſſeaux pouvoient y aborder.

Entre les deux promontoires, qui ſont les cornes de ce croiſſant, ſont quatre petites iſles formées par des volcans au commencement de ce ſiecle : l'une d'entre elles naquit d'une éruption ſubite, dans un lieu où la mer étoit auparavant ſi profonde, qu'on n'en pouvoit trouver le fond. Apres des mugiſſemens horribles

horribles & des agitations violentes, qui répandoient la terreur, la mer lança de ſon ſein des tourbillons de flammes & de bitume, qui déroberent aux yeux la clarté du jour. On vit enſuite, avec étonnement, ſur la ſurface de l'eau, une montagne ſolide, qui s'accrut inſenſiblement par de ſemblables éruptions. Cette iſle nouvelle n'étoit d'abord qu'un amas de pierre-ponce, inégal & raboteux; mais le ſoleil l'anima, pour ainſi dire; & le limon de la terre s'étant joint aux minéraux calcinés, elle devint capable de culture. C'eſt ce que nous raconta un vieillard qui, en 1707, avoit été témoin oculaire de ce que j'écris. Je ſerois tenté de croire que Santorin elle-même s'eſt reſſentie ſouvent de ces éruptions de la mer; & c'eſt peut-être là ce qui a produit en elle de ſi grands changemens. Cette terre, toute ingrate qu'elle eſt, a près de huit mille habitans Grecs, qui vivent miſérablement. La montagne de Saint-Etienne me parut mériter, par les ruines dont elle eſt couverte, une attention particuliere. Je ne ſais point le nom de la ville qui y étoit ſituée; mais elle doit avoir été riche & magnifique, à en juger par quantité de morceaux de colonnes de marbre & de granit.

J'allai de là à Policando, isle presque aussi grande, & plus agréable que Santorin: elle est, comme celle-ci, formée d'un seul rocher; mais ce rocher est très-fertile. En certains endroits il est couvert de quelques pouces de terre, où croissent d'abondantes moissons; en d'autres, où il y a moins de terre, les vignes viennent à l'envi, & produisent d'excellens raisins. On nous parla d'une grotte que les curieux ont coutume de visiter; je m'y rendis à travers des précipices & des roches pendantes, toutes prêtes à nous écraser. Cette caverne est tapissée de congelations en forme de cristaux, les unes de figure pyramidale, les autres cylindriques, & quelques-unes sont couvertes d'une espece de dorure qui éblouit les yeux. La plupart cependant, sont d'un noir luisant, dont l'aspect n'est pas désagréable.

Je ne fus pas aussi content de l'isle d'Argentiere. Ce nom lui fut donnée, il y a quelques siecles, à cause de quelques mines d'argent qu'on y découvrit; mais son véritable nom étoit *Cimolus*, qui veut dire *craie*, parce que cette matiere fait le fol de cette isle. Les insulaires n'emploient point d'autre savon dans leur lessive; ils s'en servoient autrefois

pour blanchir leurs étoffes ; & l'on en faiſoit auſſi uſage dans la médecine. On aſſure que les femmes & les filles du pays ſe proſtituent aux étrangers pour une ſomme très-modique, & que les peres & les meres en font eux-mêmes le marché. Je ne trouve dans cette iſle que des montagnes brûlées, un terrein pierreux, & un ſeul village, dont les habitans meurent de faim.

Mélos, à préſent Milo, eſt un vaſte amas de pierre-ponce & de minéraux pétris en quelque ſorte par l'eau de la mer qui s'y engouffre, & la rend propre à être cultivée. Je ne doute pas que du tems que les Phéniciens la poſſédoient, elle ne fut très-fertile ; & ſi ſon ſol eſt devenu plus aride, on doit l'attribuer aux matieres calcinées dont la terre a couvert ſa ſurface. Malgré cela, elle produit du coton, du bled & du vin.

La capitale, qui porte auſſi le nom de *Milo*, eſt bâtie toute en pierres-ponces, qui, quoique ſpongieuſes & fort légeres, ſont pourtant de bon uſage. Les rues y ſont d'une malpropreté & d'une puanteur inſupportables. Cette ville fut célebre, dans l'antiquité, pour ſon alun & pour ſon ſoufre ; l'un & l'autre y ſont encore très-communs. Le ſoufre ſe voit

en bloc ſur les montagnes, & paroît de loin, comme autant de gros diamans qui jettent de l'éclat. Il y a dans l'iſle, des ſources d'eau chaude très-ſalutaires. Les auteurs anciens que je porte avec moi, & qui me ſervent comme de bouſſole dans mes courſes, diſent que Milon fut appellée *Mellida*, à cauſe de l'abondance de ſon miel. Elle ſe glorifie d'avoir donné naiſſance à deux philoſophes, à Socrate qui n'admettoit qu'un ſeul Dieu, & à Diagoras qui n'en reconnoiſſoit point.

Après avoir quitté Milo, je m'approchai de l'Attique, & fis voile vers Cranaë, ou l'iſle d'Helene, quoique le patron de notre bateau m'aſſurât qu'il n'y avoit rien de curieux à y voir; mais le docteur & moi ne voulions nous en rapporter qu'à nous-mêmes; & mon deſſein étoit de viſiter juſqu'aux rochers les plus déſerts. Pour vous, Madame, je me flatte que vous vous accoutumerez inſenſiblement à ces idées de ſtérilité & de ſolitude: je tâcherai cependant de vous épargner, le plus qu'il me ſera poſſible, les dégoûts & les ennuis que j'ai éprouvés dans ce voyage. L'iſle de Cranaë paroît n'avoir jamais été habitée; peut-être eſt-ce pour cette raiſon, que Pâris la choiſit, lorſ-

qu'il s'enfuit de la Grece avec Helene qu'il avoit enlevée. Ce prince, dit-on, s'y arrêta, & y jouit, pour la premiere fois, de ſa conquête.

En face de Cranaë, eſt l'iſle appellée par les anciens *Cythnos*, & par les modernes *Thermia*, à cauſe de la bonté de ſes bains. Elle eſt encore auſſi fertile qu'elle l'étoit anciennement. Le ſol n'eſt ni pierreux ni ſec, comme celui des iſles voiſines. Les campagnes ſont couvertes de moiſſons, & les côteaux de vignobles, moins eſtimés, à la vérité, que ceux des terreins plus arides. Il y vient quantité de mûriers, dont les habitans tirent un profit conſidérable, par le grand nombre de vers à ſoie qu'ils nourriſſent. Mais le principal commerce ſe fait en miel & en cire. On nous fit voir les ruines d'une ville qu'on nomme aujourd'hui *Hebreo-Caſtro*: elles ſont d'une beauté & d'une magnificence ſingulieres. Parmi les marbres dont la terre eſt couverte, nous apperçûmes quantité de bas-reliefs & de tronçons de ſtatues qui me parurent avoir été fort précieuſes. Il ſemble que les barbares auteurs de ces ravages, craignant qu'on ne voulût rejoindre un jour les parties éparſes de ces chefs-d'œuvres, aient pris la précaution de les mutiler. Thermia,

capitale de l'iſle, eſt paſſablement grande, & preſque toute peuplée de Grecs.

Syra n'eſt guere moins fertile que Thermia : elle a vingt-cinq milles de longueur ; & quoique couverte de rochers, on y trouve néanmoins des campagnes qui fourniſſent de riches récoltes. Ces rochers ont cela de ſingulier, qu'ils ſemblent toujours prêts à s'écrouler. La capitale, qui donne ſon nom à toute l'iſle, eſt ſituée à un mille de la mer, ſur le ſommet d'une petite montagne : on diroit de loin qu'elle eſt ſuſpendue ſur les flots. Entre la ville & le port, qui eſt d'une grande étendue, ſont les ruines de Sciros, ancienne capitale de l'iſle, où Achille fut élevé à la cour de Nicomede. Cette terre fut habitée autrefois par les Dolopes, fameux corſaires, auxquels ont ſuccédé des moines Grecs. Théſée y mourut, après avoir été chaſſé d'Athenes ; & elle a été la patrie de Phérécide, qui paſſe pour un des ſept ſages de la Grece.

Tiné, autrefois Tenos, au nord de Syra, eſt une iſle fort grande, qui a environ ſoixante milles de circuit. Les ſerpens y ſont en grand nombre ; & c'eſt ce qui lui fit d'abord donner le nom d'*Ophiuſe*, comme je l'ai dit de la ville de

Rhodes. Le pays eſt très fertile, les mûriers, les grenadiers, les vignes y croiſſent à plaiſir, & ſont d'un bon rapport aux habitans qui aiment le travail. Il y vient auſſi du bled & d'autres grains en abondance.

La ville de Tiné étoit ſituée ſur le bord d'une baie qui lui ſervoit de port; il ne reſte aujourd'hui que la fortereſſe, & un bourg qui porte le nom de *San-Nicolo*. Cette fortereſſe eſt ſur le lieu le plus élevé de l'iſle; & ſa ſituation avantageuſe fait toute ſa force. Il y a pluſieurs années, m'a-t-on dit, qu'en creuſant près de la ville, on trouva un temple de Neptune; mais je n'ai rien vu qui pût vérifier cette découverte.

Quelqu'agréable qu'eût été à mes yeux le ſéjour de Tiné, je ne fus point maître de ma ſurpriſe, en approchant d'Andros. Cette iſle préſente l'aſpect le plus enchanteur. Figurez-vous une vaſte & large baie, ſéparée en deux par un promontoire qui s'avance dans la mer. Ce promontoire, qui fait partie de la ville, eſt couvert de bâtimens & de plantations, dont le coup d'œil champêtre & riant invite les paſſagers à s'arrêter. De l'autre côté, eſt une vallée délicieuſe & fertile. Tout le terrein, en général, abonde en

fruits de toute eſpece ; & ce ne ſont partout que des jardins & des vergers, que mille petits ruiſſeaux fertiliſent. Le plus bel endroit eſt derriere une haute montagne, au village d'Arne. Pluſieurs hameaux, environnés de palmiers, le compoſent, & ſemblent autant de ſolitudes enchantées. La ſoie qu'on y travaille eſt des plus eſtimées & des plus fines. Andros n'eſt pas moins remarquable par ſes antiquités, que par la beauté de ſon territoire. Les plus curieuſes ſont celles de Baléopolis, ville grande & magnifique autrefois. La quantité de colonnes, de baſes, de chapiteaux, qu'on trouve à l'endroit où étoit la citadelle, jointe à la tradition des habitans, nous fit croire que ce pouvoient être les veſtiges d'un temple de Bacchus. On nous montra une fontaine, dont on dit que l'eau a le goût du vin. L'opinion a ici, je crois, beaucoup de force. Une ſource d'eau auprès d'un temple du dieu du vin, ne ſatisfaiſoit point ſes adorateurs : ils lui ont attribué une propriété qui flattoit plus leur imagination que leur goût.

Zia eſt la Cée ou Céos des anciens, qui a donné naiſſance au poëte Simonide. De quatre villes puiſſantes qu'elle contenoit autrefois, on ne voit plus que les

ruines de Certhéa, ſur leſquelles eſt bâtie Zia, capitale de l'iſle. A juger de l'étendue de Certhéa par celle de ſes veſtiges, elle devoit être conſidérable ; car outre les colonnes de marbre & pluſieurs morceaux d'architecture, qui ſe voient dans les maiſons des particuliers & dans les rues de la ville, on en trouve encore quantité dans la campagne, & principalement ſur une montagne éloignée d'une lieue du port. En avançant du côté de la mer, j'en vis un plus grand nombre près d'une enceinte de murailles à moitié ruinées, qui appartenoient à quelque ancienne citadelle. Les habitans nous montrerent le tronc d'une ſtatue, pour laquelle ils ont encore une frayeur reſpectueuſe, parce qu'ils croient que c'eſt celle de Néméſis, déeſſe de la vengeance : on voit autour pluſieurs blocs de marbre & quelques morceaux de colonnes & de chapiteaux. L'iſle peut avoir trente lieues de circuit ; elle étoit fort renommée pour la beauté de ſes ſoies, dont les premieres fabriques ſont attribuées à Pamphile, princeſſe du pays. Cette partie du commerce n'eſt preſque rien au tems où je vous parle. On y fabrique plus de toiles de coton, que d'étoffes de ſoie : on s'applique encore particuliérement à faire des vins qui

ſont d'une qualité & d'un goût admirables.

Je ne ſais que vous dire de l'iſle de Macroniſi : elle eſt aſſez grande, mais tellement dépeuplée & ſtérile, qu'on n'y rencontre que des lézards & des ſauterelles. Macris eſt plus petite, mais pareillement déſerte : on ne trouve, dans l'une & dans l'autre, aucuns veſtiges d'antiquité. Guara ou Joura a, de plus que ces deux iſles, une eſpece de rats d'une groſſeur peu commune ; ce ſont probablement les ancêtres de ces rats, qui obligerent les habitans de Guara à quitter le pays.

Le voiſinage de l'Eubée, près de laquelle ſont ces mêmes iſles, me fit retarder l'exécution du projet que j'avois formé de faire le tour des Cyclades. Je débarquai à Châteauroux, forteresſe conſidérable, ſous le canon de laquelle les galeres Turques ſe retirent. Il y avoit autrefois une ville bâtie en ce même lieu. Homere l'appelle *Cariſtos*. Les Titans, fils de la terre, y donnerent des loix, entre autres Briarée, à qui les inſulaires rendirent les honneurs divins. Le marbre marqueté de Cariſtos étoit fort eſtimé ; on l'appelloit *Cariſtien*. Je paſſai au bourg d'Erétria, autrefois la capitale de l'iſle ; elle étoit renommée pour cette terre mé-

dicinale qu'on appelloit *Erétrienne*. Enfin, j'arrivai à Négrepont, d'où je vous écris, me réſervant à vous envoyer ma lettre, quand j'en trouverai l'occaſion. Il peut arriver que vous en receviez quelquefois plus d'une le même jour ; car vous jugez bien qu'elles ne partent pas régulièrement, comme en France, à meſure qu'on les écrit ; j'en ai eu juſqu'à trois dans mon porte-feuille, que j'ai envoyées par le même vaiſſeau.

Négrepont, actuellement la capitale de l'Eubée, n'a que deux milles de circuit ; mais elle eſt accompagnée de fauxbourgs conſidérables, où il n'y a que des Grecs. Le nombre des habitans peut monter à quinze mille. Un des beaux édifices de cette ville eſt le ſerrail du Capitan Pacha ou chef des galeres. Ce palais eſt bâti ſur l'Euripe, & préſente le point de vue le plus agréable qu'on puiſſe imaginer : il eſt orné de galeries & de portiques de bois rouge verniſſé. Je fus ſurpris du concours prodigieux des gens de la campagne, qui arrivent à Négrepont les jours de marché ; ils viennent, de toutes les parties de l'iſle, apporter leurs denrées ; ce qui les rend ſi communes, qu'on les achette preſque pour rien. Je n'ai jamais vu tant de villages à la fois ; c'eſt ce

qui fait que la terre y eſt ſi bien cultivée : elle abonde en fruits de toute eſpece, & principalement en bled, en vin & en huile. L'iſle a trois cens cinquante milles de circuit ; ſa largeur n'eſt guere que de vingt milles. Elle eſt célebre par le fameux promontoire de Caphanée, au haut duquel Nauplius, roi de cette iſle, alluma des feux pour attirer la flotte des Grecs qui venoit de faire le ſiege de Troye. La ruſe réuſſit : les vaiſſeaux donnerent dans les écueils, & furent preſque tous fracaſſés ; mais Nauplius ayant ſu que Diomede & Ulyſſe, les principaux auteurs de la mort de ſon fils Palamedes, avoient échappé au naufrage, ſe précipita de dépit dans la mer.

Je dois dire ici deux mots de l'Euripe, fameux détroit de la mer Egée, qui ſépare l'Aulide & la Béotie de l'Eubée. Ce détroit ſe reſſerre tellement à l'endroit où eſt bâtie la fortereſſe de Négrepont, qu'une galere a peine à y paſſer. C'eſt ſur-tout vers cette partie, qu'on remarque les effets ſurprenans que les anciens & les modernes ont tâché vainement d'expliquer. Pendant dix-huit ou dix-neuf jours de chaque lune, l'Euripe eſt réglé, comme diſent les habitans ; c'eſt-à-dire, qu'en vingt-quatre ou vingt-cinq

heures, il a deux fois ſon flux & reflux ainſi que l'Océan ; mais, pendant les autres jours, il eſt déréglé ; & alors, dans l'eſpace de vingt-quatre ou de vingt-cinq heures, il a onze, douze, treize, & même quatorze fois ſon flux & reflux. Je voulus être témoin de ces changemens merveilleux ; & m'étant tranſporté dans un moulin qui eſt au bas du château, je vis, en moins d'une heure & demie, la roue changer juſqu'à trois fois, ſelon le différent cours de l'eau. Ce qu'il y a encore de ſurprenant, c'eſt qu'entre le tems où l'Euripe monte, & celui où il deſcend, il y a un petit intervalle qui fait paroître l'eau en repos, & comme croupiſſante ; de ſorte que les plumes & la paille y reſtent ſans mouvement, à moins que le vent ne les agite. Il y a des tems où le détroit eſt ſi rapide, qu'il entraîne les plus gros vaiſſeaux, malgré tous les efforts des matelots. Je ne veux point eſſayer ici d'expliquer cette merveille de la nature : je n'ai pas oublié ce qu'on raconte d'Ariſtote, qui lui-même n'en put connoître la cauſe ; plus ſage que lui, je n'ai eu garde de me précipiter dans l'Euripe, pour être compris, comme on fait dire à ce philoſophe, dans ce que je ne pouvois comprendre.

Le froid de la ſaiſon, joint à un aſſez gros rhume qui tourmente le docteur, nous obligera peut-être à faire à Négrepont un plus long ſéjour que nous ne nous y étions attendus ; mais ce pays eſt ſi agréable, même en hiver, que je ne ſuis pas fâché de me repoſer des longues & fréquentes courſes que je viens de faire, pour me préparer à de nouvelles.

Je ſuis, &c.

De Négrepont, ce 17 décembre 1736.

LETTRE XII.

SUITE DE LA GRECE.

DANS un pays tel que la Grece, tous les lieux que parcourt un voyageur, ſont autant d'objets conſacrés à l'immortalité. Un ſimple ruiſſeau, un rocher, une grotte ont acquis de la célébrité, ou dans les écrits des poëtes, ou par quelque événement mémorable. Ne vous plaignez donc pas, Madame, des détails de ma derniere lettre; & ſuivez moi, je vous prie, avec la même complaiſance, dans les lieux qui me reſtent à parcourir.

La premiere iſle où j'abordai, en quittant Négrepont, eſt Scio, que les Turcs appellent *Saches*. Elle eſt ſituée entre les iſles de Mételin & de Samos, & peut avoir cent vingt milles de circuit. Ses habitans ont été jadis fort puiſſans ſur mer; mais ils furent ſubjugués par les Athéniens, enſuite par les Spartiates, & enfin par les Romains. Ceux-ci poſſéderent cette iſle juſqu'aux empereurs Grecs, qui la céderent aux Génois, auxquels les Turcs l'enleverent ſous le regne de Sélim.

Elle devoit être bien floriſſante, puiſqu'elle contenoit trente-ſix villes, qui ſont à préſent converties en autant de villages.

La capitale eſt grande & bien conſtruite ; ſes édifices ſont régulièrement bâtis, & à pluſieurs étages comme les nôtres : ſon port eſt ſûr, & ſon château bien fortifié : il commande la ville & toute la côte. La grande égliſe eſt d'une architecture gothique fort agréable ; mais le dedans eſt orné de peintures à la Grecque, ſi mauvaiſes & ſi ridicules, qu'il n'y a pas de barbouilleur en France, qui n'en fît de plus belles. Ce ſont des figures de ſaints, comme je l'ai remarqué par les noms qui ſont écrits au bas ; car il n'eſt pas poſſible d'en juger autrement. Nous ne vîmes d'antiquités remarquables dans toute l'iſle, que les ruines d'un ancien bâtiment ſitué dans un vallon obſcur, à vingt milles de la capitale. Neptune avoit été amoureux d'une nymphe de Scio ; & ce lieu favorable, plus qu'aucun autre, à ſes amours, peut bien avoir été choiſi dans la ſuite, pour lui élever un temple. Je vis près de là une ſource, dont on dit que l'eau rend malades ceux qui en boivent. Le docteur ofa tenter l'expérience ; & je ne remarquai en lui aucun changement.

Scio eſt une des villes de la Grece, qui ſe diſputent l'honneur d'avoir donné naiſſance au divin Homere. On me fit voir un lieu où l'on aſſure que ce grand poëte a reçu les premieres leçons de ſon art ; c'eſt une eſpece de baſſin d'environ vingt pieds de diametre. On montre auſſi la maiſon où l'on dit qu'habitoit cet auteur de l'Iliade, lorſqu'il compoſa ſes poéſies. La vénération ſinguliere de ces bonnes gens pour tout ce qui a quelque rapport à ce génie ſublime, m'en inſpira à moi-même pour cette reſpectable chaumiere, où j'aimois à croire qu'avoit demeuré un ſi grand homme. Ce même pays a été la patrie de pluſieurs perſonnes célebres, entre leſquelles on compte Yon, poëte tragique, l'hiſtorien Théopompe, & le ſophiſte Théocrite.

J'ai vu peu d'iſles auſſi fertiles que Scio. Les montagnes même dont elle eſt couverte dans la partie du nord, ſont toutes cultivées. Je ne m'étonne pas qu'on l'ait appellée *un des greniers du peuple Romain*. Les oliviers & les orangers y ſont en grande quantité : ſes vins, célebres depuis long-tems, ſont délicieux & forts. On laiſſe ſécher les raiſins pendant pluſieurs jours, après les avoir coupés ; & on les porte enſuite au preſſoir.

Le lentiſque, cet arbre qui produit le maſtic, eſt commun dans ce pays. Il y en a de pluſieurs eſpeces, ſuivant la nature du ſol où ils croiſſent; mais les plus eſtimés ſont ceux de l'iſle de Scio; & il en vient une ſi grande quantité dans cette partie de l'Archipel, que le grand-ſeigneur en retire tous les ans plus de 100000 livres peſant de maſtic. La culture de cet arbre conſiſte à le provigner; on a, par ce moyen, beaucoup de jeunes pieds vigoureux, qui ſont d'un meilleur rapport que les vieux: ils viennent auſſi très-bien de ſemences. Les Turcs, qui les plantent au mois de janvier, les diſtribuent par intervalles & en buiſſons dans la campagne. Leurs feuilles, qu'ils ne quittent point pendant l'hiver, approchent beaucoup de celles du mirthe. Elles ſont tendres, délicates, d'une odeur agréable, d'un goût acide & aſtringent.

Le maſtic eſt une gomme réſineuſe, qui coule du tronc & des principales branches du lentiſque, quelquefois d'elle-même, mais le plus ſouvent par les inciſions qu'on fait à l'arbre en certains tems de l'année. Le maſtic le plus eſtimé eſt celui qui ſort du lentiſque ſans le ſecours des inciſions. Il diſtille en petites larmes qui groſſiſſent peu à peu, & tombent

enfin de leur propre poids. On a ſoin de tenir le terrein propre, afin que cette gomme précieuſe ne contracte aucune ſaleté. On en fait, à la mi-août, une premiere récolte qui dure huit jours; & après de nouvelles inciſions, on commence la ſeconde à la fin de ſeptembre. Le maſtic continue encore de couler pendant ſix ſemaines, après lequel tems la récolte n'eſt plus permiſe. Le plus beau, celui que les marchands appellent le maſtic mâle, doit être en petits grains clairs, tranſparens, d'un blanc tirant ſur le citron, & d'une odeur aromatique. Il ſe caſſe net ſous la dent, s'amollit à la chaleur comme la cire, & s'enflamme ſur la braiſe. On déſigne, ſous le nom de maſtic femelle, celui qui eſt d'une qualité inférieure. On emploie l'un & l'autre intérieurement, pour fortifier l'eſtomac, arrêter les vomiſſemens & les diarrhées; & on le fait entrer dans la compoſition de pluſieurs vernis. On s'en ſert dans l'Orient pour pétrir du pain qui acquiert, avec le goût de cette gomme, une blancheur agréable à la vue.

Tout le maſtic de la premiere récolte appartient au grand-ſeigneur, & doit être livré à l'officier chargé de le recueillir. Si quelqu'un étoit convaincu d'en

avoir détourné la moindre portion, il ſeroit dépouillé de ſes biens, & condamné aux galeres. Les dames du ſerrail en conſomment la plus grande partie : elles en mâchent preſque continuellement, pour rendre leur haleine plus douce & fortifier leurs gencives. On en brûle auſſi dans des caſſolettes. Les jeunes femmes, après l'avoir pétri avec la langue, le ſoufflent comme des bouteilles, qu'elles font crever enſuite entre leurs levres avec grand bruit. Quand elles ſont en compagnie, elles regardent comme une ſorte de galanterie, d'approcher leur bouche du nez d'un homme, pour le ſurprendre par ce bruit, & lui faire ſentir l'odeur du maſtic.

Le gibier abonde dans toute l'étendue de l'iſle de Scio ; & dans certains cantons, les perdrix ſont auſſi communes & auſſi privées que les poules. Pluſieurs perſonnes prennent le ſoin de les élever, & les envoient le matin dans les champs, pour y chercher leur nourriture. Chaque famille confie les ſiennes à un gardien commun, qui les ramene le ſoir. S'il plaît au maître de faire revenir plutôt celles qui lui appartiennent, il les appelle avec un ſifflet ; & à ce ſignal, on les voit reprendre, ſans aucun déſordre, le chemin de leur maiſon.

Une des grandes richeſſes de cette terre étoient les belles carrieres de jaſpe qu'on y voyoit anciennement. Nous n'y en vîmes que de marbre; mais ce marbre nous parut de la plus grande beauté.

Il n'y a point d'Iſle dans l'Archipel, où l'on vive en plus grande liberté qu'à Scio, & où les femmes ſoient plus belles & plus aimables. Elles tiennent beaucoup des Italiennes, & particuliérement des Génoiſes. On peut les voir & leur parler; & les mœurs du pays leur laiſſent une facilité dont elles abuſent rarement. Les habitans y ſont fort civils, tant entre eux qu'envers les étrangers. Ils ont auſſi beaucoup de penchant pour la muſique; les ſoirées des fêtes ſe paſſent en divertiſſemens communs aux deux ſexes, & ſe prolongent ordinairement juſqu'au jour.

Samos, dont la ville de Coran eſt la capitale, n'eſt ni auſſi grande, ni auſſi fertile que Scio: elle abonde cependant en arbres fruitiers, & principalement en oliviers, mais les vignes y ſont rares, quoique les pays voiſins en ſoient, pour ainſi dire, tout couverts. Cette iſle s'étend du levant au couchant, & n'a pas plus de quatre-vingt milles de circuit. La tradition porte que Junon, à qui Samos étoit conſacrée, y avoit pris naiſſance,

& qu'elle y fut mariée à Jupiter ; auſſi nous dit-on qu'elle y avoit un temple magnifique, où l'on célébroit, tous les ans, une fête en guiſe de noces. Ce récit me fit croire que je découvrirois quelques reſtes d'antiquités. Je me fis conduire dans l'endroit où avoit été l'ancienne Samos. Les ruines de cette ville ſont ſi apparentes & ſi étendues, qu'il n'eſt pas poſſible de s'y tromper : elles ſont poſées ſur une montagne, aux environs de laquelle je trouvai quantité de pierres de tombeaux, répandues de côté & d'autre. Le Grec qui nous menoit, me fit remarquer, dans un monceau de ruines, les anciens reſtes du temple de Junon. Je voulus bien le croire, parce qu'en effet c'eſt le ſeul endroit où l'on trouve des baſes & des morceaux de colonnes de marbre. J'eus plus de plaiſir à ſuivre les traces d'un ancien aqueduc, bâti de briques ſi fortes & ſi dures, que, depuis deux mille ans, elles ſont encore auſſi entieres, que ſi elles ſortoient des mains de l'ouvrier. Je ne vis aucun autre monument qui pût piquer ma curioſité, mais une choſe qui frappe les étrangers, & ſur-tout un François accoutumé à l'élégante parure des femmes de ſon pays, c'eſt la malpropreté dégoûtante, & l'extrême négligence des

Samiennes : le ſexe y eſt, ſur ce point, d'une indifférence & d'une pareſſe inſoutenables.

Samos eſt recommandable dans l'hiſtoire, par la naiſſance d'un philoſophe, d'une ſybille & d'un tyran. L'un eſt le ſavant Pythagore, ce zelé partiſan du ſyſtême de la métempſycoſe ; la ſeconde eſt une de ces femmes célebres, qui ont annoncé la venue de Jeſus-Chriſt ; le troiſieme eſt ce fameux tyran Policrate, qui, après une vie de proſpérités, fit enfin la funeſte expérience, que nul ne doit être eſtimé parfaitement heureux avant ſa mort.

L'iſle de Nicaria, près de Samos, auſſi bien que la mer qui l'environne, doit ſon nom au téméraire fils de Dédale, qui, s'étant trop approché du ſoleil, fondit la cire de ſes ailes ; & le malheureux Icare tomba dans les flots, à côté de l'iſle d'Icarieuſe, qui fut depuis appellée de ſon nom *Icaria* ou *Nicaria*. Cette iſle, qui a environ trente milles de circuit, eſt belle & fertile ; mais les habitans en ſont ſi pareſſeux, que preſque toutes les terres reſtent en friche. L'air & l'eau y ſont ſi purs & ſi ſains, qu'on peut leur attribuer la longue vie des Nicariens, dont un grand nombre arrive juſqu'à l'âge de cent ans & au-delà. Une choſe qui leur

en particuliere, c'eſt qu'ils ne ſe ſervent point de lit, & qu'on n'en trouve pas un ſeul dans toute l'iſle. Ils couchent à terre ; une pierre leur tient lieu d'oreiller, & leurs habits de couverture. L'archevêque de Samos y étant venu faire ſa viſite, n'avoit pas imaginé d'y faire porter un lit : on y ſuppléa, comme on put, avec de la paille, pour coucher Sa Grandeur. Ces inſulaires n'ont d'autre habit, que celui qu'ils ont actuellement ſur le corps ; & quand il eſt uſé, ils penſent à en faire faire un autre. Vous ne trouveriez pas dans toute l'iſle un morceau de pain hors des heures du repas. Ils ſe contentent de moudre le bled avec des petits moulins, quelque tems avant que de ſe mettre à table, & n'en préparent que pour une ſeule fois. Ils pétriſſent cette farine, en font de la pâte, la cuiſent ſur une pierre plate, avec du feu deſſous ; & quand le pain eſt fait, le maître de la maiſon le diviſe en parties égales, qu'il diſtribue dans ſa famille : une femme enceinte en reçoit une double portion. Leur vin eſt toujours mêlé avec les trois quarts d'eau ; ils en rempliſſent un grand vaſe qui reſſemble à une écuelle, & le font paſſer à la ronde juſqu'à ce que tout le monde ait bu. Ils ne mettent point

point leur vins dans des tonneaux : ils ont de grands pots qu'ils couvrent de terre, font un trou au haut du pot, y plongent un roſeau percé par les deux bouts, & le retirent en fermant du doigt le trou ſupérieur.

Les maiſons des Nicariens ſont ſimples, ſans ornemens & ſans meubles. On n'y voit que les quatre murs, & le petit moulin dont je vous ai parlé. Tout ce qu'ils peuvent avoir d'ailleurs, ils le tiennent caché ſous terre. Ils ont fort peu de ſociété entr'eux ; & s'ils ſont obligés de ſe voir pour quelque affaire, ils n'approchent jamais de la porte de la maiſon de ceux qu'ils viſitent : ils s'arrêtent à une diſtance conſidérable, d'où ils crient à pleine tête. Quand on leur a répondu, ils parlent du ſujet qui les amene ; & à moins qu'on ne les preſſe d'entrer, ils traitent ainſi toutes leurs affaires : auſſi ont-ils la voix ſi forte, qu'ils ſe font entendre de très-loin.

Il n'eſt pas que vous n'ayez ouï parler de Pathmos, cette iſle célebre, où S. Jean a compoſé ſon Apocalypſe. On l'appelle actuellement *Palmoſa* ; c'eſt un vrai lieu de méditation, par la ſolitude & le vaſte ſilence qui y regne. Quoiqu'elle ait vingt à trente milles de cir-

cuit, elle ne contient guere que trois cents habitans. Les arbres, les payſages, la verdure y ſont preſqu'entiérement inconnus : tout y inſpire une mélancolie triſte, & de ſombres rêveries. Les montagnes ſont nues & dépouillées ; les vallons même ſont arides & ſtériles. L'égliſe de S. Jean eſt bien bâtie, & paſſablement grande ; mais elle excita moins notre curioſité, que l'endroit de l'iſle où l'on prétend que demeuroit ce ſaint apôtre. Le chemin qui y conduit, eſt entre des rochers eſcarpés & difficiles. On arrive à un pauvre hermitage bâti ſur la côte d'une montagne, à quelque diſtance d'un couvent de moines Grecs. La chapelle eſt petite & ornée de peintures qu'on nous dit être l'hiſtoire du ſaint évangélique. A quelques pas de là eſt un grand trou creuſé dans le roc, dont la voûte eſt ſoutenue ſur un pilier. C'eſt là, dit-on, la grotte du ſaint, & le lieu où il écrivit ſon livre myſtérieux. Je ne pus m'empêcher de ſourire de la ſimplicité des bonnes gens qui nous menoient ; ils nous montrerent, avec grand reſpect, pluſieurs crevaſſes que le tems a pratiquées dans le rocher, & nous raconterent ſérieuſement comment le ſaint-

Eſprit entroit par ces fentes, pour dicter à S. Jean ſes divins myſteres.

Vis-à-vis de Palmoſa eſt une petite iſle appellée *Saint-Ninos*, qui a cela de ſingulier, qu'elle eſt comme coupée par le milieu. Un chemin creuſé par la nature, dans la partie la plus élevée de l'iſle, forme cette ſéparation. Une des deux moitiés eſt fertile, & produit pluſieurs ſortes de fruits; l'autre eſt entiérement ſtérile & pierreuſe. La roche de cette partie eſt un marbre brun, mêlé de coralloïdes d'une blancheur éclatante.

J'eus lieu d'être ſatisfait de mon ſéjour dans l'iſle de Naxia, une des plus grandes des Cyclades & des plus riches de l'Archipel. Elle fut appellée autrefois *Dionyſia*, du nom de *Denys* ou *Bacchus*, qui y tenoit ſa cour. Depuis on la nomma *Callipolis* & *petite Sicile*, à cauſe de ſa fertilité. En abordant dans cette terre, je m'attendris ſur les malheurs d'Ariane abandonnée par le perfide Théſée. Je m'imaginois entendre les plaintes de cette amante déſolée, qui faiſoit retentir les rochers & les rivages de ſes gémiſſemens, lorſque Bacchus, touché de compaſſion, vint lui offrir ſa main & ſa couronne.

La nouvelle ville de Naxia eſt bâtie

ſur les ruines de l'ancienne. Ses murailles ſont épaiſſes & flanquées de tours. La citadelle eſt ſituée dans la partie la plus éminente, & m'a paru d'une conſtruction réguliere. Les égliſes y ſont en grand nombre ; la cathédrale ſur-tout eſt belle & ſpacieuſe.

Le ſexe eſt ici bien différent de ce que je l'ai vu à Samos. L'orgueil & la vanité ſont portés à l'excès parmi les femmes ; aucune ne marche dans les rues ou à la campagne, qu'avec un étalage ridicule de ſes ajuſtemens, & même de ſes meubles.

J'allai voir, près du château, des reſtes de la plus haute antiquité. Ce ſont les ruines d'un temple de Bacchus ; elles couvrent tout un rocher, qui eſt environné des eaux de la mer. La richeſſe des matériaux prouve la magnificence & la beauté de l'ancien édifice. Les morceaux de jaſpe & de porphyre ſont mêlés avec le granit & le marbre le plus riche. Le cadre de la porte qui conduiſoit au temple, eſt encore dans ſon entier : il eſt de trois pieces de marbre fort uni, chacune de dix-huit pieds de longueur ſur onze d'épaiſſeur. Je n'ai rien vu de ſi noble ni de ſi majeſtueux.

Naxia eſt très-commerçante, quoi-

un objet de curioſité. Les murs du château de Parrechia, qui eſt le nom actuel de la capitale, les rues, les édifices publics & particuliers ont été conſtruits avec les débris de l'ancienne ville. On trouve, à chaque pas, incruſtés dans les murailles, des corniches, des friſes, des chapiteaux de colonnes, & des colonnes même toutes entieres, couchées comme des rangs de pierres. Ici, les plus beaux bas-reliefs, mêlés avec des corps de ſtatues, ſoutiennent l'entrée d'une maiſon; là, une belle colonne cannelée compoſe le linteau d'une porte. C'eſt un ſpectacle digne de compaſſion & de larmes, de voir des ouvrages qui ont coûté autrefois tant de ſoins & de travaux, confondus avec les pierres & le ciment. Les colonnes & les ſtatues de marbre devoient naturellement être fort communes dans une iſle, d'où l'on tiroit le plus beau marbre de la Grece. Je viſitai ces carrieres ſi vantées, qui fourniſſoient à preſque toute l'Aſie de quoi décorer les temples des dieux, & honorer la mémoire des grands hommes. Je vis, dans la plus ancienne de toutes, un bas-relief ſuperbe, taillé dans le roc, dont il n'a pas été ſéparé. Les ſculpteurs de Paros, ou ceux qui y venoient de

toutes parts, avoient de quoi exercer leur génie & leur goût dans ces riches & précieux ſouterreins. Lorſque l'ouvrage étoit achevé, on coupoit le bloc à une profondeur convenable ; & l'on voyoit paroître à la fois les plus beaux chef-d'œuvres de l'art & de la nature. Celui dont je parle repréſente une fête de Bacchus : on voit ce dieu, ſous la figure d'un jeune garçon, environné de gens qui danſent & ſe réjouiſſent. C'eſt à Paros, qu'au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, ſe fit la découverte de ces belles tablettes de marbre, où ſont gravés les événemens principaux de l'hiſtoire Grecque, depuis la fondation d'Athenes. Thomas, comte d'Arondel, eut ſoin de les faire tranſporter en Angleterre, où il les dépoſa dans la célebre univerſité d'Oxford. On les appelle indifféremment aujourd'hui *marbres d'Oxford*, *marbres d'Arondel*, *marbres de Paros*. Cette iſle eſt encore renommée par la naiſſance d'Archiloque, poëte fameux, qui inventa les vers iambiques, & qui, par la force & la véhémence de ſa poéſie, & pour l'honneur du goût, contraignit un certain Lycambe à ſe pendre.

L'iſle d'Antiparos n'eſt ſéparée de

cette derniere, que d'un mille & demi. C'eſt auſſi un rocher continuel, couvert de quelques pouces de terre, avec cette différence, que ce n'eſt pas un rocher de marbre, comme Paros. On n'y voit qu'un ſeul village & très-peu d'habitans; mais j'oſe dire que le pays mérite, plus qu'aucun autre, l'attention des curieux. C'eſt là qu'eſt cette fameuſe grotte de congelations, ſi vantée par les anciens & par les modernes. Les choſes ſurprenantes qu'on en raconte, nous donnerent envie d'y deſcendre, quoique je ſuſſe à combien de dangers j'allois m'expoſer. Nous prîmes quatre hommes pour nous accompagner; enſorte qu'avec mon valet, & le Grec qui nous ſervoit de guide, nous formions une petite troupe de huit perſonnes. Je vous ai décrit le labyrinthe de Crete: à préſent que j'ai vu la grotte d'Antiparos, je regarde ce labyrinthe comme une promenade aiſée & agréable. Figurez-vous un précipice affreux de plus de mille pieds de profondeur, où l'on ne peut deſcendre qu'avec des cordes ou des échelles. Voilà le premier point de vue, ſous lequel je vous prie d'enviſager l'entrepriſe hardie dont je vais vous rendre compte.

Nous entrâmes d'abord ſous une vaſte

arcade voûtée, & ſoutenue ſur pluſieurs pilliers que la nature a taillés elle-même. Là nous lûmes une inſcription grecque, fort antique, dont voici la traduction : « Sous la magiſtrature de Criton, vin-» rent en ce lieu Ménandre, Socarme, » Ménurate, Antipater, Ippomedon, » Ariſteas, Philcas, Gorgus, Philocrates, » Oneſime ».

A l'extrêmité de la caverne eſt un chemin étroit, que nous ſuivîmes à la lueur de pluſieurs flambeaux, & qui nous conduiſit au bord d'un affreux abîme. Je n'imaginai pas comment nous pourrions aller plus avant : mais un de nos guides ſaiſiſſant un crampon de fer, qui étoit enfoncé dans le rocher, y attacha une corde ; puis prenant ſon flambeau d'une main, il s'aida de l'autre, à gliſſer, & diſparut auſſi-tôt, en nous criant de le ſuivre. Je fis paſſer encore deux de mes gens avant moi ; & je me laiſſai aller avec le Docteur, dans ce gouffre, à l'aide d'une corde.

J'eus beaucoup de plaiſir, tandis que les autres deſcendoient après moi, d'entendre leurs voix répétées par une infinité d'échos qui faiſoient enſemble un bruit terrible. Notre troupe s'étant réunie, nous marchâmes quelques pas dans

des rues fort étroites, & arrivâmes à un autre précipice moins eſcarpé, à la vérité, que le premier, mais qui préſentoit plus de difficultés, parce que nous n'avions ni corde ni échelle. Il nous fallut rouler ſur le dos, nous accrochant de notre mieux aux parties du rocher les plus raboteuſes. Dans ce ſecond étage, s'il m'eſt permis de parler ainſi, j'admirai une grande grotte, dont les côtés ſont formés d'une eſpece de porphyre entremêlé de veines rouges d'un éclat merveilleux. Le pavé étoit d'une autre ſorte de pierre griſe, où je remarquai qu'étoient incruſtés grand nombre de coquillages pétrifiés.

Nous n'étions encore qu'au milieu de notre expédition; & il nous reſtoit deux autres précipices à deſcendre, avant que d'arriver au terme de nos travaux. Le premier, quoique terrible & dangereux, fut franchi en un inſtant, par le moyen d'une échelle qui ſe rencontra là fort à propos; mais quand nous arrivâmes au ſecond, l'échelle ſe trouva trop courte; & ne ſachant quelle pouvoit être la profondeur du gouffre, le courage nous manqua pour cette fois. Cependant, comment nous déterminer à revenir ſur nos pas, n'ayant rien vu qui pût nous

dédommager de nos fatigues ? Nous prîmes le parti d'attacher un bout de corde qui nous reſtoit, à un rocher voiſin, & de nous laiſſer deſcendre juſqu'aux premiers échelons. Enfin j'appris que nous n'avions plus d'abîmes à redouter ; mais quand je faiſois réflexion à l'immenſe intervalle qu'il y avoit du lieu où nous étions, au ſéjour de la lumiere, je ne pouvois m'empêcher de m'accuſer de témérité. J'oſe croire que c'eſt parce que d'autres avoient eu, comme moi, la folie d'y deſcendre, qu'on a imaginé les fables ſi connues des deſcentes aux enfers.

Nous touchions à la fameuſe grotte qui faiſoit l'objet de ma curioſité. Je fis allumer des flambeaux à tous les coins, comme on me l'avoit conſeillé à Parecchia. Mais quelle fut ma ſurpriſe en entrant dans cette caverne ! L'éclat éblouiſſant qui vint frapper mes regards, ne me permit pas d'abord de diſtinguer aucun objet. Je crus être tranſporté, par un charme inviſible, dans la cour brillante du ſoleil, ou, au moins, dans les palais ſi vantés de Circé ou d'Armide. Mon admiration augmenta, lorſque mes yeux ſe furent, pour ainſi dire, familiariſés avec cette lumiere éclatante. Je vis les côtés,

la voûte & le pavé même de la grotte, formés de cryſtaux tranſparens, avec une ſi belle variété, que je ne crois pas que l'art puiſſe jamais atteindre à cette perfection des ouvrages de la nature. Ce réduit enchanté eſt long de trois cents pieds, & large à-peu-près de même, ſur quatre-vingt d'élévation. L'eau qui ſuinte dans tous les ſouterreins, & qui dépoſe, par-tout où elle découle, le minéral appellé *ſpar*, ou plutôt le cryſtal qu'elle renferme, eſt la cauſe & l'origine des merveilles que je vais décrire.

Le pavé n'eſt pas ſeulement couvert de nappes unies en forme de glace; les gouttes d'eau qui diſtillent de la voûte, ont formé, avec le tems, un boſquet d'arbriſſeaux de cryſtal, que la lumiere réfléchie de nos flambeaux peignoit des plus vives couleurs. Ces arbriſſeaux, ou, ſi vous aimez mieux; ces touffes de petites pointes cryſtallines étoient entremêlées de figures ſaillantes de même matiere, les unes pyramidales, les autres arrondies vers leur extrêmité. Ailleurs, ces figures unies entr'elles & contiguës, formoient une eſpece de muraille, dont les détours multipliés préſentoient l'image charmante d'un labyrinthe.

Je portai mes regards vers la voûte, & je la vis ornée d'une quantité prodigieuſe de pyramides renverſées. La maſſe & la grandeur de ces ſtalactites tranſparens étoient variées à l'infini. Les rayons de lumiere briſés & rompus, qui en partoient, imitoient parfaitement les couleurs les plus vives de l'iris. Tout ce que j'avois vu juſqu'alors, n'approchoit pas des beautés que préſentoient les côtés de la caverne. Vers le ceintre de la voûte, le tems a produit pluſieurs nappes de cryſtal, ſéparées du mur. Ce ſont comme autant de rideaux ondoyés, de dix à douze pieds de largeur, dont quelques-uns pendent juſqu'à terre : on diroit une ſuite de petits cabinets tranſparens, dont la conſtruction inimitable efface tout ce que l'art a jamais imaginé de plus parfait.

Il ſemble, d'après les merveilles que vous venez de lire, qu'on ne puiſſe ſe former une plus belle idée de cette grotte admirable. Je ſuis pourtant obligé d'avouer que les expreſſions ſont fort au-deſſous de la réalité, & que de pareils chef-d'œuvres ne paroiſſent tels qu'ils ſont, que lorſqu'on les a préſens ſous les yeux.

Le Docteur, à qui rien n'échappoit,

me fit obſerver une pyramide iſolée, où je vis une inſcription latine qui me combla de joie. Nous n'étions pas les premiers François qui fuſſions deſcendus dans ce ſouterrein : M. de Nointel, ambaſſadeur de France à la Porte, l'avoit viſité ; & l'on avoit gravé par ſon ordre, au fond de la premiere caverne, ſur cette pyramide, l'inſcription dont voici le ſens. « En 1673, Charles-François Olier » de Nointel, avec une nombreuſe com» pagnie, eſt venu voir cette merveille » de la nature, & a pénétré dans les » réduits les plus ſecrets & les plus pro» fonds, ne pouvant ſe laſſer de conſi» dérer tant de prodiges ».

Je ſuis entré dans un aſſez long détail des fatigues que j'ai eſſuyées en deſcendant dans ces ſouterreins : nous en éprouvâmes de plus grandes encore pour en ſortir. Je ne les remettrai point ſous vos yeux ; ils pourroient vous fatiguer vous-même.

Après avoir quitté Antiparos, on nous mena à Stenoſa, qui mérite plutôt le nom de rocher, que celui d'iſle. L'aſpect en eſt déſagréable, & n'offre que des ſables & des creux, à travers leſquels on voit ravir quantité de chevres ſauvages. Niconéria eſt un autre rocher à-peu-près

ſemblable, mais plus petit, n'ayant guere plus de trois milles de circuit. Nous y vîmes auſſi des chevres; & je ne ſais pas trop comment elles peuvent y ſubſiſter. Il y a, dans toutes ces iſles déſertes, des chapelles érigées en l'honneur de la ſainte Vierge.

L'iſle d'Armogos eſt plus conſidérable que les précédentes : ſes habitans paſſoient autrefois pour être les meilleurs aſtronomes & les plus grands géographes de leur tems : ils n'ont à préſent d'autre mérite, que d'être de bons laboureurs. C'étoit là encore que ſe faiſoit la plus belle couleur d'écarlate ; mais ce ſecret n'y eſt pas plus connu aujourd'hui que l'aſtronomie. Si les Amorgiens ne ſont point ſavans, ils ſont du moins laborieux, & tirent parti du plus petit coin de terre. Les oliviers croiſſent parfaitement bien dans leur pays : les moiſſons & les vendanges y ſont abondantes. La principale ville eſt ſituée ſur une hauteur, au pied d'un rocher qui préſente de loin, avec la ville, la forme d'un amphithéatre. Il y a, dans l'endroit de l'iſle le plus eſcarpé & le plus inacceſſible, un monaſtere dédié à la ſainte Vierge, & une égliſe qui eſt en grande vénération. Il faut monter la pente la plus

rude qu'il y ait au monde, pour y arriver ; & le danger de la route ſuppoſe beaucoup de dévotion dans les pélerins. Une autre choſe remarquable dans cette iſle, eſt l'habillement des femmes ; elles ſont, en général, aſſez jolies ; mais elles portent de longues robes à manches pendantes, qui cachent leur taille, & leur ôtent une partie de leurs agrémens.

Je paſſe ſous ſilence Calaïero, Chéro, Skinoſa, tous rochers déſerts, qui ne méritent pas ſeulement qu'on y aborde. J'avois la conſtance de les viſiter, perſuadé qu'on trouve quelquefois dans les lieux les moins fréquentés, des choſes rares & curieuſes. Au reſte, ces iſles produiſent quantité de végétaux, &, entr'autres, cette plante appellée *férule*, dont le Dieu du vin permettoit à ſes ſectateurs de ſe frapper dans leurs fêtes. J'en arrachai quelques tiges ; & je m'en donnai pluſieurs coups que je ſentis à peine, mais qui firent aſſez de bruit.

Raclia eſt plus peuplée, quoique peut-être auſſi aride. Nous y trouvâmes deux moines d'Amorgos, qui menoient paître, à travers des cailloux & des pierres, les brebis & les chevres du monaſtere.

Je m'empreſſai d'arriver à Ino ; & je voulus débarquer à l'endroit même où l'on prétend que repoſent les cendres d'Homere. Ce grand poëte, paſſant de Samos à Athenes, tomba malade ; & s'étant fait deſcendre à Ino, il y mourut. Ne pouvant rendre d'autres honneurs à ſa mémoire, je promenai long-tems mes regards ſur une terre qui renferme les reſtes précieux de ce grand homme. En parcourant la côte, pour découvrir quelque indice de ce que je cherchois, j'apperçus neuf blocs de marbre, que je crois avoir été poſés en ce lieu, à l'honneur des neuf Muſes qui avoient préſidé à ſes écrits.

Je m'avançai dans l'iſle, que je trouvai aſſez bien cultivée. La ville paroît avoir été fondée ſur les ruines de l'ancienne Ios, célebre, ſans doute, autrefois, par quelqu'une des aventures d'Io, fille d'Inachus, qui, ſous la forme d'une géniſſe, traverſa, depuis Argos, ſa patrie, juſqu'à l'embouchure du Nil, cette partie de la Méditerranée appellée *Ionienne.*

Je retrouvai à Membliaros, aujourd'hui Namſio, & à Sikino, ce que j'avois vu dans d'autres iſles, c'eſt-à-dire, un pays inculte & un peuple fainéant. On nous dit que Namſio avoit été dé-

couverte par les Argonautes, & qu'ils y avoient bâti un temple en l'honneur d'Apollon. Je ne dirai point ſi les reſtes de cet édifice ſubſiſtent encore ; ce qu'il y a de vrai, c'eſt que j'ai vu des ruines fort antiques.

Après avoir tourné long-tems autour de Délos, qui eſt le centre des Cyclades, j'arrivai enfin dans cette iſle fameuſe, où l'on dit que Latone, pourſuivie par la jalouſie de Junon, mit au monde Apollon & Diane. Quoique je ſuſſe bien que ce n'étoit là qu'une fable, je ne laiſſai pas de rappeller encore à mon imagination cette iſle flottante, que Neptune rendit ſtable en faveur de Latone. On eut depuis un ſi grand reſpect pour la patrie d'Apollon & de Diane, qu'on ne voulut plus qu'aucun mortel y naquît ou y fût enterré. Les femmes groſſes & les morts étoient tranſportés dans une iſle voiſine. Jugez qu'elle vénération on devoit avoir pour un pays conſacré au Dieu du jour, & à ſa ſœur la Déeſſe de la nuit, c'eſt-à-dire aux deux divinités que les hommes croient leur être les plus utiles. Auſſi les villes de la Grece & les princes de l'Aſie ne mirent-ils aucunes bornes à leurs largeſſes ; les uns l'embellirent, à l'envi, des plus beaux édi-

fices ; les autres l'enrichirent par de magnifiques préſens. On donnoit le nom de *ſacré* au vaiſſeau qui portoit ces offrandes. Le concours des peuples y étoit auſſi conſidérable qu'à Delphes, parce qu'Apollon y rendoit pareillement ſes oracles.

En approchant de l'endroit où étoit ſituée l'ancienne Délos, nous vîmes quantité de morceaux de marbre, les uns enfoncés en terre, les autres étendus ſur la plaine. On remarque même, ſur une colline, l'emplacement & les fondemens du temple d'Apollon. La nouvelle ville, bâtie par Adrien, n'offre plus, ainſi que l'ancienne, que des fragmens de colonnes.

Vous avez pu entendre parler du fameux temple qu'Eriſicton, fils de Cécrops, premier roi d'Athenes, fit conſtruire en l'honneur d'Apollon, & à l'embelliſſement duquel toutes les puiſſances de la Grece concoururent. Jugez de la grandeur de l'édifice par celle de la ſtatue de ce Dieu, dont il reſte encore quelques morceaux. L'une des cuiſſes, que je pris ſoin de meſurer, avoit dix pieds de longueur. C'étoit un coloſſe prodigieux, qu'on nous dit avoit été taillé d'une ſeule piece de marbre noir. On rapporte que Nicias, capitaine Athénien,

fit élever, dans ce même lieu, un palmier de bronze, dont la chûte renverſa & briſa la ſtatue.

On trouve, hors de l'enceinte de ce temple, quantité de petits autels de deux pieds de haut ſur trois de diametre. Il n'y a preſque pas de lieu dans l'iſle, qui ne ſoit couvert de quelques ruines ſuperbes. Ici étoit le fameux portique que Philippe, roi de Macédoine, fit conſtruire : on lit encore ſon nom ſur des marbres qui ſe ſont conſervés. Plus loin, ſont les reſtes d'un théatre de deux cens cinquante pieds d'étendue : il étoit aſſis ſur la pente d'une montagne. Ce que nous vîmes de plus apparent, eſt une vieille tour de neuf pieds d'épaiſſeur, qui ſervoit à ſoutenir l'édifice.

En allant au mont Cinthus, nous apperçûmes pluſieurs morceaux de moſaïque, mêlés avec des colonnes très-bien travaillées. Cette montagne, d'où Apollon a pris le nom de *Cinthien*, eſt d'un aſpect fort déſagréable, comme tout le reſte de l'iſle : elle a cela de particulier, que le marbre dont elle eſt formée, eſt tout entier de granit. Les habitans des iſles voiſines viennent à Délos, comme à une carriere commune, pour y prendre les pierres qui leur conviennent : ils briſent

une colonne ou un piédeſtal du plus beau marbre, pour en faire des marches d'eſcalier, ou pour en tirer un mortier ou une ſaliere. Tant de magnificence, qui rendoit cette iſle un des plus beaux lieux de l'univers, n'a pu la garantir des injures du tems. Ce n'eſt plus aujourd'hui qu'un rocher déſert, inculte, ſtérile & abandonné.

Le trajet qui la ſépare de Rhénia, eſt fort court. Cette derniere s'appelle communément *la grande Délos*, parce qu'elle a plus d'étendue que la précédente. Elle eſt auſſi beaucoup plus fertile : ſes plaines ſont couvertes d'une terre graſſe & propre au labourage ; mais la crainte des corſaires empêche qu'elle ne ſoit habitée. Le peuple de Mycone, iſle voiſine, ſe contente d'y envoyer ſes troupeaux.

De tous les grains, il n'y a guere que l'orge qui vienne bien à Mycone. Sur les parties pierreuſes de l'iſle, il croît une telle quantité de figuiers, que les habitans en font une des principales branches de leur commerce. La ville eſt mal bâtie, mal ſituée, & les rues encore plus mal-propres. Les femmes ſont jolies, mais ſales & pareſſeuſes ; & ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'elles regardent comme un agrément d'avoir les jambes groſſes ; pour ſe

procurer ce genre de beauté, leur coutume eſt de mettre toujours quatre ou cinq paires de bas les uns ſur les autres. Mycone eſt riche en bétail, & en envoie une partie, comme j'ai dit, à Rhénia, une autre à Tragoniſi & à Stapodia, petites terres voiſines, qui ne ſont guere propres qu'à nourrir de pareils animaux.

Metelin, autrefois la fameuſe Lesbos, eſt une des plus grandes iſles de ces contrées, des plus abondantes en fruits, & ſpécialement en froment. Ses montagnes, du côté de l'Orient, ſont chargées de cyprès, de hêtres, & d'autres arbres propres à la conſtruction des navires. Elle a cent cinquante milles de circuit; & Caſtro, qui en eſt la capitale, occupe la place de l'ancienne Mytilene, dont elle conſerve quantité de veſtiges. On trouve, dans pluſieurs quartiers de la ville, des morceaux de marbre antiques, & un plus grand nombre encore dans la campagne. Ce ſont des fragmens de colonnes cannelées, des chapiteaux, des friſes, & des bas-reliefs que le tems & les Barbares ont défigurés.

On nous fit voir auſſi le lieu où l'on dit que venoit ſe plaindre, ſur le bord de la mer, la tendre & trop malheureuſe Sapho, rebutée des rigueurs de l'inſen-

ſible Phaon. Je me rappellai quelques-uns des vers, dont cette infortunée Lesbienne faiſoit retentir le rivage, & que les filles de Mytilene mêloient aux fêtes lugubres qu'elles célébroient en ſa mémoire. Cette idée, toute romaneſque qu'elle doit vous paroître, m'attendrit juſqu'aux larmes.

Mytilene a donné naiſſance à pluſieurs autres grands perſonnages, tels que Pittacus, Alcée & Arion. Epicure & Ariſtote ont profeſſé dans ſes écoles; & les anciens n'ont parlé de cette ville, qu'avec éloge. Les Lesbiens paſſoient auſſi pour les plus grands muſiciens de l'univers. C'eſt à un de ces inſulaires, nommé *Terpendre*, que la Grece fut redevable de l'invention de la lyre à ſept cordes. Mais leur diſſolution étoit ſi effrénée, qu'elle avoit paſſé en proverbe.

« Il y a dans cette iſle, me diſoit notre » patron, un uſage que je n'ai vu pratiquer dans aucune autre. Toutes les propriétés & tous les immeubles appartiennent aux filles, & ſur-tout à la fille aînée. Les garçons conſentent volontiers à tout céder à leurs ſœurs, pour leur procurer des établiſſemens. Ils pourroient réclamer la loi Turque, qui admet tous les enfans au partage des

» biens ; mais ceux qui voudroient ainſi » ſe ſouſtraire à celle du pays, ſeroient » déshonorés.

» Une autre coutume, plus ſinguliere » que la précédente, ſi elle eſt vraie, diſ- » tingue encore l'iſle de Mytilene. A quel- » ques lieues de la capitale eſt une petite » ville, où tout étranger qui arrive eſt obli- » gé, dit-on, de prendre une femme, ne » dût-il y paſſer qu'une nuit. On lui pré- » ſente une fille ; & ſi c'eſt un voyageur de » quelque importance, on lui donne à choi- » ſir. Si c'eſt un homme du peuple, on le » force de ſe contenter de celle qu'on lui » offre ; c'eſt toujours la plus âgée & la plus » délaiſſée du canton. Il vient un prêtre qui » les marie très-ſérieuſement. On fait le » feſtin de la noce ; & les époux cou- » chent enſemble. Le mari part, s'il veut, » le lendemain ; & s'il en a le moyen, il » gratifie ſa femme d'un préſent ; ſinon, » elle lui ſait toujours aſſez de gré » de l'avoir délivrée du poids de ſa » virginité qu'il eſt ignominieux de gar- » der, ou de n'accorder qu'à un homme du » pays. Il faut, pour l'honneur d'une fille, » qu'un étranger ſoit ſon premier mari. » Il importe peu qu'il lui reſte, ou qu'il » revienne après ſon départ ; car au bout » d'un an, elle peut ſe remarier ; & ſi

l'étranger

» l'étranger reparoît, il ne peut plus la » revendiquer. Cette coutume, dit-on, » remonte à la plus haute antiquité ; & » tout ce que la religion chrétienne a pu » changer dans cet uſage, c'eſt que la » cohabitation ſoit précédée du ſacre- » ment ; au moyen de quoi, les prêtres, » les mariés & les parens ſont tous en » sûreté de conſcience ». On m'a dit depuis, que cette coutume n'avoit plus lieu.

Ténédos, très-petite iſle en comparaiſon de Metelin, n'eſt éloignée que de cinq milles de la terre-ferme. Sa figure preſque ronde, & les diverſes échancrures, ſur leſquelles la ville principale eſt bâtie, préſentent de loin un coup d'œil agréable. Avant la guerre de Troye, elle étoit très-floriſſante. On ſait combien elle fut fatale à cette capitale de l'Aſie mineure, lorſque les Grecs, ennuyés d'un ſiége de dix ans, ſe retirerent derriere Ténédos, attendant le ſignal qui devoit annoncer le ſac de la ville.

La vue d'un pays où s'étoient paſſés tant d'événemens mémorables, me fit mettre pied à terre. Je voulus voir de près la patrie d'Hector, & les champs où Troye avoit exiſté ; mais quel fut mon étonnement, lorſque cherchant le Xanthe

& le Ximoïs, on me montra deux ruiſſeaux preſqu'à ſec ! Achille perdit un peu de ſa gloire dans mon eſprit ; je ceſſai d'avoir une ſi haute idée de ſon combat contre le Ximoïs, & des efforts de Vulcain pour deſſecher cette prétendue riviere. Nous vîmes, parmi des broſſailles & des maſures, quelques pieces de marbre, & un reſte d'arcade qu'on nous dit avoir ſervi au palais de Priam. Il y a quelques années qu'on voyoit dans le même lieu une aſſez grande quantité de vieux morceaux de marbre ; mais le Grand-Seigneur les a preſque tous fait enlever ; & bientôt il ne reſtera aucun veſtige de cette ville fameuſe, qui a partagé tout l'Olympe ; encore eſt-il incertain ſi ces ruines ſont celles de l'ancienne Ilion, plutôt que les débris d'Alexandrie, ou Troas, bâtie par Alexandre le Grand, autour du tombeau d'Achille.

De toutes les iſles un peu conſidérables de la Grece, nous n'avions plus à voir que Stalimene, autrefois Lemnos. Nous fîmes donc voile vers cette terre, où les poëtes feignent que Vulcain, précipité du haut des cieux par Jupiter, établit une de ſes principales forges. Le ſoufre & l'alun dont elle eſt remplie, & plus

que tout cela encore, un volcan qu'on y voyoit autrefois, pourroient bien avoir donné lieu à cette fable.

Lemnos eſt très-fertile, ſpécialement en vins. On y trouve une ſorte de terre nommée *ſigillée*, qu'on dit être ſouveraine contre la peſte & les fluxions. On en forme de petites maſſes marquées de caracteres Turcs; & le Grand-Seigneur en fait des préſens aux ambaſſadeurs. On pratiquoit anciennement diverſes cérémonies pour la tirer des entrailles de la terre. On leur en a ſubſtitué d'autres qui s'obſervent encore actuellement. Les principaux de l'iſle, tant Turcs que Chrétiens, clercs & laïques, montent enſemble vers la colline qui produit cette terre, & où l'on prétend que ſe fit la fameuſe chûte de Vulcain. Arrivés dans l'endroit le plus élevé, ils ſe mettent à creuſer juſqu'à ce qu'ils ayent découvert la veine. Les prêtres en rempliſſent pluſieurs ſacs, & les donnent aux plus conſidérables des Turcs établis pour le gouvernement de l'iſle. Quand on en a tiré autant que l'on croit en avoir beſoin pour toute l'année, on recouvre la veine; & l'on envoie à Conſtantinople une partie de ce qu'on a

recueilli ; le reſte ſe vend aux Marchands. Il eſt défendu aux inſulaires, ſous peine de la vie, d'en tranſporter d'autre hors de l'iſle. Lorſqu'elle eſt tirée de la colline, on en forme de petits pains ronds, du poids de deux dragmes. Son principal uſage eſt dans les fievres malignes, & contre la morſure des bêtes venimeuſes. On la regarde auſſi comme un excellent antidote. On prétend que Gallien fit le voyage de Lemnos, pour en connoître la vertu, & que Philoctete ayant été bleſſé au pied par une flêche empoiſonnée, ou mordu par une vipere, fut laiſſé dans cette iſle, pour s'y faire guérir par ce remede.

Lemnos a trente ou quarante villages, dont les habitans, preſque tous Grecs, vivent fort à leur aiſe. Ses deux villes principales ſont Myrine & Cochine. Myrine eſt bâtie ſur les ruines de l'ancienne capitale ; Cochine, ſur celles d'Hépheſtria ; mais cette derniere eſt preſqu'entiérement détruite.

N'ayant plus rien à voir dans l'Archipel, nous nous fîmes ramener à Merelin, où l'on trouve aiſément des vaiſſeaux pour Conſtantinople. Mais avant que de partir, vous deſirez que je vous entretienne des Grecs modernes. Cette nation toujours intéreſſante mériteencore

votre attention. Au reſte, je les ai trouvés tels que nous les peignent les hiſtoriens, c'eſt-à-dire, vains, artificieux, ſouples, inconſtans, avides de gains, amateurs de la nouveauté, peu ſcrupuleux ſur les ſermens. Accablés ſous le joug de leurs vainqueurs, ils ont perdu cette vivacité brillante, qui les rendoit le peuple de l'univers le plus agréable & le plus ſpirituel. Cependant il ne faut pas croire qu'ils ne faſſent encore quelquefois des retours ſur eux-mêmes, & qu'ils n'aient des momens où ils déploient cette ancienne vivacité. L'amour de la liberté, dont ils furent autrefois ſi jaloux, ſemble auſſi de tems en tems ſe r'animer & jetter quelques étincelles. Trois ſiecles d'eſclavage n'ont point encore pu humilier leur orgueil; & ils ſont plus infatués que jamais de leur premiere célébrité. Il n'y en a même pas un, qui ne ſe croie iſſu des plus anciennes familles du pays. Rien de plus commun dans l'Archipel, & dans pluſieurs endroits du continent, que de trouver de ces prétendus nobles, qui prennent le nom de *Paléologue*, de *Comnene*, de *Laſcaris*, de *Luſignan*, de *Juſtiniani*, &c. Leur pareſſe égale leur orgueil; mais elle eſt, en quelque ſorte, excuſable ſous une

domination, où il eſt dangereux de montrer de l'induſtrie, & où la richeſſe n'eſt qu'un titre de plus pour être opprimé.

Ce peuple, quoiqu'aſſervi à un joug très-tyrannique, ne laiſſe pas, dans certaines villes, de ſe gouverner par ſes propres loix. Il a des magiſtrats particuliers qu'il élit tous les ans, & qui portent l'ancien titre d'*Archontes*. Ils ſont chargés de la levée des impôts, ainſi que de l'adminiſtration de la juſtice dans les affaires civiles. A l'égard des cauſes criminelles, la connoiſſance en eſt toujours réſervée aux officiers du Grand-Seigneur.

Quelquefois les Grecs, quand ils trouvent leur avantage, ne font point de difficulté de marier leurs filles avec des Turcs. Ils n'en ſont pas moins ſujets au tribut que tout Chrétien mâle, ſuivant l'ordre de Mahomet, eſt obligé de payer pour le rachat de ſon ame. Cet impôt eſt proportionné à la fortune de ceux ſur qui on le leve. Il y a différentes taxes : celle des plus riches eſt de trente-trois livres, & huit livres cinq ſols pour le bas peuple. Ils y ſont tenus dès qu'ils ont atteint l'âge de quatorze ans ; & ceux qui ne peuvent le payer, ſont ſouvent obligés de ſe faire Mahométans.

Les Grecs ſont à-peu-près habillés

comme les Turcs, à l'exception de certaines couleurs qu'ils n'oſent porter; le verd, par exemple, qui eſt en vénération chez les ſectateurs de Mahomet, leur eſt interdit. Un Chrétien qui violeroit cette défenſe, ſeroit obligé d'opter entre l'apoſtaſie & la mort. Les turbans rouges ou jaunes leur attireroient auſſi quelque avanie de la part des gens de guerre, qui ſe les ont appropriés.

Les femmes Grecques ont d'ordinaire un corps de brocard rouge ou de drap d'or, qui eſt tout d'une piece avec le jupon. Ce corps eſt ſi étroit & ſi ſerré, qu'elles en paroiſſent ſouvent contrefaites. Leur jupe ne deſcend guere plus bas que le genou; elles en ont une autre par-deſſous, plus longue de deux pouces, qui laiſſe les jambes à découvert. Leur chemiſe & leur caleçon ſont d'étoffe très-fine, rayée, & de diverſes couleurs. Elles font avec leurs cheveux, de longues cadenettes qu'elles laiſſent pendre ſur leurs épaules, & chargent leur tête de fleurs naturelles. Cet ornement ajoute beaucoup de grace à leur coëffure: elle conſiſte en une toile de coton, ſur laquelle elles étendent, avec art, pluſieurs aunes de mouſſeline blanche & gommée, qui forme un grand

turban plat, d'une aune & demie de circonférence. Le voile fait une partie eſſentielle de leur habillement, & diſtingue les conditions. Celui de la maîtreſſe & de la ſervante, de la femme libre & de l'eſclave ſont différens. Il eſt un art pour l'ajuſter, pour ſe voiler décemment, agréablement, dévotement, coquettement.

Les dames Grecques ne paroiſſent jamais en public qu'avec un nombreux cortege; & ſi c'eſt pour aſſiſter à quelque cérémonie, elles y vont ordinairement à cheval. Les loix du pays, & l'humeur jalouſe des maris les obligent à une grande retenue. Elles ſortent peu, reçoivent rarement des viſites; & dans les égliſes elles ont leur place ſéparée. Le ſexe eſt aſſez beau parmi les perſonnes d'un certain rang; mais dans les conditions communes, les femmes ſont, en général, fort laides. Ce qu'elles ont de mieux, c'eſt la taille; mais elles s'habillent ſi mal, qu'elles ne ſavent pas la faire valoir. Les yeux noirs paſſent parmi elles pour les plus beaux. Elles ſe peignent les ſourcils & le poil des paupieres, & ſe ſervent, pour les noircir, d'une préparation d'antimoine & de noix de gale. Elles abandonnent leur gorge à ſa

pente naturelle ; & cette pente, qu'elles ne prennent pas même ſoin de cacher, ne préſente rien d'agréable. Le voile léger, qui la couvre, en deſſine exactement le contour. Les prêtres ſe diſpenſent de s'élever contre cet uſage, dans lequel il n'y a rien à gagner pour le plaiſir, ni à perdre pour la vertu.

L'habillement des femmes Juives eſt à peu près le même que celui des Grecques, excepté la coëffure, ſur laquelle elles attachent une grande plaque d'étain ou de cuivre, couverte d'un ſatin blanc, brodé d'or ou d'argent. Leurs cheveux ſont enfermés dans une bourſe de ſoie. Elles ont, comme les Grecques, une grande quantité de perles au col, aux oreilles & aux bras.

Les Turcs, dans les grandes villes, ne permettent point aux Francs de vivre dans la débauche avec les femmes Grecques, à moins qu'ils n'en aient obtenu la permiſſion du Cadi ; ce qui ne s'accorde qu'à prix d'argent. Sans cette précaution, on ſeroit arrêté & mis en priſon ; & pour peu qu'on fût à ſon aiſe, il en coûteroit fort cher pour avoir ſa liberté. La femme avec laquelle on auroit été ſurpris, ſeroit elle même attachée ſur un âne, ayant autour d'elle les

entrailles de quelque animal mort ; & dans cet état, on la promeneroit par la ville, en criant qu'elle eſt ainſi traitée, pour avoir été trouvée en faute avec tel ou tel. Si le juge ſent qu'il y a peu de choſe à gagner pour lui, il ne ſe donne pas la peine de faire des recherches : quand, au contraire, il ſoupçonne qu'une fille Grecque entretient un commerce criminel, il l'enleve de chez elle, & la fait viſiter par des matrones. Si celles-ci la déclarent vierge, on la rend à ſes parens ; ſinon elle eſt ſévérement punie, à moins qu'elle ne ſe rachete ; ce qui arrive preſque toujours, ſelon l'intention du Cadi ; & alors elle eſt reconnue pour honnête fille.

Les jeunes gens, parmi les Grecs, pour témoigner à leurs maîtreſſes toute la force de leur amour, ſe font aux bras des inciſions avec le couteau ; les Turcs eux-mêmes ne ſont pas exempts de cette extravagance : j'en ai vu, dont les bras étoient tellement déchiquetés, qu'il n'y avoit pas un endroit où l'on ne remarquât quelques cicatrices, comme de glorieuſes marques de la paſſion dont ils étoient poſſédés.

Les Grecs ſe marient, comme nous, en préſence du prêtre ; mais ils ont cela

de particulier, qu'ils prennent un parrein & une marreine. Après qu'on a paré l'épouſe de ſes plus beaux vêtemens, on la mene dans une chambre où ſe trouvent les parens & les amis. Alors on va chercher le *papas*, qui place ſur une table l'image de quelque ſaint. Près de là ſont deux anneaux, deux petites couronnes faites de laine, & deux cierges allumés. L'époux arrive, & prend la premiere place. On apporte un grand plat; & le prêtre demande à l'aſſemblée ſi elle n'a pas de préſens à faire. Les uns donnent de l'argent, les autres du linge, de la batterie de cuiſine, ou d'autres uſtenſiles de ménage. L'argent ſe met dans le plat, le reſte dans des paniers; pendant ce tems-là, on brûle de l'encens, ou d'autres parfums, autour des aſſiſtans qui ſont en prieres. L'époux & l'épouſe s'approchent du prêtre. Il bénit les anneaux, les met ſucceſſivement au petit doigt de l'homme & de la femme, les retire & les remet à différentes repriſes. Il prend les petites couronnes qu'il leur poſe ſur la tête, les leur ôte de même. Les deux époux ſe tenant par la main, tournent pluſieurs fois autour du parrein & de la marreine; enſuite on apporte un verre de vin, dont le marié & la mariée

goûtent l'un après l'autre ; & le prêtre, après avoir bu le reſte, caſſe le verre.

Le brillant flambeau de l'hyménée, que les poëtes ont conſacré pour déſigner le mariage dont il eſt l'emblême, n'a pas été oublié par les Grecs modernes. On le porte devant les nouveaux époux, dans la chambre nuptiale, où il brûle juſqu'à ce qu'il ſoit entiérement conſumé : ce ſeroit même un mauvais préſage, s'il venoit à s'éteindre par quelque accident ; auſſi veille-t-on avec autant de ſoin à ſa conſervation, que les veſtales en avoient pour le feu ſacré.

Dès que la mariée arrive chez ſon époux, on étend un tapis ſur un crible, & on la fait marcher deſſus. Si le crible, ſur lequel elle ne manque pas de s'appuyer fortement, ne crevoit pas ſous ſes pieds, on auroit contre elle des ſoupçons qui alarmeroient ſon mari ; mais il eſt tranquille & content, ſi l'épreuve réuſſit.

Les Grecs regardent le mariage comme un ſacrement ; mais ils ne croient pas que ſes nœuds ſoient indiſſolubles. Un mari mécontent de ſa femme, obtient, ſur une ſimple requête, une ſentence de ſéparation, que le patriarche lui fait payer dix écus. Alors les deux parties

peuvent former un autre engagement, ſans que perſonne s'en formaliſe.

Les filles Grecques vivent dans la retraite juſqu'à leur mariage, n'aſſiſtant à aucune fête, à aucune cérémonie, & ne vont pas même au mariage de leurs ſœurs. Elles paſſent leur tems à broder avec leurs eſclaves, ou à regarder les paſſans par les jalouſies de leurs fenêtres, d'où elles peuvent voir ſans être vues : mais quand elles ont une fois pris un époux, elles ſe dédommagent de cette contrainte, & ſe donnent toute liberté, principalement avec les Francs.

Je rapporterai de ſuite & ſans ordre quelques autres uſages Grecs, à meſure qu'ils ſe préſenteront. Les maiſons n'ont, pour l'ordinaire, qu'un étage : ainſi, avec l'étendue qu'occupent les jardins, une ville Grecque, ſans être auſſi peuplée, eſt plutôt bâtie, & tient infiniment plus de place que les nôtres. Vous trouverez toujours dans les chambres à coucher, une lampe qui brûle toute la nuit. Chez les perſonnes aiſées, c'eſt une ancienne coutume ; parmi le peuple, c'eſt dévotion ; car cette lampe eſt toujours placée devant une image. Les Grecs n'ont point de lits comme nous, & ne font que jetter des matelas ſur les ſophas. Au lieu de

cheminée, ils mettent un braſier au milieu de l'apartement ; & pour ſe garantir le viſage de l'ardeur du feu, ils ont imaginé le *tendour*. C'eſt une table quarrée, ſous laquelle ſe place le braſier. Elle eſt couverte d'un tapis, qui de tout côté tombe juſqu'à terre, & autour duquel on s'aſſied ſur des carreaux. On peut mettre à la fois les pieds & les mains ſous cette couverture, qui, enveloppant le feu de toutes parts, entretient une chaleur douce, égale, & durable. Des dames Turques voyant une ambaſſadrice de France, marchant avec un très-grand panier, ſe diſoient avec étonnement l'une à l'autre : « voyez cette ambaſſadrice ; elle » porte ſon tendour avec elle ». Le tendour eſt principalement à l'uſage des femmes. Pendant l'hyver, elles y paſſent la journée à broder, ou à recevoir des viſites.

On voit encore aujourd'hui, comme anciennement, dans toutes les bonnes maiſons, la nourrice du maître ou de la maîtreſſe faire partie de la famille. Vous ſavez qu'autrefois une femme qui avoit nourri une jeune perſonne, ne la quittoit plus, même après ſon mariage. Elle devenoit ſa gouvernante, ſa confidente, ſon conſeil. C'eſt ce qui fait que dans les

tragédies Grecques, & dans les Latines, faites ſur le même plan, une princeſſe ne paroît jamais ſur la ſcène, ſans être accompagée de ſa nourrice. Les filles eſclaves ſont traitées, comme elles l'étoient chez les anciens Grecs, avec beaucoup de ménagement & de douceur. Elles travaillent à la broderie avec leur maîtreſſe, la ſuivent par-tout, ſont conſultées dans mille occaſions, & donnent leur avis. Le cortege d'eſclaves & de ſuivantes qui accompagnent dans les rues une femme Grecque, eſt, pour le pays, ce qu'un bel équipage annonce en Europe, avec cette différence, qu'une honnête femme ici ne peut ſortir ſans avoir au moins une ſuivante avec elle.

Les Grecs aiment tellement les fêtes, que les ſolemnités même de religion ſont pour eux des réjouiſſances publiques, & les célebrent avec autant de joie que de faſte. Mais ils courent avec encore plus d'empreſſement à ces dévotions particulieres, qui les attirent à la campagne : les jeux, les feſtins & les danſes ſont toujours de la partie ; & les femmes s'y montrent avec plus de liberté qu'à la ville. Les hommes y boivent avec autant d'excès que de plaiſir ; & leurs repas ne finiſſent preſque jamais ſans yvreſſe. C'eſt ce qu'on

appelloit déja anciennement boire à la Grecque. Ils boivent toujours le vin pur ; & le gobelet paſſe à la ronde, comme les ſantés qu'ils portent dans leurs feſtins champêtres. Ils appellent ces feſtins les délaſſemens de l'eſprit, parce qu'ils y mêlent les jeux & la danſe. Il y a, ſuivant le nombre des convives, une table en fer à cheval. Des agneaux farcis, recouverts de leur peau, & cuits au four, ſont les principaux mets de ces repas. On apporte des cruches pleines de vin ; on verſe ſans meſure ; & l'on permet aux farceurs d'entrer. Les chanſons, qui ont commencé par des airs & des paroles graves, deviennent plus libres & plus gaies ; enfin on prend la lyre ; & quelques convives ſe levent pour danſer.

Le miel, que les Grecs recueillent toujours avec ſoin ſur le mont Ida, & qu'ils regardoient autrefois comme une nourriture ſacrée, eſt encore pour eux, tel qu'il vient de la ruche, un mets délicieux. Ils aiment auſſi beaucoup les olives que la Grece & le territoire d'Athenes fourniſſent abondamment. On fait des gâteaux la veille des grandes fêtes ; & l'on s'en donne en préſens les uns aux autres. Enfin, avec les anciens excès & l'antique ſimplicité des feſtins Grecs, j'y trouve encore les

couronnes de fleurs qui peignoient ſi bien la joie des convives. Elles ornent auſſi la tête des amans, & ils en attachent à la porte de leurs maîtreſſes. Les filles & les jeunes femmes mêlent, comme je vous l'ai dit, à leur coëffure des fleurs naturelles; & les jeunes gens qui veulent ſe piquer de galanterie, en font de même.

Que vous dirai-je de la religion de ce peuple? Elle a dû, ſans doute, éprouver les mêmes révolutions que l'empire Grec. Couverte, ainſi que toute la nation, des ténebres de l'ignorance, & défigurée par un amas de ſuperſtitions, elle n'a guere conſervé que les cérémonies, les ornemens & les ſolemnités, comme les ſeuls ſignes auxquels on devoit la reconnoître. Ce peuple eſclave, à qui les Turcs ont laiſſé ſes égliſes, ſes prêtres, ſes autels & ſes couvents, ne voit & ne demande rien au-delà. Ses vainqueurs ſe ſont même réſervé le droit de lui vendre toutes les dignités qui ne peuvent être poſſédées que par des Chrétiens, c'eſt-à-dire, les prélatures & les autres charges eccléſiaſtiques.

Il y a quatre patriarches pour les Grecs: le premier à Conſtantinople; les trois autres à Antioche, à Ale-

Les patriarches & les évêques Grecs doivent obſerver la même regle qu'ils ont profeſſée dans le cloître, autant que la différence des occupations peut le permettre. Il leur eſt défendu de manger de la viande ; & le poiſſon même, ainſi que l'huile & le vin, leur ſont interdits pendant le carême.

A l'orgueil près, qui eſt le défaut ordinaire des moines Grecs, ils menent une vie aſſez exemplaire. Ils renoncent au monde, à la bonne chere & aux femmes ; & portent ſi loin le précepte de l'abſtinence, que, dans le tems de jeûne, lorſque, dans la converſation, ils ſont obligés de prononcer les mots de *viande*, de *poiſſon*, &c, ils ne manquent jamais d'ajouter cette parentheſe : *Sauf le reſpect du ſaint jeûne.*

Les ſupérieurs ſont en grande vénération parmi ces religieux ; mais ils n'abuſent point de leur autorité : ils ſont, au contraire, très-modérés dans les pénitences qu'ils impoſent à leurs inférieurs ; on craindroit qu'en les maltraitant, on ne les rebutât, & qu'ils n'abandonnaſſent la vie monaſtique avec la religion chrétienne, comme on n'en a que trop d'exemples. Outre l'obligation d'aſſiſter à l'office, les Caloyers ont encore

Pl. 15.
O G
Zemlin
Peregrin
Danube
Neubarisse
Drave
Marosch
Nicopo
Soph
Colombot
Comorava
Kaprulih
MACEDO
Salon
Chiro
Larisse
Janna
Volo
LIVADIE
Athen
Corinthe
Napoli
MOREE
Napoli
Cerigo I.
I. Cerigoto
C. S.t Jean
MEDI
Golfe de Can
Occident
Orient
15

des emplois dans le monaſtere. L'un a ſoin des fruits, l'autre des grains, un autre des troupeaux, &c; ils ſe font aider par des novices : les freres cultivent les biens de la campagne ; les uns & les autres ſont ſi ignorans, qu'ils ſavent à peine lire leur bréviaire.

Il y a auſſi des religieuſes dans l'égliſe Grecque; mais leur vie eſt beaucoup moins rigide que celle des moines. Ce ſont communément des veuves, & quelquefois des filles pénitentes qui, commençant à être ſur le retour, font vœu de pratiquer des vertus qu'elles ont trop négligées dans leur jeuneſſe. Elles vivent en communauté, ſous une ſupérieure qui n'eſt pas des plus ſéveres ; & elles ſe conſacrent pour l'ordinaire au ſervice des malades. Les Turcs & les Chrétiens ſont également reçus dans leurs monaſteres ; & il y a de ces bonnes religieuſes, qui pouſſent pour eux la complaiſance au-delà même des bornes de la charité chrétienne.

La vie des hermites eſt très-auſtere : pluſieurs s'enterrent volontairement dans le creux d'un rocher, & renoncent abſolument à la ſociété. Ils ne vivent que des herbes qu'ils trouvent dans leur déſert, ne boivent jamais de vin, & ne

mangent qu'une fois le jour : ce qu'ils prennent de nourriture, ſuffit à peine pour les empêcher de mourir. Ces abſtinences outrées, jointes à la ſolitude dans laquelle ils vivent, leur tournent l'eſprit, & les font tomber dans mille extravagances.

Les *papas*, ou prêtres ſéculiers, ſont mariés, ou peuvent l'être ; mais s'ils deviennent veufs, il ne leur eſt pas permis de prendre une ſeconde femme. Leurs veuves ſont également obligées de garder le célibat. Le bréviaire des eccléſiaſtiques ne peut ſe dire qu'en cinq ou ſix heures : auſſi la plupart s'en diſpenſent-ils ; & quand ils voudroient s'acquitter de ce devoir, ils ne ſeroient pas aſſez riches pour acheter les cinq ou ſix *in-folio*, où ſe trouvent tous les offices de l'année. Il n'y a que les cloîtres bien réglés, où le bréviaire ſe diſe régulièrement.

Le clergé du ſecond ordre comprend, comme parmi nous, les clercs, les ſoudiacres, les diacres & les prêtres. Il faut paſſer par tous ces grades, pour parvenir à la dignité ſacerdotale. Mais on peut les recevoir ici, en quatre jours ; & quelquefois on éleve à la prêtriſe des enfans de quinze ans. Après un examen très-ſuperficiel, l'évêque préſente le poſ-

culant dans l'égliſe, & demande aux aſſiſtans s'ils le jugent digne du ſacerdoce. Quand les ſuffrages ſe réuniſſent en ſa faveur, il eſt ordonné ſur le champ; mais s'il ſe trouve un ſeul oppoſant, l'ordination eſt refuſée ou ſuſpendue.

Un prêtre qui veut ſe marier, doit d'abord en avertir l'évêque, lui nommer la fille, & le lieu de ſa demeure, afin qu'il puiſſe s'informer de ſa vie, de ſes mœurs, & principalement de ſa beauté; car la femme d'un prêtre doit être chaſte & belle. Si quelqu'une de ces qualités lui manque, elle ne peut pas eſpérer de devenir *papadia*, c'eſt-à-dire, la femme d'un *papas*. Ce que je dis de la beauté de ces femmes ne doit pas vous étonner: la ſainteté de leur état exige que les prêtres ne forment point d'autres amours, & que les attraits d'une épouſe fidelle les retiennent, à cet égard, dans les bornes du devoir le plus rigoureux. Auſſi, quand il y a quelque jeune beauté dans le quartier, la voix publique la deſtine auſſi-tôt à un homme d'égliſe; & les parens s'empreſſent de la lui donner. On regarde comme un acte de religion, que les beautés Grecques ſoient conſacrées, ſinon à Dieu, du moins à ſes miniſtres. De-là, lorſqu'on veut louer une

femme, on lui dit qu'elle ſurpaſſe en beauté & en vertu la plus ſage, la plus belle *papadia*. Il eſt vrai que ces papadies joignent à des charmes naturels une grande modeſtie. Le voile blanc qu'elles portent ſur la tête, la propreté de leur habit, la ſimplicité de leurs mœurs & de leurs diſcours ont des attraits ſi puiſſans, qu'elles ſeroient fréquemment expoſées aux plus vives attaques de la galanterie, ſi elles n'étoient défendues par leur vertu.

L'égliſe Grecque, autrefois ſi célebre par ſes docteurs & par ſes martyrs, ſi connue dans l'apocalypſe & dans les épîtres de S. Paul, qui a formé tant de ſaints & tant de défenſeurs de la foi, gémit aujourd'hui ſous la tyrannie des empereurs Mahométans & des Pachas qui gouvernent les provinces. Malgré le ſchiſme qui la ſépare de l'égliſe Romaine, on peut encore admirer dans un grand nombre de Chrétiens, qui font profeſſion de ce rit, la charité, l'abſtinence, la mortification & les autres vertus des premiers ſiecles. Il eſt vrai que leur ignorance eſt ſi grande, que la plupart ne connoiſſent de différence entre leur culte & le nôtre, que dans quelques cérémonies extérieurs. Ils ne ſavent ni ce que nous

nous croyons, ni ce qu'ils doivent croire eux-mêmes ; & leurs prêtres, loin de les inſtruire, auroient eux-mêmes beſoin d'inſtruction. Leur patriarche ne ſonge qu'à ſe maintenir dans ſa dignité, toujours expoſée à de nouvelles encheres. Les évêques ne ſont occupés qu'à amaſſer de quoi vivre ; pluſieurs même de ces *Béatitudes* Grecques ſont ſi miſérables, qu'elles apprennent des métiers pour ſubſiſter. C'eſt peut-être ici le ſeul endroit où les richeſſes des gens d'égliſe ne ſont point expoſées à l'envie. Les ſimples prêtres ſont toujours vêtus de noir, avec un bonnet de la même couleur, autour duquel il y a une bande de toile blanche. Ces bonnets ont une autre piece de drap noir, qui pend ſur leur dos, le tout d'une maniere ſimple, négligée, & conforme à l'état miſérable où ils ſont réduits par la modicité de leurs revenus, & la multitude des taxes & des capitations. Les prêtres & les religieux portent les cheveux longs.

Les eccléſiaſtiques Grecs n'ont point leurs bénéfices en fonds de terre, ni en dîmes, comme les Latins : tout ſe borne à l'enclos de leurs monaſteres, s'ils ſont évêques, ou de leurs presbyteres, s'ils ſont curés. Leur revenu principal con-

ſiſte en rétributions, offrandes, & honoraires qu'on leur donne pour les fonctions de leur miniſtere.

L'office divin, qui ſe célebre les dimanches & les fêtes, comprend la meſſe, vêpres & matines. Les vêpres ſe diſent le ſoir ; mais il n'y a guere que les eccléſiaſtiques & les religieux qui y aſſiſtent. Les hommes viennent aux matines, que l'on commence ordinairement les jours de grande fête, à l'entrée de la nuit ; pour les femmes, elles ſe contentent d'aſſiſter à la meſſe.

Les Grecs ſont fort aſſidus au ſervice divin, & manquent rarement d'apporter avec eux, chacun ſuivant ſon pouvoir, du pain, du vin, des cierges, de l'huile, & autres choſes ſemblables, au profit du clergé. Ils font auſſi beaucoup d'aumônes aux pauvres ; ce qui donne occaſion aux Turcs d'abuſer de cette charité ; car ils envoient leurs eſclaves Chrétiens à la porte des égliſes les jours de grandes ſolemnités, & détournent à leur utilité particuliere ce qu'on donne à ces malheureux. Il eſt vrai que ces aumônes ſont peu conſidérables, parce qu'on ſait que ces eſclaves n'en profitent pas.

Les Grecs célebrent la fête de Pâques avec de grandes démonſtrations de joie.

Ce jour là, lorſqu'on ſe rencontre dans l'égliſe, au lieu du ſalut ordinaire, on ne prononce que ces paroles : *Le Seigneur eſt reſſuſcité.* Alors tout le monde s'embraſſe ; & l'on entend de toutes parts tirer des coups de piſtolet en ſigne d'allégreſſe. Ces réjouiſſances durent juſqu'à la pentecôte.

L'égliſe Grecque a les mêmes ſacremens que la nôtre ; mais elle les adminiſtre différemment. L'extrême-onction ſe confere à ceux même qui ſont en ſanté ; & ils la reçoivent avec la confeſſion. On leur applique l'huile ſur l'épine du dos, à chaque pêché qu'ils déclarent ; & la moindre de ces onctions coûte un écu ; plus les pêchés ſont graves, plus elles ſe paient cher. Il ne faut que trois bonnes confeſſions, pour faire la fortune d'un prêtre, & réduire un riche pénitent à la mendicité.

Le baptême ſe donne par immerſion, c'eſt-à-dire, en plongeant trois fois dans l'eau tout le corps de l'enfant ; la premiere, au nom du Pere ; la ſeconde, au nom du Fils, la troiſieme, au nom du Saint-Eſprit. On donne la confirmation immédiatement après le baptême, & enſuite la communion. Le ſeptieme jour

on porte l'enfant à l'égliſe, pour lui donner une ſeconde ablution.

Le peuple, comme les eccléſiaſtiques, obſerve à la rigueur le précepte qui interdit l'uſage des viandes. Ils regardent l'homicide, la fornication, l'adultere, comme de légeres fautes, en comparaiſon de la violation de l'abſtinence. Ils ne mangent pas même de poiſſons, & ne vivent, pendant une grande partie de l'année, que d'herbes & de légumes. Ils ont quatre carêmes par an, celui de pâques, celui des apôtres avant la ſaint Pierre, celui de l'aſſomption, & celui de la touſſaint. Le bas peuple ſe reſſent de ces auſtérités: ſa maigreur, comparée avec l'embonpoint des Turcs, annonce aſſez que leur nourriture n'eſt pas la même.

La créance des Grecs ne différoit point de celle de l'égliſe Latine, juſqu'au ſchiſme qui ſépare aujourd'hui les deux communions; & elle eſt encore la même, à quelques articles près, qui regardent plutôt la diſcipline que le dogme; enſorte que l'égliſe Romaine n'a jamais traité les Grecs que de ſchiſmatiques, & les a toujours admis à ſa communion, quand ils ont voulu y rentrer.

Ils ne deux vaiſſeaux vont

celles de l'Ethiopie, de l'Egypte & de l'Europe, par la mer blanche. Il forme un baſſin large d'environ ſix cens pas, profond & ſûr dans toute ſon étendue : il eſt défendu, du côté du nord, par Péra ou Galata, ancienne ville de Thrace, qui fait aujourd'hui un des fauxbourgs de Conſtantinople, principalement habité par les Chrétiens : de l'autre côté, la ville le met à couvert des vents du midi ; mais, au levant, vers ſon ouverture qui eſt fort large, il eſt expoſé aux vents d'Eſt, dont la violence cauſe ſouvent de grands ravages. Ce port a tant de profondeur, que la proue des plus gros bâtimens peuvent toucher à bord, quand ils ſont à l'ancre ; de ſorte qu'on ſe paſſeroit aiſément de chaloupe pour aller à terre. Le trajet des fauxbourgs à la ville, ſe fait par le moyen des gondoles ; on en compte plus de huit mille, qui ne font qu'aller & venir d'un bord à l'autre.

Nous reſtâmes long-tems ſur ce vaſte baſſin, après même en avoir conſidéré la grandeur & la magnificence. Le coup d'œil majeſtueux qu'offre de loin Conſtantinople, attiroit toute notre attention. C'eſt peut-être un ſpectacle unique dans l'univers ; on chercheroit en vain une plus belle ſituation. Ses maiſons éta-

LETTRE XIII.

LA TURQUIE.

MON premier ſoin, Madame, lorſque j'eus appris que nous allions nous embarquer, fut de m'informer ſi, parmi les paſſagers, il y avoit dans le vaiſſeau quelque perſonne que la curioſité conduiſît à Conſtantinople. J'appris qu'un François nouvellement ſorti des priſons de Tunis, avoit deſſein de voir la Turquie, avant que de retourner dans ſon pays : je ne balançai point à l'aborder ; & croyant qu'il eût beſoin de quelque argent, je lui fis offre des ſervices qui dépendoient de moi. Il me remercia, & me dit qu'outre le prix de ſa rançon, il avoit reçu de ſa famille de quoi ſe conſoler de ſa captivité. Je fus depuis de lui-même, qu'il étoit chevalier de Malthe ; mais il n'avoit garde de ſe faire connoître.

Notre navigation fut heureuſe ; & le vent continuant toujours à nous favoriſer, nous apperçûmes les châteaux des Dardanelles, qui ſemblent de loin commander à l'Europe & à l'Aſie. Nous en-

trâmes dans le port de Conſtantinople à travers un nombre prodigieux de vaiſſeaux de toutes les parties du monde. Je conduiſis le chevalier chez un vieux négociant Génois, avec qui mon pere avoit eu un commerce particulier. Vous verrez de quelle utilité nous fut cette connoiſſance, & combien elle contribua à nous inſtruire des coutumes & des loix du pays.

Les Turcs, cette nation aujourd'hui ſi puiſſante, dont la domination embraſſe tant de royaumes, eurent, comme les Romains, dont ils détruiſirent l'empire, de très-foibles commencemens. Ils ſe prétendent deſcendus d'une colonie de Huns, qui s'établit, vers le quatrieme ſiecle, dans un canton de la Scythie, voiſine du mont Caucaſe, aujourd'hui la petite Tartarie. Toxandre fut le premier de leurs rois, qui les tira de l'oubli, & ſut les rendre redoutables aux Perſans & aux Grecs. Vers la fin du neuvieme ſiecle, cette nation belliqueuſe ſe répandit dans l'Afrique & dans l'Aſie, ſous le nom de *Saraſins* & de *Turcomans*. Ils ſe rendirent les maîtres de ces vaſtes contrées; & leurs généraux partagerent entre eux les provinces conquiſes.

Un de leurs plus célebres ſucceſſeurs

fut Otman, fondateur du nom & de la puiſſance Ottomane. S'étant emparé d'une partie de la Bithynie, il établit le ſiege de ſon empire à Burſe, capitale de cette province. Amurat & Bajazet, ſes deſcendans, aggrandirent leur royaume par les conquêtes de la Macédoine, de la Phrygie, de la Carie, & de l'Archipel. Fier de ſes heureux ſuccès, Bajazet menaçoit Conſtantinople & toute l'Europe d'une prochaine invaſion, lorſqu'il tomba lui-même ſous la puiſſance du fameux Tamerlan. Moïſe, ſon fils, hérita d'une partie de ſes états. Mahomet II, un des princes de ſon ſang, porta la gloire de ſes armes plus loin qu'aucun de ſes prédéceſſeurs. Il détrôna l'empereur d'Orient, prit Conſtantinople, y transféra ſa cour, & joignit à cette conquête, une infinité d'autres pays. Depuis ce fameux conquérant, la puiſſance des Turcs s'eſt toujours maintenue, & l'Europe a ſouvent tremblé ſous l'effort de leurs armes. Voilà ce que j'ai appris de plus certain ſur l'origine & les conquêtes de cette nation.

A l'égard de Conſtantinople, capitale de l'empire, & qui l'étoit déja de celui d'Orient, on croit qu'elle fut bâtie ſix ou ſept cens ans avant la naiſſance de Jeſus-

Chriſt par Bizas, chef des Mégariens, & que c'eſt de là qu'elle prit d'abord le nom de *Bizance*. D'autres diſent que Pauſanias en a jetté les premiers fondemens, & prétendent que la colonie, dont il étoit le chef, alla conſulter l'oracle, pour ſavoir dans quel lieu elle devoit s'établir. La réponſe fut de *bâtir une ville vis-à-vis du royaume des aveugles*. Cet oracle les jetta d'abord dans l'embarras, ne connoiſſant aucun peuple d'aveugles dans toute cette contrée; mais bientôt ils comprirent que le dieu traitoit ainſi les gens de Calcédoine, qui, étant venus les premiers ſe fixer dans le Boſphore, n'avoient pas vu que le terrein de Conſtantinople leur offroit une ſituation mille fois préférable à celle qu'ils avoient choiſie. On conſtruiſit donc la nouvelle ville entre la Propontide & le golfe que forme le Boſphore pour lui ſervir de port.

Lorſque les Romains eurent étendu leurs conquêtes dans l'Aſie, elle conſerva le titre & les privileges de ville libre. Les premiers fondateurs l'avoient fort embellie: l'empereur Sévere la détruiſit; mais Conſtantin, qui avoit réſolu de l'égaler à Rome, la rétablit, la rendit plus belle & plus grande qu'auparavant, & lui donna ſon nom. Sa ſituation avantageuſe

entre l'Aſie & l'Europe, le détermina à y tranſporter le ſiege de ſon empire, & à en faire le centre du commerce de l'univers. Les François & les Vénitiens en avoient fait la conquête ſur les Grecs, qui n'ont ſemblé la reprendre, que pour ſe la laiſſer honteuſement enlever par les Turcs. Le croiſſant a pris la place des aigles Romaines; & le fier Muſulman occupe, depuis près de quatre cens ans, le trône des anciens maîtres du monde.

Les états du Sultan renferment tant de nations différentes, que chaque pays demanderoit une deſcription particuliere, non-ſeulement des lieux & des productions naturelles, mais encore des mœurs & des uſages des peuples. Cependant, comme la religion & le gouvernement ſont les mêmes dans toute l'étendue de l'empire, je ferai enſorte, en parlant de la capitale, de réunir ſous un même point de vue, tout ce qu'elle a de commun avec les diverſes provinces ſoumiſes à la domination Ottomane.

Nous commençâmes par viſiter le port, dont nous n'étions pas éloignés, & que ſa ſituation avantageuſe rend un des plus floriſſans & des plus fréquentés de l'univers. Les richeſſes des Indes & de la Chine y arrivent par la mer Noire;

celles de l'Ethiopie, de l'Egypte & de l'Europe, par la mer blanche. Il forme un baſſin large d'environ ſix cens pas, profond & ſûr dans toute ſon étendue : il eſt défendu, du côté du nord, par Péra ou Galata, ancienne ville de Thrace, qui fait aujourd'hui un des fauxbourgs de Conſtantinople, principalement habité par les Chrétiens : de l'autre côté, la ville le met à couvert des vents du midi ; mais, au levant, vers ſon ouverture qui eſt fort large, il eſt expoſé aux vents d'Eſt, dont la violence cauſe ſouvent de grands ravages. Ce port a tant de profondeur, que la proue des plus gros bâtimens peuvent toucher à bord, quand ils ſont à l'ancre ; de ſorte qu'on ſe paſſeroit aiſément de chaloupe pour aller à terre. Le trajet des fauxbourgs à la ville, ſe fait par le moyen des gondoles ; on en compte plus de huit mille, qui ne font qu'aller & venir d'un bord à l'autre.

Nous reſtâmes long-tems ſur ce vaſte baſſin, après même en avoir conſidéré la grandeur & la magnificence. Le coup d'œil majeſtueux qu'offre de loin Conſtantinople, attiroit toute notre attention. C'eſt peut-être un ſpectacle unique dans l'univers ; on chercheroit en vain une plus belle ſituation. Ses maiſons éta-

gées, ſes palais, ſes jardins, ſes moſquées avec leurs minarets & leurs coupoles, forment un magnifique amphithéatre, dont le circuit comprend plus de dix lieues, en y joignant le port & les fauxbourgs. Il n'eſt pas poſſible d'embraſſer des yeux toute cette étendue. On croit voir ſucceſſivement trois ou quatre villes, dont chacune paroît immenſe. Je ne puis mieux vous les repréſenter, que ſous la figure d'un triangle, battu à droite & à gauche par les flots, & dont la plus grande étendue eſt du côté de la terre. Sa pointe ſe termine, par les jardins du ſerrail, au Boſphore de Thrace, qui joint la Propontide avec le Pont-Euxin; les autres angles ſont, l'un au midi, à quelque diſtance du château des Sept-Tours, & l'autre à l'occident, au fond du port, près de l'endroit où étoit le palais des Blaquernes. Sept collines, comme à Rome, embellies chacune d'une moſquée ſuperbe & de pluſieurs beaux édifices, forment, du levant au couchant, ce vaſte amphithéatre qui annonce de loin la capitale d'un des plus grands empire du monde. La ville eſt environnée d'une double enceinte de murailles fort hautes, flanquées de deux cens cinquante tours; & malgré les dé-

ſaſtres qu'y cauſent tous les ans les ouragans & les incendies, le nombre de ſes maiſons égale celui des plus vaſtes cités; mais elles n'ont la plupart qu'un étage : auſſi le pere du dernier ambaſſadeur Turc à la cour de France, diſoit, à ſon retour, au Grand-Viſir, qui lui demandoit ſi Paris étoit plus grand que Conſtantinople : « Mettez un autre Conſ-» tantinople ſur celui-ci : mettez-en un » troiſieme ſur le ſecond, & un qua-» trieme ſur le troiſieme ; voilà Paris ».

L'intérieur de Conſtantinople ne répond point à ſes dehors brillans : les rues étroites, ſales & mal pavées, ſeroient fort incommodes, ſur-tout dans les mauvais tems, ſans les trottrois qui regnent de chaque côté. Il faut en deſcendre, ou ſe ranger ſur le ſeuil des portes, lorſque deux perſonnes ſe trouvent vis-à-vis de l'autre. Un Chrétien cede preſque toujours le pas à un Turc : il deſcend dans la boue, pour le laiſſer paſſer. Je n'ai connu qu'un ſeul Grec inſulaire, qui ait oſé le diſputer. Le Turc qu'il rencontra, ne ſe borna pas aux injures ; il levoit ſon bâton pour frapper. Le Grec mit la main à ſon poignard, & le menaçoit de le tuer. Le Turc, qui s'apperçut qu'il ne ſeroit pas ſoutenu, plia lâchement, bien

réſolu ſans doute de ſe venger cruellement ſur quelqu'autre, ſi l'occaſion s'en préſentoit. C'étoit un coup hardi pour un Chrétien; il s'expoſoit à mourir ſous le bâton dans une autre circonſtance.

Ces trottoirs mettent les paſſans à couvert de la pluie, parce que les maiſons forment un avant-corps ſur le rez-de-chauſſée. Elles ſont preſque toutes peintes à l'huile, & bâties de terre & de bois, ce qui rend les incendies ſi fréquens qu'il y a lieu de s'étonner que cette ville n'ait pas été déja pluſieurs fois conſumée par les flammes.

Si on excepte quelques monumens bâtis ſous les empereurs Grecs, preſque tous les autres ſe reſſentent de l'ignorance & de la barbarie de ceux qui les ont conſtruits; mais ſi les Turcs n'excellent pas dans la décoration extérieure des bâtimens, ils égalent nos meilleurs architectes dans l'art de les rendre agréables & commodes. Ils paroiſſent, en général, préférer la boiſerie & la ſculpture aux tapiſſeries. Tout eſt peint ou doré; mais on ne veut que des fleurs & des feuillages. Ce goût, fondé ſur les principes du mahométiſme, a, plus que toute autre choſe, contribué à mettre en vogue la porcelaine & la faïance, dont les

fonds, les embraſures des fenêtres, ſouvent toute la façade des kioſques ıt revêtus. Les mêmes préjugés ont, s doute, fait rejetter juſqu'à préſent tapiſſeries à perſonnages, que je n'ai dans aucun endroit de cet empire. ı meuble les appartemens en velours, avec de belles étoffes brodées. Le rquet eſt couvert de tapis de Perſe, de feutre blanc, mêlé de fleurs qui tent un parterre agréable.

Nous n'avions pas encore viſité les lroits les plus curieux de Conſtanti-ple, lorſque nous fûmes témoins d'une : qui s'y célebre toutes les années. ſt l'ouverture du ramazan ou carême ı Turcs. Mahomet, qui avoit deſſein rendre ſon culte le plus univerſel, tacha ſur-tout à conſerver ce qui lui ut le plus généralement ſuivi dans les is religions, Païenne, Chrétienne & aïque, dont il compoſa la ſienne. Il prunta des Païens leurs cérémonies ebres, des Juifs leurs purifications, des Chrétiens leur carême & leur naval.

Quoique nous ne duſſions point ob-ver le ramazan, nous ne crûmes pas oir nous priver des plaiſirs qui en ient comme les avant-coureurs. Le

ſignal de ces divertiſſemens eſt l'apparition de la nouvelle lune du neuvieme mois de l'année Mahométane. Des crieurs publics l'annoncent au peuple, du haut des égliſes, au ſon des inſtrumens de muſique. Auſſi-tôt on allume une infinité de lampes aux minarets des moſquées. Ces minarets ſont de petites tourterelles en forme de clochers, qui ont chacune deux ou trois galeries. Les rues & les bazards, ou marchés, ſont pareillement illuminés; & le peuple ſe livre aux tranſports de la joie la plus vive. Les tambours & les trompettes retentiſſent de toutes parts. L'air paroît enflammé par quantité de feux d'artifice: les chants & les acclamations inſpirent par-tout l'allégreſſe. Il n'y a pas d'étranger qui n'imagne qu'on célebre quelque grand événement. Toutes les boutiques ſont ouvertes, mais principalement les cafés, les bains, les cabarets. C'eſt là que les fideles Muſulmans vont jurer l'obſervance du jeûne, & que, par leur yvreſſe, ils tâchent d'imiter les accès épileptiques de leur prophete. La religion Mahométane autoriſe ces excès; & les gens d'égliſe en donnent l'exemple. Ne pouvant boire de vin, au moins publiquement, ils prennent des breuvages d'opium, qui operent ſur eux

ces aſſoupiſſemens étranges, qu'ils appellent *extaſes*.

Quelques Turcs, de la connoiſſance de notre Génois, voulurent nous faire boire avec eux : nous nous excuſâmes honnêtement ; mais nous ne pûmes réſiſter à l'invitation d'un officier des Janiſſaires, intime ami de notre hôte, qui nous pria à ſouper avec pluſieurs de ſes camarades. Il donna ordre qu'on apportât du vin. En moins d'une heure, tous nos Turcs furent yvres. Nous les laiſſâmes étendus ſur le plancher ; & ils ne s'apperçurent pas que nous étions diſparu. Nous paſſâmes le reſte de la nuit à voir les extravagances de la populace qui buvoit & mangeoit dans les bazards & dans les places, en attendant le jour.

Le ramazan, ou carême qui ſuit cette fête, dure depuis le commencement d'une lune juſqu'à ce qu'on voie paroître l'autre ; &, pendant tout ce tems, on eſt obligé de jeûner juſqu'au coucher du ſoleil. Ce jeûne eſt ſi rigoureux, que, tant que cet aſtre eſt ſur l'horiſon, il n'eſt permis, ni de fumer, ni de prendre du tabac, ni même de ſe rafraîchir les levres d'une ſeule goutte d'eau, à plus forte raiſon de rien mettre dans ſa bouche. Si quelqu'un, par maladie ou autrement, ne peut ob-

ſerver le ramazan au tems marqué, il eſt obligé de ſe conformer au réglement général, lorſque ſa ſanté ou ſes affaires le lui permettent. Il eſt vrai qu'il ſe trouve beaucoup de gens qui, comme parmi nous, ſe diſpenſent du carême; & boivent & mangent dans ce tems, comme en tout autre: mais ils le font en cachette; car un homme qui ſeroit pris en défaut, riſqueroit d'avoir la baſtonnade. Cette rigueur eſt bien adoucie, comme je vous l'ai dit, par les divertiſſemens & les débauches de la nuit. L'Alcoran porte en termes exprès, qu'on peut manger & boire, juſqu'à ce qu'on puiſſe diſtinguer, à la lumiere du jour, un fil blanc d'avec un noir. Pour empêcher que l'on ne conſacre au repos un tems deſtiné à la nourriture, il y a dans chaque rue, des hommes chargés de réveiller le monde, & d'inviter à haute voix à manger. Ils s'accompagnent du ſon d'une petite timbale; & l'on étale dans les boutiques toutes ſortes de pâtiſſeries & de confitures, pour prévenir la tentation de manger pendant le jour. On n'eſt occupé qu'à imaginer ce qui peut flatter le goût, la ſenſualité ou la gourmandiſe.

Quand le ramazan approche de ſa fin,

c'eſt alors que la licence eſt plus grande. Les cafés ſont ouverts toute la nuit ; & l'on ne voit autre choſe que des muſiciens, des joueurs d'inſtrumens, des baladins, & autres gens qui vont divertir les buveurs, par leurs jeux & leurs bouffonneries. Dès que les crieurs, à la pointe du jour, font entendre leurs voix du haut des tours, pour avertir qu'il eſt tems de ſe retirer, tout diſparoît ; le ſilence regne par-tout : il ſemble qu'il n'y ait plus d'habitans dans les villes. Il faut que la néceſſité ſoit urgente, pour ſe déterminer à ſortir ; on ſe livre entiérement au repos. Ce jeûne eſt néanmoins fort incommode aux ouvriers, qui ne peuvent pas faire ſi facilement du jour la nuit.

Je ne dois pas oublier une cérémonie qui s'obſerve au ſerrail pendant ce tems de pénitence. Dans une des chambres du palais, il y a un coffre couvert d'un tapis de velours verd, dans lequel on conſerve une robe qu'on prétend avoir ſervi à Mahomet. Le Grand-Seigneur la tire lui-même hors du coffre, la baiſe avec reſpect, & la fait plonger dans une grande cuvette d'or, garnie en dehors de pierres précieuſes. Après qu'on l'a retirée & bien preſſée, on remplit de cette eau

pluſieurs flacons de cryſtal, ſur leſquels on applique le cachet de l'empereur. On laiſſe enſuite ſécher la robe, juſqu'au vingtieme jour du ramazan; & le Grand-Seigneur vient lui-même la remettre dans le coffre. Le lendemain, il envoie aux principales Sultanes, aux grands de Conſtantinople, & aux plus conſidérables Pachas de l'empire, un de ces flacons cachetés. C'eſt une faveur inſigne de la part du maître; & ceux qui la reçoivent, ſont obligés d'envoyer à Sa Hauteſſe de magnifiques préſens, ſans compter ce qu'il faut donner à ceux qui apportent cette marque de ſa bienveillance. On boit cette eau avec beaucoup de dévotion, parce qu'elle a ſervi à laver la ſale & vieille robe du prophete.

Mais je reviens aux édifices qui embelliſſent la ville de Conſtantinople. Sainte Sophie, bâtie par l'empereur Juſtin, augmentée par Juſtinien, & dédié à la Sageſſe divine, eſt celui que l'on vante le plus, & qui, en effet, me paroît le plus régulier. Sous la domination des empereurs Grecs, c'étoit l'égliſe métropolitaine; les Turcs en ont fait la principale de leurs moſquées. Elle eſt ſituée ſur la colline au bas de laquelle eſt le ſerrail du Grand-Seigneur. Sa longueur eſt

d'environ deux cens cinquante pieds ſur deux cens de largeur. Quatre arcbou-tans d'une groſſeur énorme, défigurent ce bel édifice. Ils furent conſtruits par les Tures, pour ſoutenir le dôme & le garantir des tremblemens de terre.

Nous entrâmes ſous un portique large de trente-ſix pieds, & percé par neuf portes magnifiques, dont les battans de bronze ſon délicatement travaillés. Dès qu'on les ouvre, on voit parfaitement toute la moſquée, ſans y entrer. La nef eſt formée par un dôme ſuperbe, qui reçoit la lumiere par vingt-quatre grandes fenêtres. Autour de la corniche, regne une belle baluſtrade enrichie de marbre & de peintures; mais ce que j'ai trouvé de plus beau & de plus curieux, c'eſt la colonnade qui eſt au bas du dôme; elle eſt compoſée de plus de deux cens colonnes de différens marbres, qui ſervent à ſoutenir une large galerie incruſtée de moſaïque. Au delà de ce même dôme, eſt la partie de l'édifice où les Chrétiens avoient leur ſanctuaire: on n'y voit plus qu'une niche, dans laquelle eſt renfermé l'Alcoran.

J'obſervai que les figures peintes, qui ſont en grand nombre dans cette moſquée, avoient toutes les yeux crevés &

le viſage mutilé. Le Génois me dit que la religion Mahométane proſcrivant le culte des images, tout ce qui paroît y avoir quelque rapport, eſt en horreur chez les Turcs. Ils croient que ces repréſentations demanderont, au jour du jugement, leurs ames à ceux qui les ont faites. Quand on réfléchit ſur la jalouſie des Orientaux, on trouve encore d'autres raiſons de cet éloignement pour tout ce qui porte une figure humaine.

On prétend que l'empereur Juſtinien a employé, pour la conſtruction de Sainte Sophie, la ſtatue d'argent qu'Arcadius avoit fait dreſſer à Théodoſe, du poids de ſept mille quatre cens livres. C'eſt, après S. Pierre de Rome, le plus bel édifice du monde. Des connoiſſeurs prétendent que Sainte Sophie a même quelque choſe de plus majeſtueux : mais elle n'a rien des pompeux ornemens dont l'avoient décorée les empereurs Chrétiens, excepté un grand bénitier de marbre, ſur la circonférence duquel ſont encore gravés ces mots en caracteres Grecs. *Niſpon anomimata mi-monan opſin* ; c'eſt-à-dire : *Lavez vos péchés, & non pas ſeulement votre viſage.* Le merveilleux de cette ſentence, c'eſt que ſi vous la prenez à rebours, & ſi vous joignez

les lettres en remontant de la derniere à la premiere, vous trouverez le même ſens & les mêmes mots.

Il ne faut rien moins que la préſence d'un ambaſſadeur, pour donner droit aux Chrétiens d'entrer à Sainte Sophie. On ne les y ſouffre en aucun autre tems, à moins qu'ils n'y ſoient introduits furtivement, & en payant. On s'adreſſe pour cela à quelques domeſtiques des prêtres deſtinés à en avoir ſoin.

Les autres moſquées royales, au nombre de ſix ou ſept, ont été conſtruites ſur le modele de Sainte Sophie. Elles portent les noms des ſultans qui les ont fondées. La Solimanie & la Validé ſont les deux plus belles. La premiere fut bâtie par le grand Soliman, qui employa une partie des richeſſes qu'il avoit enlevées aux Polonois & aux Hongrois. Ce prince y eſt enterré dans une chapelle toujours éclairée d'une multitude de lampes & de flambeaux. Les fenêtres du dôme ſont plus grandes que celles de Sainte Sophie, & l'ordre des colonnes plus régulier.

La Validé fut fondée par la ſultane mere de Mahomet IV. On voit dans cette moſquée une délicateſſe & un art qui ne ſe trouvent point dans toutes les autres. Un grand dôme, accompagné de quatre

demi-dômes en forme de croix, compoſe ce ſuperbe édifice. L'intérieur eſt embelli de lampes d'yvoire, de luſtres de criſtal : la voûte eſt revêtue de faïance peinte ; & le périſtile eſt de colonnes de marbre blanc entremêlé de gris. Il y a des revenus attachés aux moſquées, & cela n'eſt pas étonnant ; mais une choſe aſſez ſinguliere, c'eſt que le chef des eunuques noirs deſtinés à la garde des ſultanes, ait la ſurintendance de ces lieux ſaints, & diſpoſe de toutes les places qui en dépendent. On ne conçoit pas cette liaiſon des intérêts du ſerrail avec ceux de l'égliſe.

Les moſquées des Turcs ſont toutes ſur le même deſſein, à l'exception de celles qui ont été conſtruites ſous le ſultan Mahamout, préſentement régnant. Les autres ſont revêtues, en beaucoup d'endroits, de plaques de marbres, ſi bien liées, qu'on les croiroit d'une ſeule piece. Un grand dôme ſoutenu par des colonnes, deux ou trois rangs de galeries qui regnent autour ; des fontaines où les Muſulmans ſont obligés de ſe laver ; de grands chandeliers, avec des cierges d'une groſſeur extraordinaire ; des lampes & des luſtres, qu'on allume pour la priere du ſoir ; des tapis qu'on étend ſur le pavé, en ſont les

les ſeuls ornemens. Elles ſont toujours bâties au milieu d'une eſplanade, où les Turcs ſe promenent. Un Sultan, ſelon la loi, ne peut conſtruire aucune moſquée, qu'il n'ait fait quelque conquête conſidérable.

Quand les Turcs entrent dans leurs égliſes, après s'être lavés & déchauſſés, ils levent les yeux au ciel ; & portant les mains à leur turban, ils font une inclination du côté d'une niche où ſe place l'Iman ; puis baiſſant la vue, ils vont ſe mettre à genoux, baiſent trois fois la terre, & font leurs prieres accompagnées de différens mouvemens, dont les uns ſont de précepte, les autres de conſeil.

Au ſortir des moſquées royales, nous allâmes viſiter les tombeaux des ſultans : celui d'Amurat s'offrit le premier à notre curioſité. Il eſt ſous un grand dôme couvert de plomb, & ſoutenu par pluſieurs colonnes. Les murs intérieurs ſont incruſtés de faïance. Le cercueil eſt fort élevé, & couvert d'un drap mortuaire qui tombe en lambeaux. Du côté de la tête, eſt un grand chandelier avec un cierge qui n'a jamais été allumé. Les femmes occupent des cercueils moins grands que celui du Sultan, & beaucoup plus grands que ceux des enfans, qui ſont

tous égaux, comme s'ils étoient morts tous au même âge. Ils ſont ſous le même dôme, & couverts de la même étoffe : on diſtingue les garçons & les filles, par des turbans & des mouchoirs. On compte cent vingt cercueils des enfans d'Achmet, Mahomet, ſon frere & ſon ſucceſſeur, les fit tous périr en un jour.

Tous ces tombeaux ont à-peu-près la même forme, & ſont bâtis ſans beaucoup de magnificence, quoique la pompe funebre des ſultans ſoit aſſez majeſtueuſe. Un négociant François, qui avoit été témoin de celle d'un des derniers empereurs morts, m'en apprit quelques détails. « J'ai été frappé, me dit-il, du convoi de ce monarque. Après que ſon » corps eut été viſité en préſence du chef » de la milice, & qu'on l'eut embaumé, » on fit les purifications légales, & on » récita les prieres qui ſont d'uſage chez » les Turcs, avant que d'enfermer le » mort dans le cercueil. Tout ce qu'il y » a de grands ſeigneurs à Conſtantinople, » s'étoit raſſemblé au ſerrail, à la pre» miere décharge qu'on fit des canons, » en divers endroits, pour ſaluer le » nouveau ſultan, & pour rendre les » derniers devoirs à ſon prédéceſſeur. Le » convoi ſortit le ſoir : le corps, cou» vert d'un drap rouge, tout chamarré

» de lettres d'or, étoit porté par les » Boſtangis. Le turban du prince défunt » étoit ſur ce drap, l'aigrette baiſſée » pendante; le Viſir, le Mouphti, l'Aga » des Janiſſaires, & tous les grands offi- » ciers de l'empire, ſuperbement vêtus, » ſuivoient le cercueil. On conduiſoit à » leur ſuite les chevaux du ſultan, avec » leurs plus beaux harnois. Les Janiſ- » ſaires, & une multitude innombrable » de peuple accompagnoient le cortege ».

Après d'autres détails ſur les céré- monies qui s'obſervent à la mort du Grand-Seigneur, le diſcours tomba ſur l'empereur Mahamout, dont le négo- ciant François me paroît avoir bien ſaiſi le caractere. « Jamais ſultan, me dit-il, » ne fut mieux que lui l'art d'aſſervir ſes » peuples. Il a à combattre bien des pré- » jugés; le moindre pourroit lui devenir » funeſte, s'il avoit moins de prudence » & de politique. Les gens de loix pré- » tendent qu'on doit dépoſer l'empereur, » lorſqu'il eſt ſept ans ſans avoir d'enfans. » Mahamout n'en a point, & il n'y a pas » même d'apparence qu'il en ait jamais. » Il gagne cette partie de ſes ſujets par » des ſommes conſidérables, qu'il leur fait » diſtribuer réguliérement. Le peuple » n'eſt pas ſi dangereux; il eſt compoſé

» d'artiſans & de marchands : il n'eſt
» queſtion, pour les contenir, que d'in-
» venter, chaque jour, quelque choſe
» qui puiſſe ſervir d'appas à leur cupi-
» dité ; & c'eſt à quoi principalement
» s'applique le Grand-Seigneur. Il eſt
» ſouvent occupé à faire bâtir de nou-
» velles moſquées, & à réparer les an-
» ciennes. Sous ſon regne, on a conſtruit
» pluſieurs ſerrails ; & l'on en a aggrandi
» & embelli d'autres. Quiconque apporte
» des marchandiſes de bon goût, en quel-
» que genre que ce ſoit, ou invente quel-
» que moyen propre d'aſſurer la con-
» ſommation de celles qu'on avoit déja,
» peut, de droit, ſolliciter une récom-
» penſe, qu'on proportionne toujours
» au ſervice qu'il rend, ou au plaiſir qu'il
» procure. Ce prince épie la moindre
» occaſion qui ſe préſente de donner des
» fêtes ; & c'eſt principalement quelques
» jours avant le ramazan, que ce mo-
» narque ſage & politique étale toute ſa
» magnificence, parce que c'eſt alors que
» les émeutes populaires ſont le plus à
» craindre. Les Turcs, par un principe
» bizarre de religion, croiroient leur
» pénitence & leurs jeûnes inutiles, s'ils
» laiſſoient, ſur le trône des Ottomans,
» un Sultan incapable d'en perpétuer la

» race. En ordonnant des divertiſſemens
» & des travaux publics, Mahamout ne
» laiſſe preſque pas le tems aux factieux
» de prendre & de concerter leurs me-
» ſures pour aſſurer le ſuccès de leurs
» complots. Ce qu'on nous dit des fêtes
» que donnoit Louis XIV à Verſailles,
» n'a rien qui n'ait été égalé ſous le regne
» de cet empereur : auſſi jamais le com-
» merce n'a-t-il été ſi floriſſant, ni le
» peuple plus heureux ; & l'on ne s'ap-
» perçoit que ce prince ne doit point
» laiſſer de poſtérité, que par la crainte
» qu'on a de le perdre. L'intervalle que
» l'on met entre chaque fête, laiſſe à
» peine le tems de faire des préparatifs
» pour celles qu'on annonce, & ne per-
» met guere de s'occuper des ſombres
» projets de la révolte. Dans l'ivreſſe de
» l'enchantement où l'on eſt, on man-
» queroit de complices.

» Les Janiſſaires, toujours plus in-
» quiets & plus inconſtans que le reſte
» de la nation, ne ſongent plus que la
» guerre doit être leur ſphere naturelle :
» ils exercent preſque tous des profeſ-
» ſions lucratives, qui les dédommagent
» au centuple, des vingt-cinq piaſtres
» qu'un nouveau Sultan leur feroit diſtri-
» buer, & des richeſſes qu'ils eſpére-

» roient d'amaſſer dans une guerre dont » le ſuccès eſt toujours douteux.

» C'eſt par le crédit des eunuques, que » toutes les graces émanent du ſerrail. » Ils ſentent qu'un empereur moins pa- » cifique aggraveroit leur joug. Ils ſont » donc les plus ardens à prévenir les » complots, & à les détruire. On les » tient eux-mêmes ſans ceſſe en haleine. » A peine Mahamout a-t-il fini un édifice, » qu'il en recommence un autre. On n'a » vu conſtruire, ſous aucun regne, au- » tant de moſquées, ni un plus grand » nombre de maiſons de plaiſance. Ce » monarque eſt toujours en courſe : il » quitte un palais, pour ſe tranſporter » dans un autre ; & par-tout il ſe fait ac- » compagner par des fêtes.

» Le ſéjour du ſerrail n'eſt pas auſſi » triſte qu'il peut le paroître ſous un » prince qui a des femmes moins par » goût que par habitude. La faveur s'ac- » corde autant au talent de plaire, qu'aux » charmes de la beauté. La fécondité ne » donne pas le droit de diſpoſer des » graces. Si les ſultanes vivent dans une » égalité à laquelle doit répugner l'a- » mour-propre, on entretient parmi elles » l'eſpoir de l'emporter ſur leurs com- » pagnes par mille moyens qu'on leur

» ſuggere. Cette rivalité les rend ingé-
» nieuſes : chacune s'empreſſe de cul-
» tiver le cœur du maître ; mais aucune
» d'elles n'oſe ſe flatter d'obtenir la
» victoire que donne la beauté ſur un
» amant paſſionné.

» Les amuſemens du ſerrail ſont très-
» variés : une infinité de tours de force
» & de ſoupleſſe, beaucoup de jeux, où
» il faut autant d'adreſſe que de légéreté ;
» des eſpeces de parades, où l'on repré-
» ſente les coutumes des nations étran-
» geres ; & enfin toutes les momeries
» que le charlataniſme a miſes en uſage
» dans les différentes profeſſions, font
» paſſer agréablement à la cour les
» inſtans qu'elle deſtine à l'amuſement.
» Aux combats des lions, des ours &
» des autres animaux de cette eſpece,
» ſuccedent les danſes des Grecs, qui ſça-
» vent imiter celles de tous les peuples
» connus, dont ils prennent les habille-
» mens. Ce ſpectacle finit par la paſqui-
» nade des nains ; leur figure ſeule ex-
» cite à rire : ils n'ont guere que deux
» pieds & demi de haut : leur nez ſe
» fait remarquer ; il eſt preſque lui ſeul
» auſſi long que le reſte du viſage, &
» le viſage, que le reſte du corps.

» Le ſultan ſe plaît quelquefois à faire

» des plaiſanteries aux femmes du ſerrail : » on les appelle aux bains ; & dans ce » moment, on leur diſtribue à chacune » des chemiſes, ſelon l'uſage. On croit » d'abord que ces chemiſes ſont faites » comme les autres ; mais au lieu d'en » coudre les différentes parties, elles ne » ſont que collées. On ferme les portes » du bain, pour empêcher les femmes » de s'enfuir ; & dès qu'elles ſont entrées » dans le grand baſſin, la chemiſe ſe dé- » colle, tombe en morceaux, & laiſſe » voir à nud & ſans voile toutes ces » belles odaliſques : les unes rient de la » ſurpriſe ; les autres témoignent de l'hu- » meur. Ce contraſte amuſe le Sultan, » qui les regarde au travers d'une ja- » louſie.

» La variété des plaiſirs ne prend rien » ſur le tems qu'il doit donner aux af- » faires : tout ceſſe, dès que les beſoins » de l'état le demandent. Ce prince, » ſupérieur aux revers, dirige ſes opéra- » tions au milieu des troubles, & dans les » émeutes imprévues de la milice, avec » une préſence d'eſprit ſinguliere. Il fait » redouter ſon courroux & ſa juſtice, » avec une ſévérité qui, ſous d'autres » regnes, auroit occaſionné des révolu- » tions. L'attention qu'il donne au détail

» du gouvernement, pour faire regner
» le bon ordre, & rendre ſes peuples
» heureux, ne l'empêche pas de s'appli-
» quer aux négociations les plus impor-
» tantes. Il ſait faire reſpecter ſa puiſſance :
» les guerres qu'il a ſoutenues preſque
» en même tems, avec ſuccès, en Hon-
» grie contre les impériaux, & ſur les
» frontieres de ſon empire contre les
» Perſans, ont dû convaincre les na-
» tions étrangeres & ſes ſujets, que c'é-
» toit moins pour languir dans une molle
» oiſiveté, que par un ſyſtême ſage &
» bien réfléchi, qu'il répugne à l'ardeur
» impétueuſe des Janiſſaires, lorſqu'ils
» demandent à combattre. Voulant ſe
» faire aimer de ſon peuple, ſans don-
» ner atteinte aux loix du deſpotiſme,
» dont ſes ancêtres avoient fait la baſe
» de leur gouvernement, il a ſoin de
» ne paroître en public, que dans une
» pompe capable d'en impoſer. On porte
» ſon turban auprès de lui, afin que
» chacun le ſalue, en inclinant la tête.
» Les acclamations commencent alors :
» on s'approche pour lui préſenter des
» placets ; les gardes n'en refuſent au-
» cun. Les ſeigneurs ſont fort exacts à
» ſe montrer à ſa ſuite. La place qu'ils
» occupent dans ce cortege, fait con-

» noître leur credit ; & le peuple y fait » attention. C'eſt dans ces circonſtances, » qu'on s'apperçoit des changemens qui » ſe font dans la faveur du monarque ; » & il en arrive aſſez ſouvent ſous ce » regne, où les favoris ſont en grand » nombre. Ce prince leur accorde beau- » coup d'autorité ; mais il les punit du » moindre abus qu'ils en font. On ne » voit jamais long-tems les mêmes » hommes dans un poſte : les principes » du gouvernement n'en ſont pas moins » les mêmes ; peu importe par qui ſe » manifeſtent les volontés du Sultan. Il » eſt inſtruit de tout à propos ; & il eſt » difficile de lui en impoſer, ou de lui » faire aucun myſtere. Cette témérité, » ou cette diſſimulation, expoſeroit à » des châtimens ſéveres.

» L'empereur Mahamout s'eſt affran- » chi des préjugés populaires, qui proſ- » crivent en Turquie les buſtes, les ſta- » tues, les tableaux, & tous les reſtes » précieux de la belle antiquité, que l'on » conſerve avec une ſorte de vénération » dans les cabinets des princes de l'Eu- » rope, & des curieux. Mais en ſe re- » lâchant de la rigueur de la loi à cet égard, » les Turcs releguent, dans les commo- » dités, tous ces ornemens ſi peu faits

» pour y avoir place. On y voit des mi-
» gnatures admirables, de beaux magots
» de porcelaine, des tableaux que nos
» amateurs paieroient fort cher. Lorſ-
» que les Francs leur apportent quelque
» choſe de rare dans ce genre, ils l'a-
» chetent pour ſervir de décoration à
» des lieux qui n'en ont jamais parmi
» nous. Voilà le cas que ce peuple fait
» des choſes qui ne ſont que belles, ſans
» être utiles. Les Turcs honorent peu
» toutes ces raretés que leur antiquité
» ou leur perfection nous rendent pré-
» cieuſes : ils ſeroient fâchés néanmoins,
» qu'elles puſſent nous être de quelque
» utilité. Qu'un étranger s'arrête à conſi-
» dérer un édifice, ou quelque autre mo-
» nument remarquable, ils ne tardent
» pas à laiſſer tranſpirer l'inquiétude qu'ils
» en ont. On eſt heureux, quand leur
» méfiance ne les porte pas à des excès ».

L'officier Turc, chez qui nous avions ſoupé une des nuits du carnaval, nous fit dire par le Génois, ſon ami, que nous lui ferions plaiſir d'aller de tems en tems manger chez lui. Le beſoin que nous pouvions avoir d'un homme d'autorité, dans une ville où il eſt poſſible de trouver quelquefois une populace groſſiere & inſolente, nous fit accepter

ces offres ; & nous y allâmes dîner le lendemain. Je dois rendre juſtice aux gens de guerre de ce pays-ci ; malgré la férocité naturelle qui ſemble inſéparable de leur profeſſion, ils ſont, pour la plupart, humains, traitables & polis ; le peuple, au contraire, & ſur-tout les moines & les prêtres, ſont moins honnêtes envers les étrangers. Le fanatiſme & l'ignorance entretiennent leur ruſticité & leur orgueil ; & le plus farouche Janiſſaire eſt moins à craindre pour un Chrétien, que le plus doux des Derviches.

Notre capitaine fit ſervir le dîner qui conſiſtoit en viandes de mouton rôti, en hachis, en volaille & en différens potages d'excellent riz ; c'eſt ce que quelques-uns appellent du *pilau*. Il y avoit auſſi pluſieurs ſortes de poiſſons, quoique les Turcs en mangent fort peu ; mais le capitaine avoit voulut nous régaler. Ce fut encore en notre faveur, qu'on ſervit à boire pendant le repas ; car la coutume de ce peuple eſt de ne boire qu'à la fin. Lorſque les viandes & les ragoûts eurent diſparu, on apporta le deſſert compoſé de laitage, de fruits & de confitures ſeches & liquides. Juſqu'alors on n'avoit fait uſage que de ſorbet,

ſorte de boiſſon faite de jus de citron, de ceriſes & d'autres fruits. On remplit les coupes d'une liqueur plus agréable ; & le vin égaya les propos.

Notre hôte nous réitéra ſes offres de ſervice, & nous dit que, durant notre ſéjour à Conſtantinople, il nous enverroit, tous les matins, deux de ſes Janiſſaires, pour nous accompagner dans la ville ; & que, ſi ſes occupations lui laiſſoient des momens libres, il ſe chargeroit lui-même de nous faire voir ce qu'il y a de plus curieux. Nous éprouvâmes, dès le lendemain, l'effet de ſes promeſſes. Deux ſoldats vinrent nous prendre de grand matin à Galata ; & comme ce jour-là étoit préciſément le vendredi, qui eſt comme le dimanche parmi nous, nous les priâmes de nous mener à l'Hypodrome, appellé par les Turcs *Atméidan*, pour être témoins des exercices & des divertiſſemens de la jeuneſſe.

Quand nous y arrivâmes, il étoit déja couvert de cavaliers & d'une foule prodigieuſe de ſpectateurs. C'eſt un grand cirque, long de plus de deux cens vingt toiſes, & large de cinquante. Il fut commencé par l'empereur Severe, & achevé par Conſtantin. Nos combattans étoient

ſéparés en deux bandes, aux deux extrémités du cirque. A chaque ſignal, il part deux cavaliers armés chacun d'un bâton : ils ſe rencontrent au milieu de la carriere, & ſe portent l'un à l'autre pluſieurs coups qu'ils parent avec une adreſſe ſinguliere ; ils pourſuivent enſuite leur courſe, en faiſant mille tours de ſouplеſſe. J'en ai vu qui ſautoient légérement de leurs chevaux, & remontoient avec la même agilité, ſans ceſſer, pour cela, d'aller toujours au grand galop : d'autres paſſent ſous le ventre de l'animal qui court de toute ſa force, & ſe remettent ſur la ſelle auſſi facilement.

Ce n'eſt point là le ſeul exercice de la jeuneſſe. Je vis encore dans l'Arméidan, des parties de palet & de lutte. Les Turcs jettent le palet en courant, quoiqu'il ſoit d'une peſanteur extraordinaire. Je ne fus point tenté d'eſſayer aucun de ces jeux. Il faut tant d'adreſſe & de force pour y réuſſir, que nos plus habiles baladins auroient peine à s'y ſignaler.

On voit, dans l'Hypodrome, pluſieurs monumens curieux du tems des empereurs Chrétiens. Celui qui s'eſt le mieux conſervé, eſt un obéliſque à quatre faces, de marbre granit d'Egypte ; il a cinquante pieds d'élévation. On con-

noît, par les figures & les caracteres gravés ſur la baſe, que cette pyramide fut élevée par les ſoins du grand Théodoſe. A quelque diſtance, eſt un autre obéliſque à demi ruiné; ce qui en reſte, peut à peine faire connoître ce qu'il fut anciennement.

La colonne d'airain, haute de douze pieds, compoſée de trois ſerpens entortillés, de même métal, & dont les têtes vont ſe réunir pour former une couronne, ſe fait encore remarquer des curieux. Notre ami nous montra depuis, deux autres colonnes, l'une de marbre blanc, & l'autre de granit. La premiere eſt au milieu de la ville, & s'appelle *la colonne hiſtorique* : elle peut avoir cent cinquante pieds de haut; mais le feu l'a fort endommagée. La ſeconde eſt dans la maiſon d'un particulier, &, par cette raiſon, échappe ordinairement à la curioſité des voyageurs. Elle n'eſt haute que de quinze pieds, ornée d'un aigle à chaque angle, & fut érigée en l'honneur de l'empereur Marcien, dont elle ſoutenoit probablement la ſtatue. Le nombre de ces colonnes eſt prodigieux; les murs de la ville en ſont pleins. Il y en a que nous deſtinerions à orner nos plus beaux édifices, & qui ſont ici confon-

dues avec les ruines les plus viles. Les Turcs ont reſpecté les plus curieuſes, ou plutôt ils ne les ont pas renverſées ; car la plupart ſont maſquées ou mutilées.

Notre liaiſon avec l'officier des Janiſſaires devenoit plus intime ; & ſes attentions offroient chaque jour de nouveaux motifs à notre reconnoiſſance. Ayant appris que Sa Hauteſſe devoit aller à la chaſſe au vol le vendredi de la ſemaine ſuivante, il nous invita à nous rendre chez lui dès le matin. Nous y courûmes avec empreſſement ; & il voulut, outre le plaiſir de la chaſſe, nous procurer celui de voir le Sultan, lorſqu'il iroit à la moſquée. C'eſt la coutume que, tous les vendredis, il aille y faire la priere publique. Ce prince eſt toujours ſuivi d'une nombreuſe eſcorte ; & c'eſt un ſpectacle pour un étranger qui n'a pas encore vu le faſte de la cour Ottomane. Vers les dix heures, l'officier nous conduiſit dans la premiere entrée du palais, où ſes ſoldats étoient aſſemblés pour la garde de Sa Hauteſſe. Nous fûmes longtems à voir les mouvemens des grands, & des capitaines qui attendoient l'ordre pour la marche du cortege. Sur le midi, on donna avis que le Sultan alloit paroître. Auſſi-tôt les Janiſſaires ſe rangerent

ſur deux lignes, au nombre de quatre mille : ils étoient tous à pied, & avoient pour toute arme, une canne à la main. L'Aga, ou le commandant de cette milice, ſuivoit à quelque diſtance de la troupe. Quatre cens Capigis, ou portiers, marchoient auſſi à pied, immédiatement après l'Aga ; venoient enſuite trois cens Chiaoux, ou porteurs de commandemens. Ceux-ci étoient montés ſur des chevaux couverts de riches caparaçons : & eux-mêmes étoient vêtus d'habits précieux d'étoffe d'or & d'argent. Douze ou quinze chevaux du Grand-Seigneur, menés en leſſe, & précédés de deux cens officiers ſuperbement habillés, ſuivoient cette brillante troupe. La beauté des harnois & l'éclat des pierreries attiroient tous les regards. Enfin l'empereur ſortit du palais, au milieu de quatre à cinq cens Soulacs, ou gardes du corps : il montoit un ſuperbe courſier couvert de brocards d'or, enrichis de perles & de diamans. Les Viſirs, les grands de la cour, & les officiers du ſerrail fermoient la marche. Nous ſuivîmes cette pompe juſqu'à Sainte Sophie ; alors deux Janiſſaires nous avertirent qu'il étoit tems de ſortir de la ville, ſi nous voulions voir la chaſſe du prince.

Ils nous menerent dans la campagne ; à cent pas du grand chemin, & nous placerent ſur une élévation, d'où nous pouvions aiſément découvrir toute la chaſſe. Nous apperçûmes bientôt le Sultan, accompagné ſeulement de ſes principaux officiers, & ſuivi de plus de trois cens fauconniers qui portoient chacun pluſieurs faucons. Dès qu'ils eurent ordre de les lâcher, on vit, en un moment, toute la plaine couverte de ces oiſeaux. Cependant l'empereur ne quittoit pas la grande route, vers laquelle on avoit ſoin de rabattre le gibier. Il ſe retira au bout d'une heure ; & nos deux Janiſſaires nous reconduiſirent au logis de l'officier, ſuivant l'ordre qu'ils en avoient reçu. Le reſte du jour ſe paſſa en divertiſſemens ; & les plaiſirs de la table ſe prolongerent juſques dans la nuit.

Je vais, Madame, vous parler du ſerrail, où, excepté le Grand-Seigneur, perſonne, s'il n'eſt eunuque, femme, ou officier du Sultan, ne peut pénétrer. Ce que j'en ai appris, ne pourra manquer de vous plaire. Le ſort de ces aimables recluſes, que la jalouſie des Orientaux condamne à un triſte eſclavage, fait naître dans les cœurs une ſorte d'intérêt. Graces aux ſoins de nos deux amis, les

lieux même de ce ſéjour les moins acceſſibles, nous ſont connus ; mais je commence par les dehors.

Ce palais, bâti ſur la pente d'une colline, forme, avec les jardins qui l'environnent, une eſpece de triangle, dont la pointe deſcend dans la mer. Le terrein qu'il embraſſe, a près d'une lieue de circonférence, & eſt entouré de hautes & fortes murailles. Pluſieurs tours élevées de diſtance en diſtance, du côté de la mer, en défendent l'approche aux vaiſſeaux : elles ſont garnies de pieces de canon, auſſi bien que le parapet qui regne le long des murs. Sur cette partie du ſerrail, qui regarde Galata, on voit un beau pavillon ſoutenu ſur des colonnes de marbre. C'eſt là que le Sultan va ſe divertir avec ſes femmes, & s'embarque ſur ſes galiotes, pour prendre le plaiſir de la pêche. Les jardins ne préſentent en dehors rien d'agréable : on voit ſeulement quantité de cyprès & de ſycomores, dont la confuſion n'eſt très-propre qu'à dérober aux yeux les belles habitantes de ce ſéjour voluptueux. L'officier nous aſſura qu'il n'y avoit de remarquable, qu'un grand nombre d'arbres fruitiers, plantés çà & là, ſans ordre & ſans ſymmétrie. Il ne diſoit point

ceci par ouï-dire : il avoit paſſé ſa jeuneſſe dans ces jardins, parmi les Azamoglans, & en avoit été tiré, pour commander une compagnie de Janiſſaires.

Du côté de la mer, eſt un égout où l'on jette les balayures du ſerrail ; il eſt, dit-on, affermé plus de deux mille francs à une compagnie de pêcheurs. Ces ordures gliſſent rapidement ſur de longs plateaux de bois bien unis, ſans qu'il ſoit poſſible qu'elles puiſſent ſe diſperſer. Les pêcheurs en rempliſſent de grands baſſins ; & à force de les remuer, il n'y reſte que les choſes de poids. Il leur arrive ſouvent d'y trouver des pierreries, des perles, de l'or, de l'argent, & mille autres bijouteries très-précieuſes. Pluſieurs de ces pêcheurs s'enrichiſſent à ce métier pénible & difficile en hyver. Les Boſtangis le mépriſent, & ſe contentent de l'affermer.

Ils ſont obligés de ſortir du jardin, lorſqu'on ſonne une cloche pour avertir que l'empereur doit ſe promener avec ſes femmes ; & il y va de la vie à y demeurer. Un Sultan fit mourir un jardinier, pour avoir été trouvé endormi ſous un arbre. Un interprete de Veniſe étoit logé à Conſtantinople dans une maiſon qui avoit vue ſur ces jardins ;

un jour qu'il s'amuſoit à regarder avec une lunette qu'il avoit fait paſſer par un trou du volet, le prince s'en apperçut, donna ordre qu'on allât pendre ſur le champ, à la même fenêtre, ce curieux, quel qu'il fût, & ne ſortit point de ſa place, qu'il n'eût vu faire l'exécution.

Ces lieux ſont formidables pour les Muſulmans eux-mêmes. On n'oſe en approcher qu'avec le ſaiſiſſement que produit, dans tous les cœurs, un maître que l'on redoute, & qui ſe plaît à voir tout le monde s'anéantir en ſa préſence. Les Sultans ſe rendroient inviſibles, s'il étoit poſſible de l'être, & de regner.

Il n'y a pas plus de goût & de proportion dans les bâtimens, que dans les jardins du ſerrail. C'eſt un aſſemblage informe de différens corps de logis, entaſſés les uns ſur les autres. La principale entrée eſt un gros pavillon d'une architecture lourde & groſſiere : huit larges croiſées ſont tout l'ornement de cet édifice : au-deſſous des deux du milieu, eſt cette ſublime porte, qui donne ſon nom à la cour Ottomane. Je ne vous dirai point à quel titre ; car cette entrée eſt la choſe du monde la plus commune : vous la prendriez plutôt pour la porte d'une grange, que pour l'entrée d'un palais. La

garde en eſt confiée à cinquante Capigis armés de cannes.

Nous paſſâmes dans une longue cour bordée, des deux côtés, de vaſtes corps de logis, où ſont l'infirmerie & le magaſin des armes. Ces mêmes Capigis ſont chargés d'empêcher qu'on n'y faſſe du bruit; & il n'eſt preſque pas permis d'y parler. On paſſe de cette cour dans une autre plus grande & plus quarrée, d'environ trois cens pas de diametre. C'eſt là que nous commençâmes à reconnoître le palais d'un grand monarque. A droite, eſt un vaſte édifice, ſurmonté de neuf dômes couverts de plomb, où ſont les cuiſines. Le long de ce bâtiment, & autour de la cour, regne une ſuperbe galerie, ſoutenue ſur des colonnes de marbre. A gauche, ſont les écuries; &, au fond, eſt la ſalle du divan ou du conſeil: elle fait partie du bâtiment appelié proprement *le ſerrail*, où ſont les femmes. Au milieu de la cour eſt un grand baſſin entouré de verdure, & ombragé de cyprès. Les grands ne jettent les yeux ſur cet endroit, qu'avec une ſecrete horreur; car c'eſt le lieu où le monarque fait couper la tête à ceux dont il eſt mécontent. Le ſilence que l'on obſerve dans cette ſeconde cour, eſt des plus rigoureux; elle eſt gardée par

cinquante Capigis, comme la premiere.

Il n'eſt permis à perſonne de paſſer plus avant que la ſalle du divan ; mais le capitaine nous raconta ce que lui en avoient appris quelques eunuques. Il n'y a rien de plus riche ni de plus magnifique que le ſerrail ſecret : il eſt diviſé en trois parties ; l'appartement du Grand-Seigneur, celui des femmes, & les jardins. Dans le premier eſt un bain magnifique, revêtu de marbre blanc, & environné de pluſieurs petits cabinets auſſi de marbre : il y a dans chacun deux robinets, l'un d'eau chaude, l'autre d'eau froide : ils ſervent pour les eunuques & pour les autres officiers. Le bain des femmes eſt plus beau & plus commode : les cabinets qui l'entourent, ſont pavés des marbres les plus précieux, & les murailles enrichies de peintures, de glaces & de coquillages. L'ambre & le muſc y font renaître ſans ceſſe les plaiſirs de l'amour ; & la volupté ſemble y avoir fixé ſon empire. Les chambres des ſultanes & des filles du ſerrail reſpirent la même molleſſe : les dorures, les pierreries, les étoffes précieuſes en font le moindre ornement.

Une priſon ſi belle auroit de quoi conſoler ces aimables captives, ſi elles pou-

voient au moins ſe flatter d'y paſſer le reſte de leurs jours ; mais leur ſort eſt tellement attaché à celui du Sultan, qu'à peine ce prince a-t-il ceſſé de vivre ou de régner, que tous ces plaiſirs les abandonnent : on les relegue dans le vieux ſerrail, où elles ont tout le tems de pleurer leur ancien maître.

Ce palais eſt ſitué au milieu de la ville, vis-à-vis de l'Atméïdan. Il fut bâti par Mahomet II, & eſt à peu près auſſi vaſte que l'autre. Le Grand-Seigneur va, de tems en tems, s'y divertir ; & il renvoie quelquefois au nouveau ſerrail, celles de ces femmes qui lui ont paru les plus aimables. Ce lieu renferme à la fois ce qu'il y a de plus beau & de plus difforme. C'eſt un peuple nombreux, dont une partie, favoriſée des graces & de la nature, eſt deſtinée aux plaiſirs d'un ſeul homme ; l'autre, au contraire, ennemie des amours & de la joie, ſert à rendre malheureuſe une foule de jeunes beautés confiées à ſes ſoins.

De toutes les perſonnes charmantes qui habitent cette demeure, les unes ſont ſultanes, les autres aſpirent à le devenir ; mais aucune ne prend le titre d'*épouſe* ou d'*impératrice*. On prétend que Tamerlan ayant abuſé de ſa victoire, juſqu'à traiter avec

avec la derniere indignité la femme de Bajazeth, le ſouvenir de cet opprobre s'eſt tellement conſervé parmi les Turcs, que, depuis ce tems, les Sultans ne ſe marient plus; ou du moins ces ſortes de mariages ſont fort rares: les monarques Ottomans ſe bornent aux plaiſirs faciles qu'ils trouvent parmi leurs eſclaves.

Les Sultanes ſont celles avec qui le Grand-Seigneur a daigné partager ſa couche impériale, & qui ont augmenté la famille Ottomane: les autres attendent de leurs appas, que le ſouverain les juge dignes de la préférence & du mouchoir. Voici en quoi on dit que conſiſte cette cérémonie. Quand le Sultan a réſolu de faire quelque nouvelle conquête, il avertit l'eunuque, ou la vieille qui a l'intendance de ſes plaiſirs. Cette heureuſe nouvelle eſt bientôt répandue dans toutes les chambres. Les jeunes aſpirantes ſur-tout, ſont dans la plus vive inquiétude. A l'heure marquée, toutes s'aſſemblent dans une longue galerie; & chacune tâche à l'envi de fixer ſur elle les regards du voluptueux monarque. Elles cherchent à lui plaire par mille amuſemens qui ſe ſuccedent les uns aux autres, & auxquels l'inépuiſable fécondité du génie de ces femmes donne toujours l'air de la nouveauté.

Les graces qu'elles mettent dans tout ce qu'elles imaginent pour amuſer Sa Hauteſſe, peuvent être repréſentées par ces petits jeux enfantins que les poëtes ou les peintres font faire aux Amours auprès des Nymphes. Catule & Boucher n'ont rien produit de plus agréable : elles ont toutes le même objet à remplir. On voit ici juſqu'où peuvent aller les reſſources de l'eſprit dans une jeune femme qui veut ſéduire un homme qu'elle n'aime que par vanité. Les graces de la danſe, le charme de la voix, l'harmonie des inſtrumens, l'élégance des habits, les ſaillies de la converſation, les tranſports, la moleſſe, l'amour, ce que la coquetterie la plus ingénieuſe a inventé de plus voluptueux, tout ſe réunit ſous les yeux du maître. Le Sultan paſſe devant elles ; il voit ; il conſidere attentivement ; parcourt pluſieurs fois la galerie, juſqu'à ce qu'il ait fixé ſon goût & ſon choix. Il jette un mouchoir à celle dont il eſt le plus ſatisfait ; & cette préférence fait diſparoître, en un clin d'œil, toutes celles qui avoient cru pouvoir y prétendre. Cependant la nouvelle élue baiſe le mouchoir avec reſpect, le cache dans ſon ſein, & ſe diſpoſe à répondre aux deſirs de l'heureux Sultan. Les bains de toute

eſpece, les parfums les plus précieux ne ſont point épargnés. Le ſoir, on la conduit à l'appartement du prince; & on la fait, diſent quelques-uns, entrer dans le lit par les pieds, pour plus de reſpect. Les habits du Grand-Seigneur, & tout l'argent qui eſt dans ſes poches, appartiennent à cette fille; mais elle n'eſt pas encore Sultane: il faut, pour cela, qu'elle devienne mere. Alors on lui fait ſa maiſon; on lui donne un logement particulier, des femmes, des eunuques pour la ſervir, & un revenu conſidérable qu'on lui aſſigne ſur quelque province de l'empire.

On m'a ſouvent dit, à Conſtantinople, que la cérémonie du mouchoir n'eſt plus en uſage; on veut méme que ce ſoit un bruit ſans fondement: d'autres perſonnes m'ont aſſuré que la choſe eſt très-réelle; & cette opinion eſt, en effet, ſi généralement répandue chez tous les peuples de l'Europe, que ſi cet uſage n'a plus lieu aujourd'hui, on ne peut guere douter qu'il n'ait exiſté.

Il y a dans le ſerrail deux ordres de favorites, les Odaliques & les Aſſakis. Les premieres n'ont été honorées qu'une fois de la couche du Sultan; les ſecondes ſont celles ſur leſquelles le choix du prince

eſt tombé pluſieurs fois. Elles entrent dans le palais impérial, ſans y être mandées, jouiſſent d'un grand crédit à la cour, & ſont les diſpenſatrices de toutes les graces. Quand elles deviennent meres d'un fils, l'empereur leur met une couronne ſur la tête, & fait tendre un dais dans leur appartement. La premiere qui lui donne un héritier mâle, a le rang de grande-Sultane; & ſes revenus dépendent de la généroſité du maître; mais il n'y en a aucune qui n'ait au moins ſept à huit cens mille francs.

On appelle *Sultane validé*, ou *Sultane mere*, celle dont le fils eſt ſur le trône. Elle perd ce nom, lorſqu'il meurt ou qu'il eſt dépoſé. Les Validés ſont d'autant plus reſpectées, que les Sultans eux-mêmes, ſuivant la loi, ſont obligés d'avoir pour elles une profonde vénération, juſques-là qu'ils ne peuvent, en quelques occaſions, coucher avec une femme, ſans le conſentement de leur mere. S'ils en uſent autrement, ils lui font une eſpece d'inſulte, & ſe déshonorent dans l'eſprit des courtiſans. La Validé prend connoiſſance de toutes les affaires du gouvernement, & confere ſouvent avec le grand Viſir & le Mufti, ayant toujours un voile qui lui couvre le viſage.

Les favorites dont le Grand-Seigneur n'a point eu d'enfant mâle, obtiennent quelquefois la permiſſion de ſortir du ſerrail, pour ſe marier avec quelque Pacha. Elles amaſſent, dans cette vue, des richeſſes par leur économie, & le trafic des charges de l'empire. Elles ſe ſervent, pour leurs intrigues au-dehors, du ſecours de quelques femmes Juives, qu'elles font entrer dans le ſerrail, ou pour les conſulter dans leurs maladies, ou ſous d'autres prétextes.

On m'a raconté que, ſous la minorité d'Achmet I, une de ces Juives parvint à une ſi haute faveur, que le grand Viſir acheta les ſceaux par ſon entremiſe, & qu'elle influa, de la même maniere, dans le choix du Mufti & de quelques autres miniſtres. Cet abus excita un murmure général; & les Janiſſaires exigerent qu'on leur livrât cette femme intriguante, menaçant de briſer les portes du palais, & de l'arracher avec violence, ſi on refuſoit de les ſatisfaire. L'émeute s'accrut tellement, qu'on fut obligé de faire ſortir la femme Juive. Ces furieux la dépouillerent, la fuſtigerent cruellement, lui enfoncerent dans la partie une torche allumée, & la traînerent, en cet état, dans tous les quartiers de la ville. Ils finirent

par déchirer ſon corps en pluſieurs morceaux, qu'ils attachèrent aux portes des miniſtres dont elle avoit procuré l'élévation. Sa tête fut clouée ſur celle du palais du grand Viſir, avec cet écriteau : *Voilà la tête qui t'a donné des conſeils.* On pendit ſa main à la maiſon du Mufti, avec ces mots : *Voilà la main qui t'a vendu ta charge.* Sa langue fut attachée à la porte du grand-juge de Conſtantinople, avec cet injurieux placard : *Voilà la langue qui t'a dicté mille arrêts injuſtes ;* effroyable mêlange de barbarie, d'inſolence & de juſtice.

Croiriez-vous que, dans le ſerrail, on obſerve les mêmes réglemens & la même police que pour le gouvernement de l'état ? Les charges de premier miniſtre, de chancelier, de grand-prévôt, &c. ſont poſſédées par les principales Sultanes. On plaide, on juge, on condamne comme à la ville. Celles qui occupent ces places, uſent ſouvent de rigueur envers leurs rivales ; & il faut alors faire intervenir l'autorité du ſouverain. Les actions déshonnêtes ſont punies de mort. La coupable eſt renfermée dans un ſac, & précipitée dans la mer. Les ſupérieures les battent & les fuſtigent pour les moindres fautes. Les peſtes les moins éclatans en apparence, & cependant les plus

recherchés, ſont ceux de gardes de la chambre : ils ſont toujours remplis par les plus belles filles. Le jour, elles ſont ſentinelle à la porte de l'appartement du Grand-Seigneur ; & la nuit, elles couchent ſur de petits lits, dans les chambres voiſines. Ce qui rend ces places conſidérables, c'eſt que celles qui les poſſedent ne les quittent guere, qu'avec l'eſpérance d'être miſes un jour au rang des Sultanes.

Mais de quelques dignités que ces femmes ſoient revêtues, elles ſont toutes ſubordonnées à des eunuques ou à de vieilles matrones, qui ne les laiſſent jamais ſeules. On appelle ces dernieres *Cadunes*. Ce ſont les gouvernantes des plus jeunes : elles leur apprennent à travailler ; elles s'appliquent à les connoître & à étudier leur caractere, afin d'en rendre un compte fidele à la Cadun-Caïa, qui a autorité & ſur elles-mêmes & ſur leurs éleves. Les Cadunes font, le ſoir, la ronde dans les dortoirs, dans les cellules & autour des lits ; il n'y a point de religieuſes mieux gardées. Si elles étoient, par haſard, trop indulgentes, ou, ce qui eſt plus probable, moins aſſidues, les eunuques, qui ſont prépoſés ſur les vieilles comme ſur les jeunes, les puniroient elles-mêmes, ou avertiroient Sa Hauteſſe.

Ces filles, dans leurs maladies, ſont ſecourues par les femmes qui les gouvernent, à moins que le Sultan ne leur envoie ſon médecin. Celui-ci ne peut les voir ni en être vu ; il ne lui eſt même permis de leur tâter le pouls, qu'au travers d'une gaze. Les eunuques qui ſont dans la chambre, entr'ouvent ſeulement les rideaux pour paſſer le bras de la malade.

Ces demi-hommes ſemblent animés d'une haine implacable contre les femmes. Jaloux des moindres plaiſirs qu'elles ſe procurent, ils ne ſongent qu'à les troubler par leur préſence, & ne leur permettent qu'à regret, d'aller dans les jardins. Au moindre ſignal qu'ils donnent alors, les Boſtangis s'enfuient vers les murailles, & élevent de grandes pieces de toile, qui forment une eſpece d'enceinte entre eux & les femmes. Les eunuques ne ſont jamais dans un plus grand embarras ; ils vont & viennent comme des furieux, grondant & criant ſans ceſſe, tantôt après les jardiniers, tantôt apres celles dont la garde leur eſt commiſe. Ils éloignent d'elles tous les objets qui peuvent agir ſur leur imagination, juſqu'à leur défendre de regarder certains gros fruits, avec leſquels ils ſont déſeſpérés

de n'avoir plus aucune ſorte de reſſemblance. Jugez, Madame, quelle averſion les femmes doivent avoir pour de tels monſtres.

Si je ne craignois de vous effrayer, j'eſſaierois de vous tracer la peinture d'un eunuque ; mais c'eſt aſſez de vous avoir fait connoître leur caractere : j'ajouterai ſeulement, qu'il y en a de noirs & de blancs. Ceux-ci gardent l'extérieur de l'appartement des Sultanes ; leur chef, nommé *Capi-Aga*, eſt comme le grand-maître du palais, dont tous les miniſtres lui ſont ſubordonnés. Il a une inſpection particuliere ſur les eunuques de ſa couleur & ſur les Ichoglans. C'eſt à lui qu'on adreſſe les placets qu'on veut préſenter à l'empereur. Il n'y a que les eunuques noirs, & encore les plus hideux d'entre ces derniers, qui approchent des Odaliſques. Leur chef s'appelle *Kiſlar-Aga*, ou *ſurintendant des filles*. Il a une grande autorité dans le ſerrail ; &, ſous le Sultan Mahamout, aujourd'hui régnant, c'eſt lui qui gouverne tout l'empire. On prétend que ces deux eſpeces d'eunuques ſont mutilés à fleur de peau, & ne peuvent uriner que comme les femmes, ou avec le ſecours d'une canule.

En ſortant de l'appartement des Sul-

tanes, on entre dans un corridor qui traverſe le corps de logis qu'habitent les eunuques, & conduit directement à la priſon des princes, freres, fils, ou parens de l'empereur. Cette priſon reſſemble à une citadelle : une grande muraille en forme l'enceinte. On y entre par deux portes exactement gardées en dedans & en dehors. Il y a un aſſez joli jardin, avec de belles eaux ; & les princes y ont leur logement & des eunuques pour les ſervir. On n'épargne rien pour rendre leur priſon ſupportable : on s'eſt relâché, depuis long-tems, de la ſévérité avec laquelle on les traitoit : on leur accorde même des femmes pour leur amuſement ; il eſt vrai qu'elles ne ſont plus en état d'avoir des enfans, ou qu'on a grand ſoin de mettre obſtacle à leur fécondité. Ils ont toutes ſortes de maîtres ; on les excite même à ſe perfectionner dans tous les exercices qui peuvent convenir à leur rang, & on ne leur laiſſe rien à deſirer que la liberté. Ils ne ſont pas toujours bornés aux ſeuls appartemens du grand ſerrail ; le Sultan les mene quelquefois dans les autres maiſons ; & ces voyages, toujours agréables, leur font illuſion. Il reſte encore ſix princes, fils du dernier empereur.

Il n'y a peut-être jamais eu de ville, où l'ordre fût gardé avec tant d'exactitude, qu'il l'eſt dans ce palais. Par-tout c'eſt le plus grand reſpect des ſubalternes pour leurs officiers; & ceux-ci leur en donnent l'exemple. La ſoumiſſion y eſt aveugle, les châtimens prompts & rigoureux; & il regne parmi ce nombre prodigieux de gens de tout ſexe & de toute eſpece, une ſi grande tranquillité, qu'on peut, à cet égard, comparer l'intérieur de cette vaſte maiſon aux monaſteres où le ſilence eſt le mieux obſervé. Tel eſt le reſpect que tout le monde a pour un maître, devant qui les premiers officiers n'oſent ſeulement lever les yeux.

Outre les femmes que le Grand-Seigneur entretient pour ſes plaiſirs, il y a encore dans le ſerrail, pour ſon ſervice, une troupe de jeunes pages. On les appelle *Ichoglans*, parce qu'on les choiſiſſoit autrefois parmi les enfans de tribut qu'on levoit dans les provinces, ou entre les jeunes captifs qu'on faiſoit à la guerre. On les prend aujourd'hui plus communément dans les familles Turques, & il ſe trouve beaucoup de particuliers qui briguent ces places pour leurs fils, & donnent même de l'argent pour les obtenir. Avant qu'ils ſoient reçus, ils doivent

être préſentés à l'empereur, qui leur fait ſubir un ſévere examen. On n'admet que de jeunes gens bien faits & de bonne mine. Ils ſont ſous la garde des eunuques blancs, qui les traitent avec la derniere rigueur. On leur apprend les langues & les différens exercices du corps; &, pour la moindre faute, on leur donne la baſtonnade.

Ceux d'entre les Ichoglans, qui ont le moins de diſpoſition, ou qui ne peuvent ſoutenir une ſi grande ſévérité, ſont engagés parmi les Spahis, & y reſtent toute leur vie, comme ſimples ſoldats; les autres, qui ſe diſtinguent par leur facilité à apprendre, & par leur patience, occupent les premieres charges du ſerrail, & enſuite celles de l'empire.

Les enfans que les Turcs prennent à la guerre, ou que les princes, tributaires du Grand-Seigneur, ſont obligés de fournir, ſont placés dans les jardins; & on les appelle *Azamoglans* ou *enfans ruſtiques*. Ils ne parviennent pas aux emplois comme les Ichoglans. Lorſqu'ils ſont en âge de porter les armes, on les enrôle parmi les Janiſſaires; & c'eſt preſque là tout ce qu'ils peuvent eſpérer. Il n'y a que le Boſſangi-Bachi, ou chef des Azamoglans, que les devoirs de ſa charge mettent à la

rce des honneurs. Lorſque le prince
t prendre le plaiſir de la pêche, ou
ement celui de la promenade, ſans
obligé de traverſer les rues de Conſ-
inople, il s'embarque, à l'extrêmité
jardins du ſerrail, ſur des galiotes
le Boſtangi-Bachi a ſoin de tenir
es en tout tems. Ces galiotes vont à
es; & les Azamoglans ſont les ra-
rs. Comme ils reçoivent une récom-
e toutes les fois qu'ils caſſent leurs
es dans cet exercice, ils ne manquent
de prendre des précautions pour
lles ne puiſſent pas réſiſter long-tems
irs efforts.
andis que le Grand-Seigneur, envi-
é d'une troupe d'eunuques & d'Icho-
s, s'amuſe à exciter ces habiles mate-
, le Boſtangi-Bachi a ſeul le droit de
oir devant lui, pour gouverner
modément la galiote. Ce même offi-
eſt encore chargé, par ſa place, d'in-
ger les priſonniers, de leur arra-
, à force de tourmens, les ſecrets
s voudroient taire, & de faire exé-
r les criminels condamnés à mort.
ppelle *fours*, les cachots où il fait
rmer les coupables. Les exécutions
ſſent dans les cours ou dans les jar-
du ſerrail; &, à chaque tête que

l'on fait ſauter, on tire un coup de canon, pour avertir le peuple qu'on a fait juſtice.

Outre les jardiniers du ſerrail, c'eſt encore dans le corps des Azamoglans, qu'on choiſit les cuiſiniers de la cour. Ils ſont diſtingués des autres par un bonnet blanc, quoique ce bonnet ne differe pas pour la forme. Ils commencent leur travail avant le jour, parce que l'empereur ſe levant quelquefois de grand matin, il peut arriver que l'appétit lui vienne avant l'heure marquée pour les repas.

L'été comme l'hiver, ce prince dîne ordinairement à dix heures, & ſoupe à ſix. Lorſqu'il ſe ſent preſſé de la faim, on en avertit auſſi-tôt le chef de cuiſine, qui donne ſes ordres aux autres officiers; & il eſt le ſeul qui apporte les plats ſur la table du Sultan. Ce prince s'aſſied en croiſant les jambes; on met ſur ſes genoux une ſerviette pour couvrir ſes habits, & une autre ſur ſon bras gauche, pour s'eſſuyer les doigts & la bouche. On ne coupe pas ſes viandes; il prend lui-même la peine de ſe ſervir. Sa table conſiſte en une piece de marroquin qui en eſt auſſi la nappe, ſur laquelle on met trois ou quatre ſortes d'excellens pains, toujours frais, & preſque ſortans du four,

comme les Turcs l'aiment. Il n'emploie ni fourchette, ni couteau, mais ſeulement deux cuilleres de bois, dont l'une lui ſert pour le potage, & l'autre pour avaler divers ſyrops compoſés de ſucre & du jus des meilleurs fruits. Il touche ſucceſſivement à tous les mets; & lorſqu'il ceſſe d'en manger, on les retire auſſitôt. Les viandes qu'on lui ſert, ſont ſi tendres & ſi délicatement préparées, qu'il n'a beſoin que de ſes doigts, pour ſéparer la chair des os. Le ſervice ordinaire eſt compoſé de rôti & de bouilli; mais ce ne ſont que les mêmes viandes qui paroiſſent ſous l'une & l'autre forme. Il n'y manque ni ſauce ni autre aſſaiſonnement qui peuvent les rendre plus agréables. Les potages ſont en grand nombre, & de différentes ſortes. Le deſſert conſiſte en pâtiſſerie & en confitures.

Après avoir dîné, il prend une taſſe de ſorbet, qui eſt apportée devant lui par un Aga; & rarement il boit plus d'un coup dans un repas. Pendant qu'il eſt à table, on garde un profond ſilence. C'eſt un proverbe en Turquie, que *les paroles ne doivent venir qu'après les viandes.* Mais il a vis-à-vis de lui une troupe de muets & de nains, qui l'amuſent par leurs grimaces & leurs bouffonneries. S'il lui

arrive quelquefois de prononcer un mot ou deux, c'eſt pour s'adreſſer à quelqu'un des officiers qui l'environnent, en lui jettant un pain de ſa table ; c'eſt la marque d'une haute faveur. L'Aga diſtribue auſſi-tôt le préſent entre ſes compagnons qui reçoivent chacun leur part avec beaucoup de reſpect, comme le plus grand honneur qu'on puiſſe leur faire.

Toute la vaiſſelle qui paroît ſur la table du Grand-Seigneur, eſt d'or dans les tems ordinaires ; mais pendant le ramazan, il mange dans de la porcelaine jaune, qu'on regarde ici comme la plus précieuſe. Il ne fait alors qu'un ſeul repas, comme le reſte de la nation ; mais il ne met aucun changement dans la nature de ſes alimens. On lui ſert rarement du poiſſon, excepté lorſqu'il ſe donne le divertiſſement de la pêche, & ſe fait un plaiſir de manger ce qu'il a pris. On a des exemples de quantité de Sultans qui ne ſe ſont point fait un ſcrupule de boire du vin ; mais on n'en connoît point qui ait violé la loi qui défend la chair de porc.

Les viandes qui reſtent après le repas de Sa Hauteſſe, ſont portées ſur le champ à la table des officiers : de ſorte que ce ſurcroît de mets, qui ſe trouve joint à leur

›pre dîner, leur fait une chere abon-
ıte. Pendant qu'ils mangent, le prince
nuſe avec ſes bouffons, ſans leur par-
autrement que par ſignes. Les Sultanes
ıt ſervies dans le même tems. Quelque-
s'elles donnent des fêtes à l'empereur,
le traitent avec toute la ſomptuoſité
la délicateſſe la plus recherchée. On
leur fournit point d'autre vaiſſelle que
la porcelaine blanche; mais elles ont
iberté de s'en procurer d'or & d'ar-
ıt, quand elles en veulent faire la
›enſe.

Les muets, dont je viens de parler,
ment une claſſe particuliere de domeſ-
ues, dont quelques-uns ſe tiennent
ijours dans les premieres chambres,
ır être à portée d'exécuter promp-
ıent les ordres du prince. On emploie
r miniſtere pour toutes les commiſſions
retes qui ſe font dans le ſerrail. Ils
cpriment par ſignes avec tant d'intel-
ıce, qu'ils expliquent clairement
tes leurs penſées, juſqu'à raconter de
gues hiſtoires avec leurs circonſ-
ces. Ils ont inventé, pour la nuit, un
ɜage particulier, qui conſiſte dans le
ple attouchement des mains.

Outre les deux ſerrails dont j'ai parlé,
r a encore, à une lieue & demie de

Conſtantinople, une maiſon royale, nouvellement bâtie, où le Grand-Seigneur va quelquefois ſe promener avec ſes femmes. On la nomme *Sadi-Habat* ; & c'eſt aux François que les Turcs en doivent l'idée. En 1722, Mehemet Effendi étant de retour de ſon ambaſſade à la cour de France, parla avec tant d'admiration au grand Viſir, des maiſons de plaiſance de l'empereur des François, que ce ſeigneur conçut le projet d'en conſtruire une, à leur imitation, pour les plaiſirs du Grand-Seigneur. Un double vallon formé par deux chaînes de collines, & arroſé d'une petite riviere, eſt le lieu charmant, où eſt ſitué ce nouveau palais. Plus de deux cens belles maiſons, bâties ſur les côteaux d'alentour, préſentent de loin la plus riante perſpective qu'il ſoit poſſible d'imaginer. Elles ſont entourées de paliſſades de bois peint, à l'imitation du Sadi-Abath.

Nous entrâmes dans ce palais, du côté de la riviere, par un berceau couvert de petits dômes, de diſtance en diſtance, dont le treillage eſt une eſpece de moſaïque à jour. Cette galerie aboutit à une grande cour, près de laquelle ſont pluſieurs vergers, dont les compartimens m'ont paru aſſez juſtes. Nous paſſâmes

de cette cour dans une autre plus vaſte, au bout de laquelle ſont les appartemens de l'empereur & ceux des Sultanes. Le capitaine eut aſſez de crédit pour nous y faire entrer. Les chambres ſont ornées de marbre & de peintures. A la droite du ſerrail, eſt un kioske ou pavillon quarré, d'une magnificence royale : ſon circuit eſt de près de cent pieds. Il eſt tout entier de marbre blanc, lambriſſé d'une moſaïque précieuſe, & ſoutenu ſur pluſieurs colonnes, dont les chapiteaux & les baſes ſont de cuivre doré. La diſtance qu'il y a entre chaque colonne, eſt à jour, & ſe ferme avec des rideaux & des volets. En face du kioske eſt un canal immenſe, revêtu de marbre dans toute ſa longueur, & bordé de platanes qui forment un ombrage délicieux. Nous paſſâmes deux jours à viſiter les maiſons qui environnent ce lieu enchanté ; & nous revînmes à Conſtantinople, où il nous reſtoit encore à voir pluſieurs objets dignes de notre curioſité : tels ſont, entr'autres, le Jadicula, l'aqueduc de Soliman, & le grand bazard.

Le Jadicula eſt ce fameux château des Sept-Tours, où le Grand-Seigneur fait enfermer les princes de ſon ſang, ſes miniſtres, les criminels d'état, & quelque-

fois même les ambaſſadeurs. Il eſt ſitué vis-à-vis du ſerrail, près de l'angle de la cité qui regarde l'occident. Sept groſſes tours environnées de fortes murailles, & défendues de pluſieurs pieces de canon, compoſent cette fameuſe baſtille. Elles faiſoient anciennement partie de la porte dorée, ainſi appellée, à cauſe de ſa dorure & de ſes ornemens. Cette porte eſt maintenant voiſine de celle qui conduit aux Sept-Tours. Les Turcs l'ont murée & en ont gâté les bas-reliefs. Nous crûmes en appercevoir encore quelques traces, malgré le plâtre dont ils les ont couverts. Nous trouvâmes, à quelques pas de la porte, en dehors, deux grands bas-reliefs de marbre blanc, dont l'un repréſente, à ce que je crois, l'Aurore qui vient, un flambeau à la main, réveiller le jeune Céphale. L'autre eſt un grouppe des neuf Muſes, près deſquelles eſt le cheval Pégaſe. Ces deux morceaux ſont délicatement travaillés, &, j'oſe dire, d'une beauté achevée.

Nous marchâmes quelque tems le long des murs, juſqu'au palais du grand Conſtantin, connu ſous le nom de *palais de Blaquernes*. Ce ne ſont plus que des ruines & des pans de muraille, qui ne peuvent donner aucune idée de ce bâti-

ment. On nous fit voir quelques colonnes de marbre, d'ordre corinthien, dont les Turcs ont eu ſoin de briſer les chapiteaux.

Je ne dois pas omettre, dans le dénombrement des édifices de cette capitale, les belles cazernes fondées pour les Janiſſaires, les greniers pour l'approviſionnement de la ville, plus de cinq cens écoles pour l'inſtruction de la jeuneſſe, quatre cens caravanſerais pour recevoir les étrangers, trois ou quatre mille moſquées, grandes ou petites, les fontaines, les aqueducs, les bains, & tant d'autres ouvrages conſacrés à l'utilité du peuple. Les Turcs, peu ſomptueux dans leurs bâtimens particuliers, prodiguent la magnificence dans les édifices publics.

L'aqueduc, qui diſtribue l'eau dans tous les quartiers de Conſtantinople, en ſeroit un des plus beaux ornemens, ſi on avoit plus de ſoin de le réparer & de l'entretenir. Je ne conçois pas les cauſes de cette négligence de la part des Turcs; car, outre la grande utilité de cet aqueduc, qui fourniſſoit autrefois de l'eau à neufs cens quarante-ſept fontaines, il fut bâti par un de leurs princes, le grand Soliman; & le mépris qu'ils affectent pour les ouvrages des chrétiens, n'eſt plus

une raiſon de laiſſer périr cet édifice.

C'eſt une choſe fort curieuſe à voir, que le bazard ou bézeſtan, pour la multitude de peuple dont il eſt toujours rempli. Les jouailliers, les orfévres, les marchands d'étoffes ont leurs boutiques dans différens quartiers de ce marché couvert. On y vend toutes ſortes de denrées rares & précieuſes; & quand ce bazard eſt illuminé, comme dans les nuits du ramazan, le coup d'œil eſt des plus agréables. Nous vîmes, près du bézeſtan, la place aux eſclaves de l'un & de l'autre ſexe. Graces aux ſoins des Juifs & des corſaires Barbareſques, cette marchandiſe abonde à Conſtantinople. Les Turcs vont là faire emplette d'hommes, de femmes, de filles, de garçons; & ils ne s'en rapportent jamais à la bonne foi des marchands. Je vis dépouiller, à pluſieurs repriſes, une jeune Georgienne médiocrement belle, pour laquelle les acheteurs ne pouvoient convenir de prix. Cependant elle faiſoit de ſon mieux pour ſe faire valoir, & invitoit par ſes paroles, ceux qu'elle ne pouvoit attirer par ſes charmes.

La vente des eſclaves eſt un négoce dont les femmes Turques de la premiere diſtinction ne rougiſſent pas. Elles ache-

de petites filles qu'elles prennent ſoin
ver elles-mêmes. Elles leur appren-
t à chanter, à jouer des inſtrumens,
préſenter avec grace, & en font des
tures charmantes. Quelque ſéduiſans
ſoient leurs propos, elles n'ont beſoin
de ſe montrer; leurs yeux, leurs
es, tout inſpire la volupté.

e ſuis, &c.

Conſtantinople, ce 3 avril 1737.

LETTRE XIV.

SUITE DE LA TURQUIE.

Vous ſerez peut-être étonnée, Madame, que, depuis notre arrivée à Conſtantinople, je ne vous aie pas encore parlé de notre ambaſſadeur. Ayant appris que nous avions deſſein de faire quelque ſéjour en Turquie, & de parcourir les principales provinces de cet empire, il nous conſeilla de profiter de l'occaſion d'un corps de deux mille Janiſſaires qui avoient ordre d'aller joindre l'armée du Pacha de Bagdad, dont les Perſans menaçoient de faire le ſiege. Je connois particuliérement, continua-t-il, l'officier qui a le commandement de ces troupes; & je me flatte qu'à ma recommandation, il aura pour vous des égards. Cette propoſition nous cauſa beaucoup de joie; car, quelque deſir que nous euſſions de connoître cette contrée de l'Aſie, nous appréhendions trop les dangers de la route. Depuis la guerre que la Porte avoit à ſoutenir contre la Perſe, les provinces étoient expoſées aux ravages

vages des ſoldats qui paſſoient de Conſtantinople à Bagdad. Les habitans des bourgs & des villages, obligés de quitter leurs maiſons, avoient pris les armes, pour ſe défendre contre les troupes, & vivoient, comme elles, de pillage. La circonſtance du départ des Janiſſaires étoit trop favorable, pour la laiſſer échapper. L'ambaſſadeur parla, ce jour là même, au commandant; notre capitaine nous donna auſſi des lettres pour des amis qu'il avoit à Bagdad, & nous recommanda aux principaux officiers du détachement.

Le jour arrêté pour notre départ, nous nous embarquâmes quelques heures avant les troupes, ayant deſſein de voir la ville de Scutare, où elles avoient ordre de s'aſſembler. Nous arrivâmes à l'endroit où étoit autrefois la ville d'Abyde, connue par le naufrage de Léandre. On voit encore, ſur le bord de la mer, une petite tour appellée *la tour de Léandre*. Notre chevalier de Malthe nous dit qu'il ſe ſentoit une tendre dévotion pour le tombeau de ce malheureux amant, & nous engagea d'y faire un pélerinage. Ce lieu n'eſt remarquable que par un puits d'eau douce, conſacré aux manes de l'amant infortuné de la tendre Héro. Nous bûmes, à ſa mémoire, de l'eau de ce

puits, qui me rappelloit, à moi Provençal, la fontaine de Vaucluſe, & les amours de Pétrarque.

Vis-à-vis du château des Sept-Tours, ſont les reſtes de l'ancienne Calcédoine. Cette ville, renommée par le quatrieme concile général, n'eſt plus maintenant qu'un village. Nous y allâmes pluſieurs fois; mais nous n'eûmes d'autre plaiſir, que celui de la promenade. Nous aimions cependant encore à nous rappeller que c'étoit dans cette ville, qu'on avoit autrefois décidé la fameuſe queſtion des deux natures en Jeſus-Chriſt.

Scutare ſe reſſent de la magnificence de la capitale, dont elle eſt voiſine. Les anciens rois d'Illyrie y avoient établi leur cour; elle ſert aujourd'hui de réſidence au Pacha de la province d'Albanie. On y voit une moſquée ſuperbe, & des tombeaux de marbre environnés de cyprès.

Les troupes partirent le lendemain de Scutare. Leur chef, nommé *Mahomet Aga*, eut pour nous toutes ſortes d'égards; pluſieurs officiers en uſerent de même; les Muſulmans ont un reſpect religieux pour leurs compagnons de voyage; & le droit d'hoſpitalité eſt, pour eux, ſacré & inviolable. Nous ſuivîmes le rivage de

la mer juſqu'à un petit village, où nous arrivâmes le troiſieme jour. Je pris les devants avec le chevalier & quatre Janiſſaires, pour aller à Iſmid. Le docteur étoit reſté malade à Conſtantinople.

Iſmid, autrefois Nicomédie, eſt ſituée ſur la pente d'une montagne, à l'extrémité d'un golfe qui s'etend fort loin dans l'Aſie. Elle fut bâtie par Nicomede, roi de Bythynie, allié du peuple Romain. C'eſt près de cette ville, qu'Annibal, après avoir évité bien des embûches, choiſit ſa retraite auprès du roi Pruſias; mais craignant que ce prince ne le livrât aux Romains, qui le lui avoient fait demander, il s'empoiſonna.

Nicomédie fut une des premieres à embraſſer le chriſtianiſme; & elle eſt devenue encore plus célebre, par la multitude de martyrs qui y ont répandu leur ſang pour la défenſe de la foi. Conſtantin le Grand mourut dans cette même ville; elle n'a rien aujourd'hui qui la diſtingue, que le titre de *capitale de la province*. Son terroir eſt aſſez fertile en grains; & les forêts voiſines lui fourniſſent beaucoup de bois, dont les habitans font un grand commerce.

Nous profitâmes du peu d'avance que nous avions ſur la troupe; & nous pouſ-

ſâmes juſqu'à Iſmik, après avoir traverſé la riviere de Sangaria, qui eſt le Sangarus des anciens. Iſmik, ou Nicée, fut d'abord appellée *Antigonie*, de ſon fondateur Antigone. Lyſimaque changea ce nom en celui de Nicée, pour plaire à ſa femme, fille d'Antipater, qui s'appelloit *Nicæa* Sa magnificence, ſa grandeur ne furent pas les ſeules choſes qui la rendirent célebre : deux conciles généraux qui y ont été tenus, le premier ſous l'empereur Conſtantin, l'autre ſous le pontificat d'Adrien I, l'ont immortaliſée dans les faſtes de l'égliſe. C'eſt là qu'a été foudroyée cette fameuſe héréſie d'Arius, par les Evêques raſſemblés de tout le monde chrétien. Les habitans du pays, quoique mahométans pour la plupart, parlent encore, avec une ſorte de vénération, de cette nombreuſe & reſpectable aſſemblée. Ils n'en ont cependant point une auſſi haute idée que les chrétiens ; car ils croient qu'elle n'étoit compoſée que de moines. On voit à Iſmik une ancienne égliſe Grecque, aſſez belle, dont les Turcs ont fait une moſquée. Le principal commerce de cette ville conſiſte en faïance, & ſur-tout en poiſſons, qu'elle tire d'un lac voiſin.

Nous attendîmes le détachement à

Boli, capitale d'un petit canton de la Natolie, à une journée & demie de Nicee. Boli eſt environnée de hautes montagnes, couvertes de ſapins, de platanes, & de quantité d'arbres fruitiers. Il eſt ſitué dans une belle plaine, ſur le bord d'un lac fort poiſſonneux. Les habitans nous firent voir deux fontaines qui coulent, l'une dans un baſſin de pierre, l'autre dans un baſſin de bois : ils diſent que l'eau de la premiere ſe pétrifie, & que celle de la ſeconde diſſout la pierre : ſi cela eſt, c'eſt tout ce qu'il y a de curieux dans cette ville ; & il n'eſt pas bien certain que cela ſoit.

Une des choſes qui m'étonnoient le plus, par toute la Turquie, etoit de ne trouver ni gueux ni mendians dans les rues, comme on en voit en France. La charité envers les pauvres, auſſi recommandée dans l'Alcoran que dans l'évangile, eſt une vertu plus générale chez les mahometans, que parmi les chrétiens. Outre les aumônes particulieres, rien n'eſt ici plus commun, que d'employer des ſommes conſiderables à des fondations utiles, à réparer les chemins, à bâtir des fontaines pour la commodité publique, à conſtruire des ponts, des hôpitaux, des caravanſerais, des bains

& des moſquées. Ceux qui ne ſont pas aſſez riches pour entreprendre ſeuls ces grands ouvrages, s'aſſocient avec d'autres perſonnes charitables. Les ouvriers même s'offrent gratuitement, & ſe font un devoir de contribuer à cette bonne œuvre. Dans les villages qui ſont ſur les grandes routes, les payſans expoſent à la porte de leurs maiſons, des cruches d'eau pour déſaltérer les paſſans; d'autres bâtiſſent ſur les chemins, des cabanes de feuillages, & y attendent les voyageurs dans les plus grandes chaleurs, pour leur préſenter des rafraîchiſſemens, & les inviter à ſe repoſer. Les riches vont dans les priſons délivrer ceux qui ſont arrêtés pour dettes: on aſſiſte, avec le même ſoin, les pauvres honteux: des familles ruinées par des incendies, ſe rétabliſſent par ces charités; elles n'ont qu'à ſe préſenter à la porte des moſquées; & ce qu'il y a de plus louable, c'eſt que les Turcs exercent cette vertu, ſans aucun égard à la différence de religion; les chrétiens, les Juifs y ont part ainſi que les mahométans.

Cette tendreſſe compatiſſante s'étend juſques ſur les bêtes même. On nourrit les chiens dans les carrefours & dans les rues; on leur donne de la paille, pour

qu'ils ſoient couchés à leur aiſe ; & ſouvent on leur bâtit de petites loges, pour les mettre à couvert des injures du tems. Il y a dans pluſieurs villes, des fondations établies pour la nourriture de ces animaux. D'autres donnent, par ſemaines ou par mois, de l'argent aux boulangers & aux bouchers, pour qu'ils en aient ſoin. On voit ces derniers, à certaines heures, environnés d'une troupe de chiens, leur diſtribuer tour-à-tour des morceaux de pain & de viande. Cependant les Turcs les regardent comme des animaux immondes ; & ſi, par haſard, il en vient un ſe jetter contre eux, ils ſe croient ſouillés, & ſont obligés de ſe laver. Ils évitent un chien qui court dans les rues, comme nous, quand nous voyons venir un cheval échappé.

En Turquie, comme en Egypte, on témoigne une extrême affection pour les chats, ſoit à cauſe de leur utilité, ſoit parce qu'ils prétendent que Mahomet avoit de la tendreſſe pour ces animaux. Ils diſent qu'un jour ce prophete étant obligé de ſe lever de ſa place, coupa un pan de ſa robe, ſur laquelle ſon chat étoit couché, pour ne pas troubler ſon repos. Ils s'imaginent auſſi faire une action méritoire, en donnant la liberté à des oi-

ſeaux. Il y a des Turcs qui vont, tous les jours de marché, en acheter une certaine quantité, pour les laiſſer envoler. Le même principe les porte encore à arroſer toutes les plantes ſeches qu'ils rencontrent. Ils remuent la terre qui eſt autour, afin qu'elles prennent plus de nourriture. Un Sultan voyant un arbre qui lui parut avoir la figure d'un deryche, fonda une petite rente pour qu'on en eût ſoin.

Nous continuâmes notre route par Guérédé, bourg renommé pour ſon marroquin, & par Touſia, petite ville preſque toute remplie de corroyeurs & de tanneurs. Nous y reſtâmes trois jours, pour attendre quelques traîneurs qui n'avoient pu ſe rendre encore au détachement.

La premiere place remarquable, où nous ſéjournâmes depuis notre départ de la Natolie, eſt Amaſia, dans la province de Sivas ou de Turcomanie. On croit qu'elle fut ainſi appellée du nom d'une princeſſe qui en avoit la ſouveraineté. Amaſia eſt dans un beau vallon entouré de collines & de montagnes fort élevées. Les maiſons y ſont plus belles qu'à Conſtantinople ; mais les édifices publics ſont moins vaſtes & moins ſomptueux. L'air y eſt vif & ſalutaire, le peuple, ſpi-

rituel & poli. Le terroir abonde en fruits, en grains & en raiſins excellens. Toute la campagne eſt couverte de vergers & de jardins qui rendent le ſéjour de cette ville délicieux. On nous fit voir un chemin taillé dans le roc ſur une montagne voiſine. Cet ouvrage a dû coûter des peines & des travaux immenſes. Voici, à ce ſujet quelle eſt la tradition des gens du pays.

Un homme, d'une force extraordinaire, nommé *Ferha*, étant devenu amoureux d'une princeſſe appellée *Chirin*, qui faiſoit ſon ſéjour à Amaſia, entreprit, pour lui plaire, de couper les montagnes, & de conduire, par ce moyen, des eaux dans la ville. Il n'épargna rien pour venir à bout de ſon projet; & l'ouvrage étoit déjà fort avancé, lorſqu'il apprit que celle qu'il aimoit, lui avoit préféré un de ſes rivaux. De déſeſpoir, il ſe caſſa la tête avec ſa maſſue, plus glorieux qu'Hercule, qui changea la ſienne en quenouille, & fila pour plaire à ſa maîtreſſe. Strabon, géographe habile, & judicieux hiſtorien, prit naiſſance à Amaſia. Cette ville a ſervi pluſieurs fois d'apanage aux fils aînés des Sultans.

Sur le chemin qui mene de là à Tocat, autre ville de la province de Silvas, nous

apperçûmes pluſieurs bandes de voleurs qui fuyoient précipitamment du côté des montagnes. Nos Janiſſaires leur donnerent la chaſſe, & en prirent quelques-uns, qu'ils contraignirent d'indiquer leur retraite. On pilla les ſouterreins où ils cachoient leurs proviſions ; & on ne les laiſſa aller, que quand on ne put plus rien en tirer. Tocat eſt une grande ville, ouverte de toutes parts, mais défendue par un fort bâti ſur un rocher eſcarpé : c'eſt une des plus peuplées & des plus commerçantes de la province ; elle tire de grandes richeſſes des toiles des Indes, qui lui viennent par l'Arabie, ainſi que des meubles & uſtenſiles de cuivre qu'on y fabrique.

Il nous fallut traverſer pluſieurs montagnes couvertes de pins ; &, après bien des fatigues, nous arrivâmes à Sivas. J'avois une lettre pour le Pacha, qui nous combla d'honnêtetés, & ne voulut point que nous euſſions d'autre logement que ſon palais : il retint auſſi le commandant, & nous fit faire la meilleure chere. Après dîner, il nous quitta pour aller s'amuſer avec ſes femmes, tandis que le commandant & moi nous nous entretenions de l'extréme puiſſanceq u'ont les Pachas dans leurs gouvernemens. Il eſt vrai qu'ils

ſont expoſés à de grandes diſgraces, & que le Sultan, ſoit qu'il leur parle, ou qu'il leur écrive, les traite avec la derniere hauteur. Il ſe plaît quelquefois à les humilier par de ſanglans affronts, juſqu'à leur faire donner la baſtonnade. Quels que ſoient les ordres qu'il leur ſignifie, ils doivent obéir ſur le champ, ou ſe réſoudre à une mort certaine. Comme la plûpart de ces gouverneurs ſont forcés d'acheter leur emploi, & ne s'y maintiennent que par des préſens, ils ſe dédommagent de ces avances, par les plus cruelles concuſſions. Ces déſordres ſont, en quelque ſorte, autoriſés; & le ſeul remede qu'on y apporte, eſt de dépouiller les coupables des richeſſes qu'ils accumulent: ce qui ſe fait de deux manieres, ſoit à leur mort, en s'emparant de leur ſucceſſion qui appartient à l'empereur; ſoit pendant leur vie, en les deſtituant de leur emploi, en confiſquant leur or, leurs joyaux, leurs eſclaves, & généralement tout ce qu'ils poſſedent. Ces révolutions ſubites ne ſurprennent point; on y eſt accoutumé. On ſait que la naiſſance ne donne aucun droit aux grandes charges: auſſi les Turcs ne parlent-ils preſque jamais de leurs aïeux, à moins qu'il ne s'agiſſe, dans cer-

tains cas, de faire valoir leurs ſervices ; ce qui réuſſit rarement. Mais un revers pareil à celui qui a fait périr leurs peres, peut les élever aux premieres places. Alors ils s'attachent à amaſſer des richeſſes, & à en ſouſtraire une partie à la connoiſſance des envieux ; c'eſt une planche pour ſe garantir d'une perte totale, s'ils viennent à faire naufrage dans cette mer orageuſe & pleine d'écueils. Ce ſyſtême les met dans la néceſſité de commettre ſouvent des injuſtices & des violences. La vénalité des charges, & l'argent qu'exigent les protecteurs, à titre de préſent, les excuſent & les juſtifient.

Chaque gouverneur a pour adjoints trois grands officiers, ſavoir, le mufti, le ſecrétaire, & le tréſorier. Ce dernier reçoit les impôts, & paie les troupes : le ſecrétaire expédie les commiſſions, & fait l'office de chancelier. L'autorité d'un gouverneur eſt ſi grande, non-ſeulement dans l'étendue de ſa province, mais même hors de ſes limites, que dans tous les lieux où il ſe trouve, il commande en maître, & inflige des peines capitales.

Nous paſſâmes deux jours à Sivas ; & je profitai de ce tems, pour voir les dedans & les dehors de la ville : elle

cation. L'Italienne leur donna, le mieux qu'elle put, une idée de ſa ſeringue, & de l'uſage qu'elles devoient en faire. Ces femmes éclaterent de rire, lorſqu'elle eut achevé ſa deſcription. On la pria néanmoins d'apporter ſon remede le lendemain. Comme ce médicament leur parut très-ſingulier, elles crurent devoir s'en défier; & de concert avec leur maîtreſſe, elles firent le complot d'en faire l'épreuve ſur celle même qui l'avoit propoſé. Celle-ci, prévoyant que la malade ſeroit long-tems à ſe réſoudre à prendre ſon lavement, l'avoit mis très-chaud dans la ſeringue. Lorſqu'elle fut entrée dans l'appartement, les eſclaves vinrent avec empreſſement pour voir cette machine inconnue, dont elle leur avoit parlé. Elle leur montra comment on s'en ſervoit; & quand elles ſe crurent aſſez ſavantes, leur maîtreſſe leur ordonna d'en faire l'eſſai ſur la femme-docteur. Quatre eſclaves des plus fortes la ſaiſirent, & l'eurent bientôt miſe en ſituation de faire la premiere l'épreuve de ſon remede. On lui donna le lavement, qui lui brûloit les entrailles; & les cris affreux qu'elle pouſſoit, les excitoient à n'en pas laiſſer perdre une goutte. Après cette cruelle opération, on la jetta hors des appar-

ſa marchandiſe. Le miniſtere permet également aux étrangers & aux nationaux, de fabriquer & de vendre dans le béſeſtan ou ailleurs, tout ce qu'ils veulent, ſans les obliger à acheter un privilege, & à ſe faire recevoir marchands. Cette liberté a toujours eu le ſuffrage des plus grands Viſirs; & le public paroît d'autant plus jaloux de la conſerver, qu'elle lui eſt avantageuſe.

Il eſt des loix pénales contre ceux qui vendroient de la dorure fauſſe, quand on leur demande de l'or véritable, parce qu'il n'y a que les connoiſſeurs qui puiſſent s'appercevoir de la fraude. Un négociant doit être également ſcrupuleux ſur l'aunage, & très-attentif à ne pas donner une qualité d'étoffe pour une autre, des couleurs fauſſes pour des fines; il ſeroit forcé de reprendre ce qu'il a vendu, ſuivant une loi de l'alcoran, qui veut que tout marché frauduleux ſoit de nulle valeur. Les Turcs croient n'avoir beſoin que de deux ſortes de ſurveillans dans ce commerce: les uns, pour rendre juſtice aux particuliers, trop peu inſtruits pour connoître la défectuoſité des marchandiſes; les autres, pour empêcher les ſujets du Grand-Seigneur de faire uſage des étoffes prohibées. Ils ſe contentent,

la premiere fois, de couper en pieces les vêtemens de ceux qui en portent, avec menace des galeres, en cas de récidive. On s'habille comme on veut dans l'intérieur des maiſons; mais on eſt forcé de s'obſerver en public. Le prince n'empêche pas qu'on introduiſe dans ſes états, des étoffes étrangeres; elles paient de gros droits; & c'eſt ſon avantage. On ne s'en ſert qu'en ſecret, & par là l'on défere à la loi; le ſouverain & le peuple ſont également ſatisfaits de cet arrangement.

Il y a ici, comme parmi nous, des arts & des métiers érigés en maîtriſe: le charpentier ne peut faire ce qui eſt réſervé aux maçons; ni le menuiſier, ce qui eſt du reſſort des charpentiers, ſans s'expoſer à être punis. Il eſt défendu aux chrétiens, d'exercer, à Conſtantinople, ſous peine d'avoir le poing coupé, la profeſſion d'étameurs.

Des officiers de police ſont chargés, dans toutes les villes, d'examiner les meſures & les poids. On peut envoyer un enfant au marché, ſans craindre qu'on le trompe. Ces officiers l'arrêtent quelquefois, pour examiner le poids & la qualité des choſes qu'on lui a vendues; & s'ils s'apperçoivent qu'il a été trompé,

par la crainte qu'on a des montagnards. Une des principales richeſſes du pays vient des mines de fer & d'aimant, qui y ſont très-abondantes.

Plus avant, entre des montagnes impraticables, qu'il nous fallut traverſer, on trouve auſſi des mines d'or & d'argent, dont l'état tiroit autrefois un grand profit : elles ſont aujourd'hui mal entretenues, ſoit que le manque de bois, ſoit que la miſere des ouvriers les rendent preſque inutiles. J'eus la curioſité de deſcendre dans celle de Kiebban, après avoir paſſé l'Euphrate, qui coule au bas de la mine : je vis quantité de ſouterreins, de chambres, de voûtes, d'ouvriers, mais peu d'or & d'argent. La plus conſidérable de ces mines étoit celle d'Argana, gros bourg au-delà de Kiebban, où l'on fait auſſi d'excellent vin. Nos compagnons de voyage ne s'oublierent point en cet endroit ; ils pillerent les celliers des payſans, enfoncerent les tonneaux, vuiderent les cruches par-tout où ils purent en trouver. Le Tigre baigne le pied de la montagne, ſur laquelle eſt ſitué Argana ; mais il eſt ſi étroit & ſi reſſerré dans cet endroit, qu'il a plutôt l'air d'un ruiſſeau que d'un fleuve.

Au ſortir des montagnes, nous apper-

çumes Diarbékir. Cette ville, appellée autrement *Amid* ou *Coramid*, donne le nom à la province de *Diarbek*, dont elle eſt la capitale : c'eſt l'ancienne Méſopotamie. Elle eſt ſituée dans une plaine charmante, ſur le bord du Tigre. L'enceinte de ſes murailles, qu'un empereur Grec fit bâtir, ſubſiſte encore, avec les ſoixante-douze tours qu'on dit avoir été conſtruites en l'honneur des ſoixante-douze diſciples. Outre ces défenſes, il y a une fortereſſe, dans laquelle le gouverneur a un ſuperbe ſerrail. Les bords du fleuve ſont couverts de jardins & de parterres. On fait ici une quantité prodigieuſe de marroquin rouge, de drap & de toile de la même couleur. Ce qui nous plut davantage dans les habitans, c'eſt leur humanité, leur douceur, leur politeſſe. De toutes les villes Turques, & même de tout l'Orient, celle-ci eſt la ſeule, où les femmes jouiſſent d'une liberté honnête ; elles vont à la promenade avec les femmes Chrétiennes ; & les maris n'en prennent point ombrage.

Nous arrivâmes à Mardin, petite ville ſur la frontiere du Curdiſtan. Ce n'eſt, à proprement parler, qu'une fortereſſe bâtie à mi-côté d'une haute montagne, à douze lieues de Diarbékir. Sa ſituation

avantageuſe, jointe aux remparts & aux tours qui l'environnent, la mettent à l'abri de toute inſulte. On dit que ce château arrêta ſeul, pendant ſept ans, l'armée du redoutable Timur ou Tamerlan, & que ce vainqueur de l'Aſie fut contraint d'en lever le ſiege, pour ne point perdre le fruit de ſes conquêtes. Mardin eſt renommée pour ſon vin, ſes fruits, & principalement pour ſes prunes, qui ſont d'une excellente qualité. Elle eſt voiſine du mont Ararath, cette montagne d'Arménie, où l'on dit que l'arche de Noë s'arrêta après le déluge.

Le Curdiſtan eſt, en partie, habité par un ancien peuple, dont l'origine eſt peu connue. Ce ſont les Yéſides, que les uns font deſcendre des Arabes, les autres des Chaldéens. Ils ſont naturellement portés au brigandage & au vol; & rien ne leur eſt plus ordinaire que d'inſulter les caravanes. La plupart menent une vie errante, conduiſent leurs troupeaux de montagnes en montagnes, & s'arrêtent dans les lieux où ils trouvent de bons paturages. Ils habitent ſous des tentes rondes, couvertes d'un feutre noir, & environnées d'une paliſſade de roſeaux & d'épines, qui en défendent l'accès aux bêtes féroces. Ils les arrangent en cercle,

dans un grand eſpace, au milieu duquel ils placent les troupeaux. Leurs femmes ſont laides, mais hardies, fortes & naturellement farouches. Les hommes ſont vaillans, fiers & cruels. Ils ne ſont ni chrétiens, ni mahométans, ni juifs, ni idolâtres; on chercheroit inutilement dans l'Aſie un peuple plus groſſier & plus ſtupide. On diviſe celui-ci en deux claſſes de citoyens, dont les uns ſont habillés de noir, & les autres de blanc. Les premiers font profeſſion d'une vie auſtere, qui leur attire une grande conſidération. Lorſque les blancs & les noirs ſe rencontrent, les blancs baiſent l'habit des noirs, ſans que ceux-ci leur rendent la même civilité. La maniere de ſe ſaluer conſiſte, parmi les noirs, à baiſer la manche de leur robe, ſans proférer une parole; les autres ſe parlent & ſe font des complimens. Les Yéſides boivent du vin, mangent de la chair de porc, & s'abſtiennent, autant qu'il eſt poſſible, de ſe faire circoncire. Un des points de leur religion, eſt qu'il ne faut pas maudire le diable, parce qu'il eſt, diſent-ils, la créature de Dieu, & qu'il rentrera peut-être un jour en grace avec lui. Ils n'ont point de bible, de jeûnes, de fêtes, de temples, ni d'heures réglées pour la

priere ; mais leur coutume eſt d'adorer Dieu à la pointe du jour, en joignant les mains. Ils aiment beaucoup les chrétiens, qu'ils appellent leurs *comperes*, & ſe font gloire d'honorer Jeſus-Chriſt, auquel ils attribuent pluſieurs miracles. La curioſité ſeule les attire dans les moſquées ; ils entreroient plus volontiers dans les égliſes, s'ils ne craignoient d'être maltraités par les Turcs. Ils enterrent leurs morts ſans cérémonie ; ſeulement ils chantent quelques cantiques à l'honneur de Jeſus-Chriſt & de la Vierge, & accompagnent leur chant d'un inſtrument à deux cordes, qui a quelque reſſemblance avec nos guitarres. Leur loi ne permet pas de pleurer la mort d'un noir ; au contraire, les parens du défunt doivent ſe réjouir, & paſſer les jours de deuil dans les feſtins & les amuſemens, pour célébrer l'entrée du mort dans le ciel. Les noirs ne coupent jamais leur barbe, ſe font un point de religion de n'égorger aucun animal, & portent le ſcrupule juſqu'à éviter, en marchant, de mettre le pied ſur une fourmi, & ſur tout autre inſecte, parce que s'ils étoient, diſent-ils, à la place de ces animaux, ils ne voudroient pas être écraſés : bien différens de ces petits ſeigneurs François,

qui, dans des chars dorés, écraſent les hommes comme des inſectes.

Si une femme Yéſide eſt convaincue d'adultere, ſon pere, ſon frere, ou ſon mari la tue, & maſſacre ſon amant, à moins qu'il ne rachete ſa vie en payant une certaine ſomme. Si cette compenſation n'a pas lieu, le corps du galant eſt expoſé dans la tente du mari; & tous ceux qui y entrent, donnent un coup d'épée au cadavre, pour marquer l'horreur qu'ils ont d'un pareil crime.

Lorſque ces peuples ſont invités dans des feſtins, ils mangent avidement, s'endorment quand ils ſont raſſaſiés, & recommencent à manger dès qu'ils ſe réveillent. Ils ne quitteroient jamais la table, ſi leur hôte ne les congédioit, en leur diſant qu'il n'a plus rien à leur donner.

Pendant notre ſéjour à Mardin, nous perdîmes deux de nos Janiſſaires, qui furent mordus par des ſerpens. Ces animaux ſont en grand nombre dans ce canton, & ſi dangereux, que l'on meurt à l'inſtant même qu'on eſt bleſſé.

On campa, après huit heures de marche, à Niſibin, petite ville qu'arroſe le fleuve Hermas: elle eſt vantée pour ſes roſes blanches; & l'on prétend que, dans

dans plus de trente mille jardins qui ſont à Niſibin & dans les environs, il ne s'en trouve pas une rouge : tout ce que je puis aſſurer, c'eſt que je n'y en ai vu aucune.

Niſibin, bâtie par Nemrod, donna naiſſance à l'apôtre ſaint Jacques, qui la protégea, dit-on, contre les Perſes. Depuis cette ville juſqu'à Eski-Moſul ou le vieux Moſul, on ne trouve ni villages ni habitans ; ce n'eſt qu'un déſert aride & ſtérile. Nous arrivâmes dans cette derniere ville, la veille du bairan. C'eſt la fête la plus ſolemnelle des Turcs, & la fin de leur grand jeûne : elle répond à la pâques des Chrétiens.

Dès qu'on apperçoit la nouvelle lune du mois qui ſuit le ramazan, le bruit des canons en donne avis aux habitans. Les tambours & les trompettes mêlent leurs accords aux acclamations du peuple ; & l'on ſe prépare à la fête. Avant le point du jour, les grands de l'empire (ſi c'eſt à Conſtantinople) & les principaux officiers ſe rendent à la porte du ſerrail. Le Sultan en ſort ſur les cinq heures du matin, & paſſe au milieu d'eux, pour aller faire ſa priere à Sainte-Sophie. Lorſqu'il eſt de retour de la moſquée, il va ſe placer ſur un trône qui lui eſt pré-

paré dans la ſalle du divan ; & là il reçoit les complimens & les préſens du premier Viſir & du Mouſti, au nom des grands & du clergé. Ce jour-là, les rues ſont remplies d'une foule prodigieuſe de peuple. Les Turcs qui ſe rencontrent, s'embraſſent & ſe ſouhaitent toutes ſortes de proſpérités : on dit même qu'ils ſe réconcilient avec leurs ennemis, & qu'ils ſe pardonnent les injures.

On tend, dans les places & dans les carrefours, des eſcarpolettes ornées de feſtons & de banderolles. Les Turcs ſe plaiſent à ce jeu ; &, pour quelque monnoie, ils ſe divertiſſent des heures entieres. Les roues de fortune ſont auſſi de leur goût. Quelque averſion qu'ils aient pour les figures qui, ſelon eux, ſont partie de l'idolatrie, ils courent en foule aux marionnettes, dont il y a grand nombre à Conſtantinople pendant le bairam. Je ne parle pas des parties de débauche & de cabaret ; elles précedent & accompagnent tous ces divertiſſemens ; & un Turc ne goûte de vrai plaiſir, que dans le vin & avec les femmes. Des farceurs de toute eſpece, contribuent à varier les amuſemens de cette fête, qui dure trois jours. Ils repréſentent des comédies & des farces groſſieres. Quelques-

uns font mouvoir, derriere une toile tranſparente, de petites figures plattes, qu'ils conduiſent ſi adroitement, que ce ſpectacle eſt plus amuſant que nos marionnettes. Leurs tours de ſoupleſſe ſont prodigieux. Ils danſent ſur des cordes lâches ou tendues, au milieu des épées nues dont elles ſont hériſſées. Couchés à la renverſe ſur le tranchant de deux cimeterres, on leur met ſur la poitrine une groſſe enclume, ſur laquelle pluſieurs hommes frappent à coups redoublés. Ils ſe font auſſi caſſer, ſur la tête, des pierres d'une groſſeur énorme. D'autres prennent avec la main, ou avec les dents, des fers rougis au feu, ou marchent pieds nuds ſur des herſes garnies de pointes d'acier, & ſur des couteaux qui préſentent le fil. Les mêmes baladins apprivoiſent des ſerpens, font danſer des ânes, des chiens & d'autres animaux, & dreſſent de petits oiſeaux à rapporter des pieces d'argent.

Nous vîmes une image de ces divertiſſemens à Eski-Moſul. Cette ville, qui n'offre plus que des débris & des tas de pierres, étoit, dans les premiers ſiecles du monde, une des grandes cités de l'Aſie, & s'appelloit *Ninive*. L'écriture ſainte la nomme *la grande ville*, & lui donne plus

de trente lieues de circuit. Ninus, premier roi des Aſſyriens, en jetta les fondemens ſur les bords du Tigre, environ mille ans après le déluge. Elle étoit défendue par quinze cens tours hautes de deux cens pieds. Trois chars pouvoient aller de front ſur ſes murs : elle fut détruite deux cens ans après, ſous le roi Sardanapale, par Arphaxad, roi des Medes. Les habitans nous montrerent une chapelle qu'ils ont bâtie en l'honneur du prophete Jonas, que Dieu envoya à leurs peres, pour leur prêcher la pénitence. Voici la tradition du pays, au ſujet de ce grand événement.

Les Ninivites s'étant convertis à la voix du prophete, retournerent à leurs déſordres, après quarante ans de repentir. Dieu renverſa leur ville de fond en comble ; & ils furent tous enſevelis ſous ſes ruines. Je ne vous cacherai pas, Madame, que je me plaiſois à parcourir les rues d'une ville, où je me figurois qu'avoit paſſé cet homme chargé des ordres du Seigneur : je croyois preſque lui entendre prononcer ces paroles terribles, que, *dans quarante jours, cette ſuperbe cité des Aſſyriens ſeroit détruite.* Je ſentois alors un frémiſſement qu'on ne peut guere éprouver que ſur les lieux

mêmes où ſe ſont paſſés ces redoutables événemens.

Moſul, ou la nouvelle Ninive, à huit lieues d'Eski-Moſul, eſt ſituée ſur le Tigre, comme l'ancienne; & c'eſt ce qui la fait prendre quelquefois pour la véritable Ninive. Quantité d'édifices publics & particuliers l'embelliſſent, entr'autres, le palais du Pacha, la moſquée cathédrale & les caravanſerais. Le commerce y eſt conſidérable, & ſe fait en toiles de coton & en marchandiſes des Indes.

A quelque diſtance de Moſul, eſt une fortereſſe appellé *Bidlis*, du nom d'un des officiers d'Alexandre. On raconte que ce prince ayant trouvé ce lieu commode & avantageux par ſa ſituation & pour la bonté de ſes eaux, y laiſſa cet officier, & lui ordonna d'y bâtir un fort qui fût imprenable. Le monarque, à ſon retour de Perſe, paſſa par le même lieu, & voulut viſiter la nouvelle place: on lui en ferma les portes. Outré de cet affront, il en fit le ſiege; mais n'ayant pu venir à bout de ſon entrepriſe, il fut contraint de l'abandonner. Alors Bidlis alla le trouver, lui préſenta les clefs, & dit qu'il avoit réuſſi à bâtir un fort imprenable, puiſqu'Alexandre lui-même n'avoit pu le prendre.

Nous quittâmes Moſul, & ſuivîmes la route de Bagdad, par Kierkiouk. Cette derniere ville eſt de moyenne grandeur; mais les Pachas du diſtrict de Cherefour y font leur réſidence. Près de là eſt un lieu appellé *le tombeau d'Alexandre*, qui n'a de remarquable que le nom de ce conquérant. Nous vîmes dans le voiſinage un monaſtere de derviches qui obſervent la regle la plus rigoureuſe; car ce que la vraie piété opere parmi les Chrétiens, le fanatiſme le fait, & peut-être au-delà, chez les Turcs. Ceux-ci ont donc, comme nous, différentes eſpeces de religieux. Sans ceſſe leur nombre ſe multiplie, par les nouveaux établiſſemens que chacun eſt maître de faire à ſa fantaiſie. Le ſeul obſtacle qui s'oppoſeroit à ces fondations, ſeroit le défaut de ſubſiſtance; mais on leve cet inconvénient, en permettant la quête aux derviches, comme nous à nos religieux mendians.

Les anciens ordres de ces moines Turcs ont, pour la plupart, des revenus; mais ils ſont ſi mal adminiſtrés, que la plus grande partie tourne au profit des ſupérieurs. Le reſte ſuffit à peine au néceſſaire des ſimples religieux, qui, ſans faire vœu de pauvreté, comme les nôtres,

vivent cependant plus pauvrement. Ennemis déclarés du travail, l'oiſiveté eſt pour eux le ſouverain bien; fumer, dormir & nettoyer leur pipe, voilà à-peu-près à quoi ils paſſent toute leur vie. Quelques-uns ſe donnent en ſpectacle au peuple: d'autres s'appliquent à la magie; tous feignent de mépriſer les honneurs & les plaiſirs, & tous tiennent à ces choſes, encore plus que les gens du monde. Ils diſent qu'il ne faut point voler, & ils volent quand l'occaſion ſe préſente. Auſſi les marchands ne laiſſent-ils jamais un moine approcher de leurs boutiques. Leur habillement reſſemble à celui des autres Turcs, à la différence d'un bonnet fort large, qu'ils portent ſur la tête, & dont la forme eſt à-peu-près celle d'un chapeau ſans fond. Les uns ſont vêtus de blanc; d'autres ne ſont couverts que de haillons, & portent une pique à la main; d'autres enfin vont preſque nuds. Ces derniers s'attirent la vénération, en contrefaiſant les idiots; car ici, comme en Egypte, on a un très-grand reſpect pour les inſenſés & les imbécilles. Le ſupérieur des derviches commande à ſes religieux avec une autorité abſolue. Ils ſont néanmoins toujours libres de ſe retirer, quand ils s'ennuient

de ce genre de vie. Malgré cette liberté, il y a en Europe plus de moines apoſtats, qu'on ne voit en Turquie de derviches défroqués. L'obéiſſance ne leur coûte rien ; la domination du ſupérieur eſt douce : il ſe ſouvient qu'il commande à ſes égaux, qu'il tient d'eux ſon autorité, & qu'ils ne ceſſent pas d'êtres libres.

La maniere dont prient ces religieux, a quelque choſe de ſingulier. Ils commencent par danſer au ſon de la flûte & du tambourin, en prononçant le mot de *Dieu*, & en tournant ſur eux-mêmes avec rapidité. Leur voix s'augmente par gradation, ainſi que la viteſſe avec laquelle ils tournent, juſqu'à ce que n'ayant plus de force, ils tombent les uns ſur les autres, le viſage contre terre. Alors le ſupérieur vient à leur ſecours, &, au moyen d'une courte priere, les fait revenir à eux, ou croit le faire.

C'eſt une charge très-onéreuſe pour l'état, que la multitude prodigieuſe de ces moines inutiles & fainéans : mais le gouvernement les tolere par crainte ; le peuple les ſoutient par ſuperſtition ; les honnêtes gens s'en moquent.

A quelques lieues du monaſtere de Kerkiouk, nous vîmes pluſieurs ſources de naphte & une de réſine. J'approchai

ſi près de cette derniere, que je penſai m'empêtrer les pieds. Je ne conçois pas trop d'où & comment s'eſt formée cette ſource ; je laiſſe cet examen aux naturaliſtes : ils ſauront mieux, là-deſſus, vous ſatisfaire, que tout ce que je pourrois vous dire.

Nous nous rendîmes enfin à Bagdad, capitale de l'ancienne Chaldée, où le Pacha raſſembloit les troupes de ſon gouvernement. Ce pays, plus fameux qu'aucun autre par ſes antiquités ſacrées & profanes, a été la patrie d'Abraham, & forma la principale province de l'empire Aſſyrien. On y voyoit Babylone, la plus vaſte & la plus ſuperbe ville que les hommes aient jamais conſtruite, & dont il reſte aujourd'hui ſi peu de veſtiges, qu'on ignore même le lieu où elle étoit ſituée. Pluſieurs officiers, avec qui nous étions venus de Conſtantinople, nous préſenterent au Pacha, & l'engagerent à nous accorder ſa protection.

Bagdad, quoique bâtie à-peu-près aux mêmes lieux que la fameuſe Babylone, n'eſt pas la même que cette capitale de l'Aſſyrie. Celle-ci étoit aſſiſe ſur l'Euphrate : l'autre eſt maintenant ſur le Tigre ; ce qui n'empêche pas qu'elle ne

ſoit regardée comme la nouvelle Babylone. Vous ſavez que Nemrod, petit-fils de Noë, fut le fondateur de cette ville puiſſante : Sémiramis, veuve de Ninus, l'augmenta conſidérablement. Elle fit faire ſes murs de briques cuites, cimentées avec du bitume, & employa à cet ouvrage immenſe, trois cens mille ouvriers pendant plus d'un an. La ville avoit quatre cens ſtades de circonférence, & cent portes d'airain avec des foſſés profonds à l'entour ; mais rien n'étoit comparable à ſes magnifiques jardins, ſuſpendus en l'air avec un artifice inimitable. Elle fut long-tems la capitale de tout l'Orient ; mais Cyrus, roi des Perſes, s'en rendit maître, en détournant le cours de l'Euphrate, & la ruina.

Pour Bagdad, elle fut bâtie par un Caliſe qui y établit le ſiege des empereurs Arabes. On la nomma *Medinatel-Salam*, c'eſt-à-dire, *ville de paix*. Mais le peuple l'appella *Bagdad*, du nom d'un hermite qui faiſoit ſon ſéjour dans ce lieu ; & ce dernier nom a prévalu, parce que le peuple reſpecte quelquefois plus un dévot, qu'un empereur.

Les Caliſes y tinrent leur cour pendant l'eſpace de pluſieurs ſiecles : elle paſſa depuis ſous la domination des Perſans, &

enfin ſous celle des Turcs qui la poſſedent actuellement. Cette ville eſt environnée de fortes murailles de briques & de cent ſoixante-trois baſtions : ſon circuit eſt de douze mille trois cens coudées. Le palais du Pacha eſt grand & magnifique : ſes jardins, plus beaux que ceux du Grand-Seigneur à Conſtantinople, ſont plantés d'orangers, de citronniers, de cyprès, dont l'ordre & les proportions forment des promenades charmantes. On vante auſſi la beauté & la multitude des bains, des colleges, des caravanſerais de Bagdad. Les moſquées ſont preſque toutes enrichies de marbre, de porphire & d'azur. Ce qu'elles ont de plus curieux, ce ſont leurs minarets : ils ſont tous penchés vers la Mecque ; & le vulgaire ſuperſtitieux aſſure que c'eſt un miracle du ciel en faveur du prophete.

Le commerce eſt prodigieux, ſoit à cauſe du voiſinage de l'Arabie, des indes & de la Perſe, ſoit par rapport au paſſage des caravanes qui viennent d'Alep, de Smyrne, & des autres parties occidentales de l'empire. Tout cela attire dans cette ville un grand concours d'étrangers. Ses habitans ſont un mêlange de Turcs, de Perſans, d'Arabes, de

Juifs, & de Chrétiens Arméniens. Les Latins y ont auſſi un évêque, & deux couvens de moines, occupés par des capucins & des carmes.

Les Amazones, qui ont fondé tant de villes célebres en Orient, pourroient bien avoir contribué à la conſtruction de Bagdad. Il ſemble que les femmes de cette ville aient hérité des inclinations de ces héroïnes. Elles ne ſortent qu'à cheval; & celles qui n'en ont pas le pouvoir, aiment mieux reſter enfermées dans leurs maiſons, que de paroître en public ſans cette monture. Un de nos amis nous fit obſerver que les courtiſanes ont toujours les pieds dans l'étrier; & c'eſt ce qui les diſtingue des honnêtes femmes, qui les mettent dans les courroies auxquels l'étrier eſt attaché.

A trois lieues de Bagdad, dans une raſe campagne entre le Tigre & l'Euphrate, eſt une tour appellée *Megara* par les habitans du pays, & *Babel* par tous les voyageurs. C'eſt une maſſe ſolide, qui reſſemble plutôt à une montagne qu'à une tour. En la conſidérant avec attention, je crus y appercevoir une forme quarrée, dont les quatre faces regardent les quatre parties du monde. Elle a plus de cent mille pas de circuit; & ſa hau-

teur actuelle eſt d'environ cent trente pieds. Quand nous eûmes fait le tour de ces auguſtes débris, nous montâmes deſſus, dans l'eſpérance de découvrir quelques veſtiges d'un monument ſi intéreſſant pour le genre humain. Chaque pas que nous faiſions, nous rappelloit l'entrepriſe hardie de nos premiers peres. Nous trouvâmes pluſieurs cavernes, où les Mahométans croient que deux anges, appellés *Harut* & *Marut*, ſont ſuſpendus par les cheveux. Ils diſent que ces eſprits céleſtes ayant été envoyés ſur la terre, pour examiner les actions des hommes, ne ſongerent qu'à ſéduire les femmes. Dieu, en punition de leurs crimes, les tient enfermés dans ces ſouterreins juſqu'au jour du jugement.

Ce que nous avions vu juſqu'alors, n'étoit pas capable de nous ſatisfaire. Nous fîmes creuſer dans différens endroits; mais les outils ne pouvoient pénétrer plus de deux ou trois pouces en terre. Nous remarquâmes pluſieurs rangs de briques qui nous parurent avoir été ſéchées au ſoleil. J'en pris une, que nous eûmes beaucoup de peine à arracher; & je lui trouvai quatre doigts d'épaiſſeur. Le chevalier fit, de ſon côté, une découverte qu'il me communiqua.

C'étoit un rang de paille ou de roſeaux hachés, mêlés avec de la poix & du bitume. Il étoit épais de trois doigts, & il y en avoit un pareil après ſept rangs de briques. Notre application à faire ces recherches, nous prit le reſte du jour; & l'on nous avertit qu'il étoit tems de nous retirer.

De retour à Bagdad, je fus fort ſurpris de trouver des femmes Turques qui faiſoient leurs prieres dans une égliſe chrétienne, deſſervie par des capucins. J'en entendis une qui, étant proſternée devant un autel de la Vierge, ſe frappoit la poitrine, étendoit les bras vers ſon image, & lui adreſſoit ces paroles: « O marie! la Mere du grand prophete » Jeſus, je vous conjure, par la vie de » cet aimable enfant que vous tenez dans » vos bras, qui eſt la couronne de votre » tête, & la lumiere de vos yeux, d'a- » voir pitié de moi ». Au ſortir de l'égliſe, je témoignai mon étonnement au pere gardien qui m'accompagnoit, & qui me répondit: « Tous les Turcs ne ſont » pas également prévenus en faveur de » la religion qu'ils profeſſent. Pluſieurs » familles n'ayant originairement em- » braſſé le mahométiſme, que par des » motifs de crainte ou d'intérêt, il y en

» a beaucoup parmi eux, qui ont un
» penchant ſecret pour le chriſtianiſme.
» Dans les provinces éloignées de la ca-
» pitale, on voit des Muſulmans qui in-
» voquent nos ſaints avec la même dé-
» votion, que ceux de leur culte. Les
» Turcs de cette contrée puniroient du
» dernier ſupplice un homme qui blaſ-
» phémeroit le nom de Jeſus-Chriſt. Au
» ſurplus, continua notre capucin, il y
» a en Turquie un aſſez grand nombre
» de gens fort indécis en matiere de reli-
» gion. Quand on les queſtionne ſur cet
» article, ils répondent froidement: Dieu
» ſait qui a tort ou raiſon. Un Arménien
» étant allé viſiter un Turc qui ſe mou-
» roit, ce dernier, dit en le voyant: Mon
» Dieu, ſi j'étois bien perſuadé que la
» religion de ce chrétien fût meilleure
» que la mienne, je l'embraſſerois de
» tout mon cœur.

» Cet eſprit d'incertitude conduit na-
» turellement à l'incrédulité; auſſi voit-
» on ici une ſecte d'impies, qui rejette
» avec le même dédain tous les cultes.
» Elle a un grand nombre de partiſans
» parmi les grands, les gens de loi & les
» ſavans; mais ils ont du moins le bon
» eſprit de ne point chercher à faire des
» proſélytes, & ne s'entretiennent de

» leurs opinons, qu'avec les perſonnes qui » penſent comme eux. Ils s'aiment tendre- » ment les uns les autres, & ſe rendent » réciproquement tous les ſervices qui » dépendent d'eux. S'ils reçoivent chez » eux un étranger de leur ſecte, non- » ſeulement ils lui font bonne chere, mais » ils lui donnent, pour paſſer la nuit, » une jeune fille ou un jeune garçon, » ſelon ſon goût. Voilà, dit le pere » capucin, où conduit l'irréligion.

» On compte en Turquie, continua- » t-il, plus de ſoixante & douze ſectes. » Les unes prétendent que c'eſt attaquer » l'unité de Dieu, que de lui donner d'au- » tres attributs, que celui d'Infini & d'In- » compréhenſible. Les autres ſoutiennent » qu'il a des organes ſenſibles & matériels. » d'autres admettent la liberté de l'hom- » me; d'autres donnent tout à la prédeſ- » tination, & c'eſt le plus grand nombre. » Il y en a qui croient l'éternité des pei- » nes de l'enfer; il y en a d'autres qui » penſent que Dieu ſe laiſſera fléchir. Les » uns tiennent pour l'immortalité de » l'ame; les autres la rejettent, &c. » Mais cette diverſité de ſentimens ne » cauſe ici aucun ſchiſme; parce qu'on » s'accorde aſſez univerſellement ſur le » culte extérieur ».

Nous quittâmes à Bagdad nos compagnons de voyage, qui eurent ordre d'aller ſur les frontieres. N'eſpérant pas de les revoir de long-tems, & craignant d'ailleurs que les Perſans ne vinſſent aſſiéger cette ville, nous réſolûmes de n'y reſter que peu de jours, & de retourner à Conſtantinople. La difficulté étoit de trouver quelque caravane ou une eſcorte, avec laquelle nous puſſions faire une ſi longue route ſans danger. Nous prîmes enfin le parti de remonter le Tigre juſqu'à Diarbékir. Si cet expédient nous eût manqué, il eût fallu traverſer les déſerts de Moſul; & les brigands euſſent eu bon marché de nous. Le Pacha fit dire aux maîtres de nos bateaux, qu'ils répondroient de nous ſur leur tête. Cette précaution ne fut pas inutile; car j'appris que ces gens faiſoient ſouvent échouer les voyageurs, pour s'emparer de leurs effets.

Nous n'avons jamais été moins à notre aiſe, que ſur cette nouvelle voiture. Ne croyez pas que nos bateaux fuſſent fermés & couverts; c'étoient de vrais radeaux, formés de groſſes poutres de bois, ſous leſquelles étoient attachées des veſſies. Ainſi, toutes les fois que le fleuve étoit plus rapide, ou que le vent

devenoit plus violent, nous ne manquions jamais d'avoir de l'eau juſqu'à mi-jambe. Les incommodités d'une navigation ſi pénible ne nous empêcherent pas de prendre un divertiſſement qui nous amuſa. Au-deſſous de Moſul, le Tigre reçoit dans ſon lit pluſieurs ruiſſeaux de naphte ; & cette matiere ſe répand, comme une croûte, ſur toute ſa ſurface. Nous nous plaiſions à y mettre le feu ; &, en un inſtant, toute la riviere étoit couverte de flammes.

Nous ne reſtâmes qu'un jour à Diarbékir. Une nombreuſe caravane étoit prête à ſe mettre en marche. Différens corps de troupes qui venoient de la Natolie, nous donnerent de fréquentes alertes ; mais, pour les voleurs, ils n'oſerent ſe montrer ; & juſqu'à Conſtantinople, nous eûmes la fortune & le tems favorables. Nous nous rendîmes dans cette capitale, fort ſatisfaits d'avoir parcouru, ſans danger, des provinces dont l'ancienne célébrité excite la curioſité des voyageurs, mais que les malheurs des tems rendoient preſque impraticables.

A notre arrivée dans la capitale, tout un quartier de la ville étoit en feu. Quand il arrive un incendie, ce qui ſe voit très-

fréquemment, on en donne le ſignal du haut du minaret de la Moſquée la plus voiſine ; & des hommes courent dans toutes les rues, une lanterne à la main, avec un gros bâton, dont ils frappent la terre, en criant, *au feu*. Ils indiquent l'endroit où il eſt, & tout le monde y accourt ; les uns pour donner du ſecours, les autres par curioſité, & d'autres pour voler. L'Aga des Janiſſaires vient à la tête de ſa troupe ; on apporte les pompes ; les porteurs d'eau ſont exacts à s'y trouver. Le Viſir & tous les grands officiers y aſſiſtent à la ſuite du Sultan lui-même. Cette précaution eſt abſolument néceſſaire ; les mécontens ſaiſiſſent ſouvent ces momens du tumulte & de déſordre pour ſe révolter : auſſi l'empereur Mahamout, toujours chancelant ſur le trône, où il ſe ſoutient malgré les loix, a-t-il ces incendies en horreur. Quand les Janiſſaires ne s'en prennent point au Sultan, ils ſe vengent des grands dont ils prétendent avoir lieu de ſe plaindre ; ou du moins il n'eſt guere d'excès qu'ils ne ſe permettent, malgré les exemples fréquens de ſévérité avec laquelle on punit le vol, le tumulte & les inſultes qu'ils oſent faire au ſexe. La juſtice eſt prompte ; les gardes ſe ſaiſiſſent du cou-

pable : on le conduit ſur le champ au Viſir ; & dans l'inſtant il ordonne qu'on le jette dans le feu. Les femmes deviennent communément la proie de cette ſoldateſque, lorſqu'elles ne ſont pas eſcortées par leurs maris ; & ſouvent la crainte de l'infamie les engage à reſter dans leurs maiſons, où la flamme les ſurprend, avant qu'on vienne les en arracher.

Je ſuis, &c.

A Conſtantinople, ce 11 Juillet 1737.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES MATIERES
Contenues dans ce Volume.

LETTRE PREMIERE.
L'ISLE DE CHYPRE.

AVERTISSEMENT. Page v
Le départ du voyageur, ſes adieux, & l'objet de ſon voyage. 9
L'iſle de Chypre. 10
Ses révolutions. 11
Son étendue & ſes habitans. *ibid.*
La ville de Paphos. 13
Ancien temple de Vénus. *ibid.*
La ville d'Amathus. 14
Les divinités qu'adoroient ſes habitans. *ibid.*
Le promontoire de Capo di Gato. 15
La ville de Soglia. *ibid.*
Fameuſe fontaine d'amour. 16
La ville de Nicoſie; ſiege qu'elle a ſoutenu. *ibid.*
Huitres pétrifiées, trouvées aux environs de cette ville. 17

La ville de Famagouſte. 17
Cruauté des Turcs dans la priſe de cette ville. 18
Difficulté d'y aborder. *ibid.*
Dégâts que font les ſauterelles aux environs de Famagouſte. 19
La ville de Larnica. *ibid.*
Le mont Crocé, la plus haute montagne de l'iſle de Chypre. 20
La fameuſe Madone de Chekka. *ibid.*
La ville de Morfou. 21
Le Lapitho. *ibid.*
La ville de Citréa ; découverte d'une ſource qui guérit de la gale. *ibid.*
L'ancienne ville de Chypre. 22
Le mont Olympe. *ibid.*
Le *laudanum* croit aux environs de Leſcara ; ce que c'eſt que cette gomme, comment on la recueille, quel eſt ſon uſage. 23
Le ſol de l'iſle de Chypre. 24
Os humains pétrifiés. 25
La pierre amianthe qui a paſſé pour incombuſtible. 26
Les vins de l'iſle de Chypre. 27
Mœurs & uſages des habitans de cette iſle. 28
Religion du pays. 29
Son commerce. *ibid.*
Déréglement des femmes. 30
Leur maniere de s'habiller. *ibid.*

LA SYRIE.

LA ville d'Alexandrette. page 32
La ville d'Alep. *ibid.*

Ses maiſons & ſes moſquées. 33
Le mal d'Alep. 36
La vallée du ſel. *ibid.*
Chaſſe qui ſe fait aux environs d'Alep. 37
Le monaſtere de S. Siméon. *ibid.*
La ville de Corus. 38
Les ruines de Bambouch. *ibid.*
La ville d'Antioche. 39
Séleucie. 40
Montagne de Job. *ibid.*
Climat de la Syrie. 41
Ses productions naturelles. *ibid.*
Mœurs & uſages de ſes habitans. 42
Leurs mariages. 43
Leurs cérémonies funéraires. 45
Leurs différentes ſectes. 46
Leurs repas. 49
Leurs voitures. 51
Leurs habillemens. *ibid.*

LETTRE III.

SUITE DE LA SYRIE.

DAMAS, capitale de la Syrie. page 53
Ses bâtimens, ſes environs. 54
Le pays d'Eden. 55
La maiſon d'Ananie. *ibid.*
La montagne où l'on dit qu'Abel fut tué par ſon frere. 56
La ville de Sidonia. *ibid.*
Le mont Liban. 57
Le monaſtere du Canubin. *ibid.*
La grotte de ſainte Marine. 58
La forêt des cedres. 59

La ville de Balbec. 61
Ses antiquités. *Ibid.*
Le bourg de Ban. 67
Le bourg d'Eden. 68
Mœurs & usages des habitans du mont Liban. *Ibid.*

LETTRE IV.

SUITE DE LA SYRIE.

PALMYRE : vaste désert qui environne cette ville. page 71
Ruines de Palmyre. 73
Origine de cette ville. 74
Sa situation avantageuse. 75
Histoire de Zénobie, reine de Palmyre. *Ibid.*
Le temple du Soleil. 78
Ancien aqueduc. 82
La vallée de sel. 83
Etat actuel de Palmyre. *Ibid.*
Mœurs & usages de ses habitans. 84

LETTRE V.

L'EGYPTE.

Le grand Caire. 86
Origine du nom de cette ville. 87
Description de ses bâtimens. 88
Ses mosquées. 89
Les greniers de Joseph. 90
Le puits de Joseph. 91
Du grand nombre d'aveugles qu'il y a au Caire. *Ibid.*

Situation

Situation de l'ancienne Memphis. 92
Les pyramides d'Egypte. 93
La fameuſe ſtatue du Sphinx. 100
Le lac Moëris. 101
Alexandrie. 103
Son grand & petit phare. *ibid.*
Ses citernes. 104
L'obéliſque de Cléopatre. 105
La fameuſe colonne de Pompée. *ibid.*
Murs de l'ancienne Alexandrie. 106
Ses égliſes. 107
Ses grottes ſépulchrales. 108
Deſcription d'un temple ſouterrein. *ibid.*
La nouvelle Alexandrie n'a plus rien de remarquable. 110

LETTRE VI.

SUITE DE L'EGYPTE.

Le voyageur avec deux François & leur ſuite. 111
Ils remontent enſemble le Nil. 113
Sakkara, petite ville où ſe fait le commerce des momies. *ibid.*
Le labyrinthe des oiſeaux. 114
Le village d'Eſch-Mend-Ell-Arab; conſtruction ſinguliere de ſes maiſons. 115
Schechabald; ſes ruines. 116
Faïume; adreſſe de ſes habitans. 117
Le village de Neſle où ſe ſont les eunuques. *ibid.*
Le fameux labyrinthe. *ibid.*
Les montagnes d'Abuffolde: leurs échos. 118
Le village de Sched-Haridi, célebre par le

tombeau d'un ſaint Mahométan, & ſes guériſons prétendues miraculeuſes. 119
Luxor, autrefois Thebes. 120
Ses ruines. 122
Les cataractes du Nil. 126
Le monaſtere de S. Antoine. 127
La maniere d'y entrer. *ibid.*
La mine des émeraudes. 128
Hiſtoire de cette mine. 129

LETTRE VII.

SUITE DE L'EGYPTE.

Son ancienneté.
Le pouvoir de ſes prêtres. 132
Mœurs & uſages de ſes habitans. *ibid.*
Ses révolutions. 137
Elle eſt gouvernée par un Pacha. *ibid.*
Milice Egyptienne. 138
Ses juges en matiere de religion. 139
Mœurs des Arabes Egyptiens. *ibid.*
Les Egyptiens ont beaucoup dégénéré. 140
L'habillement des Egyptiens. 141
Suite de leurs mœurs & de leurs uſages. 142
Leurs voitures. 144
Les derviches des Turcs. 145
Vénération des Turcs pour les idiots. 146
Les ſynagogues des Juifs au Caire. *ibid.*
Les Grecs & les Cophtes, chrétiens d'Egypte. 147
Leurs mœurs, uſages & croyance. *ibid.*
L'égliſe d'Alexandrie s'accorde avec celle de Rome ſur les principaux points de la religion. 148

Le jeûne d'Héraclius ſinguliérement inſtitué. 149
Ce que c'eſt que le calice de ſuſpicion. *ibid.*
Maniere d'adminiſtrer l'extrême-onction dans l'égliſe d'Alexandrie. 150
Autres uſages de l'égliſe Grecque. *ibid.*
Gageure ſinguliere de deux porte-faix. 152
Les animaux de l'Egypte. 154
Les poiſſons du Nil. *ibid.*
Les crocodiles. *ibid.*
Les viperes. 155
Les oiſeaux d'Egypte. 156
Maniere de faire éclorre les poulets. 157
Ibis, divinité des Egyptiens. 158
Superſtition des Turcs d'Egypte au ſujet des chars. *ibid.*
Fertilité de l'Egypte. 159
Bonté de l'eau du Nil. *ibid.*
Ce fleuve eſt la ſource des richeſſes de l'Egypte. 160
Maniere de le traverſer. *ibid.*

LETTRE VIII.

LES ETATS BARBARESQUES.

LA Barbarie, autrefois la Mauritanie. 162
Le royaume de Tripoli & ſa capitale. 163
Capez & Elhama; curioſité des environs de ces deux villes. 164
Le royaume de Tunis. 166
La difficulté de s'approcher de ſes frontieres. *ibid.*
Gaſſa. 167
L'agrément de ſes environs. *ibid.*
Les antiquités de Jemme. *ibid.*
Médéa. 168

La ville de Tunis. 168
Ses révolutions. *ibid.*
Son étendue & ſa ſituation. 169
Deſcription de cette ville. *ibid.*
Sa citadelle. 170
La religion du pays. *ibid.*
Les environs de Tunis. 171
Le ſanctuaire de Séydydoude, ſaint révéré des Maures. *ibid.*
Aquilaria, où l'on voit une montagne ſinguliere. 172
Carthage. 173
Utique. 174
Mœurs des habitans de Tunis. *ibid.*
Les Maures cultivent peu l'agriculture. 175
Les chevaux de Barbarie. *ibid.*
Les beſtiaux. 176
Propriété d'une ſorte de mets dont les habitans de Tunis font uſage. *ibid.*
Maniere de vivre du peuple. *ibid.*
Commerce des Tuniſiens. 177
Salé & Gademes, & maniere dont commercent les habitans. 178
Peuples qui habitent le royaume de Tunis. 179
Loi impoſée aux Chrétiens libres de Tunis. *ib.*
Danger que l'on court à l'enfreindre. 180
Mœurs des Tuniſiens. 182

LETTRE IX.

SUITE DES ETATS BARBARESQUES.

Le royaume d'Alger. 184
Bonne, ou l'ancienne Hyppone. *ibid.*
Conſtantine. *ibid.*

Alger, capitale. 185
Ses révolutions. *ibid.*
Forces du royaume d'Alger. 188
Pouvoir de ſon ſouverain. *ibid.*
Deſcription de ſa ville capitale. 189
Mœurs & uſages des Algériens. 193
Leur reſpect pour leurs prêtres. 194
Les différentes nations du royaume d'Alger. *ibid.*
Habitations des Maures. *ibid.*
Leurs mœurs & leurs uſages. 195
Ceux des Arabes. 196
Ceux des Juifs. *ibid.*
Ceux des Turcs. 197
Suite des mœurs & uſages des Algériens. 198
Diviſion du royaume d'Alger en trois gouvernemens. 199
Fez & Maroc, capitale des deux royaumes ſoumis au même ſouverain. 200
Deſcription de Fez. *ibid.*
Salé; ſa deſcription & ſes environs. *ibid.*
Celle de Maroc. 204
Révolutions de ces deux Royaumes. 205
Etendue de celui de Maroc. 207
Sa fertilité. *ibid.*
Les mines de cuivre ſont une des principales branches du commerce de Maroc avec les Européens. *ibid.*
Peuples du royaume de Maroc. 208
Cruauté de ces peuples & de ceux de Fez à l'égard des eſclaves chrétiens. 210
En quoi conſiſte la beauté d'une femme chez les Turcs, & les moyens qu'elles prennent pour ſe la procurer. 211
Police exercée dans les villes. 212

LETTRE X.

LA GRECE.

L'AUTEUR s'embarque pour Dulcegno. 214
Durazzo ou Dyrrachium. 215
L'Epire, royaume d'Achilles. 216
Ses révolutions. *ibid.*
L'isle de Corfou, où Ulysse fut jeté par la tempête. *ibid.*
Description de Corfou, sa capitale, ses environs. *ibid.*
Son étendue. 217
Promontoires d'Actium & de Nicopolis. 218
L'isle du Val-du-Compere, autrefois Itaque. 219
Céphalonie. *ibid.*
Zante ou Zacintho. *ibid.*
Son terroir fertile en fruits. 220
Petite isle de Dulichium. *ibid.*
Les isles Strophades. *ibid.*
Le Ténare. 221
L'isle de Cythere. *ibid.*
Misitra, autrefois Lacédémone. 222
Sa fondation, son accroissement, ses ruines. *ibid.*
Napoli, ou l'ancienne Argos. 224
Mycenes, aujourd'hui Agios-Adrianos. 225
La ville & la forêt de Némée. *ibid.*
Corinthe. 226
Ses révolutions. *ibid.*
Mégare. 227
Lepsina, autrefois Eleusis. 228
Ses campagnes couvertes de marbres. 229
Athenes; son origine, ses révolutions. *ibid.*

Sa ſituation ; ſa citadelle. 230
Deſcription du temple de Minerve. 231
Le théatre de Bacchus. 233
La lanterne de Démoſthene. 234
La tour des vents. 235
Le temple de Théſée. 236
Deſcription de l'extérieur de cet édifice. 237
Le Sadium. *ibid.*
Le Pirée, aujourd'hui Porto-Lionne. 238
Le nombre des habitans d'Athenes. *ibid.*
Leurs mœurs & leurs uſages. *ibid.*
Leur commerce. 241
L'auteur quitte à regret Athenes; *ibid.*
Il arrive à Salamine. *ibid.*
Révolution de cette ville. *ibid.*
Le fameux rocher Kéras. 242
L'iſle d'Ægina. *ibid.*
Elle a produit beaucoup de grands hommes ; proverbe à ce ſujet. 243
Thebes, capitale de la Béotie. *ibid.*
Ses révolutions. *ibid.*
Livadia. 244
Le mont Parnaſſe. *ibid.*
La fameuſe Delphes. 245
Léphanthe ; ſa ſituation avantageuſe ; ſon commerce. 246
Patras ou Aroë. *ibid.*
Calydon. 247

LETTRE XI.

SUITE DE LA GRECE.

L'ISLE de Rhodes. 248
Son étendue. *ibid.*

Son coloſſe. 249
La ville de Rhodes ; ſes révolutions. *ibid.*
Sa ſituation. 250
Palais du grand-maître. *ibid.*
La porte de S. George. 251
Linde, bourgade de l'iſle, patrie d'Ariſtophane. *ibid.*
Fertilité du terroir de Rhodes. 252
L'iſle de Scarpanto. *ibid.*
Particularités ſur cette iſle. 253
L'iſle de Candide, autrefois l'iſle de Crete. *ibid.*
Ses révolutions. *ibid.*
Rhétimo ; ſa ſituation agréable. 255
Damaſta. *ibid.*
Le fameux mont Ida. 256
La difficulté d'y parvenir. *ibid.*
Gortyne. 258
Ses ruines magnifiques. *ibid.*
Deſcription d'un labyrinthe. 259
On y trouve une grande quantité de chauves-ſouris. 262
Sa fertilité. 263
Les femmes de cette iſle. *ibid.*
Les Cyclades. *ibid.*
Santarini ou Santorin. 264
Stérilité de cette iſle. *ibid.*
Formation de quatre petites iſles par des volcans. *ibid.*
L'iſle de Policando ; ſa fertilité. 266
Deſcription d'une grotte curieuſe. *ibid.*
L'iſle d'Argentiere ; ſa ſtérilité. *ibid.*
L'iſle de Mélos, à préſent Milo. 267
Deſcription de ſa capitale. *ibid.*
L'iſle d'Hélene. 268
Celle de Cythnos, aujourd'hui Thermia. 269
Sa fertilité & ſon commerce. *ibid.*

Ruines d'Hébré-Caſtro. 269
Etendue de Thermia, & ſes habitans. 270
L'iſle de Syra ; ſon étendue ; ſa fertilité. *ibid.*
L'iſle de Tiné, autrefois Ténos. *ibid.*
L'iſle d'Andros. 271
La beauté de ſon terroir. *ibid.*
Les antiquités d'Andros ; ſa capitale. 272
L'iſle de Lia, autrefois Cée ou Céos. *ibid.*
Ruines de Certhéa. 273
Etendue de l'iſle, & commerce de ſes habitans. *ibid.*
L'iſle de Macroniſi. 274
Macris, ſa ville capitale. *ibid.*
Guara ou Joura. *ibid.*
Château-roux. *ibid.*
Cariſtos ; ſon marbre fort eſtimé. *ibid.*
Le bourg d'Eretria. *ibid.*
Négrepont ; ſon étendue ; le nombre de ſes habitans. 275
Le ſerrail du Capitan. *ibid.*
Bon marché des denrées de Négrepont. *ibid.*
Le fameux promontoire de Caphanée. 276
L'Euripe & ſes phénomenes. *ibid.* & ſuiv.

LETTRE XII.

SUITE DE LA GRECE.

L'ISLE de Scio. 279
Ses révolutions. *ibid.*
Deſcription de ſa capitale. 280
Vénération de ſes habitans pour Homere. 281
Fertilité de Scio. *ibid.*
Le lentiſque, & autres productions du pays. *ibid.*
Les femmes de Scio, 285

L'iſle de Samos, & Cora ſa capitale. *ibid.*
Tradition du pays ſur la naiſſance de Junon. *ibid.*
Ruines de l'ancienne Samos. 286
Mal-propreté des Samiennes. *ibid.*
Samos a donné naiſſance à des perſonnages célebres. 287
L'iſle de Nicaria ; origine de ſon nom. *ibid.*
Mœurs & coutumes des habitans de cette iſle. 288
Anecdote à ce ſujet. *ibid.*
Façon ſinguliere dont les habitans traitent leurs affaires entr'eux. 289
L'iſle de Pathmos. *ibid.*
Ses ſolitudes. *ibid.*
Crédulité de ſes habitans. 290
L'iſle de Saint-Minos. 291
L'iſle de Naxia. *ibid.*
Deſcription de Naxia, ſa capitale. 292
Vanité des femmes de cette ville. *ibid.*
Ses antiquités. *ibid.*
Son commerce & ſa fertilité. 293
L'iſle de Paros ; ſon circuit. *ibid.*
Ses rares antiquités. *ibid.*
Ses carrieres de marbres. 294
Les marbres de Paros ou d'Arondel. 295
Le poëte Archiloque de Paros. *ibid.*
L'iſle d'Antiparos. *ibid.*
Ses congélations. 296
Deſcription de la grotte d'Antiparos. *ibid.*
M. de Nointel a viſité cette grotte. 302
L'iſle de Sténoſa. *ibid.*
L'iſle de Niconéria. *ibid.*
Leur ſtérilité. 303
L'iſle d'Amorgos. *ibid.*
Ses habitans laborieux. *ibid.*
Habillement des femmes. 304

Plante appellée *ferule*. *ibid.*
L'iſle de Raclia. *ibid.*
L'iſle d'Ino. 305
Tombeau d'Homere. *ibid.*
Namſio & Sikino, pays incultes. *ibid.*
L'iſle de Délos. 306
Ruines de l'ancienne ville de ce nom. 307
Temple d'Apollon. *ibid.*
Statue de ce dieu. *ibid.*
Fameux portique, reſtes d'un théatre. 308
Le mont Cynthus. *ibid.*
L'iſle de Rhénia. 309
Sa fertilité, ſon circuit. *ibid.*
L'iſle de Mycone. *ibid.*
Les femmes de cette iſle. *ibid.*
L'iſle de Mételin, autrefois la fameuſe Lesbos. 310
Situation de Caſtro, ſa capitale, autrefois Mytilène, patrie de Sapho. *ibid.*
Elle a encore donné naiſſance à d'autres grands perſonnages. 311
Uſages particuliers à cette iſle. *ibid.*
L'iſle de Ténédos. 313
Le Xante & le Ximoïs. 314
L'iſle de Stalimene, autrefois Lemnos. *ibid.*
La terre ſigillée, production de l'iſle de Lemnos; maniere de la recueillir; ſes propriétés. 315
Les Grecs modernes. 316
Leur caractere. 317
Ils s'allient avec les Turcs. 318
Leurs habillemens. 319
Les Turcs ne permettent pas aux chrétiens de vivre dans la débauche avec les femmes Grecques. 321
Mariages des Grecs. 322
Différens uſages. 323

Religion de ce peuple. 329
Comment ſe font leurs patriarches. 330
De leurs évêques & de leurs prêtres. 331
Moines Grecs. 332
Religieuſes Grecques. 333
Hermites ; leur vie auſtere. *ibid.*
Second ordre du clergé ; grades pour parvenir au ſacerdoce. 334
Mariages des prêtres. 335
Leur ignorance, leur pauvreté, leurs habillemens. 336
Piété des Grecs. 338
Comment ils adminiſtrent l'extrême-onction. 339
Leur abſtinence & leurs jeûnes. 340

LETTRE XIII.

LA TURQUIE.

ORIGINE des Turcs. 343
Leurs conquêtes. 344
Fondation de Conſtantinople. 345
Ses révolutions. *ibid.*
Son port. 346
Belle ſituation de cette ville. 347
Sa circonférence. 348
Deſcription de l'intérieur de Conſtantinople. 349
Fête célébrée chez les Turcs à l'ouverture du ramazan. 351
Cérémonie qui s'obſerve au ſerrail durant ce jeûne. 355
L'égliſe métropolitaine de Sainte-Sophie. 356
Deux autres moſquées royales, appellées *la Solimane & la Validé.* 359

Tombeaux des Sultans, 361
Pompe funebre des Sultans. 362
Caractere & occupation de Mahamout, Sultan régnant. 363
Politeſſe des officiers Turcs, 372
Férocité du peuple & des derviches à l'égard des étrangers. *ibid.*
L'hypodrome, appellé par les Turcs *Atmeidan*. 373
Deſcription de ce lieu de divertiſſement. *ibid.*
Monumens des empereurs Chrétiens. 374
Cortege du Grand-Seigneur, lorſqu'il va à la moſquée. 376
La chaſſe du Grand-Seigneur. 378
Son ſerrail. *ibid.*
Sa ſituation, ſa circonférence & ſes fortifications. *ibid.*
Egout où l'on jette les balayures du ſerrail. 380
Ses jardins. *ibid.*
Sévérité avec laquelle on punit ceux qui regardent dans les jardins. *ibid.*
Anecdote à ce ſujet. *ibid.*
Bâtimens du Serrrail. 381
Sa garde. 382
Deſcription du palais occupé par le Grand-Seigneur. *ibid.*
Son appartement, celui de ſes femmes. 383
Leur ſort. 384
Le vieux ſerrail. *ibid.*
Détail ſur le gouvernement intérieur du ſerrail qu'habite le Sultan. *ibid.*
Cérémonie du mouchoir. 386
Différens ordres de femmes au ſerrail. 387
Femmes intrigantes, qui s'introduiſent dans ce palais; anecdote à ce ſujet. 389
Offices des femmes du ſerrail. 390

Offices des eunuques. 391
Priſon des princes, freres & fils du Grand-Seigneur. 394
Grande ſubordination dans tous les ordres du ſerrail. 395
Les Ichoglans, ou pages du Grand-Seigneur. *ibid.*
Les Azamoglans. 396
Promenades du Sultan avec le Boſtangi-Bachi. 397
Le ſervice de table du Grand-Seigneur. 398
Les muets & les nains qui amuſent ce prince tandis qu'il eſt à table. 399
Deſcription d'une maiſon de campagne du Grand-Seigneur, près de Conſtantinople, appellée *Sadi-Abath.* 401
Le Jadicula, ou le château des Sept-Tours. 403
L'aqueduc de Soliman. 405
Le bazard, ou marché de Conſtantinople. 406
Vente des femmes eſclaves. *ibid.*

LETTRE XIV.

SUITE DE LA TURQUIE.

VOYAGE de l'auteur à Bagdad. 408
Scutare, ville de la Zatolie. 406
La tour de Léandre. *ibid.*
Calcédoine. 410
Iſmid, autrefois Nicomédie. 411
Iſnik, ou Nicée. 412
La ville de Boli. 413
Combien les Turcs ſont charitables. *ibid.*
Leur tendreſſe pour les animaux. 414
Les villes Turques ſont remplies de chiens. 415
Amaſia, ville dans la province de Sivas. 416

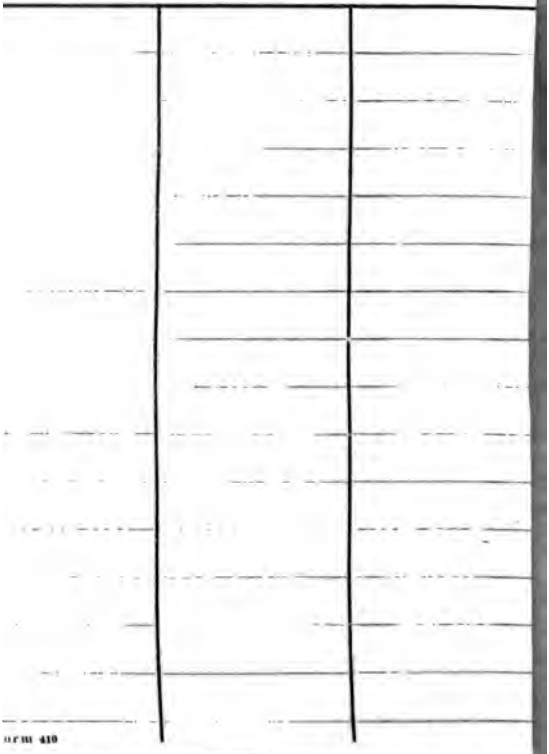
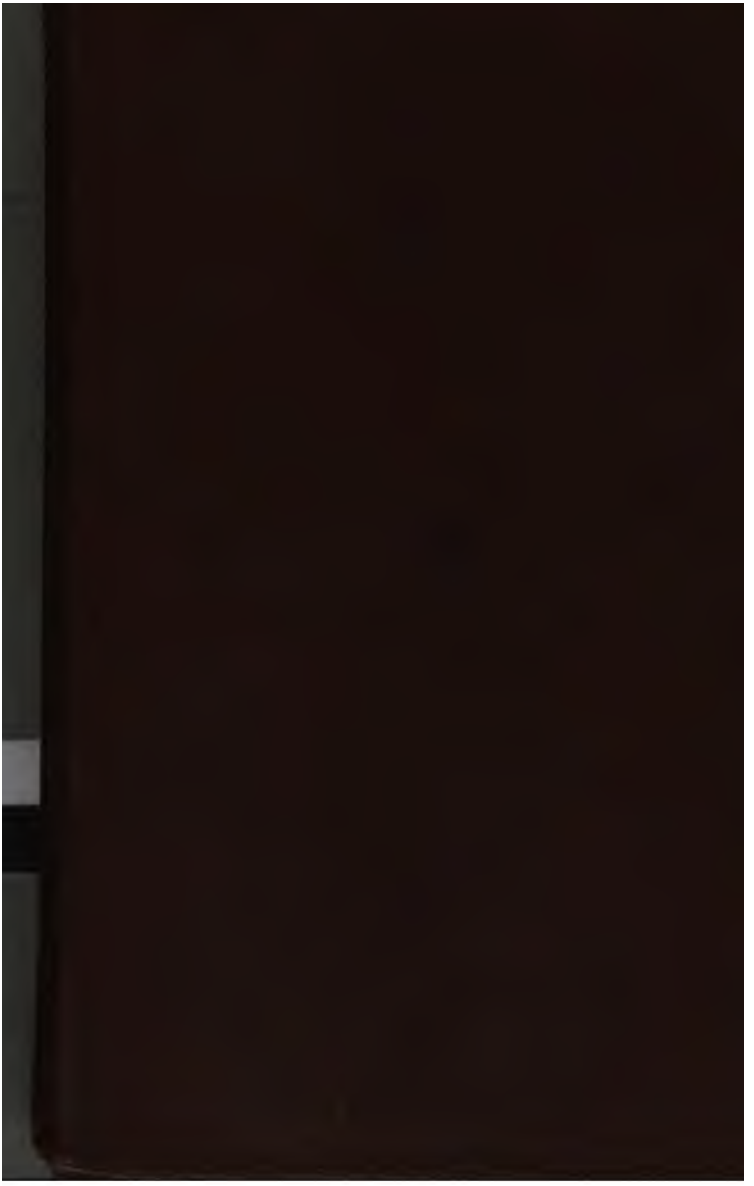
Tradition ſur un chemin taillé dans le roc. 417
La ville de Tocat, des plus commerçantes de la province de Sivas. *ibid.*
Puiſſance des Pachas, & comment ils ſont traités par le Grand Seigneur. 418
Concuſſions cauſées par la vénalité de leurs charges. 419
Officiers qu'ils ont ſous eux dans chaque province. 420
La ville de Sivas, le rendez-vous de pluſieurs caravanes. *ibid.*
Sévérité des officiers de police contre les marchands infidelles. 421
Ordre qui s'obſerve en Turquie dans les marchés publics, & au ſujet des manufactures. *ibid.*
Arts & métiers érigés en maîtriſes, & d'autres qui ne le ſont pas. 423
Sévérité contre les médecins ignorans. 424
Les lavemens ne ſont point en uſage en Turquie; anecdote plaiſante à ce ſujet. *ibid.*
La ville de Divrigui. 426
Les mines d'or & d'argent de Kiebban & d'Argana. 427
La ville de Diarbékir qui donne le nom à la province de Diarbeck, & où ſe fait le beau maroquin. 428
Les femmes Turques y jouiſſent d'une liberté honnête. *ibid.*
La ville de Mardin, renommée par ſon fort & par ſes fruits. *ibid.*
Les Yéſides, habitans du Curdiſtan; leurs mœurs. 429
La ville de Niſibin, vantée pour ſes roſes blanches. 432
La fête du bairam; comme elle ſe célèbre chez les Turcs. 433

Les jeux qui ſont alors en uſage. 434
La ville d'Eski-Moſul ou l'ancienne Ninive. 435
Moſul, ou la nouvelle Ninive. 437
La forteresſe de Bidhis, bâtie par ordre d'Alexandre. *ibid.*
La ville de Kierkiouck, dans le voiſinage de laquelle eſt un monaſtere de Dervis. 438
Remarques ſur ces ſortes de religieux. *ibid.*
Sources de naphte & de réſine. 440
La ville de Bagdad, ſituée dans le pays de l'ancienne Babylone. 441
Hiſtoire de ces deux villes, *ibid.*
Deſcription de Bagdad. 442
Femmes de Bagdad. 444
Anciens reſtes de la tour de Babel. *ibid.*
Comment on penſe à Bagdad ſur la religion chrétienne. 446
Secte de Déiſtes chez les Turcs. 447
Différentes autres ſectes. 448
Danger de la route de Bagdad à Conſtantinople. 449
Incendie à Conſtantinople ; prompt ſecours qu'on y apporte. 450

Fin de la Table du Tome premier.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building



FORM 410